

Le dragon et le Georges (Corrigé 12-5-2011)

Dickson Gordon R.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GORDON R. DICKSON

Le dragon et le georges



S-F/Fantasy

GORDON R. DICKSON

Le Dragon et le Georges

traduit de l'américain par Jean-Paul Martin



Ce roman a paru sous le titre original :
THE DRAGON AND THE GEORGE
Ballantine Books

© 1976 Gordon R. Dickson

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 1992

*Ce livre est pour Bela d'Eastmarch qui a, en son temps,
connu un dragon ou deux*

À 10 h 30 précises, James Eckert arrêta sa voiture devant le pavillon Stoddard, sur le campus de l'université de Riveroak, où se trouvait le laboratoire de Grottwold Weinar Hansen. Mais, comme il s'y attendait, Angie Farrell n'était pas au rendez-vous.

C'était une lumineuse et tiède matinée de septembre.

Jim resta assis derrière son volant, essayant de conserver son calme. Angie n'était certainement pour rien dans ce contretemps. Grottwold avait sans doute imaginé quelque truc pour la retenir après l'heure. Pourtant il savait que Jim et elle devaient aller, ce matin-là, à la recherche d'un logement. Difficile de se contenir avec quelqu'un comme Grottwold qui, outre son caractère insupportable, avait tenté de séduire Angie.

L'une des deux grandes portes d'entrée du pavillon Stoddard s'ouvrit, livrant passage à un jeune type trapu aux cheveux roux en broussaille portant moustache, et chargé d'une serviette bourrée. En apercevant Jim dans la voiture, il descendit vers lui et vint se pencher à la portière, côté trottoir.

— Tu attends Angie ?

— Exact, Danny. On devait se retrouver ici, mais il y a tout lieu de parier que Grottwold la retient.

— C'est bien de lui, commenta Danny Cerdak, maître assistant du département de chimie et le seul autre joueur de volley de classe AA du campus. Vous allez jeter un coup d'œil à la caravane de Cheryl ?

— Si Angie arrive à se libérer à temps.

— Oh, elle ne va probablement pas tarder. Dis-moi, vous voulez venir chez moi tous les deux, demain soir après le match ? Rien de particulier, simplement pizza et bière avec des copains de l'équipe et leurs femmes.

— Ça me semble parfait, dit Jim, lugubre. Si je ne suis pas coincé par quelque boulot supplémentaire pour Shorles. Je te remercie, de toute façon.

— Parfait, fit Danny en se redressant. À demain, au match.

Il s'éloigna, laissant Jim plongé dans ses pensées.

La sagesse commandait de ne pas se mettre en colère pour un pareil motif — même s'ils ne disposaient que de deux heures pour aller jusqu'au parc de stationnement des caravanes, en revenir et déjeuner avant de ramener Angie qui travaillait à temps partiel comme

assistante de labo chez Grottwold. Il ne fallait pas perdre de vue que la frustration faisait partie de la vie. Jim avait appris à s'accommoder de l'égoïsme des doyens, des salaires de misère et d'une économie qui étouffait la fac de Riveroak tout autant que les autres, au point qu'il avait l'impression, comme beaucoup, que son doctorat d'histoire médiévale ne lui servirait à rien, si ce n'est peut-être à cirer ses chaussures pour aller se présenter comme candidat à un poste de pelleteur de céréales.

Jim réussit à s'abstraire de ses pensées. Le fait de ressasser, loin de le calmer, avait eu pour effet de blanchir les articulations de ses poings crispés sur le volant de la vieille Gorp qui commençait à plier. La voiture n'était plus assez solide pour supporter ce genre de traitement. Pour une Fiat vieille de dix ans, c'était toujours une fidèle petite bagnole, mais aucune personne de bon sens n'aurait pu prétendre qu'elle était en bon état. En revanche, Jim — comme la plupart des joueurs de volley de classe AA — se trouvait en pleine forme. Il mesurait à peine moins d'un mètre quatre-vingts, et même l'œil le plus exercé sous-estimait d'ordinaire son poids — quatre-vingt-seize kilos de muscles et d'os — d'une vingtaine de livres. Malheureusement, cette puissance physique, alliée à un sens de l'action directe quand les choses l'exigeaient — très utile sur les courts de volley, compte tenu du gabarit des adversaires que Jim rencontrait dans les tournois depuis quelques années déjà, mais sans doute moins intéressante lorsqu'il s'agissait de contacts sociaux — ne le servait pas forcément dans son métier.

Quant à Angie, le ciel en soit loué, elle avait le don d'obtenir de surprenants résultats avec les autres, sans en être le moins du monde ennuyée et dans des situations où Jim aurait juré qu'on lui cherchait querelle. Il n'avait jamais compris comment elle arrivait à ce résultat. Pour autant qu'il le sût, elle se contentait de parler d'une voix égale et aimable... Et, pour quelque obscure raison, l'autre cessait aussitôt de se montrer hostile pour devenir également aimable et coopératif. Angie était vraiment quelqu'un d'exceptionnel, notamment pour un si petit bout de femme. Il suffisait de voir comment elle s'y prenait avec Grottwold...

Jim jeta alors un coup d'œil sur sa montre et se renfroigna. Presque 10 h 45 ! C'en était trop. Si Grottwold n'avait pas la courtoisie de la laisser partir, Angie aurait dû se libérer.

Il ouvrit la portière, s'apprêtant à descendre de voiture, quand l'une des deux grandes portes coulisça à nouveau. Angie dégringola l'escalier tout en enfilant son manteau beige. Ses yeux marron brillaient et le rose lui était monté aux joues.

— Ah, te voilà ! s'écria Jim.

— Désolée, fit Angie en s'installant à côté de lui. Grottwold est tout

excité. Il pense être sur le point de prouver que la projection astrale est possible...

Encore une de ses inventions !

Furieux, Jim mit la Gorp en marche et décolla du trottoir.

— Il s'agit de libérer l'esprit pour lui permettre de s'évader du corps. Et si les résultats obtenus sur le circuit de biofeedback pour dupliquer certaines formes d'état de sommeil...

Jim l'interrompt :

— Tu ne le laisses pas expérimenter ça sur toi, hein ? Je croyais que cette affaire était réglée.

— Allons, ne t'énerve pas. Je ne lui permets pas de pratiquer ses expériences sur moi, je l'aide seulement. Ne t'inquiète pas, il ne va pas m'hypnotiser.

— Il a essayé, une fois.

Jim sortit du périmètre de l'université, vira dans West Street, puis descendit la rampe menant à la nationale 5.

— Une simple tentative. C'est toi qui m'as hypnotisée, si tu te souviens bien — après que Grottwold t'a enseigné comment faire.

— Quoi qu'il en soit, ne laisse personne recommencer. Ni moi, ni Hansen, ni personne.

— D'accord, dit Angie d'une voix douce.

Jim ressentit un léger malaise. N'était-elle pas en train de le manipuler ? Plus de dispute, soudain ! À tel point qu'il se demanda ce qui avait bien pu le mettre dans cet état. D'ailleurs y avait-il lieu de faire tout un plat d'une chose sans grande importance ?

Tout en se dirigeant vers le parc de stationnement dont lui avait parlé Cerdak, il ajouta aussitôt :

— Si cette caravane se révèle bien l'affaire que prétend Danny, nous pourrons nous marier, et peut-être, puisque nous vivrons ensemble, pourrons-nous nous en tirer sans que tu sois obligée de travailler pour Grottwold. Tu conserveras juste ton poste d'assistante d'anglais.

— Jim, tu sais bien que non.

— On pourrait essayer.

— On n'y arrivera pas. Si le foyer s'en tire en nous prenant deux cents dollars par mois à chacun, pour la nourriture et le logement, c'est parce que la bouffe est dégueulasse, bien qu'abondante, et qu'on y dort dans des couchettes superposées, en dortoirs. Quoi que nous trouvions, nous paierons plus cher, pas moins. Je ne suis pas capable de faire des repas au prix de ceux du foyer. Non, je ne peux pas laisser tomber mon boulot pour Grottwold. Mais, du moins, avec un endroit bien à nous, nous aurons davantage d'intimité. Il nous faut une piaule, mais inutile de se leurrer sur les dépenses.

— Nous pourrions camper dans le coin pendant les premiers mois.

— Comment cela ? Pour faire la cuisine et manger, il nous faut des ustensiles... ainsi qu'une table chacun, pour corriger les copies et le reste. Et des chaises ! Nous avons besoin d'un matelas pour dormir, et de quelque chose qui ressemble à une armoire pour y ranger les vêtements...

— D'accord. Dans ce cas, je trouverai un boulot supplémentaire.

— Oh, non. J'ai dû arrêter de travailler à ma thèse. Toi, tu vas continuer à écrire des articles pour les publications universitaires, jusqu'à ce que tu sois publié. Ensuite, essaie d'obtenir de Shorles ce poste d'assistant !

— Oh, merde. De toute façon, on ne publiera sans doute jamais rien de moi.

— Tu n'as pas intérêt à te mettre cela dans la tête ! dit Angie qui, pour une fois, paraissait presque en colère.

— Non, bien sûr que non, fit Jim, un peu honteux. En fait, tout marchait très bien ce matin avant que je me rende au cours.

Le Pr Thibault Shorles, doyen de la fac d'histoire, aimait bien que ses assistants soient présents à tous ses cours, en plus du travail qui leur incombait : corriger les copies, réserver les manuels pour les étudiants, etc. Cette petite plaisanterie ajoutait huit heures par semaine aux horaires qu'on exigeait de Jim pour ses cent soixante-dix dollars par mois.

— Comment était-il ? Est-ce que tu lui as de nouveau posé la question pour l'assistanat ?

— Il n'était pas d'humeur à discuter.

— C'est lui qui n'était pas d'humeur ? Ou toi ?

Jim grimaça intérieurement. Il avait eu une entrevue avec Shorles à la réunion de l'Association d'Histoire l'année précédente à Chicago, et celui-ci lui avait pratiquement promis un poste d'assistant que l'on venait de créer tout récemment au département d'histoire dont Shorles était le patron à Riveroak. Dans cet espoir, Angie avait tenté d'obtenir, et à leur satisfaction à tous deux, elle avait réussi, un poste d'assistante à la fac d'anglais. Elle travaillait toujours à son doctorat de littérature anglaise, tandis que Jim avait trois ans d'avance sur elle, quand ils s'étaient rencontrés à l'université d'État du Michigan. Lorsqu'ils avaient trouvé l'un et l'autre un job dans la même institution universitaire, leur avenir leur avait paru tout tracé.

Et puis, à la dernière minute, Shorles avait annoncé qu'à la suite de problèmes budgétaires, Jim ne pouvait avoir son poste avant le printemps au plus tôt. En attendant, Shorles pouvait le prendre comme auxiliaire...

Il avait fallu à Jim moins d'un mois pour découvrir la véritable nature de ces restrictions. Tout comme dans bien d'autres universités et facultés, les enseignants d'histoire à Riveroak étaient divisés. Deux

factions solidement établies s'opposaient sur presque tous les points. Shorles, qui n'appartenait ni à l'une ni à l'autre, s'en tirait depuis des années en jouant l'une contre l'autre. Mais l'arrivée d'un nouveau maître assistant à cette époque risquait de provoquer une redistribution des alliances qui se traduirait par un bouleversement subséquent de l'équilibre précaire des forces. D'un autre côté, le Pr Theodor N. Jellamine, le vice-doyen du département, avec son franc-parler et sa motocyclette, songeait à cesser ses fonctions au printemps prochain. Son départ donnerait lieu à des promotions et, tout en gardant le contrôle, Shorles pourrait alors recruter un nouvel assistant, sans rompre le fragile équilibre.

— Désolé, Angie, poursuivit Jim, contrit. Il m'a fallu suivre le cours pendant une heure en paraissant intéressé et, quand la cloche a sonné, je n'ai pas osé lui parler de peur de lui casser les dents quand il me dirait de nouveau non.

Le silence s'installa, tandis qu'ils continuaient à rouler, puis Jim, les yeux fixés droit devant lui à travers le pare-brise, sentit une légère pression sur son bras.

— Ça ne fait rien, lui dit Angie. Tu aborderas le sujet à un moment où tu pourras discuter calmement avec lui.

Ils continuèrent à rouler encore quelques instants sans un mot.

— C'est là, dit enfin Jim, avec un signe de tête vers la droite de la route.

Le parc de stationnement des caravanes de Bellevue avait été créé sans que l'on songe le moins du monde à le rendre attrayant, et aucun de ses occupants des vingt dernières années ne s'était soucié d'en améliorer l'aspect. Son actuel gérant, âgé d'une cinquantaine d'années, était aussi grand et lourd que Jim Eckert, mais sa peau était devenue trop lâche pour son long visage. La chair s'était effondrée en plis et en rides, et la chemise bleu de Prusse qu'il portait flottait sur son torse. Son pantalon marron, retenu à la taille par une mince ceinture noire, se plissait également comme un sac. À sentir son haleine, on aurait pu croire qu'il venait juste de terminer un sandwich au fromage un peu trop fait, et dans l'intérieur surchauffé de la caravane qu'il faisait visiter à Jim et à Angie, il était difficile d'ignorer ce détail.

— Éh bien, fit le gérant avec un geste circulaire, je vous laisse jeter un coup d'œil. Repassez au bureau quand vous aurez terminé.

Il sortit, l'haleine toujours empuantie, laissant la porte ouverte derrière lui. Jim se tourna vers Angie qui passait les doigts sur le vernis craquelé de la porte de l'un des éléments de cuisine, au-dessus de l'évier.

— C'est très moche, non ? observa Jim.

Ça l'était. De toute évidence, la caravane était en bout de course. Le sol, derrière Jim, se gondolait visiblement d'une extrémité à l'autre de la caravane. L'évier était taché et graveleux, les fenêtres poussiéreuses s'affaissaient dans leur cadre, et les parois semblaient bien trop minces pour assurer plus que le minimum d'isolation.

— On aura l'impression de camper dans la neige quand viendra l'hiver, fit Jim, sarcastique.

Il songeait au mois de janvier du Minnesota, lorsqu'il gelait. Ils seraient à trente-sept kilomètres de la fac de Riveroak, et la Gorp, avec ses pneus lisses et son moteur à bout de souffle, risquait de tomber en panne à tout moment. En un clin d'œil, il évoqua aussi les sessions d'été à l'université et la chaleur torride de juillet dans le même Minnesota, ne perdant pas de vue les montagnes de copies à corriger.

Angie se taisait. Elle ouvrait et refermait la porte de la cabine qui servait à la fois de toilettes et de douche. Le loquet ne s'enclenchait pas très bien. Dans sa veste bleue, la jeune femme paraissait toute frêle. Jim songea à lui proposer de renoncer, de rentrer et d'aller une nouvelle fois consulter le service du logement pour voir s'ils ne

pourraient trouver un appartement près de l'université. Mais Angie n'allait pas s'avouer battue aussi facilement. Il la connaissait. En outre, elle n'ignorait pas qu'il était quasi impossible d'avoir quelque chose dans leurs prix à proximité de la fac.

Dans la caravane délabrée, l'ombre du découragement plana. Pendant un instant, il ressentit une espèce d'aveugle nostalgie pour la vie qu'avaient connue les Européens du Moyen Âge, telle qu'il l'avait découverte dans ses études de médiévaliste. À cette époque, les problèmes trouvaient leur solution dans des combats sanglants, certes, mais toujours efficaces, et ne ressemblaient en rien à ces impalpables situations nées d'une politique de cape et d'épée purement académique. Et si l'on tombait sur un Shorles, on pouvait se mesurer avec lui à l'épée plutôt que verbalement. Comment était-il possible d'en arriver là, simplement parce que Shorles ne voulait pas perturber l'équilibre politique de son département ?

— Allons, Angie, dit Jim. Nous pouvons louer quelque chose de mieux.

Elle se retourna. Sous ses cheveux bruns, son regard était sinistre.

— Tu as dit que tu me laisserais décider, la semaine dernière !

— Je sais...

— Depuis deux mois, nous passons au crible les environs du campus, comme tu le voulais. Les réunions pour le deuxième semestre commencent demain. Nous n'avons plus le temps.

— Nous pourrions toujours continuer à chercher, le soir.

— C'est fini. Et je ne retournerai pas à ce foyer. Il nous faut quelque chose à nous.

— Mais... regarde ça, Angie ! Et c'est à trente-sept kilomètres du campus. La Gorp pourrait couler une bielle demain !

— Dans ce cas, nous la réparerons. Et nous arrangerons cette caravane. Tu sais bien que nous pouvons le faire si nous le voulons !

Il céda. Ils regagnèrent le bureau du gérant.

— Nous la prenons, dit Angie.

— Je savais que ça vous plairait, exulta le gérant, tirant des formulaires d'un tiroir de son bureau jonché de papiers. Et comment en avez-vous entendu parler ? Je n'ai même pas encore mis d'annonce.

— La précédente locataire était la belle-sœur d'un de mes amis, expliqua Jim, un gars avec lequel je joue au volley. Quand elle a dû partir pour le Missouri, il nous a prévenus que sa caravane était libre.

Le gérant hocha la tête.

— Éh bien, vous pouvez vous vanter d'avoir de la veine, fit-il, poussant les papiers vers eux. Je crois que vous m'avez dit que vous enseigniez à l'université ?

— C'est exact, confirma Angie.

— Dans ce cas, si vous voulez bien remplir ces formulaires et les

signer. Z'êtes mariés ?

— Nous le serons quand nous emménagerons ici, déclara Jim.

— Ben, si vous n'êtes pas encore mariés, vous devez, ou bien signer tous les deux, ou l'un de vous doit s'inscrire comme sous-locataire. C'est plus simple de signer tous les deux. Ça fera deux mois de loyer, le premier et le dernier, comme dépôt de garantie. Deux cent quatre-vingts dollars.

Angie et Jim s'arrêtèrent net.

— Deux cent quatre-vingts ? demanda Angie. La belle-sœur de Danny Cerdak payait cent dix dollars par mois. Nous le savons.

— Exact. J'ai dû augmenter.

— De trente dollars par mois ? fit Jim. Pour ça ?

— Si ça ne vous plaît pas, vous n'êtes pas obligés de le prendre.

— Bien sûr, soupira Angie, nous comprenons que vous deviez majorer quelque peu le loyer, comme le reste des prix. Mais nous ne pouvons tout simplement pas payer cent quarante dollars par mois.

— Dommage. Désolé, mais c'est le prix actuel. C'est pas moi le propriétaire, vous savez. Je ne fais qu'exécuter les ordres.

Les choses en restèrent là. De retour à la voiture, ils baissèrent les vitres, et Jim mit le moteur en marche. Ils regagnèrent la nationale en direction de l'université.

Ils ne parlèrent guère sur le chemin du retour.

— Il ne faut pas se décourager, dit Angie, alors que Jim se garait au parking à côté du foyer, avant qu'ils aillent déjeuner ensemble. Nous allons trouver quelque chose. Cette occasion nous est arrivée de manière impromptue. Une autre se présentera. Attendons.

Leur entrain revint au cours du repas.

— C'était de notre faute, en un sens, expliqua Angie. Nous avons trop compté sur cette caravane, simplement parce que nous étions les premiers à apprendre qu'elle était libre. Désormais, je ne me réjouirai qu'après avoir emménagé.

Au terme du déjeuner, il ne leur restait plus guère de temps. Jim reconduisit Angie au pavillon Stoddard.

— Tu en auras terminé à 3 heures ? demanda-t-il. Tu ne vas pas prolonger ?

— Non, répondit-elle d'une voix plus douce.

La vitre était baissée et elle avait refermé la portière.

— Pas aujourd'hui. Je serai là quand tu arriveras.

— Parfait, dit-il, sans enthousiasme.

Il la regarda monter les marches et disparaître par l'une des grandes portes. Puis il démarra et alla se garer à l'autre extrémité du campus, à son emplacement habituel, derrière le pavillon d'histoire. Il n'en avait rien dit à Angie, mais pendant le repas, il avait pris sa décision. Il allait attaquer Shorles et lui demander de lui donner ce

poste d'assistant sans délai — au plus tard à la fin du trimestre de printemps, ou au début de la première session d'été. Il grimpa les trois étages par l'escalier de derrière et arriva dans le long couloir dallé de marbre où se trouvaient les bureaux des plus éminents membres du département.

Shorles se situait à une marche au-dessus des autres. Il disposait d'une secrétaire dans son antichambre, qui travaillait également pour tout le département. Jim passa la porte et la vit occupée à retaper quelque chose qui ressemblait fort au dernier papier de Shorles sur les origines étrusques de la civilisation moderne.

— Salut, Marge, dit Jim. On peut voir le patron ?

Il jeta un regard vers la porte conduisant au bureau de Shorles et constata qu'elle était fermée.

— Pas pour l'instant, répondit Marge, une grande femme de trente-cinq ans environ aux cheveux blond-roux. Il est avec Ted Jellamine pour l'instant. Mais ils ne devraient pas en avoir pour bien longtemps. Vous voulez attendre ?

— Oui.

Il s'assit sur l'une des chaises destinées aux visiteurs dans l'antichambre, tandis qu'à son bureau, Marge recommençait à taper.

Les minutes s'écoulèrent lentement. Passa une demi-heure, puis un autre quart d'heure... Soudain la porte s'ouvrit brusquement et Shorles apparut, poussant énergiquement devant lui son ample bedaine. Il était suivi par Ted Jellamine en bottes de cow-boy et blouson écossais. Tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte de sortie sans s'arrêter, Shorles lança à sa secrétaire :

— Marge, je ne rentrerai pas de l'après-midi. Nous allons au Club de la Faculté. Si ma femme me demande, elle pourra me joindre là-bas.

Jim avait machinalement bondi sur ses pieds quand s'était ouverte la porte, et il avait esquissé un pas à la suite des deux hommes qui traversaient la pièce. Shorles lui adressa un signe joyeux de la main.

— Merveilleuse nouvelle, Jim ! annonça-t-il. Ted reste une autre année !

La porte se referma derrière les deux hommes. Jim, abasourdi, se tourna vers Marge qui le regarda avec sympathie.

— Il n'a pas réfléchi. C'est pourquoi il vous a annoncé la nouvelle aussi brutalement, dit-elle.

— Bah ! fit Jim. Il jubilait et vous le savez parfaitement.

— Non, vraiment, vous vous trompez. Ted et lui sont de grands amis depuis des années, et l'on a fait pression sur Ted pour qu'il cesse ses fonctions. Mais nous sommes une boîte privée, sans indexation automatique des pensions sur l'indice du coût de la vie, et avec cette inflation, Ted s'accroche à son boulot tant qu'il le peut. Shorles était

simplement content pour Ted quand il est apparu que celui-ci pouvait rester ; et il n'a pas pensé à ce que cela pouvait signifier pour vous.

— Hmmpf, fit Jim avant de quitter les lieux d'un pas digne.

Arrivé à sa voiture, il consulta sa montre. Presque 14 h 30. Il devait repasser prendre Angie dans une demi-heure et n'avait guère le temps de faire quoi que ce soit en attendant, ni sur son article, ni pour Shorles — d'ailleurs, il ne débordait pas d'enthousiasme en ce moment à l'idée de travailler pour celui-ci. Il grimpa dans la Gorp, claqua la portière et démarra sans trop se soucier de sa destination, du moment qu'il sortait du campus.

Il tourna à gauche dans High Street, puis de nouveau à gauche sur Wallace Drive, pour se retrouver, quelques minutes plus tard, sur la route qui longeait les berges de l'Ealing : deux voies asphaltées constituaient la vieille route par laquelle on se rendait à la ville voisine de Bixley, avant que l'on trace, parallèlement, la nationale 5 à travers les terres agricoles.

D'ordinaire, il n'y avait pas grande circulation sur la vieille route, et ce jour ne faisait pas exception. On y trouvait même relativement peu d'habitations et de champs labourés, du fait que le niveau des terres était plutôt bas et qu'elles avaient tendance à devenir marécageuses. Jim y roulait sans intention ni destination particulières, et peu à peu, le paysage paisible des bords de la rivière contribua à lui calmer les esprits.

Il en vint à se dire que Marge avait peut-être eu raison, et que Ted Jellamine, à sa façon, s'inquiétait tout autant de *son* avenir et de *ses* ressources que Jim lui-même. Ce fut un soulagement pour Jim d'en arriver à cette conclusion, car Ted était le seul membre du département d'Histoire que Jim aimait bien. Tout comme lui, Ted était un individualiste. Seules les circonstances avaient fait d'eux des rivaux.

Mais, hormis ce maigre réconfort, Jim ne trouva guère de raisons de se réjouir de cette nouvelle évolution des événements. Peut-être ne fallait-il pas incriminer Ted, mais les conditions économiques qui les étouffaient tous. Quoi qu'il en soit, Jim se reprit à souhaiter que les ennuis qu'il connaissait fussent plus concrets et davantage susceptibles d'être attaqués de front.

Il regarda sa montre. 14 h 45. Il était temps d'aller chercher Angie. Il fit demi-tour à un carrefour et retourna vers le campus. Heureusement, il avait roulé lentement sur cette route longeant la rivière, et il n'était pas loin de la ville. Il ne serait pas opportun de la faire attendre, alors qu'il avait insisté pour qu'elle ne laisse pas Grottwold la mobiliser.

Il s'arrêta devant le pavillon Stoddard avec deux minutes d'avance, coupa le moteur et attendit, réfléchissant à la meilleure façon

d'annoncer à Angie son dernier coup dur. On ne pouvait trouver pire moment alors même que s'étaient envolés leurs espoirs de louer la caravane. Il envisagea un bref instant de lui cacher la vérité mais, bien sûr, cela ne rimait à rien. Elle voudrait savoir pourquoi il ne s'était pas confié à elle, et elle aurait raison de poser la question. À quoi bon prendre l'habitude de se cacher les mauvaises nouvelles ? Ils n'étaient plus des gamins.

Jim regarda de nouveau sa montre et fut surpris de voir qu'il s'était écoulé près de dix minutes. Angie était une fois de plus en retard.

La fureur s'empara de Jim, une rage froide. Grottwold avait joué ce petit jeu une fois de trop. Jim descendit de la voiture, claqua la portière et escalada l'escalier du pavillon. Une fois la double porte passée, on tombait sur l'escalier principal, avec ses marches basses d'un granite gris usé par des générations d'étudiants. Jim les monta deux à deux.

Trois étages au-dessus, et après dix mètres de couloir sur la droite, on trouvait la porte de verre dépoli de la section des laboratoires dans laquelle Grottwold disposait d'un box de dix mètres carrés. Jim entra, vit que la porte du box était fermée et la poussa sans frapper.

Grottwold se tenait là, devant une espèce de tableau de contrôle à la droite de Jim ; il se retourna, surpris. Angie était assise contre l'autre mur, dans ce qui ressemblait à un vieux fauteuil de dentiste, face à Jim, mais la tête et la partie supérieure du visage complètement recouvertes d'une sorte de casque-séchoir de coiffeur.

— Angie ! lança Jim.

C'est alors que la jeune fille disparut.

Jim demeura là un certain temps, à fixer le siège et le casque vides. Elle ne pouvait avoir disparu ! Pas ainsi, en un clin d'œil ! Ce qu'il venait de voir était tout bonnement impossible. Il resta là, attendant que ses yeux démentent ce phénomène et qu'il retrouve Angie, toujours assise devant lui.

— *Apportation !*

L'exclamation étouffée de Grottwold tira Jim de sa semi-hébétude. Il se tourna vivement pour regarder le grand type aux cheveux hirsutes, spécialiste de la psychologie, qui lui aussi fixait, le visage blême, le fauteuil et le casque vides. Jim reprit totalement ses esprits.

— Qu'est-ce que c'est ? Que s'est-il passé ? lança-t-il à Grottwold. Où est Angie ?

— Elle a subi une *apportation* ! bégaya Grottwold, toujours hypnotisé par l'endroit où se trouvait Angie quelques instants plus tôt. C'est vraiment une *apportation* ! Alors que je ne tentais qu'une projection astrale.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous tentiez ? grogna Jim en marchant sur lui.

— Une projection astrale ! Une simple projection astrale, c'est tout ! glapit Grottwold. Une simple projection de son moi astral hors de son corps. Et je n'espérais qu'un mouvement astral suffisant pour pouvoir être enregistré sur les microémetteurs reliés aux ganglions que j'utilise comme indicateurs de réaction. Mais au lieu de ça, elle a *apporté*. Elle...

— Où est-elle ? tonna Jim.

— Je ne sais pas ! Je vous jure que je ne le sais pas ! Je ne saurais vous le dire.

— Vous avez intérêt à m'expliquer...

— J'ignore ce qu'indiquent mes instruments, mais...

Jim fit trois pas à travers la pièce, empoigna Grottwold par les revers de sa blouse de labo et le cogna contre le mur de gauche, là où se trouvait le panneau d'instruments.

— *Ramenez-la !*

— Je vous dis que je ne le puis ! brailla Grottwold. Ce phénomène n'était pas prévu, et je n'y étais donc pas préparé ! Pour le faire, il faudrait d'abord que je passe des jours ou même des semaines à envisager ce qui s'est passé. Après quoi, il me faudrait trouver quelque moyen d'inverser le processus. Et même si j'y parvenais, il serait peut-être trop tard, car elle pourrait être sortie de la zone physique où elle a *apporté* !

Jim sentait sa tête qui tournait. Il était incroyable qu'il soit là à écouter ces inepties mais plus incroyable encore qu'Angie ait disparu. Même maintenant, il n'arrivait pas à le croire.

Pourtant, il l'avait bien vue disparaître.

Il s'accrocha aux revers de Grottwold.

— C'est bon, connard ! dit-il. Ou tu la fais revenir ou je commence à te mettre en pièces.

— Je vous dis que je ne peux pas ! Arrêtez ! cria Grottwold, alors que Jim l'attirait à lui avant de le projeter de nouveau contre le mur du labo. Attendez ! J'ai une idée.

Jim hésita, mais ne relâcha pas sa prise.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Il existe une chance. Une chance très vague, bredouilla Grottwold. Vous devez m'aider. Mais il se peut que ça marche. Oui, cela pourrait bien marcher.

— D'accord ! Faites vite. De quoi s'agit-il ?

— Je pourrais vous expédier auprès d'elle, commença Grottwold qui étouffa un cri de terreur. Attendez ! C'est sérieux ! Je vous dis que ça pourrait marcher.

— Vous essayez de vous débarrasser de moi aussi, lâcha Jim entre ses dents. Vous voulez vous débarrasser du seul témoin qui pourrait vous accuser !

— Non, non ! Ça va marcher. Je sais que ça va marcher. Plus j'y pense et plus je suis convaincu qu'il y a une chance. Et si je réussis, je deviendrai célèbre.

Il semblait maîtriser sa panique. Il se redressa et tenta sans succès de repousser Jim.

— Lâchez-moi ! Il me faut mes instruments, sans quoi je ne peux rien faire pour Angie ni pour quiconque. Et pour qui me prenez-vous ?

— Pour un assassin !

— D'accord. Pensez ce que vous voulez ! Je m'en fiche. Mais vous connaissez mes sentiments pour Angie. Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit moi non plus. Je souhaite tout autant que vous la ramener ici saine et sauve !

Doucement, Jim le lâcha, mais ses mains demeuraient prêtes à l'empoigner de nouveau par ses revers.

— Allez-y, dit-il, mais faites vite.

— Aussi vite que je peux, dit Grottwold qui se retourna vers son panneau de contrôle en grommelant pour lui-même : Oui, je crois que c'est ainsi que je l'ai réglé. Oui... Oui, il n'y a pas d'autre solution...

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Jim.

Grottwold le regarda de biais.

— Nous ne pouvons rien faire pour la ramener tant que nous ignorons où elle est partie. Tout ce que je sais, c'est que je lui ai demandé de se concentrer sur quelque chose qu'elle aimait de préférence, et elle m'a alors parlé de dragons.

— Quels dragons ? Où ?

— Est-ce que je sais ? Peut-être s'agissait-il de dragons vus dans un musée ? Il nous faut la localiser et c'est pourquoi vous devez m'aider sans quoi je n'y arriverai pas.

— Eh bien, dites-moi ce qu'il faut faire.

— Asseyez-vous simplement dans ce fauteuil, là...

Grottwold recula alors que Jim avançait d'un pas menaçant.

— D'accord, reprit-il de nouveau sur la défensive, ne le faites pas ! Gâchez notre ultime chance de la ramener !

Jim hésita. Et puis, lentement, avec répugnance, il se tourna vers le fauteuil de dentiste vide que Grottwold avait indiqué.

— Vous avez intérêt à ne pas vous tromper, dit-il avant d'aller s'asseoir. Et puis, qu'allez-vous tenter, en somme ?

— Ne vous inquiétez pas ! Je vais laisser les réglages tels qu'ils étaient quand elle a *apporté*. Mais je vais diminuer la tension. C'est cela qui a dû provoquer l'*apportation*. Trop de tension. Je vais la réduire et ainsi vous pourrez vous projeter, sans *apporter*.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que vous n'irez nulle part. Vous allez rester là dans ce fauteuil. Seul votre esprit va s'évader et se projeter dans la même

direction qu'Angie.

— Vous en êtes certain ?

— Évidemment que j'en suis certain. Votre corps va rester ici dans le fauteuil. C'est simplement votre moi astral qui va aller rejoindre Angie. C'est ainsi que cela s'est passé pour elle, d'abord. Peut-être s'est-elle trop profondément concentrée.

— N'essayez pas de rejeter la faute sur elle !

— Je ne l'accuse pas. C'est seulement... Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas de vous concentrer également. Angie en avait l'habitude. Pas vous. Il va vous falloir faire un effort. Pensez à Angie. Concentrez-vous sur elle, sur quelque lieu où se trouvent des dragons.

— D'accord, grommela Jim. Et après ?

— Si vous réussissez, vous allez être projeté en esprit là où elle est. Vous n'y serez pas vraiment, bien sûr, cela ne sera que subjectif, une impression, et puisque Angie est axée sur les mêmes réglages, elle devrait être consciente de la présence de votre moi astral, à l'insu de toute autre personne.

— D'accord, d'accord ! Et comment est-ce que je la ramène ?

— Vous vous souvenez que je vous ai appris à l'hypnotiser ?

— Je m'en souviens parfaitement !

— Éh bien, vous essaierez de l'hypnotiser de nouveau. Il lui faudra oublier totalement où elle se trouve avant de pouvoir *apporter* de nouveau ici. Demandez-lui de se concentrer sur le labo, ici. Quand elle disparaîtra, vous saurez qu'elle est revenue.

— Et alors ? Et moi ?

— Oh, pour vous ce n'est rien, dit Grottwold. Vous fermerez les yeux et vous serez de nouveau ici. Puisque votre corps ne sera jamais parti, vous reviendrez automatiquement à l'instant où vous ne voudrez plus demeurer où vous serez.

— Vous en êtes sûr ?

— Bien sûr que j'en suis sûr. Maintenant, fermez les yeux... Non, non, il faut baisser le capuchon sur votre tête...

Grottwold s'avança et rabattit lui-même le couvercle. Jim fut aussitôt plongé dans une quasi-obscurité qui sentait vaguement le parfum de la laque d'Angie.

— N'oubliez pas, dit Grottwold dont la voix lui parvint, lointaine, à travers le casque. Concentrez-vous. Angie-des dragons. Des dragons-Angie. Fermez les yeux et ne pensez qu'à ces deux choses...

Jim ferma les yeux et se mit à penser.

Rien ne se produisit, sembla-t-il. Aucun bruit n'arriva de l'extérieur du casque, et avec ce truc sur la tête, il n'y voyait rien. Le parfum d'Angie devint envahissant. Concentre-toi sur Angie, se dit-il. Concentre-toi sur Angie... et sur des dragons...

Il ne se passait toujours rien, sauf que l'odeur de ses cheveux lui

donnait un peu le vertige. La tête lui tourna. Il se sentit énorme, maladroit, assis là sous le sèche-cheveux, les yeux ainsi clos. Il perçut comme un bruit sourd dans les oreilles : les battements de son cœur dans les artères et les veines de son corps. Un bruit lent, lourd. Sa tête commença à lui tourner pour de bon. On aurait dit qu'il glissait latéralement à travers le néant, tout en grandissant jusqu'à devenir un géant.

Il ressentit en lui une espèce de sauvagerie. Un vague désir de sortir du lieu où il se trouvait pour aller lacérer quelque chose ou quelqu'un. Grottwold, de préférence. Quelle satisfaction ce serait de l'empoigner et de lui arracher les membres un à un. Une grosse voix tonnait, l'appelait, mais il ne répondit pas, perdu dans ses pensées. Simplement enfoncer ses griffes dans ce george...

Des griffes ? Un george ?

Où avait-il l'esprit ?

Il ouvrit les yeux.

Plus de casque. Au lieu de se trouver plongé dans une obscurité parfumée, il fixait des parois rocheuses qui s'élevaient très haut au-dessus de sa tête ; une lumière vacillante et rougeâtre émanait d'une torche fichée dans une niche.

— Crénom, Gorbash ! tonna la voix qu'il avait tenté d'ignorer. Réveille-toi ! Allons, mon garçon, il nous faut descendre à la caverne principale. Ils viennent juste d'en capturer un !

— Un... ? Un quoi ? bredouilla Jim.

— Un george ! Un george ! RÉVEILLE-TOI, GORBASH !

Une énorme tête, avec des mâchoires fendues comme celles d'un crocodile, garnies toutefois de crocs plus acérés, s'insinua entre Jim et le plafond.

— Je suis réveillé... dit-il.

Son esprit commença à prendre conscience de ce qu'il venait de découvrir.

— Un dragon ! s'exclama-t-il involontairement.

— Et à quoi pensais-tu que ressemblait ton grand-oncle maternel, à un lézard marin ? Ou est-ce que tu recommences à avoir des cauchemars ? Réveille-toi. C'est Smrgol qui te parle, mon gars. Smrgol ! Allons, secoue-toi les ailes. On nous attend à la caverne principale. Ce n'est pas tous les jours que l'on capture un george. Allons, viens.

La gueule aux énormes crocs se détourna. Clignant des yeux, Jim regarda disparaître l'apparition et entrevit une énorme queue, une queue cuirassée sur laquelle se dressait une rangée d'espèces de lames osseuses et acérées.

C'était sa queue !

Il allongea les bras devant lui. Énormes. Et recouverts d'écailles épaisses et de pointes semblables à celles de sa queue, bien que beaucoup plus petites — et des griffes qui avaient besoin de passer chez la manucure ! Louchant sur elles, Jim prit conscience d'un long museau qui s'allongeait à la place de son ancien nez. Il se passa la langue sur les lèvres et ce fut une langue rouge et fourchue qui darda brièvement dans l'air enfumé.

— Gorbash ! tonna de nouveau la voix.

Jim découvrit alors la tête de l'autre dragon qui le regardait depuis le seuil de la grotte.

— Je pars, continua son compagnon. Tu me rattrapes...

Le monstre disparut et Jim secoua sa tête, ahuri. Que se passait-il ici ? Selon Grottwold, hormis Angie, il ne devait rencontrer personne...

Des dragons ?

Des dragons qui parlaient... ?

En passant sous silence le fait que lui, lui, Jim Eckert, s'était également transformé en dragon !

C'était totalement ridicule ! Lui, un dragon ? Comment pouvait-il être un dragon ? Pourquoi serait-il un dragon ? Tout cela n'était qu'hallucination.

Mais bien sûr ! Il se souvenait, maintenant. Grottwold lui avait dit que ce qu'il ressentirait serait purement subjectif. Ce qu'il voyait et entendait ne devait être qu'une sorte de cauchemar, un mirage cachant le véritable lieu où il venait d'arriver, ainsi que ses habitants. Un rêve ! Il se pinça. Et sursauta.

Il avait oublié que ses doigts étaient dotés de griffes. De grosses griffes, très acérées. Si ce qu'il vivait là était un rêve, les éléments en étaient sacrément réels !

Mais, rêve ou pas, il voulait seulement retrouver Angie et sortir de là pour regagner un monde normal. Seulement, où aller la chercher ? Mieux valait s'informer auprès de quelqu'un à qui il pourrait la décrire. Il aurait dû poser la question à ce dragon qui essayait de le réveiller. Qu'avait-il dit ? Quelque chose à propos de la « capture d'un george... » ?

Que pouvait bien être un george ? S'agissait-il d'un George, avec un grand G ? Si certaines des créatures ici présentes apparaissaient sous la forme de dragons, peut-être que d'autres prenaient le physique de saint Georges, le tueur de dragons ? Mais l'autre avait parlé d'« un » george. Peut-être les dragons appelaient-ils georges tous les êtres à l'aspect humain, ce qui signifiait que ce qu'ils avaient vraiment capturé était probablement...

— Angie ! cria Jim, entrevoyant soudain la vérité.

Il dégringola sur ses quatre pattes et traversa la grotte jusqu'à l'entrée. Là s'étendait un long couloir éclairé par des torches et au bout duquel disparaissait rapidement un dragon. Jim en conclut que ce devait être — ainsi qu'il s'était présenté lui-même — le grand-oncle de l'animal qu'il incarnait. Il se mit à courir derrière lui, essayant de se souvenir du nom de l'individu.

— Attends-moi, euh... Smrgol ! lança-t-il.

Mais l'autre dragon tourna au coin et disparut.

Remontant rapidement à sa suite, Jim remarqua que le plafond du couloir était bas, trop bas pour ses ailes qu'agitait maintenant un mouvement convulsif et qu'il pouvait percevoir du coin de l'œil alors

qu'elles essayaient manifestement de se déployer en une réaction réflexe à sa vitesse. Il prit lui aussi le tournant et émergea dans une immense salle voûtée qui semblait bourrée de dragons, gris et massifs sous les lumières de torches murales qui projetaient de grandes ombres sur les hautes parois de granite. Sans voir où il allait, Jim percuta le dos d'un autre dragon.

— Gorbash ! tonna l'individu qui se retourna et en qui Jim reconnut le grand-oncle maternel. Un peu de respect, pardieu, jeune homme !

— Désolé ! s'excusa Jim, dont la voix de dragon à laquelle il n'était pas encore accoutumé éclata comme un coup de canon.

Mais apparemment Smrgol n'en fut pas offensé.

— Ça va, ça va ! Il n'y a pas de mal. Assieds-toi là, gamin. (Il se pencha sur l'oreille de son plus proche voisin dragon.) Faites place à mon petit-neveu.

— Quoi ? Oh, c'est toi, Smrgol ! hurla l'autre en se retournant avant de se déplacer de quelque huit pieds. Parfait, glisse-toi, Gorbash. Nous en arrivons juste à la discussion à propos du george.

Jim se faufila entre eux, s'assit et essaya de comprendre ce qui se passait autour de lui. Apparemment, les dragons de ce monde parlaient tous l'anglais moderne... À moins que... Maintenant qu'il écoutait attentivement le tumulte autour de lui, les mots qui lui parvenaient à l'oreille semblaient démentir cela. Peut-être parlait-il « dragon » sans le savoir ? Il décida de remettre à plus tard l'examen de cette question.

Il jeta un regard circulaire autour de lui. L'immense grotte sculptée dans laquelle il se trouvait lui avait paru tout d'abord grouiller de milliers de dragons. À y regarder de plus près, l'estimation exacte était plutôt d'une cinquantaine de toutes tailles. Pour ce qui était de celle-ci, eut-il plaisir à constater, il n'était pas parmi les plus petits. En fait, aucun dragon proche, à l'exception toutefois de Smrgol, ne rivalisait avec lui dans ce domaine. Il y avait toutefois, à l'autre bout de la salle, un véritable monstre qui semblait être le seul à parler, faisant de temps à autre un geste en direction d'une sorte de caisse, placée à côté de lui sur le sol de pierre et recouverte d'une riche tapisserie que des griffes de dragon paraissaient incapables de produire.

Quant à la discussion, il s'agissait plutôt d'une querelle verbale. Il semblait, en l'occurrence, que tout le monde dût parler en même temps. Les voix étaient tonitruantes et les parois de pierre ainsi que le plafond tremblaient sous l'écho qui se répercutait. Smrgol n'attendit pas longtemps pour s'en mêler.

— Ferme-la, toi, Bryagh ! lança-t-il à l'énorme dragon qui trônait à côté de l'objet recouvert d'une tapisserie. Laisse parler quelqu'un qui a bien davantage l'expérience des georges et du reste du monde de l'au-

dessus... Quand j'ai tué l'ogre du Donjon de Gormely, aucun des dragons ici présents n'était encore sorti de son œuf.

— Faut-il que nous entendions encore une fois le récit de ton combat ? gronda l'énorme Bryagh. L'affaire est d'importance !

— Écoute bien, vermisseau. Il faut de la tête pour capturer un ogre — une chose dont tu es dépourvu. Chez nous, la tête est affaire de famille. Si se présentait un autre ogre maintenant, Gorbash et moi serions les deux seules queues que l'on verrait au-dessus du sol pendant les quatre-vingts ans à venir !

La querelle entre les deux dragons l'emporta bientôt sur les rugissements moins puissants. L'un après l'autre, remarqua Jim, les autres dragons se turent et se rassirent pour écouter Bryagh et son oncle qui s'agressaient.

— ... Et alors, que veux-tu faire ? demanda Bryagh. Je l'ai chopé juste au-dessus de l'entrée de la grotte principale. C'est un espion, voilà ce que c'est.

— Un espion ? Qu'est-ce qui te fait penser qu'il s'agit d'un espion ? Les georges n'espionnent pas les dragons, ils viennent chercher querelle. J'en ai moi-même combattu en mon temps, dit Smrgol en bombant la poitrine.

— Un combat ! railla Bryagh. Tu as déjà vu un george combattre sans sa coquille ? Depuis le premier que nous avons surpris, il n'en est pas un qui n'ait eu sa coquille quand il est venu pour se battre. Celui-ci était pratiquement tout nu !

Smrgol adressa un coup d'œil appuyé à ses voisins.

— Tu es sûr de ne pas l'avoir mis à nu toi-même ?

— Quoi ?

Se baissant, Bryagh tira la tapisserie qui recouvrait l'espèce de caisse. Une cage de fer apparut. Et dans celle-ci, misérablement accroupie derrière les barreaux...

— ANGIE ! cria Jim.

Il avait oublié la terrible puissance d'une voix de dragon. Ou plutôt, il n'avait pas eu jusqu'alors l'occasion de s'en rendre compte. Instinctivement, il avait hurlé le nom d'Angie de toute la force de ses poumons, et un cri lancé de la sorte par un dragon était terrifiant !

Toute l'assemblée en fut ébranlée. Quant à Angie, ou bien elle avait été couchée par le souffle ou bien elle avait perdu connaissance.

Le grand-oncle de Gorbash fut le premier à se remettre du choc.

— Pardieu, gamin ! gronda-t-il du ton qui, nota Jim, était heureusement celui de la conversation normale, il est inutile de nous briser les oreilles ! Que veux-tu dire avec ton « hanchée » ?

Jim réfléchit très vite.

— J'ai éternué, dit-il.

Un silence de mort accueillit cette réponse.

— Qui a jamais entendu parler d'un dragon qui éternuait ? demanda enfin Bryagh.

— Qui ? Qui ? grogna Smrgol. Moi, j'ai ouï dire qu'un dragon avait éternué. Avant ton époque, bien sûr. Le vieux Malgu, l'arrière-petit-cousin de la sœur de ma mère, a éternué deux fois dans la même journée, un jour, il y a cent quatre-vingt-trois ans de cela. Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu parler d'un dragon qui éternuait. C'est normal dans notre famille. C'est signe d'intelligence.

— Exact, se hâta de confirmer Jim. C'est un signe que mon cerveau fonctionne. Et ça me chatouille le nez.

— Et comment ! tonna Smrgol dans le silence sceptique qui suivit.

— Tu parles ! rugit Bryagh en se tournant vers l'assemblée. Vous connaissez tous Gorbash. Toujours à musarder et à rêvasser, faisant ami avec les hérissons et les loups, et Dieu sait quoi ! Cela fait des années que Smrgol, ici présent, nous vante les mérites de son petit-neveu, mais Gorbash n'a pas fait montre de grand-chose, que je sache — et moins encore de cervelle ! La ferme, Gorbash !

— Pourquoi me tairais-je ? lança vivement Jim. J'ai autant le droit de m'exprimer que quiconque ici. En ce qui concerne ce... euh... george...

Un flot de suggestions l'interrompit :

— Qu'on le tue !

— Qu'on le brûle vif !

— Mettons-le en loterie et le gagnant pourra le dévorer !

— Non ! cria Jim. Écoutez-moi...

— Il a raison de dire non, coupa Bryagh. C'est moi qui ai trouvé ce george. Si quelqu'un doit le dévorer, ce sera moi. Mais j'en ai un meilleur usage. Exposons-le là où les autres georges pourront le voir. Ainsi, quand ils viendront pour le ramener, nous leur sauterons dessus au moment où ils s'y attendront le moins, et nous en capturerons beaucoup. Après quoi, nous les revendrons tous aux autres georges pour beaucoup d'or.

Quand Bryagh prononça le mot « or », Jim vit s'allumer et briller le regard des dragons qui se trouvaient autour de lui ; il ressentit également la morsure brûlante de la cupidité. Le concept de l'or fut pour lui ce que serait une fontaine pour un homme sur le point de mourir de soif dans le désert. L'or...

Un lent murmure d'approbation s'enfla, comme l'annonce d'une lointaine tempête, et déferla sur la caverne.

Jim chassa de son cœur cet attrait de l'or et se sentit envahi par la panique. Il lui fallait, d'une manière ou d'une autre, les détourner du plan de Bryagh. Un instant, il envisagea de leur arracher Angie, avec sa cage, et de filer. L'idée ne lui parut pas si folle, après tout. Maintenant qu'il avait pu comparer la taille d'Angie à celle de

Bryagh — lequel était sensiblement du même gabarit que lui —, il se rendait compte combien il était grand et gros. Même accroupi, sa tête culminait à quelque 2,70 m au-dessus du sol de la caverne. Debout, il devait faire au moins 1,80 m à l'épaule et disposer encore de près d'un mètre d'une queue puissante et souple. S'il pouvait intervenir alors que tous les autres dragons regardaient ailleurs l'espace d'un instant...

En même temps, il s'aperçut qu'il ignorait comment sortir du souterrain. On pouvait présumer qu'une autre ouverture, qu'il distinguait vaguement à l'autre extrémité de la caverne, conduisait à un passage qui le mènerait en surface. Le dragon en lui en avait un vague souvenir. Mais il ne pouvait compter avec la mémoire du corps qu'il habitait. S'il perdait son chemin et se retrouvait coincé le dos au mur, ou dans quelque cul-de-sac, les autres dragons pourraient bien le mettre en pièces ; et Angie, à supposer qu'elle survive à cette bataille, perdrait son seul sauveteur possible. Il devait y avoir une autre solution.

— Un instant, lança-t-il. Attendez !

— La ferme, Gorbash ! gronda Bryagh.

— Ferme-la toi-même ! Je t'ai dit que mon cerveau était à l'ouvrage. Et il vient de me donner une meilleure idée.

Du coin de l'œil, il vit Angie se redresser dans sa cage, l'air hébété, et il s'en sentit soulagé. Retrouvant son courage, il déclara d'une voix ferme :

— C'est une femelle george que vous avez là. Cela ne vous a peut-être pas paru important ; mais je suis allé assez souvent dans l'au-dessus pour y apprendre une ou deux choses. Les femmes georges ont parfois une grande valeur...

À côté de Jim, Smrgol s'éclaircit la gorge dans un bruit de marteau piqueur attaquant un béton particulièrement rebelle.

— Tout à fait exact, gronda-t-il. C'est peut-être même une princesse que nous avons là. Elle me paraît faite comme une princesse. Nombre d'entre vous ignorent maintenant ce qu'est une princesse, mais jadis, plus d'un dragon s'est retrouvé avec toute une foule de georges à ses trousses pour en avoir enlevé une. Quand j'ai combattu l'ogre du Donjon de Gormely, il détenait une princesse prisonnière avec son lot d'autres femelles georges. Et il fallait voir les georges quand ils ont récupéré cette princesse. Si nous exposons celle-ci, ils pourraient peut-être bien envoyer contre nous toute une armée pour tenter de la récupérer... Non, ce serait trop risqué...

— D'un autre côté, ajouta vivement Jim, si nous la traitons bien et si nous la gardons en otage, nous pourrions obtenir des georges ce que nous voudrions...

— Non ! rugit Bryagh. C'est mon george. Je suis d'avis de...

— Par ma queue et mes ailes ! coupa Smrgol dans un grondement

de tonnerre. Sommes-nous une communauté ou une tribu de dragons des marécages ? Si ce george est vraiment une princesse et que nous pouvons l'utiliser pour mettre un terme à la chasse que nous livrent partout ces georges dans leur coquille, c'est un bien commun. Oh, oui, j'en vois parmi vous dont le regard brille à l'idée de l'or ; mais songez donc un instant que la soif de vivre est peut-être plus importante. Combien d'entre vous, ici, seraient prêts à affronter un seul george dans sa coquille, avec sa corne pointée sur eux ? Hein ? Assez de ces stupidités ! Le gamin, là, a eu une excellente idée. Je suis surpris de ne pas y avoir songé moi-même. Mais mon nez ne me chatouillait pas ; le sien oui. Je vote pour que nous gardions ce george comme otage jusqu'à ce que le jeune Gorbash puisse découvrir ce qu'il vaut. Qu'en pensez-vous ?

Lentement d'abord, puis avec un enthousiasme croissant, la communauté des dragons vota pour que l'on fasse comme Smrgol l'avait suggéré. Bryagh, complètement fou furieux, jura pendant quarante secondes d'affilée à plein volume de sa voix de dragon, puis quitta les lieux. Voyant que la querelle se terminait, d'autres suivirent.

Smrgol avança vers la cage qu'il recouvrit de la tapisserie.

— Viens, mon garçon, dit-il, ramasse tout cela. Doucement ! Il ne faut pas trop secouer ce george. Suis-moi, maintenant. Nous allons l'emmener dans l'une des cavernes du haut qui s'ouvrent sur la falaise. Les georges ne peuvent pas voler et il sera donc en sûreté. Nous pourrions même le laisser sortir de sa cage pour prendre l'air et la lumière. Les georges en ont besoin.

Jim, portant la cage, suivit le vieux dragon à travers toute une succession de passages qui serpentaient jusqu'à une petite caverne dotée d'une étroite ouverture — selon les normes des dragons — sur le vide. Jim posa son fardeau, Smrgol roula un rocher qu'il mit en place pour bloquer l'entrée par laquelle ils étaient arrivés, et Jim avança jusqu'à la fissure pour regarder le paysage. Il en eut le souffle coupé ; une centaine de pieds de falaise abrupte tombait sur des rocs déchiquetés.

— Éh bien, Gorbash, dit Smrgol en enroulant amicalement sa queue autour des épaules de son neveu, te voilà lancé dans une drôle d'aventure. Maintenant, mon garçon, je ne voudrais pas que tu te sentes offensé par ce que je vais te dire.

Il se racla la gorge.

— À dire vrai, poursuivit-il, de toi à moi, tu n'es vraiment pas très malin, tu sais. Tout ce temps que tu as passé à traîner en surface, à te lier avec ce renard ou ce loup, ou je ne sais quoi, ce n'était pas l'éducation idéale pour un jeune dragon. J'aurais peut-être dû intervenir mais tu es le dernier de notre famille et je... éh bien, j'ai pensé qu'il n'était pas mauvais de te laisser t'amuser un peu en toute

liberté pendant que tu étais jeune. Je t'ai toujours soutenu devant les autres, bien sûr, à cause de l'esprit de famille, mais, il faut le reconnaître, l'intelligence n'est pas vraiment ton fort !

— Je suis peut-être plus malin que tu ne le crois, coupa Jim, fâché.

— Allons, allons, ne sois pas si susceptible. C'est seulement entre nous. Il n'y a aucune honte pour un dragon à avoir la tête dure. C'est cependant un inconvénient dans ce monde moderne, maintenant que les georges ont appris à se fabriquer des coquilles, de longues cornes pointues et des dards. Mais je vais te dire quelque chose que je n'avouerais à aucun autre dragon. Si nous voulons survivre, il va nous falloir en arriver tôt ou tard à une sorte d'accord avec ces georges. Cette lutte constante ne semble guère diminuer *leur* nombre, mais elle décime *nos* rangs. Oh, tu ignores le sens de ce mot...

— Pas du tout.

— Tu me surprends, mon garçon. Éh bien, dis-moi donc ce que cela signifie.

— Cela signifie la destruction d'un grand nombre des nôtres.

— Par l'œuf primaire ! Il subsiste peut-être un peu d'espoir en ce qui te concerne, après tout. Éh bien, éh bien !... Je voulais insister sur l'importance de notre mission, mais aussi de ses dangers. Ne prends aucun risque, mon neveu. Tu es le seul survivant de la famille ; et je dois dire, en toute gentillesse — et malgré tous tes muscles — que le premier george venu, abrité dans sa coquille et possédant un minimum d'expérience, te taillerait en pièces en moins d'une heure.

— Tu crois ? J'aurais peut-être intérêt à ne pas me faire voir.

— Allons, allons ! Ne te fâche pas. Il faudrait apprendre par ce george d'où il vient. Je vais sortir, pour ne pas l'effrayer inutilement. S'il ne veut pas parler, laisse-le en sécurité et vole jusque chez ce magicien qui habite près de l'Eau qui Tintinnabule. Tu connais l'endroit, bien sûr. Plein nord-ouest par rapport à ici. Entame des négociations avec lui. Dis-lui que nous détenons ce george et à quoi il ressemble. Et que nous voulons discuter les termes d'une trêve avec les georges. Laisse-le s'occuper des détails. Et quoi que tu fasses... (Smrgol se tut un instant pour regarder Jim droit dans les yeux)... ne viens pas en bas me demander d'autres conseils avant ton départ. Va-t'en, tout simplement. J'ai déjà assez de mal à garder les choses en ordre ici, malgré mon prestige. Nous devons donner l'impression que nous sommes capables de régler cela nous-mêmes. Compris ?

— Je comprends, dit Jim.

— Parfait, fit Smrgol, gagnant l'entrée de la caverne ouverte sur le vide. Bonne chance, mon garçon, ajouta-t-il avant de plonger.

Jim entendit le battement de ses grandes ailes qui s'estompait, puis il revint vers la cage, retira de nouveau la tapisserie et découvrit Angie blottie tout au bout, aussi loin de lui que possible.

— N'aie pas peur, s'empressa-t-il de dire. C'est seulement moi, Jim...

Il cherchait comment ouvrir la cage. Après un instant, il découvrit qu'elle était fermée par un gros cadenas, mais il ne vit pas de clé. À titre d'essai, il posa une lourde patte griffue sur la porte, saisit un barreau de l'autre patte et tira. La serrure fit entendre un bruit de corde pincée et céda, tandis que la barre de métal se brisait. La porte s'ouvrit. Angie poussa un cri.

— Je te dis que c'est seulement moi, Angie ! Allons, sors.

Angie ne bougea pas. Elle ramassa l'un des morceaux tordus et le brandit comme un poignard, en pointant l'extrémité sous les yeux de Jim.

— Ne m'approche pas, dragon ! lança-t-elle. Je t'aveugle si tu essaies !

— Es-tu folle, Angie ? Je te dis que c'est *moi* ! Est-ce que j'ai l'air d'un dragon ?

— Et comment ! fit Angie d'un ton tout à fait convaincu.

— Vraiment ? Mais Grottwold affirmait...

À cet instant, il lui sembla que le plafond lui tombait sur la tête.

... Il reprit conscience pour voir le visage inquiet d'Angie penché sur lui.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il, tremblant.

— Je ne sais pas. Tu as soudain perdu connaissance. Jim, c'est bien toi, Jim ?

— Oui, répondit-il stupidement.

Il ne comprit pas exactement le sens de ses paroles. Il se passait quelque chose de bizarre dans sa tête, comme les espèces de doubles visions qui suivent parfois une commotion. Il eut l'impression de penser avec deux cerveaux à la fois. Il fit un effort, essayant d'éclaircir ses idées. Et il y parvint bientôt. Apparemment, il pouvait contrôler son esprit sans trop de difficulté.

— J'ai l'impression que l'on m'a frappé sur la tête avec une matraque, dit-il.

— Vraiment ? Mais je t'assure qu'il ne s'est rien passé ! déclara Angie qui paraissait bouleversée. Tu t'es simplement écroulé comme si tu t'évanouissais. Comment te sens-tu maintenant ?

— On dirait que les choses se mélangent un peu dans ma tête.

Il était bien parvenu à lutter contre l'impulsion qui le poussait à penser sur deux pistes à la fois, mais il demeurait conscient de cette dualité. Il fit un effort pour l'oublier. Peut-être que s'il l'ignorait, ce sentiment allait disparaître. Il se concentra sur Angie.

— Pourquoi crois-tu maintenant que c'est bien moi, alors que ce n'était pas le cas auparavant ? demanda-t-il en se redressant.

— J'étais trop bouleversée pour remarquer que tu m'appelais par

mon nom. Mais comme tu as prononcé le tien plusieurs fois et que tu as parlé de Grottwold, j'ai admis que ce pouvait être toi, après tout, et qu'il avait décidé de t'envoyer à mon secours.

— Décidé, tu parles ! Je lui ai ordonné de te ramener, mais apparemment, il était dans l'impossibilité de le faire. Il m'a alors proposé de te rejoindre. Une simple projection, a-t-il dit, ajoutant que personne, probablement, ne me verrait. Hormis toi !

— Ce que je vois, c'est l'un de ces dragons. Tu as bien fait une projection. Mais tu as projeté ton identité dans un corps de dragon.

— Mais je ne vois toujours pas... Attends une minute. J'ai d'abord cru que je parlais dragon. Mais si c'est le cas, comment se fait-il que tu me comprennes ? Tu devrais toujours t'exprimer en anglais.

— Je ne sais pas. Mais je pouvais également comprendre les autres dragons. Peut-être parlent-ils tous anglais.

— Non, fit Jim. Ni moi non plus. Écoute ce que je te dis. En fait, écoute les sons que *tu* émet.

— Mais je parle un anglais ordinaire, courant, commença Angie, qui s'arrêta net, surprise. Non, tu as raison. Ce n'est pas cela. J'émet les mêmes sons que toi, je crois. Dis : Je crois.

— Je crois.

— Oui, confirma Angie, songeuse, ce sont les mêmes sons ; ta voix est seulement quatre octaves environ plus basse que la mienne. Nous devons parler l'un et l'autre le langage utilisé ici, quel qu'il soit. Et c'est le même pour les gens et les dragons. C'est fou !

— Fou est bien le mot, dit Jim. Ce n'est pas possible ! Comment pouvons-nous maîtriser de cette façon une langue nouvelle pour nous ?

— Oh, je n'en sais rien. Cela *pourrait* se faire, dans le cas d'un transfert subjectif tel que nous l'avons l'un et l'autre subi pour arriver ici. Peut-être les lois de l'univers sont-elles différentes ici, et n'existe-t-il qu'une seule langue, de sorte que, lorsque tu parles, tes pensées sont traduites automatiquement dans cet idiome.

Jim fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Moi non plus, je crois bien. C'est sans importance, de toute façon. L'essentiel est que nous nous comprenions. Comment t'a-t-il appelé, cet autre dragon ?

— Gorbash. Il semble que ce soit le nom de son petit-neveu, dans le corps duquel je me trouve. Il s'appelle Smrgol. Manifestement, il a près de deux cents ans et il a beaucoup d'autorité sur les autres dragons. Mais peu importe. Il faut que je te renvoie dans notre système et cela signifie que je dois d'abord t'hypnotiser.

— Tu m'as fait promettre de ne laisser personne le faire.

— C'était différent. Là, il y a urgence. Où y a-t-il quelque chose où

tu puisses reposer ton bras ? Là, ce rocher fera l'affaire. Viens par là.

Il montra l'un des nombreux rochers de la caverne, qui devait arriver à la taille d'Angie. Elle s'en approcha.

— Là, dit Jim. Installe-toi comme si c'était une table. Parfait ! Maintenant, concentre-toi sur ton retour dans le labo de Grottwold. Ton bras devient plus léger. Il monte, monte...

— Pourquoi m'hypnotiser ?

— Angie, je t'en prie, concentre-toi. Ton bras devient léger. Il monte, monte, monte... Il s'allège, monte...

— Non, dit résolument Angie, ôtant son bras de dessus le rocher. Non ! Et je n'accepterai pas d'être hypnotisée tant que je ne saurai pas ce qui se passe. Que va-t-il arriver si tu m'hypnotises ?

— Tu vas pouvoir te concentrer totalement sur ton retour dans le labo de Grottwold et tu vas t'y retrouver.

— Et toi ?

— Oh, mon corps y est déjà, de sorte que si je veux quitter ce lieu, je n'ai aucun problème.

— Ce qui suppose que tu es simplement un esprit désincarné. Es-tu sûr de pouvoir repartir aussi facilement si tu habites un autre corps, comme celui de ce dragon ?

— Éh bien... hésita Jim. Évidemment que j'en suis sûr.

— Évidemment pas ! dit Angie, qui paraissait bouleversée. Tout cela est de ma faute.

— De ta faute ? Cela ? Mais non, bien sûr. C'est Grottwold qui est responsable.

— Non, coupa Angie, c'est moi.

— Mais non, je te dis ! Grottwold n'y est peut-être même pour rien. Il se peut que son matériel soit défaillant, ce qui expliquerait que j'ai endossé ce corps de Gorbash au lieu de subir une *apportation* complète.

— Son matériel marche très bien, insista Angie. Il a simplement procédé comme à son habitude, se lançant dans des expériences sans savoir où elles vont aboutir. C'est pour cela que c'est ma faute. Je savais bien qu'il était ainsi, mais je ne t'en ai rien dit parce que nous avions besoin de cet argent ; et tu sais bien comme tu es.

— Comme je suis ? Non. Comment suis-je ?

— Tu aurais fait des histoires ; tu te serais inquiété pour moi et tu aurais eu bien raison. Grottwold est comme un gosse avec un jouet neuf, jouant avec son matériel malgré tous ses diplômes. Quoi qu'il en soit, la question est réglée.

— Bien, fit Jim, soulagé. Maintenant pose ton bras sur ce rocher et détends-toi...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! En fait, je ne rentrerai pas sans toi.

— Mais je peux rentrer quand je veux, simplement en refusant d'être ici !

— Essaie.

Jim essaya. Il ferma les yeux et se dit qu'il ne voulait se sentir nulle part ailleurs que dans son propre corps. Il rouvrit les yeux et se retrouva face à Angie qui le regardait, au milieu des parois rocheuses.

— Tu vois ? fit Angie.

— Comment pourrais-je souhaiter être ailleurs alors que tu es prisonnière ici ? demanda Jim. Il faut que tu repartes saine et sauve dans notre monde à nous avant que je t'y rejoigne.

— Et que je te laisse seul ici, sans savoir si tu vas réussir ou pas, avec, pour commencer, Grottwold qui n'a pas la moindre idée de ce qu'il a pu faire pour m'envoyer dans ce monde ridicule et qui ne saura donc pas renouveler l'expérience. Oh, non ! C'est impossible.

— D'accord ! Et à ton avis, que pouvons-nous faire maintenant ?

— J'ai réfléchi, dit Angie, songeuse.

— À quoi ?

— À ce magicien dont t'a parlé l'autre dragon. Celui avec lequel tu vas ouvrir des négociations me concernant.

— Oh, lui !

— Oui, lui. Parce que, vois-tu, ces georges — ces gens qui se trouvent, semble-t-il, dans les environs — n'ont jamais entendu parler de moi. La première chose qu'ils vont faire quand le magicien va mentionner ma capture, ce sera de voir si l'un des leurs a disparu ; et puis ils s'apercevront qu'il ne manque personne. Et si je n'appartiens pas à leur race, pourquoi veux-tu qu'ils négocient mon retour chez eux — sans parler des concessions que semble espérer ton grand-oncle.

— Angie, ce n'est pas mon grand-oncle. C'est le grand-oncle de celui que j'incarne.

— Peu importe. Le fait est qu'une fois que les georges se rendront compte que je ne suis pas des leurs, ils n'auront aucun intérêt à me sauver. Aussi, quand tu rencontreras le magicien...

— Attends un peu ! Qui a dit que j'allais te laisser pour me rendre dans ce lieu...

— Tu sais aussi bien que moi qu'il n'y a pas d'autre solution. Sinon, nous n'avons pas la moindre chance. En revanche, il n'est pas impossible que ce magicien nous aide l'un et l'autre à rentrer. Du moins pourras-tu lui apprendre à nous hypnotiser tous les deux à la fois, pour que nous puissions retourner ensemble dans notre univers. Oh, tout est tellement compliqué ! C'est la seule chance que nous ayons, et tu en as conscience toi aussi.

Jim réfléchissait. Comme d'habitude, Angie avait réussi à le convaincre.

— Et si le magicien refuse de nous aider ? protesta-t-il faiblement. Après tout, pourquoi le ferait-il ?

— Je l'ignore, mais nous pourrions peut-être trouver quelque raison. Il le faut.

Jim voulut parler mais Angie lui exposait déjà son plan.

— Tu vas donc partir, fit-elle, et quand tu seras en sa présence, il faudra être sincère. Expose-lui simplement notre situation avec Grottwold. Demande-lui s'il est en son pouvoir de nous rendre à notre monde. Nous n'avons rien à perdre en nous montrant directs et ouverts avec lui.

Pour Jim, cela parut beaucoup moins évident que pour Angie. Mais il n'avait rien d'autre à proposer.

— Malheureusement, je te laisse ici en attendant, dit-il, maussade.

— Tout se passera très bien, confirma Angie. Je t'ai entendu dire que je suis considérée comme une otage. Je suis trop précieuse pour qu'on me fasse du mal. En outre, d'après ce qu'expliquait ce vieux dragon, l'Eau qui Tintinnabule doit être toute proche.

Tu peux probablement t'y rendre, discuter avec le magicien et être de retour d'ici une heure ou deux. Pour l'instant, nous sommes en milieu de journée, as-tu remarqué ? Tu peux être revenu avant la nuit.

— Non. Si je t'hypnotise, au moins es-tu sûre de rentrer. Si nous commençons à jouer ces petits jeux avec des magiciens, Dieu sait ce qui peut arriver ! Je ne pars pas.

— En tout cas, je refuse de me faire hypnotiser, dit Angie. Je ne vais pas te laisser ici sans aucune possibilité de retour, peut-être, ou pis encore. Alors ?

— D'accord, dit-il finalement, sans enthousiasme, conscient qu'il n'avait pas d'autre choix.

Il avança jusqu'au bord de la falaise puis s'arrêta, hésita.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Angie.

— Je me disais... Gorbash savait manifestement voler. Mais moi ?

— Tu pourrais essayer. Cela te reviendra probablement. Je crois que tu sauras, instinctivement, quand tu seras en l'air.

Jim contempla les rocs déchiquetés, loin au-dessous de lui.

— Je ne crois pas, dit-il. Vraiment, je ne crois pas. Je pense qu'il serait préférable que j'ôte ce rocher, là, et que j'y aille par l'intérieur.

— Est-ce que le vieux dragon... comment s'appelle-t-il ?

— Smrgol.

— Est-ce que Smrgol ne t'a pas mis en garde ? Ne t'a-t-il pas demandé de ne pas redescendre ? Et si tu le rencontres et qu'il revienne sur sa décision ? En outre, l'Eau qui Tintinnabule est peut-être suffisamment loin pour que tu ne puisses t'y rendre autrement qu'en volant.

— Exact, dit Jim d'une voix caverneuse. (Il réfléchit à la question,

ne trouva pas d'autre solution, haussa les épaules et ferma les yeux.)
Éh bien... allons-y !

Il sauta et se mit à battre des ailes follement. L'air sifflait autour de lui, de sorte qu'il pouvait aussi bien être en train de voler que de tomber comme une pierre. Il était certain qu'il tombait. Et puis soudain, il y eut comme une explosion dans sa tête et ses ailes se déployèrent ; elles ralentirent leur mouvement et commencèrent à rencontrer une résistance. Il pouvait sentir l'air tout comme un rameur ressent la poussée de bas en haut sur son aviron.

Il retrouva un peu d'espoir. S'il avait dû s'écraser au sol, ce serait sans doute fait, non ? D'un autre côté, peut-être retardait-il seulement l'échéance, descendant vers les rochers au bas de la falaise ?

Il ne put supporter plus longtemps l'incertitude. Il ouvrit les yeux et regarda.

Là encore, et de la même façon qu'il avait crié en découvrant Angie, il avait sous-estimé la puissance d'un dragon. Contrairement à ce qu'il pensait, le sol s'étendait loin, très loin au-dessous de lui, en curieux petits carrés de forêts alternant avec la rase campagne. Il se trouvait à mille pieds au moins et s'élevait rapidement.

Il s'arrêta un instant et ses ailes se raidirent automatiquement dans la meilleure position pour planer. Il prit alors brutalement conscience qu'il grimpeait — s'installant instinctivement dans un courant d'air chaud ascendant, à la manière des aérostiers, des pilotes de planeurs et des volatiles du monde qui était le sien. Bien sûr ! Il se botta mentalement le train pour ne pas y avoir pensé plus tôt. Les gros oiseaux s'élevaient très haut en se laissant porter, du fait de l'effort qu'il leur fallait faire pour voler. Il se souvenait maintenant d'avoir entendu dire que la plupart des faucons et des aigles refusaient de voler les jours où ne soufflait pas le moindre vent.

Le phénomène devait être le même pour les dragons, compte tenu de leur énorme poids. Évidemment, tout comme le lion qui pouvait charger très vite mais sur une courte distance seulement, le dragon, avec ses muscles solides, pouvait décoller et s'élever. Après quoi, il suffisait de prendre les bons vents et les ascendances thermiques.

Apparemment, ce devait être instinctif pour Gorbash. Jim se rendit compte que, sans en être conscient, il s'était aligné avec le soleil au-dessus de l'épaule droite et se dirigeait vers le nord-ouest par rapport à la falaise d'où il était parti. En fait, celle-ci commençait à s'estomper. À la limite de l'horizon, devant lui, s'étendait la ceinture vert foncé d'une immense forêt. Elle avançait régulièrement vers lui, et lui vers elle, sans effort ; et, presque inconsciemment, il se sentit heureux.

Le moment ne semblait pas des plus favorables pour cela, notamment avec Angie retenue prisonnière dans une caverne ; mais Jim baignait dans une telle euphorie qu'il finit par se détendre et se laisser aller. Il était à peine plus de midi. Cette journée de fin de printemps ou de début d'automne était superbe. Le ciel était d'un bleu limpide avec, çà et là, juste ce qu'il fallait de petits nuages floconneux. Même à quelque deux mille pieds d'altitude (les dragons partageaient apparemment la vision télescopique des gros oiseaux de proie tout comme leur capacité à s'élever avec les courants), les landes avec leurs

ajoncs, les bosquets de pins et de chênes qu'il apercevait au-dessous de lui étaient nimbés de rosée. Avec le sens aigu de l'odorat de Gorbash, Jim pouvait même sentir le mélange léger de parfums de verdure qui montait de la campagne et il en fut un peu grisé.

Il se sentait plein de force, débordant de vitalité et quelque peu insouciant. En fait, pour deux sous, il serait retourné affronter tous les autres dragons de la communauté, si nécessaire, pour libérer Angie. La partie de son cerveau qui pensait comme deux paraissait même curieusement sûre qu'aucun des autres ne pouvait rivaliser avec lui pour ce qui était du vol. Il resta perplexe devant cette impression, puis se souvint que Smrgol et même Bryagh avaient dit que Gorbash passait beaucoup plus de temps que nécessaire dans l'au-dessus. Peut-être parce qu'il avait davantage vécu hors des cavernes... Il avait dû voler plus fréquemment et il était peut-être mieux entraîné que les autres...

Question à laquelle il était impossible de répondre, mais qui lui rappela tous les problèmes que posait cette incroyable aventure. Ce monde comportait davantage d'éléments irréels qu'un esprit sain ne pouvait l'imaginer. Des dragons — et plus encore des dragons qui parlaient —, c'était impensable. Il lui fallait maintenant exister dans ce monde, et un individu doté d'un doctorat en histoire et de quelques connaissances scientifiques, par-dessus le marché, devait pouvoir en comprendre les lois, voire les utiliser à son avantage, et en faveur d'Angie.

On aurait pu penser que la langue constituait le principal problème, mais ce n'était pas le cas. Plus il y réfléchissait et plus Jim était convaincu que, dans ce corps de Gorbash, il ne parlait pas l'anglais moderne ni aucune autre forme d'anglais. Apparemment, il parlait dragon sans la moindre difficulté, bien que l'on puisse s'étonner — pour ne pas dire plus — des cheminements mentaux qui l'avaient conduit à maîtriser ce langage. En sa qualité de médiévaliste, Jim parlait et lisait le moyen anglais et le vieil anglais, et avec un doctorat, il pouvait également se faire comprendre en français et en allemand moderne, et lire ces deux langues. En outre, il possédait quelques rudiments d'espagnol, des mots d'italien moderne et une bonne connaissance de toutes les langues romanes sous leur forme médiévale. Enfin, il pouvait déchiffrer facilement le latin classique et le latin d'Église, et se débrouiller en grec classique avec l'aide d'un dictionnaire.

L'un dans l'autre, cela ouvrait de solides possibilités à quiconque se risquerait dans l'une des périodes du Moyen Âge européen. Seulement, semblait-il, rien de tout cela ne lui était utile. Quoi qu'il en soit, il devait exister un système logique derrière tout ce pathos et s'il ouvrait l'œil et savait additionner deux et deux...

Il continuait à s'élever régulièrement, réfléchissant intensément, mais ses pensées finissaient par tourner en rond et ne le menaient nulle part. Il ne disposait tout simplement pas assez de données pour en tirer des conclusions. Il renonça et jeta de nouveau un regard circulaire au-dessous de lui.

Manifestement, le bois n'était pas aussi proche qu'il l'avait d'abord cru. Bien que volant à belle allure — Jim estima que sa vitesse devait être de l'ordre de quatre-vingts à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure — la ligne verte des arbres demeurait toujours à la même distance. D'un autre côté, il ne paraissait pas se fatiguer du tout. En fait, il avait l'impression de pouvoir voler ainsi indéfiniment.

Cependant, son appétit s'aiguissait et il se demanda ce qu'il pouvait bien manger en tant que dragon. Certainement pas — il grimaça à cette idée — des êtres humains. Si c'était là le menu ordinaire des dragons, il allait lui falloir jeûner. Peut-être le magicien pourrait-il le renseigner en ce qui concernait la cuisine, tout comme sur les moyens de les faire rentrer chez eux, Angie et lui.

Le bois était finalement plus proche. Il parvenait à en distinguer les arbres : pins, épicéas, sapins, poussant ensemble tout près les uns des autres. Pour la première fois, Jim fut saisi d'un doute. S'il lui fallait chercher à pied à travers cette forêt... Il se rassura bientôt. On ne pouvait attendre de lui qu'il sache exactement où se trouvait cette Eau qui Tintinnabulait, sans quoi Smrgol ne lui aurait pas rappelé qu'elle se situait au nord-ouest. D'un autre côté, s'il avait été difficile de localiser l'endroit, le vieux dragon, avec la piètre opinion qu'il avait des capacités intellectuelles de Gorbash, lui aurait donné davantage de précisions et se serait assuré que son petit-neveu avait bien compris.

Peut-être existait-il quelque détail qu'il pourrait distinguer depuis le ciel ? Jim commença à descendre, décrivant un grand arc qui l'amena juste au-dessus du sommet des arbres.

Soudain, il la vit : une petite clairière parmi les arbres, avec un maigre ruisseau qui la traversait et cascadaient tout au bout en une chute gracieuse. À proximité du cours d'eau, un bassin avec une fontaine, et une petite maison, curieusement étroite, au toit pointu, entourée de gazon et de plates-bandes. Une allée de gravier partait de la forêt pour arriver à l'entrée principale. Juste avant la porte, sur le sentier, se dressait une espèce de panneau.

Jim se posa dans l'allée avec un bruit sourd.

Dans le silence qui suivit cet atterrissage plutôt bruyant, il entendit distinctement le clapotis de l'eau qui tombait de la fontaine jusqu'au bassin. De fait, elle tintinnabulait — ce n'était pas le tintement de petites cloches, mais les lointaines et fragiles notes d'un carillon éolien agité par une brise légère. Le bruit portait inexplicablement sur les nerfs, et les riches senteurs qui montaient des fleurs épanouies dans

les plates-bandes renforçaient encore cette impression ; si bien que, soudain, Jim eut le sentiment de se trouver plongé dans un lieu de rêve où rien n'était tout à fait réel et où, certainement, rien n'avait d'importance exagérée.

Il remonta lentement l'allée et s'arrêta pour lire la pancarte devant la maison. Ce n'était qu'une simple planche de bois, peinte en blanc avec des lettres noires. Le piquet sur lequel elle était clouée était fiché au milieu d'un parterre anarchique de fleurs : asters, tulipes, roses et lis, toutes épanouies au mépris total de leur saison habituelle de floraison. Sur le panneau, un nom : S. Carolinus. La porte était verte, on y accédait par une unique marche de pierre badigeonnée de rouge. Jim s'en approcha et frappa. Il n'y eut aucune réponse.

Malgré l'effet apaisant de la fontaine et des fleurs, il se sentit quelque peu inquiet. Ce serait bien sa chance d'arriver à la résidence de S. Carolinus et que ce dernier soit absent.

Il frappa de nouveau, plus fort cette fois.

À l'intérieur, on entendit un bruit de pas précipités. La porte s'entrebâilla sur le visage maigre d'un vieil homme en robe rouge, coiffé d'une calotte noire et arborant une barbe blanche un peu miteuse. Il regarda Jim.

— Désolé, ce n'est pas le jour où je reçois les dragons ! dit-il sèchement. Repasse mardi prochain.

Il rentra la tête et claqua la porte.

Jim resta un instant interdit avant de prendre conscience de la situation.

— Hé ! lança-t-il, cognant contre le bois comme un forcené.

La porte s'ouvrit de nouveau, dans un geste furieux.

— Dragon ! fit le magicien, menaçant, cela te plairait-il d'être changé en cafard ?

Jim s'entêta.

— Il faut m'écouter.

— Je t'ai déjà dit que ce n'était pas le jour pour les dragons. En outre, j'ai mal à l'estomac. Tu comprends ? Ce-n'est-pas-le-jour-pour-les-dragons !

— Mais je ne suis pas un dragon.

Carolinus regarda longuement Jim avant d'empoigner sa barbe à deux mains, dans un geste de désespoir. Il en prit quelques brins entre ses dents et se mit à la mâchonner distraitement.

— Où donc, s'enquit-il, un dragon a-t-il trouvé suffisamment de cervelle pour se nourrir de l'illusion qu'il *n'est pas* un dragon ? Répondez-moi, ô Puissances !

— L'affirmation est psychologiquement, sinon physiologiquement exacte, répondit une voix de basse profonde émanant du vide autour d'eux, à environ cinq pieds du sol, voix qui fit sursauter Jim qui avait

considéré la question comme purement rhétorique.

— En est-il bien ainsi ? reprit Carolinus, regardant Jim avec un intérêt nouveau.

Il cracha aussitôt les quelques poils de barbe encore dans sa bouche.

— Entre, Anomalie, fit-il, princier. Aurais-tu un autre nom ? ajouta-t-il.

Jim se glissa à l'intérieur dans une unique pièce en complet désordre qui occupait manifestement l'intégralité du rez-de-chaussée. On y trouvait divers meubles et matériels d'alchimiste mélangés. S. Carolinus referma la porte derrière lui avant de regarder Jim qui baissait la tête pour ne pas toucher le plafond.

— Mon véritable nom est James — Jim Eckert, dit celui-ci, mais j'occupe, semble-t-il, le corps d'un dragon du nom de Gorbash.

— Ce qui, je l'imagine, te perturbe, répondit S. Carolinus en grimaçant et en se massant l'estomac.

Il ferma les yeux et ajouta, d'une voix faible :

— Connâtrais-tu par hasard un remède pour les maux d'estomac ? Non, alors continue.

— Le fait est, bredouilla Jim, que... mais parlez-vous dragon ou est-ce moi qui utilise votre langue ?

— S'il existait un dialecte appelé le « dragon », grogna S. Carolinus, j'en userais avec toi, je t'en donne ma parole. Le principal est que nous nous comprenions. Veux-tu t'en tenir au fait ? Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Mais, je veux dire, est-ce que chez vous les dragons et les humains, je veux dire les georges, parlent la même langue ? Il semble que je m'exprime dans votre langage, non dans le mien.

— Pourquoi pas ? soupira Carolinus, fermant les yeux. Dans le domaine des Puissances n'existe qu'une seule langue possible par définition. Et si tu n'en reviens pas à notre sujet, je te change en cafard, selon les principes généralement admis.

— Oh, d'accord. Ce qui m'intéresse surtout, c'est moins de quitter ce corps de dragon que de retourner d'où je viens. Ma... euh... Angie, la jeune fille que je vais épouser...

— Oui, oui, le treize octobre, coupa Carolinus, impatient. Continue.

— Le treize octobre ? De ce mois d'octobre ? Vous voulez dire dans trois semaines ?

— Tu m'as bien entendu.

— Mais, je veux dire... si tôt ? Nous n'espérions pas...

Carolinus ouvrit les yeux. Il évita de le menacer à nouveau de le transformer en cafard, mais Jim ne se méprit pas.

— Angie... commença-t-il.

— Qui se trouve où ? interrogea Carolinus. Toi tu es ici. Où est

cette Angie ?

— Dans la caverne du dragon.

— C'est donc également un dragon ?

— Non, elle est humaine.

— Je perçois la difficulté.

— Éh bien, oui... Non, dit Jim. Je ne crois pas. La difficulté, c'est que je peux la renvoyer dans notre monde, mais que je ne pourrai peut-être pas y retourner moi-même ; et elle ne veut pas partir sans moi. Écoutez, il serait peut-être préférable que je vous raconte toute l'histoire depuis le début.

— Brillante suggestion, ricana Carolinus, grimaçant et fermant de nouveau les yeux.

— Voyez-vous, je suis maître auxiliaire dans un lieu qui s'appelle l'université de Riveroak. En fait, je devrais être assistant à la chaire d'anglais...

Et il expliqua rapidement toute la situation.

— Je vois, fit Carolinus qui ouvrit enfin les yeux. Tu es bien sûr de tout cela ? Tu ne préférerais pas changer ton histoire pour quelque chose de plus simple et de plus raisonnable — comme être un prince ensorcelé et changé en dragon par un rival avec la complicité d'un de ces charlatans ? (Il soupira et grimaça de nouveau.) Et que veux-tu que je fasse ?

— Nous pensions que vous pourriez nous renvoyer là-bas, Angie et moi, là d'où nous venons.

— Possible. Difficile, bien sûr. Mais je suppose que je pourrais me débrouiller, avec du temps et un équilibre adéquat entre le Hasard et l'Histoire. D'accord. Ça sera cinq cents livres d'or ou cinq livres de rubis, payables d'avance.

— Quoi ?

— Cela te semble déraisonnable ?

— Mais... bégaya Jim. Je n'ai ni or ni rubis.

— Ne perdons pas de temps ! Bien sûr que tu en as. Quel dragon serais-tu si tu ne possédais pas un magot ?

— Je vous assure que je n'en ai pas ! protesta Jim. Peut-être ce Gorbash a-t-il un trésor quelque part. Si c'est le cas, j'ignore où.

— Billevesées ! Mais je veux bien être raisonnable. Quatre cent soixante livres d'or.

— Je vous dis que je ne possède rien.

— D'accord. Quatre cent vingt-cinq. Mais je te préviens que c'est mon dernier prix. Je ne peux travailler à moins, car j'ai beaucoup de frais.

— Impossible !

— Quatre cents alors. Où est le problème ? Tu insinues que tu ne sais pas où se trouve le magot de ce Gorbash ?

— C'est ce que j'essaie de vous expliquer.

— *Encore* un indigent ! éclata Carolinus, brandissant ses poings décharnés, furieux. Que se passe-t-il au Département des Comptes ? Répondez !

— Désolé, dit la même voix de basse invisible.

— Bien, fit Carolinus qui se calma un peu, veillez à ce que cela ne se reproduise pas — pas avant dix ans au moins. (Il se tourna de nouveau vers Jim :) N'as-tu aucun moyen de payer ?

— Ma foi, commença prudemment Jim, pour ce qui est de vos maux d'estomac... Voyons voir... Est-ce qu'ils se manifestent après que vous avez mangé quelque chose ?

— C'est exact. Je souffre par intermittence.

— Il se peut que vous ayez un ulcère à l'estomac. C'est souvent le cas des gens qui vivent sous pression, dans une grande tension nerveuse.

— Des gens ? demanda Carolinus avec un regard méfiant. Ou des dragons ?

— Il n'y a pas de dragons là d'où je viens.

— D'accord, d'accord ! Inutile d'aller chercher midi à quatorze heures. Je te crois pour ce qui est de ce diable d'estomac. Je voulais seulement m'assurer que tu savais de quoi tu parles. Tension nerveuse... exactement ! Ces ulcères, comment les exorcises-tu ?

— Avec du lait. Un verre de lait de vache six à huit fois par jour jusqu'à disparition des symptômes.

— Ah !

Carolinus se retourna, fonça vers une étagère sur le mur et y prit un grand flacon noir. Il le déboucha et versa ce qui ressemblait à du vin rouge dans un gobelet de verre poussiéreux qui se trouvait sur l'une des tables voisines. Il le leva à la lumière.

— Lait, dit-il.

Le liquide rouge devint blanc. Il le but.

— Hmmm ! fit-il, penchant la tête, attendant. Hmmm...

Lentement, sa barbe se fendit d'un sourire.

— Éh bien, je crois que c'est efficace, dit-il, presque gentiment. Oui, par les Puissances ! Ça l'est !

Il se tourna vers Jim, rayonnant.

— Excellent ! La nature bovine du lait possède un effet remarquablement apaisant sur la colère de l'ulcère, qui doit, plus ou moins, appartenir à la famille des Démons du Feu, maintenant que j'y songe. Félicitations, Gorbash, ou Jim, ou quel que soit ton nom. Je vais être franc avec toi. Lorsque tu m'as dit, il y a un instant, que tu étais maître auxiliaire dans une université, je ne t'ai pas cru. Mais j'en suis sûr maintenant. Voilà un des exemples de magie les plus sympathiques que j'aie vu depuis des semaines. Bien, continua-t-il en

se frottant les mains, voyons maintenant ton problème.

— Peut-être... dit Jim, que si vous parveniez à nous réunir et que vous nous hypnotisiez tous les deux ensemble...

Les sourcils de Carolinus se dressèrent sur son front comme deux lapins effarouchés.

— Tu veux apprendre à un vieux singe à faire des grimaces ! coupait-il. Par les Puissances ! Voilà l'ennui avec le monde d'aujourd'hui ! Ignorance et anarchie !

Il pointa un index pas très propre vers le musée de Jim.

— Des dragons qui caracolent par monts et par vaux — des chevaliers qui caracolent par vaux et par monts — des naturels, des géants, des ogres, des sandmirks et autres monstres qui jouent chacun les exorcistes dans leur petite sphère ! Le premier polisson ou maître auxiliaire venu qui, dans son aveuglement, veut se montrer l'égal d'un Maître ès Arts ! Ce n'est pas supportable !

Son regard brilla comme cinq charbons ardents tandis qu'il fixait Jim.

— Pas supportable, dis-je ! Et je n'ai pas l'intention de le supporter ! Nous allons maintenir l'ordre et la paix et l'Art et la Science, même s'il me faut tourner la lune à l'envers !

— Mais vous avez dit que pour cinq cents, enfin quatre cents livres d'or...

— Ça, c'étaient les affaires. Il s'agit maintenant d'éthique ! coupa Carolinus qui mâchonna de nouveau quelques poils de sa barbe, avant de les recracher. Je me suis dit que nous allions marchander un peu et voir ce que tu valais. Mais maintenant que tu m'as payé avec ce charme pour l'ulcère... (Il se fit soudain plus songeur ; son regard se perdit dans le vague, parut ailleurs.) Oui. Oui, vraiment... Très intéressant...

— Je pensais seulement, reprit humblement Jim, que l'hypnotisme pourrait marcher, parce que...

— Marcher ! lança Carolinus, revenant brusquement sur terre. Bien sûr que ça *marcherait*. Le feu aussi, pour guérir un mauvais cas d'hydropisie. Mais un patient mort et en cendres, ce n'est pas un succès ! Non, non, Gorbash — je n'arrive pas à me souvenir de ton autre nom —, rappelle-toi la Première Loi de la Magie !

— La quoi ?

— La Première Loi — *la Première Loi* ! On ne t'a donc rien appris, à cette université ?

— Éh bien, en fait, mon domaine, c'est plutôt...

— Tu l'as déjà oublié, je vois, railla Carolinus. Ah, ces jeunes ! La Loi du Paiement, espèce d'idiot ! Pour tout usage de l'Art ou de la Science, il est exigé un prix correspondant. Pourquoi crois-tu que je vive de mes honoraires au lieu de me plonger dans mon hébreu ? Ce

n'est pas parce qu'un nombre est intégral que tu peux t'en servir pour avoir quelque chose pour rien ! Pourquoi utiliser des faucons, chouettes, chats, souris et autres, au lieu d'une boule de cristal ? Pourquoi une potion magique a-t-elle mauvais goût ? Il faut payer pour tout, en *proportion* ! Éh bien, jamais je n'aurais fait ce qu'a fait ton espèce de tête de bois d'amateur d'Hansen sans avoir, au préalable, accumulé dix ans de crédits du Département des Comptes ; et je suis un Maître ès Arts. Il a poussé son débit au point de rupture — il ne peut aller plus loin.

— Comment savez-vous ? demanda Jim.

— Éh bien, mon bon maître auxiliaire, n'est-ce pas évident ? Il a été capable d'expédier cette vierge — je présume que c'est une vierge ?

— Ma foi...

— Bon, bon, disons qu'il s'agit d'une vierge, pour la forme. Question purement académique, de toute façon. Je voulais seulement faire observer qu'il avait pu l'envoyer complètement, corps et tout... mais que le crédit dont il disposait auprès du Département des Comptes ne lui permettait que de transporter ton esprit en laissant ton corps à l'arrière. Résultat, tu es un déséquilibre dans l'ici et maintenant — et les Noires Puissances adorent cela. Résultat, nous nous trouvons devant une situation délicate, et maintenant que j'y songe, le pire est encore à venir. Ah ! Si seulement tu avais été un peu plus futé et savant, tu aurais compris que tu pouvais obtenir mon aide sans avoir à la payer avec cet exorcisme contre l'ulcère de l'estomac. Je t'aurais aidé de toute façon, simplement pour moi-même et pour les autres.

— Je ne comprends pas, fit Jim.

— Naturellement — un simple maître auxiliaire ! D'accord, je vais expliquer. Le fait est que ton apparition ici — la tienne et celle d'Angie — a bouleversé l'équilibre entre le Hasard et l'Histoire. Gravement bouleversé. Imagine une balançoire avec le Hasard à un bout et l'Histoire à l'autre, en train de monter et de redescendre — le Hasard en haut, un instant, puis le Hasard en bas et l'Histoire en haut. Les Noires Puissances adorent ça. Elles jettent leur poids au bon moment sur le côté qui est déjà en bas, et le Hasard, à moins que ce ne soit l'Histoire, demeure de façon permanente en haut. D'un côté nous avons le Chaos. De l'autre la Prévisibilité et une fin dans le Romanesque, l'Art, la Magie et tout ce qui présente de l'intérêt.

— Mais... commença Jim, noyé sous ce flot de paroles, si tel est bien le cas, que pouvons-nous faire ?

— Pousser vers le haut quand les Noires Puissances pousseront vers le bas. Pousser vers le bas quand les Noires Puissances pousseront vers le haut ! Établir un équilibre temporaire et puis frapper, fort — notre force contre la leur. Et si nous remportons cette bataille finale, nous

pourrons régler ta situation comme il convient et revenir à un équilibre permanent. Toutefois, nous aurons auparavant bien des ennuis.

— Mais, dites-moi... commença Jim.

Il allait faire observer que Carolinus paraissait rendre la situation beaucoup plus compliquée que nécessaire, mais il n'eut pas l'occasion de terminer sa phrase. Un bruit sourd, à l'extérieur de la maison, l'ébranla jusque dans ses fondations et une voix de dragon tonna.

— *Gorbash !*

— Je le savais bien, commenta Carolinus. Les choses ont déjà commencé.

Il alla jusqu'à la porte, l'ouvrit et sortit. Jim suivit. Au milieu de l'allée, à environ une douzaine de pieds de la porte, se dressait Smrgol.

— Salutations, mage ! lança de sa grosse voix le vieux dragon avec une légère inclinaison de la tête. Tu ne te souviens peut-être pas de moi. Mon nom est Smrgol. Tu n'as pas oublié cette affaire avec l'ogre du Donjon de Gormely ? Je vois que mon petit-neveu est bien arrivé jusqu'à toi.

— Ah, Smrgol. Je me souviens, dit Carolinus. Beau travail que tu avais fait là.

— Il avait l'habitude de baisser la tête de sa massue après un swing, expliqua Smrgol. J'ai remarqué cela vers la quatrième heure de combat. Il se découvrait complètement pendant une seconde à peine. La fois suivante, je suis passé sous sa garde et j'ai tranché le biceps de son bras droit. Après quoi, il ne s'agissait plus que de le finir.

— Je me souviens. Il y a quatre-vingt-trois ans de cela. Ainsi c'est ton petit-neveu ?

— Je sais, dit Smrgol. Il a un peu la tête dure, et tout... mais il est de mon sang, tu vois. Comment t'es-tu entendu avec lui, mage ?

— Assez bien. En fait, je me suis risqué à promettre à ton petit-neveu qu'il ne serait plus jamais le même.

— Espérons-le, dit Smrgol dont le regard brilla. Il ne pourra changer qu'en mieux. Mais j'ai de mauvaises nouvelles, mage.

— Ne me les dis pas !

— Que je ne te... ?

— Je raillais, simplement. Vas-y, je t'écoute. Qu'est-il arrivé ?

— Éh bien, ce jeune vermisseau de Bryagh a filé avec notre george.

— QUOI ? hurla Jim.

Les fleurs et l'herbe autour d'eux, se couchèrent comme sous un ouragan. Carolinus vacilla et Smrgol grimaça.

— Mon garçon ! dit sévèrement celui-ci. Si tu ne peux parler d'un ton mesuré, nous ne te laisserons plus intervenir dans la discussion. Je ne comprends pas pourquoi tu deviens si agité chaque fois que nous mentionnons ce george.

— Écoute, fit Jim, il est temps que tu saches quelque chose en ce qui me concerne. Ce george, ainsi que tu l'appelles, est la femme que...

Il lui parut tout à coup que ses cordes vocales étaient paralysées. Il fut incapable d'articuler un autre mot.

— ... et il est incontestable, renchérit aussitôt Carolinus pour meubler ce silence soudain et inattendu, que cette question nous concerne tous. Ainsi que je l'exposais à Gorbash, la situation est suffisamment mauvaise comme cela sans que nous la rendions pire, n'est-ce pas, Gorbash ?

Il fixa Jim d'un regard pénétrant.

— Il faut nous montrer prudents et ne pas rendre les choses pires qu'elles ne le sont déjà, n'est-ce pas ? Ni perturber les événements davantage encore. Sans quoi je ne pourrais vous être d'aucune aide.

Jim retrouva brusquement l'usage de ses cordes vocales.

— Oh ? Oh... oui, articula-t-il, d'une voix un peu rauque.

— Et Gorbash a certainement posé la bonne question. Où ce Bryagh a-t-il emmené ce george ?

— Nul ne le sait, répondit Smrgol. Je pensais que tu pourrais peut-être nous le dire, mage.

— Certainement. Ce sera quinze livres d'or, s'il te plaît.

— Quinze livres ? répéta le vieux dragon, titubant visiblement sous le choc. Mais, mage, je pensais que tu voulais nous aider. Je croyais que... je ne possède pas quinze livres d'or. Il y a longtemps que j'ai dépensé tout mon magot.

Il se tourna en tremblant vers Jim.

— Viens, Gorbash, c'est inutile. Il nous faut renoncer à tout espoir de retrouver ce george...

— Non ! lança Jim. Écoutez, Carolinus ! C'est *moi* qui vous paierai. Je trouverai ces quinze livres quelque part !

— Gamin, tu es malade ou quoi ? demanda Smrgol, stupéfait. C'est seulement son premier prix. Ne sois donc pas si affreusement pressé !

Il se retourna vers le magicien.

— Je pourrais peut-être réussir à gratter deux ou trois livres, mage, dit-il.

Ils marchandèrent pendant plusieurs minutes tandis que Jim attendait, frissonnant d'impatience ; ils tombèrent finalement d'accord sur quatre livres d'or, une livre d'argent et une grosse émeraude avec un défaut.

— Marché conclu ! dit Carolinus.

Il tira un petit flacon de sous ses robes et traversa le bassin jusqu'au pied de la fontaine, où il l'emplit à demi. Puis il revint et fouilla dans l'herbe tendre autour d'une plate-bande jusqu'à trouver un petit trou dégagé et sableux entre les feuilles. Il se pencha et les deux dragons tendirent leur cou de part et d'autre de lui pour le regarder.

— Silence, maintenant, demanda Carolinus. Je vais essayer de faire venir un scarabée — et ils sont facilement effarouchés. Ne respirez

plus.

Jim retint son souffle. Carolinus inclina sa fiole et une goutte tomba dans la petite ouverture sablonneuse avec un unique tintement de cloche éolienne. *Tink !* Jim put voir le sable brillant se ternir sous l'eau qui y pénétrait.

Pendant un instant, rien ne se produisit ; puis le sol humide et fissuré s'ouvrit et une fine poussière de sable plus clair se dégagait, s'effondra, laissant apparaître un trou qui s'élargit, comme l'entrée d'une fourmilière. De temps à autre, on pouvait voir briller fugitivement les pattes d'un petit insecte noir qui travaillait rapidement. Le travail cessa bientôt, il s'ensuivit un moment de silence, et puis un curieux cafard noir sortit à demi du trou, s'arrêta, les regarda. Ses pattes de devant s'agitèrent et il fit entendre une petite voix grinçante, comme un disque rayé ou une communication téléphonique défectueuse.

— *Partis à la Tour Répugnante. Partis à la Tour Répugnante. Partis à la Tour Répugnante.*

Le scarabée cessa brusquement, disparut à la vue et se mit à gratter dans son trou pour en fermer l'orifice.

— Pas si vite ! lança Carolinus. Est-ce que je t'ai autorisé à te retirer ? On peut devenir autre chose qu'un scarabée, tu sais. Un orvet, par exemple. Revenez immédiatement, messire !

De nouveau, le sable jaillit et le scarabée reparut, agitant frénétiquement ses pattes antérieures.

— Éh bien... parle ! demanda Carolinus. Et notre ami, ici ?

— *Des compagnons ! grinça le scarabée. Des compagnons ! Des compagnons !*

Et il disparut de nouveau. Le sable se tassa, redevint lisse ; en quelques secondes, le sol retrouva son aspect initial.

— Hmm, murmura Carolinus, songeur. Ainsi c'est à la Tour Répugnante que ton espèce de Bryagh a emmené la damoiselle.

Smrghol s'éclaircit bruyamment la gorge.

— C'est cette tour en ruine, vers l'ouest, dans les marécages, n'est-ce pas, mage ? demanda-t-il. C'est de là que venait la mère de mon ogre du Donjon de Gormely, à ce qu'on raconte. Ce même lieu qui a répandu son fléau sur les dragons des marais il y a près de cinq cents ans.

Carolinus confirma d'un hochement de tête, son regard masqué par ses épais sourcils blancs.

— C'est un lieu de vieille magie, dit-il. De magie noire. Ces lieux sont comme de vieilles plaies, se refermant pendant quelque temps pour se rouvrir chaque fois qu'est perturbé l'équilibre entre le Hasard et l'Histoire.

Il continua, rêveur, davantage pour lui-même que pour Jim et le

vieux dragon :

— Exactement ce que je craignais. Les Noires Puissances n'ont pas été longues à réagir. Votre Bryagh leur appartient maintenant, même si ce n'était pas le cas avant cet événement. Ce sont elles qui l'auront poussé à emmener la damoiselle. Il est maintenant un otage et une arme contre Gorbash ici présent. Il est heureux que je me sois montré ferme avec ce scarabée pour obtenir l'intégralité du message.

— L'intégralité du message ? demanda Jim.

— C'est cela : l'intégralité du message. Maintenant que tu sais que ta dame a été emmenée là-bas, tu es sans doute prêt à voler à son secours, non ?

— Bien sûr, dit Jim.

— Bien sûr que *non* ! lança Carolinus. N'as-tu pas entendu la seconde partie du message du scarabée ? « Des compagnons ! » Il te faut avoir des compagnons avant d'oser t'approcher de la tour. Sans quoi ton Angela et toi, vous êtes perdus.

— Qui est cette Angela ? s'enquit Smrgol, perplexe.

— Lady Angela, dragon, répondit Carolinus. La femelle george que Bryagh a emmenée à la tour.

— Ah, fit Smrgol, un peu déçu. Ce n'est donc pas une princesse, après tout. Ma foi, on ne peut tout avoir. Mais pourquoi Gorbash veut-il la secourir ? Qu'il laisse les autres georges s'en occuper, s'il y a lieu...

— Je l'aime, dit Jim, farouche.

— Tu l'aimes ? Mon garçon, dit Smrgol, ahuri, j'ai accepté bien des choses dans le passé avec tes étranges amis — ce loup et autres. Mais tomber amoureux d'une george ! Il y a une limite à ce qu'un dragon digne de ce nom...

— Allons, allons, Smrgol, coupa impatiemment Carolinus. Il y a des rouages à l'intérieur des rouages dans cette affaire.

— Des rouages... ? Je ne comprends pas, mage.

— Il s'agit d'une situation complexe, découlant d'un grand nombre de facteurs, certains évidents, d'autres pas. Comme dans tout enchaînement de circonstances, immédiat ou moins immédiat, l'apparence ne correspond pas toujours à la réalité. Bref, ton petit-neveu Gorbash est également, dans un autre sens, un gentilhomme du nom de sir James of Riveroak, contraint de secourir sa dame des Noires Puissances qui contrôlent maintenant Bryagh, la Tour Répugnante et je ne sais quoi encore. En d'autres termes, donc, celui que tu connais comme Gorbash doit maintenant se lancer dans une quête pour rétablir l'équilibre entre le Hasard et l'Histoire ; et il ne t'appartient pas de critiquer ou d'objecter.

— Ni de comprendre, je suppose, dit humblement Smrgol.

— On pourrait le dire. En fait, je le dis ! Nous voilà tous plongés

dans une nouvelle bataille pour nous libérer de la domination des Noires Puissances, Smrgol. Et à côté de cette bataille, ton combat avec l'ogre du Donjon de Gormely paraîtra sans intérêt. Tu restes en dehors si tu veux, mais tu ne peux rien changer à ce qui se prépare.

— Rester en dehors ? Moi ? Pour qui me prends-tu ? Je suis avec Gorbash — et avec toi aussi, mage, si tu es du même côté. Explique-moi simplement ce qu'il faut faire !

— J'y réfléchis. Très bien, Smrgol. Dans ce cas, il serait préférable que tu ailles trouver les autres dragons et que tu commences à leur faire comprendre quel est l'enjeu, et où vous en êtes exactement, Bryagh, toi et Gorbash. Quant à toi... ajouta-t-il en se tournant vers Jim.

— Je fonce vers cette tour, que vous le vouliez ou non.

— Vas-y, et tu ne reverras plus jamais ta dame ! dit Carolinus dont la voix claqua comme un coup de feu. (Son regard était redevenu brûlant.) Vas-y et je m'en lave les mains, mais tu n'as plus aucun espoir ! Maintenant, veux-tu m'écouter ?

Jim refréna son envie de s'envoler immédiatement. Carolinus allait peut-être lui annoncer quelque chose qui vaille la peine d'attendre. Et, de toute façon, Angie et lui auraient toujours besoin de l'aide du magicien pour rentrer, même quand Angie aurait été secourue. Il ne serait pas sage de se faire de Carolinus un adversaire en ce moment.

— J'écoute, dit-il.

— Très bien. Les Noires Puissances ont enlevé ta dame dans leur tour pour la bonne raison qu'elles espèrent t'attirer dans leur territoire avant que tu aies rassemblé des forces contre elles. Elles veulent que tu voles immédiatement au secours de lady Angela, car ainsi, elles pourront aisément te vaincre. Mais si tu attends un peu, le temps de réunir les compagnons dont parlait le scarabée, ce sont elles qui seront battues. Tu serais donc fou de partir maintenant.

— Mais que vont-ils faire à Angela — je veux dire à Angie — quand elles verront que je ne viens pas immédiatement à son secours ? Elles vont s'imaginer qu'elle ne constitue pas un bon appât et Angie va connaître un sort terrible.

— Impossible ! coupa Carolinus. En enlevant la dame, ils sont allés trop loin, ils se sont rendus vulnérables. S'ils ne la traitent pas bien, tout ce qui pourrait se dresser contre eux — homme, dragon et bête — constituera un front solide. Il existe des règles, ici ; et de même que si tu voles maintenant à son secours tu perdras certainement, de même perdront-ils sans aucun doute s'ils font le moindre mal à leur otage !

Jim se prit à hésiter. Il se souvint qu'il cherchait à découvrir le système selon lequel fonctionnait ce monde. Si Carolinus avait raison... et le magicien savait se montrer très persuasif...

— Êtes-vous certain qu'il ne lui arrivera rien si je ne file pas tout de suite à cette tour ? demanda-t-il.

— Il lui arrivera sans aucun doute quelque chose si tu pars immédiatement.

Jim céda avec un profond soupir.

— D'accord ! Que dois-je donc faire ? Où dois-je aller ?

— Loin d'ici ! dit Carolinus. C'est-à-dire dans la direction opposée à celle que tu prendrais pour retourner à la caverne d'où tu es venu.

— Mais, mage, s'étonna Smrgol, perplexe, c'est exactement la direction des marécages et de la Tour Répugnante. Et tu viens juste de dire qu'il ne devait pas se rendre à la tour.

— Dragon, tonna Carolinus, se tournant vers Smrgol, faut-il que je discute avec *toi* maintenant ? J'ai dit « loin d'ici », je n'ai pas dit « à la tour ». Que les Puissances me donnent la patience ! Dois-je expliquer les complexités de la Magie Supérieure à tous les demeurés et têtes de bois qui viennent traîner par ici ? Je vous le demande ?

— Non ! répondit la voix de basse émanant du vide.

— Éh bien, voilà ! dit Carolinus, soulagé, en s'épongeant le front. Tu as entendu le Département des Comptes. Maintenant, plus de questions. Je m'en pose bien suffisamment comme cela. Smrgol, pars pour la caverne aux dragons. Et toi, Gorbash, dans la direction opposée !

Il se tourna, marcha vers sa maison, entra et claqua la porte derrière lui.

— Viens, Gorbash, dit Smrgol. Le mage a raison. Laisse-moi te mettre dans la bonne direction, après quoi, je partirai de mon côté. Éh bien, éh bien, qui aurait pensé que sur mon vieil âge, je connaîtrais une telle époque ?

Hochant la tête d'un air songeur, le vieux dragon bondit, ses ailes membraneuses s'ouvrirent dans un claquement de tonnerre et il s'éleva dans le ciel.

Après une seconde d'hésitation, Jim le suivit.

— Tu aperçois à peine l'endroit où commencent les marécages, là, tu vois cette ligne bleue dans la brume, au-delà de cette avancée de forêt qui arrive du nord et s'étend comme un doigt en travers de notre route.

Smrgol planait à côté de Jim. Il s'éloigna quand ils sortirent du courant ascendant. Les brises dominantes semblaient souffler contre eux.

Jim remarqua que le vieux dragon avait tendance à rester silencieux quand il devait battre des ailes.

— Il n'y a maintenant plus personne dans les marécages, à l'exception des dragons des marais, précisa Smrgol en se laissant à nouveau porter. Ce sont des parents à nous, comme tu le sais, Gorbash. Lointains, naturellement. Nous avons sans doute parmi eux de vagues petits-cousins au énième degré, encore qu'ils ne se souviennent probablement plus du lien qui nous unit. Ils n'ont jamais représenté une branche bien solide de la famille, pour commencer ; et quand cette maladie du charbon les a frappés, éh bien, ils ont été pratiquement décimés.

Smrgol s'arrêta pour s'éclaircir la gorge.

— Ils se sont mis à vivre à l'écart, même les uns des autres. Il est impossible de trouver de bonnes cavernes au milieu de toute cette eau, bien sûr. Ils doivent se nourrir surtout de poissons de mer, désormais. Dans ce coin, parfois on tombe sur un sandmirk, un lézard de mer ou un poulet égaré. Oh, il existe bien quelques pauvres masures ou fermes, en bordure des marécages, et on peut de temps en temps y aller faire une incursion. Mais ceux qui se sont retirés là ont souffert aussi de la maladie et ils ne possèdent rien qui soit reconstituant pour un dragon en bonne santé comme toi et moi, mon garçon. J'ai entendu dire que certains de nos cousins en étaient réduits à se procurer des produits maraîchers. Il paraît même qu'il y en a un qui mange des choux. Des choux ! C'est incroyable...

Smrgol se remit à battre des ailes et il apparut bientôt manifeste que le vieux dragon était à bout de souffle.

— Éh bien, Gorbash, dit-il, je crois que nous y sommes... Garde ton sang-froid, mon garçon. Ne te laisse pas entraîner... par ton impétuosité naturelle de dragon. Voilà, je crois qu'il est préférable... que je fasse demi-tour.

— Oui, dit Jim, c'est peut-être préférable. Merci du conseil.

— Ne me remercie pas... mon garçon. C'était bien le moins... que je pouvais faire pour toi. Éh bien... au revoir.

— Au revoir.

Jim regarda Smrgol plonger dans un piqué, virant à cent quatre-vingts degrés pour reprendre un courant plus bas et le vent de la côte qui lui était maintenant favorable. Smrgol disparut rapidement et Jim reporta son attention sur le paysage.

Au-dessous, la forêt et la rase campagne avaient fait place à une vaste étendue de marécages désolés, coupés par de rares bosquets d'arbres et par quelques pauvres cabanes construites avec des branchages liés ensemble et recouverts d'un toit d'herbe ou de foin. À la vue de Jim, les habitants filaient à l'abri. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes et ne semblaient pas très avenants.

Cependant, tandis que le dragon poursuivait son vol, les habitations se firent de plus en plus rares, pour finalement disparaître tout à fait. La forêt qu'avait montrée Smrgol était toute proche. À la différence du bois de conifères qui entourait l'Eau qui Tintinnabule, celui-ci était apparemment planté d'arbres à feuilles caduques, comme les chênes et les saules. Tous semblaient bizarrement dépouillés de leurs feuilles pour cette période de l'année, et leurs branches, vues de dessus, paraissaient toutes noueuses et enchevêtrées, conférant à la forêt un aspect des moins engageants ; comme si c'était là un lieu qui ne laisserait pas facilement ressortir l'imprudent qui s'y hasarderait. Jim se sentit envahi d'une certaine suffisance à l'idée de pouvoir la survoler en toute sécurité.

En fait, grisé par le vol, il éprouvait plus de bien-être que les conditions ne le justifiaient. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait trouver, mais cela ne troublait pas le moins du monde son humeur. Il avait voulu se rendre à la Tour Répugnante et Carolinus lui avait signifié son opposition. Mais voilà qu'il progressait dans la direction indiquée par le mage et qu'il s'en approchait de toute façon. Quelle qu'en soit la raison, il avait le sentiment que ce qu'il faisait était *bien* ce qu'il convenait de faire...

Il était maintenant à l'orée de la forêt. Au-delà, il n'y avait plus que les verts marécages, puis une étendue brumeuse et d'un bleu plus profond qui devait être la mer. À ce qu'il put voir, les landes occupaient une vaste surface d'un vert luxuriant, sauvage étendue de terre et d'eau.

Il scruta les alentours de sa vue perçante de dragon, à la recherche d'une structure qui aurait pu être la Tour Répugnante, mais ne découvrit rien. La brise qui soufflait contre lui tomba brusquement et un vent nouveau et léger commença à le pousser. Il déplia plus largement ses ailes et se laissa porter, glissant doucement comme sur

un toboggan magique. Les marécages gagnaient du terrain : un sol spongieux, planté d'herbe épaisse, que l'eau bleue parsemait de chausses et d'îles et qui se rétrécissait en petites anses et criques peu profondes étouffées par de hautes algues et des joncs.

Çà et là s'élevait un vol de poules d'eau, qui allaient se poser un peu plus loin. Leurs cris, assourdis par la distance, arrivaient faiblement à l'ouïe particulièrement sensible de Jim.

Loin devant lui, de gros nuages s'accumulaient au-dessus de la côte, en direction de l'ouest.

Jim survola l'eau immobile et l'herbe douce, humant l'odeur lointaine de l'océan. Il jeta un regard inquiet vers le soleil qui baissait et qui commençait à disparaître derrière une épaisse couche de nuages. La nuit n'allait pas tarder à tomber. Il avait faim et pas la moindre idée de ce qu'il convenait de faire. Il ne pouvait certainement pas continuer à voler, risquant de percuter le sol à pleine vitesse dans l'obscurité. Il ne serait pas davantage plaisant de s'abattre dans une de ces petites anses, constituées vraisemblablement de tourbières.

Le plus sûr, une fois le soleil couché, se dit-il, serait de passer la nuit sur l'une de ces petites langues de terre au-dessous de lui. Non pas que cela lui parût des plus confortable, mais il n'avait pas le choix. En outre, il serait totalement vulnérable si quelqu'un décidait de venir l'agresser.

Mais Jim comprit soudain tout l'absurde de la situation. Il avait raisonné en homme, non en dragon. Qui songerait à l'attaquer ? Hormis un chevalier en armure. Et pour quelle raison en rencontrerait-il un dans le coin en pleine nuit ? Un autre dragon peut-être pouvait être dangereux ? Le seul qu'il ait lieu de craindre dans les environs, si ce que lui avait raconté Smrgol était exact, était Bryagh ; s'il approchait, celui-ci commettrait une erreur, compte tenu de l'humeur de Jim à cet instant.

En fait, rien ne lui plairait davantage que de planter ses crocs et ses griffes dans le corps de Bryagh. Il sentit monter en lui, juste sous le bréchet, une bienfaisante colère, pareille aux braises qui s'enflamment quand on souffle dessus... Le plus curieux, c'est qu'il s'agissait là davantage d'une colère de dragon... N'était-ce pas ce à quoi Smrgol avait fait allusion quand il avait conseillé à Gorbash de ne pas céder à sa fureur animale ?

Jim s'efforça de laisser de côté ses sentiments, mais le feu intérieur qui brûlait en lui n'était pas près de s'éteindre si facilement. Il lutta, inquiet maintenant, et, par chance, aperçut à cet instant même la silhouette d'un autre dragon sur une des langues de terre juste devant lui. Celui-ci s'intéressait à quelque chose qui gisait dans l'herbe. En raison de l'altitude et de l'angle, Jim ne put distinguer quoi, mais peu importait de toute façon ! La seule vue d'un de ses semblables avait

suffi à ranimer toute la fureur qui l'habitait.

— *Bryagh !* rugit-il.

Et, en un réflexe, il plongea dans un piqué, pareil à un avion de chasse, le regard rivé sur sa cible, au-dessous.

Ce fut assez brutal pour prendre l'autre dragon tout à fait par surprise. Mais c'était sans compter avec le bruit. Or si un petit appareil, moteur coupé, s'entend, a fortiori un gros dragon comme Gorbash n'offrait pas moins de résistance à l'air. En outre, l'animal, lui, avait très probablement une certaine expérience de ce genre de situation car, sans lever la tête, il fit un bond frénétique et se retrouva cul par-dessus tête tandis que Jim tombait à l'endroit précis où ce dernier se tenait un instant plus tôt.

Le dragon se redressa, regarda Jim et se mit à brailler.

— C'est pas juste ! C'est pas juste ! cria-t-il d'une voix remarquablement aiguë pour un dragon. Simplement parce que vous êtes plus gros que moi ! Et il m'a fallu lutter deux heures pour l'avoir. Elle a failli s'échapper une demi-douzaine de fois. De plus, c'est la seule d'une taille raisonnable à s'aventurer dans les marécages depuis des mois, et voilà que vous allez me la prendre. Et vous n'en avez pas besoin, pas le moins du monde. Vous êtes gros et gras, et je suis faible et affamé...

Jim cligna des yeux et regarda. Son regard passa du dragon à la chose qui gisait dans l'herbe devant lui et il vit qu'il s'agissait de la carcasse d'une vieille vache bien filandreuse, semblait-il. Elle était déjà entamée et avait le cou brisé. Jim revint au dragon et se rendit compte, pour la première fois, que l'autre faisait à peine un peu plus de la moitié de sa taille.

Il était si maigre qu'il paraissait sur le point de s'écrouler d'inanition.

— ... C'est bien ma veine ! continuait-il à gémir. Chaque fois que j'arrive à prendre quelque chose de bon, on vient me l'enlever... hormis le poisson...

— Assez ! ordonna Jim.

— Du poisson, du poisson, du poisson ! Du poisson froid, sans le moindre sang chaud pour donner quelque force à mes os...

— Assez, j'ai dit. LA FERME ! hurla Jim de sa plus belle voix.

L'autre dragon cessa de gémir aussi soudainement qu'un tourne-disque dont on vient de retirer la prise.

— Oui, messire, dit-il timidement.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai pas l'intention de te prendre ta vache.

— Oh, non, messire, fit l'autre.

Il se mit à glousser du ton de quelqu'un à qui on ne la fait pas.

— Non.

— Hi-hi-hi ! gloussa de nouveau le dragon. Quelle bonne blague. Votre Honneur est vraiment très drôle !

— Bon sang, je suis sérieux ! lança Jim, s'éloignant de la carcasse. Vas-y, mange ! Je t'avais seulement pris pour un autre.

— Oh, je n'en veux pas. Vraiment ! Je plaisantais seulement en disant que je tombais d'inanition. Vraiment !

— Écoute, dit Jim, refrénant sa fureur, comment t'appelles-tu ?

— Oh, ma foi. Oh, vous savez...

— *Ton nom ?*

— Secoh, Votre Excellence ! Simplement Secoh, c'est tout. Je ne suis personne d'important, Votre Grandeur. Juste un petit dragon des marécages sans importance.

— Inutile de jurer, je te crois. D'accord, Secoh, dit Jim avec un geste en direction de la vache. Vas-y. Je n'en veux pas, mais peut-être pourras-tu me renseigner sur ce coin de terre et ce qui y vit.

— Éh bien... commença Secoh, hésitant (il s'était de nouveau approché d'un mouvement servile de façon à se retrouver presque à côté de la vache), si vous voulez bien excuser mes manières à table, messire. Je ne suis qu'un simple dragon des marécages...

Et soudain, avec voracité, il arracha un gros morceau de la carcasse devant lui.

Jim le regarda. Son premier mouvement avait été de compassion, décidant de laisser l'autre manger un peu avant d'obtenir une réponse. Mais, alors qu'il était assis là à l'observer, il commença à ressentir lui-même les tiraillements d'une grande faim. Son estomac gronda soudain, de façon audible. Il regarda la carcasse déchirée de la vache et essaya de se convaincre que ce n'était pas là un mets pour quelqu'un de civilisé. De la viande crue d'un animal mort... la chair, les os, la peau et tout...

— Dis-moi, fit Jim, s'approchant de Secoh et de la vache en se raclant la gorge, cela me paraît plutôt bon, après tout.

De nouveau son estomac gronda. Apparemment, son corps de dragon ne faisait pas la différence sur ce qui se mangeait ou pas.

— Secoh ?

À regret, Secoh leva la tête de la carcasse de la vache et roula vers Jim des yeux inquiets tout en continuant à mâcher et à avaler frénétiquement.

— Euh, Secoh... Je suis étranger à ces lieux, fit Jim. Je suppose que tu connais bien le coin. Dis-moi, elle est bonne, cette vache ?

— Oh, horrible... hmmf... reprit Secoh, la gueule pleine. Filandreuse, vieille... détestable, vraiment. Juste assez bonne pour un dragon des marécages comme moi, mais pas pour...

— Éh bien, à propos de mon chemin...

— Oui, Votre Seigneurie ?

— Je crois... Oh, c'est ta vache, après tout...
— C'est ce que Votre Honneur m'a assuré, dit Secoh, prudemment.
— Mais tu sais, je me demande, je me demande seulement quel goût peut bien avoir une telle vache. Sais-tu que je n'ai jamais rien goûté de pareil ?

— Non, messire, murmura le dragon avec une grosse larme qui tomba dans l'herbe.

— Jamais, en fait. Je m'interrogeais — c'est à toi de décider, bien sûr — est-ce que je pourrais y goûter ?

Une autre larme roula sur la joue de Secoh.

— Si... si Votre Honneur le souhaite, répondit-il, s'étouffant. Voulez-vous, voulez-vous vous servir, je vous prie ?

— Éh bien, merci, dit Jim.

Il s'approcha et plongea une dent hésitante dans une épaule de la carcasse. Les riches suc de la viande tiède vinrent lui taquiner la langue. Il arracha l'épaule...

Quelque temps plus tard, Secoh et lui, assis, nettoyaient les os avec la partie supérieure rugueuse de leur langue fourchue, abrasive comme le plus gros des papiers de verre.

— En as-tu eu suffisamment, Secoh ? demanda Jim.

— Plus qu'assez, messire, répondit le dragon des marécages avec un regard triste et affamé pour le squelette de la vache. Encore que, si Votre Honneur le permet, j'ai un faible pour la moëlle...

Il ramassa un os de la cuisse et se mit à le croquer comme un sucre d'orge.

— Demain, nous chasserons une autre vache et je la tuerai pour toi, lui dit Jim. Pour toi tout seul.

— Oh, merci beaucoup, Votre Honneur, fit Secoh avec une politesse qui manquait visiblement de conviction.

— Je suis tout à fait sincère... Maintenant, en ce qui concerne cette Tour Répugnante, où se trouve-t-elle ?

— La qu... quoi ? bégaya Secoh.

— La Tour Répugnante. La Tour Répugnante ! Tu sais où elle se situe, non ?

— Oh, oui, messire. Mais Votre Honneur n'aurait pas l'intention de s'y rendre, n'est-ce pas, Votre Grandeur ? Non que j'aie l'outrecuidance de donner un conseil à Votre Seigneurie... ajouta soudain Secoh, terrorisé et d'une voix aiguë.

— Non, non. Vas-y, dit Jim.

— ... et, bien sûr, je ne suis qu'un petit dragon timide, Votre Honneur. Pas comme vous. Mais la Tour Répugnante est vraiment un lieu terrible, Votre Altesse.

— Comment cela, terrible ?

— Simplement... comme ça, dit Secoh avec un regard malheureux autour de lui. C'est cela qui nous a tous gâtés, vous savez, il y a cinq cents ans. Nous étions exactement comme vous autres dragons... Oh, pas aussi gros et beaux que vous, bien sûr, messire ! Et puis, après ce combat, on a dit que les Noires Puissances avaient été repoussées et enfermées, et la tour elle-même détruite... Cela a-t-il changé quelque chose pour nous autres, dragons des marécages ? Chacun est rentré chez soi et on nous a laissés tels que nous étions devenus. Donc, on considère que tout est pour le mieux maintenant. Mais tout de même, je ne m'approcherais pas de là si j'étais à la place de Votre Honneur, vraiment.

— Mais qu'y a-t-il de si terrible ?

— Éh bien, répondit prudemment Secoh, ce n'est rien sur quoi Votre Grâce pourrait mettre la griffe. C'est seulement quand on s'approche — sans en être, veux-je dire — que cela fait quelque chose... Bien sûr, ce sont d'abord les esprits malfaisants qui s'y aventurent, mais parfois, il semble en sortir des choses tout aussi étranges, et dernièrement...

Secoh se reprit et se plongea dans les os de la vache.

— Dernièrement, quoi ?

— Rien, vraiment, rien, Votre Excellence ! lança Secoh, un peu tremblant. Votre Altesse ne devrait pas s'arrêter à ce que dit un pauvre dragon des marécages comme moi. Nous ne sommes pas très malins, vous savez. Je voulais seulement dire... que ces derniers temps, la tour est devenue plus effrayante que jamais. Personne ne sait pourquoi. Et nous nous gardons bien de nous en approcher !

— C'est probablement votre imagination, rien de plus, dit Jim, qui avait toujours été sceptique par nature.

Bien que cet étrange monde fût manifestement plein d'extravagances, son esprit se révoltait instinctivement et se refusait à accorder trop de crédit au surnaturel et notamment aux événements qui constituaient la matière des vieux films de série B.

— On sait ce qu'on sait, reprit le dragon avec une espèce d'entêtement insolite.

Montrant une patte de devant décharnée et atrophiée, il ajouta :

— Et ça, c'est de l'imagination ?

Jim grogna. Le repas qu'il venait d'avaler lui donnait sommeil. La dernière lueur grise du jour lui pesait. Il se sentait tout engourdi.

— Je crois que je vais dormir un peu, dit-il. Quoi qu'il en soit, comment arrive-t-on à la Tour Répugnante à partir d'ici ?

— C'est plein ouest, simplement. Vous ne pouvez la manquer.

On perçut comme un frisson dans les dernières paroles du dragon des marécages, mais Jim était trop las pour s'en soucier. Il entendit

vaguement la suite de ce que lui disait Secoh.

— C'est après la Grande Chaussée. Une vaste bande de terre solide qui s'étend d'est en ouest à travers les marécages sur cinq miles environ, jusqu'à la mer. Vous la suivez jusqu'à ce que vous tombiez sur la tour. Elle se dresse sur un escarpement rocheux au bord de l'océan.

— Cinq miles... murmura Jim.

Il lui faudrait attendre le matin, ce qui était préférable. Son corps cuirassé ne paraissait pas gêné par la température de la soirée, quelle qu'elle soit, et le sol herbeux était doux sous son corps.

— Oui, je crois que je vais dormir un peu, murmura-t-il, s'installant sur l'herbe et cédant à son envie de glisser sa tête sous une aile, à la façon des oiseaux. À demain, Secoh.

— C'est comme le voudra Votre Excellence, répondit le dragon d'une voix timide. Je vais m'installer là-bas, et si Votre Seigneurie a besoin de moi, il suffira à Votre Seigneurie de m'appeler et j'arriverai immédiatement...

Jim entendit à peine les mots tandis qu'il sombrait dans le sommeil comme un navire lourdement chargé dans l'océan.

Quand il ouvrit les yeux, le soleil était bien au-dessus de l'horizon. La transparente et fraîche lumière du petit matin éclairait le bleu du ciel. Les algues et les ajoncs ondulaient lentement sous la première brise qui ridait légèrement la surface du lac voisin de l'endroit où Jim était couché. Il se leva, bâilla largement et cligna des yeux.

Secoh avait disparu. De même que les os qui restaient.

Pendant un instant, Jim ressentit un vague agacement. Inconsciemment, il avait compté sur le dragon pour obtenir des renseignements plus complets sur les marécages. Mais ce sentiment se changeait maintenant en amusement devant l'image de Secoh ramassant furtivement les os rongés en un silence prudent pour filer avant que le jour se lève.

Jim descendit au bord du lac et y but, lapant l'eau comme un énorme chat, faisant descendre dans sa gorge plusieurs pintes de liquide à chaque mouvement de sa longue langue. Enfin désaltéré, il regarda vers l'ouest la mince ligne brumeuse de l'océan. Et il étendit ses ailes.

— Ouille ! fit-il.

Il les replia vivement, se maudissant mentalement. Il aurait dû, bien sûr, s'en douter, à voir la façon dont Smrgol s'était trouvé à bout de souffle la veille. Ses muscles peu entraînés le faisaient souffrir comme autant de coups de poignards aux lames acérées : Résultat d'une trop longue inactivité, il se sentait raide comme une planche au moment où il avait le plus besoin de ses forces.

L'ironie de la situation ne lui échappa pas. Pendant vingt-six ans, il s'était parfaitement passé d'ailes. Et voilà qu'après s'en être servi une journée, il était tout marri d'avoir à continuer à pied. Quand il eut cessé de trouver la chose drôle, il se tourna vers l'océan et se décida à prendre la route.

Instinctivement, il essaya de marcher sur la terre ferme, mais souvent il lui fallait sauter de petits fossés. Instinctivement, ses ailes s'ouvraient, cause de nouvelles douleurs dans ses muscles encore raides, et une fois ou deux, il dut même traverser à la nage un fossé ou un petit lac trop large pour être franchi d'un bond. Il comprit alors pourquoi les dragons préféraient marcher ou voler. À la différence des humains, la densité de leur corps était plus élevée que celle de l'eau. En d'autres termes, à moins de nager furieusement, il avait tendance à

couler. Et dans son corps de dragon, découvrit-il, il avait une peur panique que l'eau lui entre dans le nez.

Quoi qu'il en soit, en avançant ainsi, il finit par arriver sur une langue de terre plutôt vaste et se dit que ce devait être la Grande Chaussée dont Secoh lui avait parlé. Il n'avait rien vu d'autre, dans les marécages, qui pût lui ressembler. En outre, s'il était besoin d'une autre preuve, cette chaussée courait d'est en ouest jusqu'au plus loin qu'il pouvait voir, aussi rectiligne qu'une route romaine. En fait, elle était plus élevée de plusieurs pieds que les autres langues de terre et couverte de buissons, voire d'arbres de temps à autre.

Jim se roula dans l'herbe — il venait juste de traverser à la nage une étendue trop large pour sauter par-dessus — et se laissa tomber à plat ventre au soleil. Un arbre voisin lui protégeait les yeux du soleil, la chaleur de l'astre du jour apaisait la raideur de ses muscles et l'herbe était douce. Il se sentait bien. Il laissa tomber sa tête dans ses pattes griffues et s'endormit...

Il fut réveillé par quelqu'un qui chantait. Levant la tête, il regarda autour de lui. Quelqu'un arrivait sur la chaussée. Jim pouvait maintenant distinguer le bruit des sabots d'un cheval sur la terre ferme, le tintement du métal, le crissement du cuir, et couvrant le tout, un joli brin de voix de baryton qui chantait joyeusement. Jim n'avait aucune idée des premières paroles de la chanson, mais le refrain lui parvenait clairement maintenant.

*... Une lance bien droite, un esprit constant,
Une bonne et fidèle épée
Et les dragons sauront à leurs dépens
De quoi est capable un Neville-Smythe !*

Peut-être Jim avait-il déjà entendu l'air. Il en était toujours à se le demander quand il y eut un bruit de branches. Un écran de feuillage s'écarta à une vingtaine de pieds de lui pour laisser passer un homme en armure complète, la visière de son casque relevée, une unique flamme écarlate flottant au bout de sa lance dressée ; il chevauchait un gros destrier blanc à l'aspect quelque peu gauche.

Jim, intéressé, se souleva pour mieux voir.

Il apparut bien vite que ce n'était pas là le geste approprié. Aussitôt, le cavalier le vit ; il rabattit sa visière avec un bruit sec et serra la longue lance dans sa main gantée de fer. Un éclair sembla jaillir des étriers et le destrier blanc fonça droit sur Jim au galop.

— À Neville-Smythe ! À Neville-Smythe ! lança l'homme, la voix étouffée par son casque.

Les réflexes de Jim jouèrent aussitôt. Il bondit en l'air, oubliant ses muscles raides, et allait foncer lui aussi sur la silhouette qui approchait, quand un peu de bon sens lui revint et il se posa sur les plus hautes branches de l'arbre qui l'avait protégé du soleil.

Le chevalier — il apparut à Jim que c'était un chevalier — arrêta son cheval juste en dessous et regarda Jim à travers les branches. Celui-ci le fixa à son tour. L'arbre lui avait paru d'une assez bonne taille. Maintenant qu'il était dessus, il constatait, compte tenu de son poids, que les branches craquaient de façon alarmante. Par ailleurs, il n'était pas aussi haut qu'il l'aurait souhaité par rapport à son agresseur.

Le chevalier releva sa visière et rejeta sa tête en arrière pour mieux voir. Sous l'ombre du casque, Jim put distinguer un visage carré et osseux, plutôt maigre, avec un regard bleu étincelant. Le nez était fort et aquilin, le menton volontaire et généreux.

— Descendez, fit le chevalier.

— Il n'en est pas question, répondit Jim, s'accrochant fermement à l'arbre de sa queue et des griffes.

Il s'ensuivit une pause dans la conversation, tandis que l'un et l'autre réfléchissaient à la situation.

— Damné dragon des marécages ! bougonna finalement le chevalier.

— Je ne suis pas un dragon des marécages.

— Trêve de billeversées !

— Je ne suis pas un dragon des marécages, répéta Jim.

— Mais si, bien sûr.

— Je vous dis que non !

Jim commençait à sentir monter en lui un certain énervement. Il se maîtrisa et ajouta, plus calmement :

— En fait, je parie que vous ne parviendrez pas à deviner ce que je suis vraiment.

Le chevalier ne parut pas intéressé par la devinette. Il se dressa sur ses étriers et pointa à travers les branches une lance trop courte de quelque quatre pieds pour pouvoir atteindre Jim.

— Damnation ! fit le chevalier, déçu. (Il baissa sa lance et parut réfléchir un instant.) Si je retire mon armure, ajouta-t-il comme pour lui seul, je pourrai grimper dans ce maudit arbre. Mais que se passera-t-il s'il s'envole, se pose et que je doive combattre dans cette foutue tourbe ?

— Écoutez, lui dit Jim, je veux bien descendre — à condition que vous acceptiez d'abord de m'écouter avec un esprit ouvert.

Le chevalier réfléchit à la question.

— D'accord, répondit-il enfin.

Il brandit sa lance et prévint :

— Pas question de demander merci !

— Bien sûr que non.

— Parce que je ne saurais vous l'accorder, par-dieu ! Cela n'est pas dans mes vœux. Les veuves et les orphelins, les hommes et femmes d'Église, et les honorables ennemis qui se rendent sur le champ de bataille, ceux-là ont droit à ma clémence, mais pas les dragons !

— J'ai compris, dit Jim, rien de tel. Je voudrais simplement vous convaincre de ma véritable identité.

— Je me moque bien de votre véritable identité.

— Mais non. Parce que je ne suis pas le moins du monde un dragon. Je suis la victime d'un... sort qui m'a changé en dragon.

— Voilà qui est tout à fait vraisemblable.

— Vraiment ! confirma Jim qui enfonçait ses griffes dans le tronc de l'arbre, dont l'écorce commençait à lâcher sous son poids. Il est de fait que je suis tout aussi humain que vous. Connaissez-vous S. Carolinus, le magicien ?

— J'en ai entendu parler. Comme tout le monde. Je suppose que vous allez prétendre que c'est lui qui vous a ensorcelé ?

— Pas du tout. Il va au contraire m'aider dès que j'aurai retrouvé la dame que... à laquelle je suis fiancé. Un vrai dragon l'a enlevée. C'est pour cette raison que je suis ici. Regardez-moi. Ai-je l'air d'un de vos dragons de marécages ordinaires ?

Le chevalier réfléchit.

— Hmm, fit-il en frottant d'un geste songeur son nez aquilin, vous faites bien une fois et demie la taille de ceux que je rencontre habituellement.

— Carolinus a découvert que ma dame a été enlevée à la Tour Répugnante. Il m'a envoyé à la recherche de quelques compagnons pour aller à son secours.

Le chevalier le regarda.

— La Tour Répugnante ? répéta-t-il.

— C'est bien cela.

— Jamais entendu parler d'un dragon — ni de quiconque ayant tout son bon sens, d'ailleurs — qui souhaiterait se rendre à la Tour Répugnante. Il ne me plairait guère de m'y fourvoyer. Par le ciel, si vous êtes un dragon, vous ne manquez pas de courage !

— Mais je ne suis pas un dragon. C'est pourquoi j'ai... euh... ce courage. Je suis, tout comme vous, un gentilhomme volant au secours de la dame qu'il aime.

— Que vous aimez ? dit le chevalier qui tira de ses fontes un mouchoir blanc et se moucha. Dites-moi, c'est touchant. Vous aimez cette damoiselle ?

— Tous les chevaliers n'aiment-ils pas leur dame ?

— Éh bien... commença l'autre, rangeant son mouchoir, certains

oui, d'autres pas... de nos jours, tout est permis. Mais *c'est* une coïncidence. Voyez-vous, j'aime aussi ma dame.

— Éh bien, c'est parfait. C'est une raison de plus pour que vous ne me gêniez pas dans mes efforts pour porter secours à la mienne.

Le chevalier parut sensible à l'argument.

— Comment saurais-je que vous me dites la vérité ? Ces foutus dragons vous raconteraient n'importe quoi !

Jim eut une soudaine inspiration.

— C'est très simple... Tirez votre épée, pointe en bas. Je vais jurer sur la croix de la poignée que ce que je dis est la vérité.

— Mais si vous êtes un dragon, quelle importance ? Les dragons n'ont pas d'âme, parbleu !

— Certes pas, confirma Jim. Mais un gentilhomme chrétien si ; et étant de cette race, je n'oserais me parjurer, non ?

Jim se rendait bien compte que le chevalier trouvait cette logique discutable. Pourtant il abdiqua.

— Éh bien, d'accord ! fit-il enfin.

Il prit son épée par la lame et invita Jim à prêter serment. Après quoi, il la remit au fourreau. Jim sauta alors de son arbre, dégringolant à moitié.

— Peut-être bien que... commença le chevalier, quelque peu maussade.

Il regarda Jim qui se dressait sur ses pattes de derrière pour s'épousseter le corps.

— J'ai connu au châteaut reprit-il, pour la Saint-Michel, un moine qui a chanté devant moi ces paroles avant de partir :

Que nulle hâte ne te presse

Avant que de connoître si bien juste est ta cause

« Mais je ne vois pas le rapport.

— Vraiment ? dit Jim, réfléchissant rapidement. Je dirais que c'est manifeste. Du fait que je suis en route pour aller porter secours à ma dame, votre cause serait mauvaise si vous tentiez de m'occire. Aussi, que nulle hâte ne vous presse !

— Par saint Jean ! s'exclama le chevalier, admiratif. Bien sûr ! Et moi qui pensais n'avoir affaire qu'à un simple dragon des marécages aujourd'hui ! Quelle chance ! Vous êtes bien certain que votre cause est bonne ? Il n'existe aucun doute à cet égard, je suppose.

— Évidemment.

— Éh bien, dans ce cas, j'ai *effectivement* de la chance. Naturellement, il va me falloir demander son autorisation à ma dame, puisque nous avons là une autre damoiselle. Mais je ne l'imagine pas soulevant la moindre objection devant une telle requête. Je suppose que mieux vaut que nous nous présentions puisque personne ne peut le faire. Je pense que vous reconnaissez mes armes ?

Il brandit son bouclier sous le nez de Jim qui y vit, sur fond rouge, un grand X d'argent, semblable à une croix de saint André, au-dessus d'un animal plutôt curieux en noir, lequel devait être accroupi dans l'espace triangulaire inférieur.

— De gueules à croix d'argent, bien sûr, continua le chevalier. Les armes des Neville de Raby. Mon arrière-grand-père, en sa qualité de cadet de la famille, en a marqué la différence par un cerf de sable au gîte — et, bien entendu, je suis le descendant direct.

— Neville-Smythe, dit Jim, se rappelant le nom entendu dans la chanson et quelques souvenirs d'héraldique. Je dirais que ce sont bien...

— Assurément, messire, convint Neville-Smythe.

— Euh... de gueules à machine à écrire d'argent sur bureau de sable. Sir James Eckert, bachelier et chevalier, annonça Jim.

Il lui revint alors à l'esprit une phrase de Carolinus, alors qu'il s'adressait à Smrgol et il pensa qu'il pouvait gagner le respect en se réclamant de ce titre.

— Baron de Riveroak, ajouta-t-il. Honoré de faire votre connaissance, messire Brian.

Neville-Smythe retira son heaume, l'accrocha au pommeau de sa selle et se gratta la tête, perplexe. Il avait des cheveux châtain clair aplatis par le heaume ; et maintenant que l'on voyait son visage, Jim remarqua qu'il n'était guère plus âgé que lui. C'étaient un solide bronzage et quelques rides au coin de ses yeux bleus qui, sous la visière, l'avaient fait paraître plus vieux. Une cicatrice blanche barrait le bas de la joue droite jusqu'à la mâchoire, renforçant encore son air de vétéran.

— Machine à écrire... murmurait sir Brian. Machine à écrire...

— Un... animal local, du genre griffon, se hâta d'expliquer Jim. Nous en avons beaucoup à Riveroak. Cela se trouve en Amérique, une terre au-delà de la mer, vers l'ouest. Peut-être n'en avez-vous pas entendu parler.

— Je veux bien être pendu si je connais, avoua sir Brian. Est-ce là que vous fûtes ensorcelé ?

— Éh bien, oui et non, répondit prudemment Jim. J'ai été transporté dans votre pays par magie, tout comme ma dame — Angela. Et lorsque j'ai repris connaissance, j'étais changé en dragon.

— Vraiment ? fit sir Brian dont le regard bleu transparaissait d'innocence sous son visage bronzé et balafré. Angela ! Joli nom.

— Elle est blonde et ravissante, dit Jim gravement.

— Incroyable, sir James ! Peut-être devrions-nous parler un peu de nos dames respectives, pendant que l'occasion se présente, et avant que nous nous connaissions trop bien pour le faire.

Jim déglutit.

— Vous me parliez aussi de votre dame, dit-il vivement. Quel est son nom ?

— Lady Geronde, répondit sir Brian en fouillant dans ses fontes. J'ai sa faveur par ici quelque part. Je la porte à mon bras quand je m'attends à tomber sur quelqu'un, mais quand on chasse le dragon, bien sûr... un instant, je crois que je l'ai là sous la main...

— Pourquoi ne pas simplement me la décrire ? suggéra Jim.

— Oh, éh bien, dit sir Brian qui renonça à ses recherches, il s'agit d'un mouchoir, voyez-vous. Brodé des initiales « G. de C. » Lady Geronde Isabel de Chaney, présentement châtelaine de Malvern. Son père, sir Orrin, est parti pour les croisades contre les barbares d'Orient il y a eu trois ans moins cinq jours à Pentecôte et nous sommes sans nouvelles de lui depuis lors. Sans cela et sans le fait que je doive parcourir tout ce pays, à gagner respect, réputation et autre, nous serions déjà mariés.

— Pourquoi le faire, alors ? demanda Jim. Parcourir le pays, veux-je dire.

— Seigneur, Geronde y tient ! Quand nous serons mariés, elle souhaite que je rentre sain et sauf.

Jim ne comprenait pas bien et il le dit.

— Éh bien, comment faites-vous, au-delà des mers ? Une fois marié sur mes terres, il me faudra lever mes propres hommes si mon seigneur ou le roi notre sire me commandent de servir à la guerre. Si je ne me suis pas illustré, je serai contraint de marcher avec toute une bande de manants en loques et autres croquants qui prendront leurs jambes à leur cou dès qu'ils apercevront les premiers soldats entraînés et ne me laisseront probablement pas d'autre choix que de me faire tuer sur place au nom de l'honneur, sinon pour une meilleure cause. En revanche, si je me suis taillé une réputation de guerrier de valeur, se joindront à moi des hommes d'expérience qui voudront servir sous ma bannière, parce qu'ils sauront, voyez-vous, que je suis brave. Ils seront ma force.

— Oh ! fit Jim, admiratif.

— Et en outre, continua sir Brian, songeur, ces pérégrinations conservent leur homme en bonne forme. Encore que je doive préciser que les dragons des marécages que nous avons dans le coin ne nous donnent pas beaucoup de mal. C'est pourquoi j'avais mis si grand espoir en vous, pendant un temps. Je n'ai guère l'occasion de m'entraîner avec les voisins, voyez-vous. Trop de risques que l'un d'eux perde patience et qu'il en résulte une querelle.

— Je vois, dit Jim.

— Cependant, continua sir Brian dont le visage s'éclaira, tout est bien qui finit bien. Et votre quête me vaudra bien une douzaine de

dragons des marécages pour ma réputation. Bien que, ainsi que je vous l'ai dit, je doive obtenir l'accord de Geronde d'abord. Heureusement, le château Malvern n'est qu'à une journée et demie de cheval d'ici. Mais de *longues* journées ; aussi, il vaut mieux avancer...

— Avancer ?

— Marcher. Couvrir de la distance, sir James ! précisa Brian qui loucha vers le soleil et ajouta : Il ne nous reste à peu près qu'une demi-journée de lumière, ce qui signifie que nous n'arriverons pas aux grilles du château avant le midi au moins du second jour. Alors, partons-nous ?

— Un instant, dit Jim. Vous parlez de nous deux. Pourquoi cela ?

— Mais, mon bon sire, je vous ai expliqué pourquoi, fit Brian avec un soupçon d'impatience, tirant sur les rênes de son cheval pour qu'il se tourne vers l'est. Lady Geronde doit d'abord m'accorder sa permission. Après tout, mes premiers devoirs sont envers elle.

Jim le regarda.

— Je ne vous suis toujours pas, avoua-t-il enfin. La permission de quoi faire ?

Mais Brian mettait déjà son cheval en route, tournant le dos à l'océan. Jim se hâta de le rattraper.

— La permission de quoi faire ? répéta-t-il.

— Sir James, dit Brian d'un ton sévère en se tournant pour regarder Jim dans les yeux. (À cheval, il avait la tête à peu près à la hauteur de celle de Jim, quand Jim était à quatre pattes.) Si ces questions incessantes sont une plaisanterie, elle est de mauvais goût. Pourquoi demanderais-je l'accord de ma dame sinon pour vous accompagner dans votre quête et devenir l'un des compagnons que vous m'avez dit chercher ?

Ils marchèrent silencieusement, côte à côte. Brian regardait droit devant lui, le visage fermé, l'air quelque peu offensé. Jim réfléchissait, essayant de se faire à l'idée d'avoir le chevalier pour compagnon.

Il n'avait pas prêté grande attention lorsque Carolinus avait répété la recommandation du scarabée selon laquelle Jim devait réunir des compagnons pour l'aider à voler au secours d'Angie et à affronter les Noires Puissances. Mais pour autant qu'il y eût songé, il avait toujours cru que ce serait lui qui choisirait ceux qui se joindraient à lui. Il n'avait pas vraiment envisagé la possibilité qu'ils s'imposent d'eux-mêmes. Manifestement, Brian ne serait pas un poids comme compagnon. Il ne manquait pas de courage et son apparence témoignait d'une certaine expérience du combat. Mais hormis cela, que savait Jim de l'homme ? Rien, en fait, excepté son nom, ses armes et l'identité de sa dame.

D'un autre côté, à cheval donné on ne regarde pas les dents. D'ailleurs, y avait-il lieu de se poser des questions ? Carolinus avait parlé de forces à l'œuvre et donné l'impression que les habitants de ce monde allaient se trouver divisés en deux camps. Celui des Noires Puissances et celui d'hommes qui, à l'instar de Jim, y étaient opposés. Si tel était le cas, il devait être possible de déterminer à quel camp appartenait tel individu en regardant aux côtés de qui il se rangeait.

Brian s'était rallié à Jim. Il devait donc appartenir au camp de ceux qui étaient contre les Noires Puissances, par définition...

Absorbé dans ses pensées, Jim ne s'était pas rendu compte que le chevalier avançait toujours avec la même raideur. Visiblement, il n'avait toujours pas digéré les propos de Jim et peut-être convenait-il de s'excuser.

— Sir Brian, commença le dragon, quelque peu embarrassé, je suis navré de n'avoir pas compris que vous vous proposiez comme compagnon. Il se trouve que les choses sont différentes là d'où je viens.

— Sans doute !

— Croyez-moi, il ne s'agissait pas le moins du monde d'une offense, mais comprenez mon désarroi, cette situation est tellement nouvelle pour moi.

— Ah, fit Brian.

— Bien évidemment, je ne pourrais rêver meilleur compagnon

qu'un gentilhomme tel que vous.

— Tout à fait.

— Et je me réjouis de vous avoir à mes côtés.

— Certainement.

Jim avait l'impression de frapper à la porte de quelqu'un qui se trouvait chez lui, mais refusait obstinément d'ouvrir. Il s'en sentit quelque peu ennuyé ; puis lui vint une idée qui le fit sourire. L'ignorance des coutumes des autres pouvait marcher dans les deux sens.

— Évidemment, si j'avais connu dès le début votre numéro de Sécurité Sociale, les choses eussent été différentes !

Brian sourcilla. Ils continuèrent à avancer côte à côte en silence pendant encore une bonne minute avant que le chevalier ne demande :

— Le numéro, sir James ?

— Éh bien, oui. Votre numéro de Sécurité Sociale.

— Quel foutu numéro est-ce censé être là ?

— Ne me dites pas que vous n'avez pas, ici, de numéros d'immatriculation à la Sécurité Sociale.

— Je veux bien être pendu si j'ai jamais entendu parler de pareille chose !

Jim eut un claquement de langue compatissant.

— Rien de surprenant que vous ayez jugé bizarre mon attitude, dit-il. Ma foi, là d'où je viens, on ne peut rien entreprendre si l'on ignore le numéro de Sécurité Sociale d'un gentilhomme. J'ai naturellement cru que vous ne vouliez pas dire le vôtre pour quelque bonne raison. C'est pourquoi je ne me suis pas précipité sur votre offre.

— Mais je n'ai pas le moindre numéro à taire, sacrebleu ! protesta sir Brian.

— Vraiment ?

— Par saint Gilles, non !

De nouveau, Jim fit entendre un claquement de langue.

— C'est bien là l'ennui quand on vit dans nos provinces, par ici, continua sir Brian, chagrin. Cela fait peut-être bien douze mois que l'on utilise ces numéros de je-ne-sais-plus-quoi à la Cour et personne d'entre nous, par ici, n'en a encore entendu parler.

Ils continuèrent un bref instant en silence.

— Mais *vous*, vous en avez un, je suppose ? demanda Brian.

— Éh bien, oui, répondit Jim qui fouilla rapidement dans sa mémoire et déclina : 469-69-9921.

— Foutu joli nombre !

— Ma foi... commença Jim, qui se dit qu'il pourrait tout aussi bien augmenter son crédit puisque l'occasion s'en présentait. Je *suis* baron de Riveroak, après tout.

— Oh, oui, bien sûr.

Ils poursuivirent leur route encore un peu.

— Dites-moi...

— Oui, sir Brian ?

Brian se racla la gorge.

— Si je devais avoir un de... ces numéros moi-même, que serait-il, selon vous ?

— Ma foi, je ne sais pas...

— Bon, bon, peut-être ne devrais-je pas poser la question. Mais cela me met en désavantage, dit Brian qui tourna vers Jim un visage troublé. Voilà que vous me donnez votre numéro et que je ne peux vous rendre la pareille.

— N'y pensez plus.

— Mais si, j'y pense.

— Il ne faut pas, insista Jim, qui commençait à se sentir un peu coupable malgré lui. Je suis convaincu que votre numéro, si vous en aviez un, serait une très bonne immatriculation.

— Non, non. Il serait probablement des plus ordinaires. Après tout, que suis-je ? Un simple chevalier de province, que les ménestrels ne chantent même pas dans leurs chansons.

— Vous vous sous-estimez, dit Jim, mal à l'aise et que l'affaire commençait à dépasser. Certes, je ne puis savoir quel serait le numéro officiel, mais dans mon pays, je crois que vous seriez au moins un... (il dut compter rapidement sur ses griffes le nombre de chiffres de son propre numéro)... 387-22-777.

Brian tourna vers lui des yeux ronds comme des soucoupes.

— Vraiment ? Vous le pensez sincèrement ? Tout cela ?

— Au moins, oui.

— Éh bien, éh bien. Comment était-ce, déjà ?

Lentement, Jim répéta plusieurs fois et lentement le numéro qu'il venait de donner au chevalier, jusqu'à ce que celui-ci le sache par cœur ; après quoi, ils se mirent à bavarder gaiement comme de vieux amis. Comme des compagnons, en fait, se dit Jim.

Brian, une fois sa bouderie disparue, se montra avide de bavarder. Son sujet de conversation favori était lady Geronde, non seulement la plus belle des femmes, semblait-il, mais dotée également de bien d'autres qualités et vertus. Et, outre qu'il était intarissable sur Geronde, le chevalier se révélait également une mine de potins locaux, à la fois terribles et grivois. Jamais Jim ne s'était considéré comme quelqu'un de particulièrement prude, mais ce qu'il entendait là avait de quoi faire bondir.

Il apprenait vite, en fait. À travers les paroles et les actes de sir Brian, il s'était fait de lui une image quasi victorienne de l'Anglais tel qu'on le voit au théâtre et que la plupart des Américains rangent dans

leur esprit parmi les stéréotypes. Maintenant qu'il connaissait mieux le chevalier, cette image s'effaçait complètement.

Tout d'abord, Brian était parfaitement pragmatique et humain. Terre à terre, pourrait-on dire. Les tabous de son univers se réduisaient à ceux de la religion et d'une poignée d'idéaux et de principes. Curieusement, il paraissait tout à fait capable d'idéaliser au plus haut point une abstraction et, dans le même temps, de se montrer impitoyablement sincère quant à la réalité spécifique de celle-ci — et sans aucun conflit apparent entre ces deux attitudes. C'est ainsi, apprit Jim, que pour Brian, son roi était tout à la fois un personnage majestueux, oint du Seigneur, un maître de droit divin pour lequel Brian aurait sans hésitation donné sa vie, mais aussi un vieillard à demi sénile, ivre la moitié du temps et à qui l'on ne pouvait laisser les plus importantes décisions concernant le royaume. Lady Geronde était une déesse sur son piédestal, bien au-dessus de toute relation avec la gent masculine, mais aussi une femme charnelle à qui les caresses de Brian étaient des plus familières.

Jim essayait toujours d'intégrer ce double aspect du chevalier, de même que tout le reste, les dragons intelligents, les scarabées qui parlaient et l'existence des Noires Puissances, tout ce qu'il avait découvert dans ce monde, quand le jour commença à baisser. Brian suggéra qu'ils cherchent un endroit pour passer la nuit.

Ils avaient laissé les marécages loin derrière eux, progressant depuis plusieurs heures vers le nord-est à travers ce bois peu engageant que Jim avait survolé la veille en se félicitant de ne pas avoir à le traverser à pied. Fort heureusement, ils venaient de le quitter pour une forêt moins rébarbative, toujours essentiellement plantée de chênes et d'ormes très denses, ce qui avait empêché les broussailles de pousser. La marche en sous-bois se révélait dès lors plus facile.

Ils arrivèrent enfin à une petite clairière bordée par un ruisseau qui, sous les derniers rayons du soleil filtrant à travers la haute frondaison, paraissait presque aussi charmante que le lieu habité par Carolinus près de l'Eau qui Tintinnabule.

— Voilà qui devrait convenir parfaitement, observa Brian.

Il descendit de son cheval, le dessella, le bouchonna avec une poignée d'herbe avant de l'attacher à une longe suffisamment lâche pour qu'il puisse paître dans la clairière. Pour lui-même, Brian tira de ses fontes une denrée noirâtre qui était de la viande fumée. Quant à Jim, bien que son estomac grondât, il ne pouvait blâmer le chevalier de ne pas lui offrir de partager son repas. Ce qui était à peu près convenable pour l'homme n'aurait fait qu'une petite bouchée insuffisante pour le dragon. Demain, se promit Jim, il trouverait quelque excuse pour laisser Brian un instant et mettre la patte sur une

vache... ou autre.

Il vit que Brian allumait un feu, ce qu'il considéra d'abord avec un intérêt tout relatif étant donné sa totale indifférence, récemment découverte, à la température ambiante. Mais, alors que le soleil commençait à descendre davantage derrière les frondaisons, les flammes prirent la couleur brillante du sang et des ombres commencèrent à se former entre les arbres autour d'eux ; le feu apparut bientôt comme la seule chose rassurante au sein de cette obscurité croissante.

— Il commence à faire frisquet, observa Brian, voûtant les épaules et s'approchant davantage de la flambée.

Il s'était débarrassé de son heaume, de ses gants et des plaques d'armure de ses jambes, ne conservant que le haut du corps protégé par le métal. Ses cheveux, libérés de toute pression, paraissaient maintenant drus et le feu y mettait des reflets roux.

Jim se rapprocha lui aussi. Il ne lui serait pas venu à l'idée de dire que la nuit était fraîche, mais il était conscient de ressentir un certain abattement depuis la disparition du soleil. La forêt autour d'eux, qui leur avait paru si accueillante à la lumière du jour, prenait maintenant, avec la nuit, un aspect un peu sinistre et menaçant. En regardant autour de lui, Jim aurait presque pu jurer que cette obscurité qui les cernait était une entité physique hostile uniquement contenue par la lueur dansante du feu.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il à Brian.

— Dans les bois de Lynham, répondit celui-ci qui, lui aussi, scrutait la muraille d'ombre qui les entourait. C'est d'ordinaire un lieu agréable, mais cette nuit, il y a autour de nous quelque chose de différent, ne pensez-vous pas, sir James ?

— Oui, convint Jim, qui sentit un petit frisson involontaire le parcourir.

Sir Brian avait raison. Il avait exactement l'impression que quelque chose rôdait par là dans les bois, au-delà du feu, tournant autour de leur campement et attendant l'occasion de bondir.

— Des étoiles, observa Brian, montrant le ciel.

Jim regarda à travers le sommet des arbres. Maintenant que le soleil était complètement couché, on distinguait quelques constellations. Mais, tandis qu'il les observait, elles commencèrent à disparaître l'une après l'autre, comme si l'on tirait un rideau invisible à travers le ciel.

— Des nuages, dit Brian. Éh bien, ce n'est pas plus mal. Avec les nuages, la nuit ne devrait pas être aussi fraîche que si le ciel était dégagé. Avec un ciel clair, je me serais risqué à dire que nous allions avoir de la gelée avant l'aube. Il fait frais pour cette époque de l'année.

Les nuages dont parlait Brian avaient maintenant recouvert tout ce que l'on pouvait voir de ciel au-dessus des arbres. La clairière semblait désormais plongée dans une obscurité de plus en plus profonde.

Lentement, le chevalier s'assit près du feu et entreprit de boucler de nouveau les plaques d'armure qui protégeaient ses jambes et qu'il avait retirées un peu plus tôt.

— Que se passe-t-il ? demanda Jim. Pourquoi faites-vous cela ?

— Je n'aime pas cette atmosphère. Il y a quelque chose qui m'inquiète dans cette nuit. Quoi que ce soit, il me trouvera armé et prêt à le recevoir.

Il finit de se vêtir de son armure et alla prendre son heaume et sa lance où il les avait laissés avec sa selle. Il planta le javelot dans le sol à côté du feu, pointe en l'air à portée de sa main droite, et il enfila son heaume, gardant la visière relevée.

— Restons face à face avec le feu entre nous, sir James, dit-il. Ainsi pourrons-nous surveiller tous les alentours, aussi loin qu'éclairent les flammes.

— D'accord, répondit Jim.

Après un temps, un bruit se fit entendre, faible et lointain tout d'abord.

— Le vent, dit Brian.

De fait, cela ressemblait au vent. Ils pouvaient l'entendre au loin, comme s'il venait hanter les buissons et les branches des arbres. Le bruit s'enflait, retombait, changeait de direction. Et puis, peu à peu, il commença à se rapprocher, comme si, après avoir fouillé la forêt à leur recherche, il se refermait sur eux. Cependant, pas un souffle d'air ne balayait la clairière. Devant eux, les flammes dansaient. Brian rajouta d'autres branches sèches dans le feu.

— Je remercie tout spécialement saint Gilles, dont c'est la fête, murmura le chevalier, pour m'avoir poussé à ramasser suffisamment de bois. Ainsi nous tiendrons jusqu'à l'aube.

Le vent se rapprocha. Ils pouvaient l'entendre siffler plus fort maintenant. Sur son passage, les branches soupiraient et gémissaient. Jim et Brian durent élever la voix pour s'entendre. Et puis, soudain, il fut sur eux.

Il se mit à souffler à travers la clairière avec une brutale violence qui menaça un instant de les renverser. Le feu projeta une longue gerbe d'étincelles à travers l'obscurité et les flammes manquèrent de s'éteindre. Un instant, ils furent plongés dans le noir et leur visage, criblé par une multitude de petites branches sèches et de feuilles mortes, se crispa.

Et puis, aussi rapidement qu'il était arrivé, le vent cessa. Le feu se ranima et l'obscurité fut de nouveau repoussée. Le silence s'installa à nouveau.

Brian soupira doucement à travers la visière levée de son heaume.

— Soyez vigilant, sir James, dit-il à voix basse. Le voilà.

Jim regarda le chevalier.

— Le voilà, commença-t-il en écho... avant d'entendre vraiment.

C'était si faible et si lointain, au début, que Jim crut à un bourdonnement d'oreilles. Et puis le volume s'amplifia légèrement et il l'identifia : une espèce de gazouillis continu et dans l'aigu — lointain comme le vent maintenant, mais qui se rapprochait doucement. Jim perçut dans ce murmure quelque chose qui lui hérissa le poil, instinctivement.

Cette réaction toute physique le secoua plus encore que le bruit lui-même. Qui pouvait bien se manifester ainsi dans les bois, la nuit, dont même un dragon ait peur ? Il s'apprêta à poser une question à Brian, mais les mots lui restèrent dans la gorge. Il se sentit étouffé par une peur presque superstitieuse. S'il interrogeait Brian et que celui-ci lui répondît, ce qui avançait vers eux deviendrait indéniablement réel. Tant qu'il demeurerait dans l'ignorance, tout cela n'était qu'illusion, un mauvais rêve dont il s'éveillerait au soleil du matin.

Mais l'espèce de gazouillis se fit plus fort et plus proche, replongeant Jim au sein même du cauchemar.

— Sir Brian, demanda-t-il enfin, qu'est-ce que c'est ?

Le regard du chevalier brilla d'une lueur étrange sous l'éclat du feu, au fond de son heaume.

— Vous ne le savez pas ? Des sandmirks, sir James !

À l'instant où Brian prononça le mot, Jim sentit remonter en lui une foule de souvenirs, tous issus de la mémoire ancestrale de Gorbash, et il sut, sans qu'il soit besoin de poser d'autres questions, quelles étaient ces choses qui hantaient la nuit, se rapprochant sans cesse du feu.

Jim les vit dans son esprit. Quelque chose qui ressemblerait au croisement entre un rat et un furet par la forme, un animal gros comme un petit chien par la taille, les yeux rouges et brillants, où se reflétait la lueur des flammes quand ils approchaient suffisamment. Mais leurs corps à la fourrure noire et rude demeuraient invisibles dans l'obscurité tandis qu'ils tournaient inlassablement autour de la clairière, juste hors de portée du feu. Et de leur gueule émanait le même chuintement incessant, comme des pattes d'araignée grimpant et redescendant le long de la colonne vertébrale de Jim et dans son cerveau.

— Ce qu'ils peuvent bien faire par ici, aussi loin de la mer, dit Brian, seul le sait le démon qui les a aidés à arriver jusque-là. Leurs lieux habituels sont d'ordinaire les plages froides et salées. Ils font leur proie de petites créatures côtières et de pauvres naufragés qui ont la malchance d'aborder sur le rivage la nuit. C'est là un ennemi contre

lequel mon épée et vos griffes, sir James, sont de peu d'utilité.

— S'ils approchent suffisamment...

— Ils ne le feront pas, tant que nous gardons notre esprit éveillé ! Ce sont des créatures lâches, dont l'arme est la folie.

— La folie ? répéta Jim, qui avait senti le mot glisser sur ses nerfs comme une lame de glace.

— À quoi pensiez-vous que servait leur cri ? On dit qu'ils sont possédés par les âmes des autres animaux qui sont morts fous, ou en grand tourment, et qu'ils sont pleins de cette folie, qu'ils déversent dans la nuit pour infester des esprits comme le vôtre et le mien. Je ne sais ce qu'il en est de vous, sir James, mais saint Gilles s'est toujours montré bon pour moi et il ne m'a pas poussé pour rien à amasser autant de bois. Mon conseil est que l'on se tourne vers ce saint, et vers Dieu avec tous ses anges, car personne d'autre ne peut nous venir en aide ici.

Le chevalier tira son épée, la posa pointe en terre devant lui et, plaçant les deux mains sur la garde, s'inclina en une prière. Jim demeura immobile, regardant l'homme en armure, le feu et l'obscurité environnante, écoutant le bruit croissant qui émanait de ces créatures diaboliques.

Il n'était pas du tout croyant et quelque chose en lui, à cet instant particulier, se rebella à la pensée d'avoir recours à la religion pour trouver de l'aide. D'un autre côté, il ne put s'empêcher d'envier Brian d'invoquer un tel soutien.

Car quelle que soit la vérité en ce qui concernait les âmes des animaux qui étaient morts fous ou dans les tourments, on ne pouvait nier que ce cri lancinant s'infiltrait dans le cerveau de Jim, pour atteindre les niveaux primitifs et venir pincer les cordes de peurs ataviques qu'il ignorait connaître. Tout au fond de lui, dès le premier instant où il avait reconnu cet appel, sa première impulsion avait été de fuir. Fuir, courir jusqu'à l'épuisement pour ne plus l'entendre.

En fin de compte, ce devait bien être là ce que faisaient toutes les victimes des sandmirks — courir jusqu'à n'en plus pouvoir. Et puis, une fois leur proie rendue et impuissante, les formes noires aux yeux farouches s'approchaient en gazouillant pour tuer et se repaître. Alors que son esprit était encore lucide, Jim se rendit bien compte que s'il se mettait à courir, il était perdu. Tout comme Brian, il devait rester là et lutter contre ce bruit qui érodait son bon sens. Mais comment se défendre contre l'appel des sandmirks ? Réciter les tables de multiplication ?

Il essaya. Pendant un moment, il put s'y concentrer et il se félicita d'avoir trouvé cette arme. Mais après en avoir terminé avec toutes celles qu'il connaissait, il se trouva démuné. Il recommença avec moins d'efficacité cette fois-ci. Puis l'inutilité de la tentative lui apparut.

Il chercha un dérivatif. Autant que le lui permettaient les cris des sandmirks qui maintenant encerclaient manifestement le camp à une cinquantaine de mètres à peine. De désespoir, il se mit à réciter la présentation de sa thèse de doctorat sur l'évolution des coutumes sociales consécutive au soulèvement des cités en France pendant la guerre de Cent Ans. Durant des nuits de fatigue et de lassitude, une fois ses recherches terminées, il s'était assis sous l'unique lumière de sa lampe de bureau pour taper cette thèse. S'il existait la moindre magie protectrice quelque part, c'était bien là.

«... L'examen des effets directs de l'incursion militaire anglaise dans l'ouest de la France au cours des deux décennies ayant suivi les années 1350, murmura-t-il, montre une évolution remarquable, imperceptible à ceux qui en étaient les acteurs. C'est ainsi, notamment, qu'en ce qui concerne le port de Bordeaux... »

Soudain, à sa grande joie, il se rendit compte que cela marchait. Toutes ces heures d'efforts nocturnes qu'il avait consacrées à sa thèse avaient créé tout un mécanisme mental doté d'une vitesse et d'une force telles que les cris des sandmirks étaient impuissants à l'enrayer. Tant que les mots pourraient continuer à couler dans sa tête, il parviendrait à les tenir en respect. C'était comme si l'espèce de gazouillis se trouvait maintenant bloqué par une barrière qui ne laissait passer que les bruits les plus inoffensifs. La thèse, une fois terminée, avait fait deux cent vingt pages dactylographiées à double interligne. Il n'en verrait pas la fin trop tôt, comme avec les tables de multiplication. Il regarda Brian en face de lui, de l'autre côté du feu, et vit que celui-ci priait toujours. Ni l'un ni l'autre n'osait s'interrompre pour parler à son voisin, mais Jim tenta de faire comprendre à Brian, du regard, qu'il résistait, et il eut l'impression que Brian lui laissait entendre la même chose.

Les sandmirks étaient tout proches maintenant — juste à la limite du cercle de lumière et le bruit qui émanait d'eux était si aigu et incisif que Jim entendait à peine sa propre voix arriver à ses oreilles. Pourtant, Brian et lui tenaient bon et les prédateurs n'oseraient pas attaquer tant que leurs proies auraient la force et la volonté de se défendre. Tandis que Jim le regardait, Brian se baissa et jeta dans le feu une nouvelle brassée de branches mortes.

Les flammes s'avivèrent, et pendant un bref instant, en forçant ses yeux, Jim crut distinguer des formes qui reculaient dans l'ombre. Brian et lui continuèrent leur veille et leurs litanies différentes.

La nuit s'avavançait.

Le feu brûlait. Les sandmirks continuaient à tourner, sans jamais interrompre un seul instant leur tentative de terroriser leurs proies.

Leurs voix rendues rauques par leur constant débit, Jim et le chevalier se faisaient toujours face de part et d'autre du feu. Sir Brian titubait un peu sous la fatigue ; Jim se sentait pris de vertige sous l'épuisement. L'obscurité continuait à régner autour d'eux. Les premiers parfums de l'aube étaient dans l'air, mais le jour n'allait pas encore se lever.

Pour la première fois depuis qu'il avait commencé à réciter sa thèse, Jim sentit que la pression des voix des sandmirks commençait à ébranler la barrière qu'il avait dressée contre eux. Sa mémoire épuisée trébuchait, perdait le fil de la page qu'il récitait, puis le retrouvait. Mais dans cet instant de faiblesse, l'effet du gazouillis s'était fait plus sensible. Le bruit filtrait maintenant à travers les mots que prononçait péniblement Jim ; et sa puissance croissait sans cesse.

Jim prit alors conscience que Brian avait cessé de prier. Jim s'arrêta lui aussi et ils se regardèrent par-dessus le feu, tandis que le bruit émis par les sandmirks montait en volume tout autour d'eux, s'élevant triomphalement dans la nuit.

Le chevalier se saisit de son épée à deux mains.

— Au nom de Dieu, dit Brian d'une voix telle que Jim le comprit à peine, marchons sur eux pendant que nous en avons encore la force.

Jim acquiesça. En fin de compte, il serait préférable de charger la mort que de la fuir en une peur panique. Il fit le tour du feu pour venir se tenir aux côtés de Brian.

— Maintenant ! lança le chevalier d'une voix rauque, brandissant son épée au-dessus de sa tête.

Mais avant qu'il puisse charger l'ennemi invisible qui les encerclait, un hurlement presque plus effrayant encore que celui des sandmirks emplît la nuit sur leur droite. Aussitôt, le bruit qui les avait conduits au bord de la folie cessa tout à fait, suivi par celui d'un grand nombre de petits corps filant à travers bois.

Un autre hurlement se fit entendre, cette fois droit devant eux et un peu plus loin. Il s'ensuivit un instant d'hésitation au cours duquel le bruit de la fuite s'estompa au loin ; et puis vint le troisième cri, encore plus lointain.

— Par saint Gilles ! murmura le chevalier. Quelqu'un d'autre s'est chargé de les tuer...

À peine avait-il fini de dire ces mots qu'un quatrième hurlement résonna, très loin cette fois. Puis ce fut le silence.

Tout engourdi, Brian s'avança pour alimenter le feu qui craqua, grésilla et flamba de nouveau, faisant reculer les ombres. Jim examina la voûte céleste.

— Regardez, dit-il. Je crois...

Brian leva les yeux. Une orée de nuages se déchirait, découvrant les quelques étoiles encore visibles ; et derrière celles-ci, le ciel pâlisait.

— Oui. C'est l'aube, confirma Brian.

Ils regardèrent le ciel s'éclairer et les constellations disparaître.

— Mais qui est venu à notre secours ? demanda le chevalier.

Jim secoua la tête.

— Je ne sais pas, fit-il d'une voix rauque. Je n'arrive pas à...

Il s'arrêta.

Quelque chose avait bougé — une forme noire sur le fond d'obscurité. Elle bougea de nouveau et s'approcha lentement, apparaissant à la lueur du feu. Un être à quatre pattes, aussi gros qu'un petit poney, les yeux verts, un long et fin museau à demi ouvert et découvrant d'éclatantes dents blanches ainsi qu'une langue aussi rouge que le feu des flammes.

Un loup ! Un loup deux fois plus gros que le plus gros des loups que Jim avait pu voir dans un zoo ou un film. Le regard émeraude quitta le chevalier et le feu pour se poser, sauvage, sur Jim.

— Ainsi, c'est toi, dit une voix émanant d'entre les mâchoires armées de cimeterres. Non pas que cela change grand-chose. Mais c'est bien ce que je pensais.

La vision dépassait ce que Jim pouvait supporter. Avec tout ce qu'il avait connu depuis son arrivée dans ce monde, et notamment après l'épreuve qui venait de s'achever et dont il sortait vainqueur, il n'aurait pas dû être surpris en entendant un loup parler comme un homme. Pourtant son étonnement fut sans bornes. De saisissement, il se laissa tomber sur son séant avec un bruit sourd. Il eut même du mal à retrouver sa voix tandis que le loup monstrueux s'avançait vers le feu.

— Qui... qui êtes-vous ? parvint-il enfin à demander.

— Qu'est-ce qui te prend, Gorbash ? gronda le loup. Les sandmirks t'ont ôté la mémoire ? Cela fait à peine vingt ans que l'on se connaît ! En outre, peu d'êtres vivants confondent Aragh avec un loup anglais ordinaire !

— Vous êtes Aragh ? croassa Brian.

Le loup le regarda.

— En effet. Et vous, bonhomme ?

— Sir Brian Neville-Smythe.

— Jamais entendu parler.

— J'appartiens, précisa sir Brian avec raideur, à la branche cadette des Neville. Nos terres s'étendent au-delà de Wyvenstock, jusqu'à la Lea au nord.

— Connais personne par là. Qu'est-ce que vous faites par ici dans ma forêt ?

— Nous la traversons pour nous rendre à Malvern, sire Loup.

— Appelez-moi Aragh.

— Éh bien, appelez-moi sir Brian, sire Loup !

La babine supérieure d'Aragh commença à se retrousser sur ses dents brillantes.

— Un instant, se hâta de dire Jim.

Aragh se tourna vers lui, la babine retombant un peu.

— Ce sir Brian est avec toi, hein, Gorbash ?

— Nous sommes compagnons. Et, en fait, je ne suis pas vraiment Gorbash. Voyez-vous...

Jim tenta, avec sa gorge douloureuse, d'expliquer rapidement la situation et les circonstances qui les avaient amenés, sir Brian et lui, en ce lieu.

— Hmpf ! grogna Aragh quand Jim en eut terminé. Pures foutaises

que tout cela. Tu t'es toujours mis dans des affaires impossibles chaque fois que tu as tenté quelque chose. Néanmoins, si ce sir Brian s'est engagé à combattre à tes côtés, je suppose que je pourrai le supporter.

Il se tourna vers Brian.

— Et vous, lui dit-il, je vous tiens pour responsable de la sécurité de Gorbash. Il n'a peut-être pas grand-chose dans la tête, mais c'est un ami de longue date...

Une lueur se fit jour au fond de l'esprit de Jim. Cet Aragh devait être le loup ami de Gorbash dont Smrgol avait parlé d'un ton réprobateur, celui avec lequel Gorbash s'était lié quand il était plus jeune.

— ... Et je ne veux pas le voir bouffé par les sandmirks ou autres. Z'entendez ?

— Je vous assure... commença Brian avec la même raideur.

— N'affirmez rien ! Contentez-vous d'agir ! coupa Aragh.

— À propos de ces sandmirks, intervint Jim pour essayer une fois encore de détourner la conversation, ils ont bien failli nous avoir. Est-ce que leur cri ne te dérange pas ?

— Pourquoi me dérangerait-il ? fit Aragh. Je suis un loup anglais. Je ne pense jamais à deux choses à la fois. Le territoire des sandmirks, c'est le rivage. La prochaine fois, ils sauront ce qu'ils risquent si je les attrape dans mes bois.

Il gronda doucement, comme pour lui-même.

Brian retira son heaume et, regardant le loup avec une sorte d'émerveillement, il demanda :

— Vous voulez dire que vous pouvez supporter cette espèce de gazouillis sans en être incommodé ?

— Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ? Je suis un loup anglais. Je suppose que si je restais assis là comme d'aucuns, à me contenter d'écouter, je serais peut-être sensible aux cris qu'ils poussent. Mais à l'instant où je les ai entendus, je me suis dit : Cette bande doit se tirer d'ici ! Et c'est tout ce que j'avais en tête jusqu'à ce qu'ils aient filé.

Il se passa la langue sur les babines.

— Sauf pour quatre d'entre eux, ajouta-t-il. Ils ne sont pas bons à manger, bien sûr. Mais ils gueulent assez bien quand on leur rompt le cou. J'ai entendu ces bruits qu'ils émettent, et jamais je n'ai eu peur !

Il s'assit, se tourna et huma le feu.

— Tout ça va mal tourner, murmura-t-il. Il n'en reste guère parmi nous à conserver un peu de bon sens. Il n'y en a plus que pour les magiciens, les Noires Puissances et autres stupidités... Brisez quelques cous, déchirez des gorges à la façon du bon vieux temps, et vous verrez si les sandmirks et leurs semblables vont continuer leur jeu !

Les Noires Puissances auront du mal à se réveiller après des traitements comme celui-ci infligés à leurs créatures !

— Dites-moi, depuis *combien de temps* connaissez-vous sir James ? demanda Brian.

— Sir James ? Sir James ? Pour moi, c'est Gorbash, gronda Aragh. Et ça restera toujours Gorbash, malgré toutes ces foutaises d'histoires de sort. Je ne crois pas au fait qu'on puisse être une personne un jour et une autre le lendemain. Vous pensez ce que vous voulez. En ce qui me concerne, je ne vois ici que Gorbash. Vingt ans qu'on se connaît, pour répondre à votre question. Ne l'ai-je pas déjà dit ? Pourquoi cela ?

— Parce que, mon bon ami...

— Je ne suis pas votre bon ami. Je ne suis le bon ami de personne. Je suis un loup anglais et vous seriez bien avisé de ne pas l'oublier.

— Très bien, sire Loup...

— Voilà qui est mieux.

— Puisque vous avez peu de sympathie pour la quête dans laquelle sir James et moi sommes engagés, et puisque je vois que l'aube se lève, il me reste à vous remercier pour votre aide contre les sandmirks...

— Mon aide !

— Appelez cela comme il vous plaira. Ainsi que je le disais (Brian se coiffa de son heaume, ramassa sa selle et alla à son cheval), il me reste à vous remercier, à vous dire adieu et à reprendre la route vers le château de Malvern. Venez, sir James.

— Une minute ! coupa Aragh. Gorbash, que crois-tu pouvoir faire contre les Noires Puissances ?

— Éh bien... ce qu'il faudra, répondit Jim.

— Certes. Et si elles envoient de nouveau les sandmirks contre toi ?

— Éh bien...

— C'est bien ce que je pensais, dit Aragh avec une amère satisfaction, je vais devoir payer de ma personne, comme d'habitude. Laisse tomber, Gorbash. Renonce à cette folie de croire que tu as en toi un esprit humain et redeviens un simple dragon normal, comme avant.

— Je ne peux pas. Il me faut aller secourir Angie.

— Qui ?

— Sa dame, expliqua Brian d'un ton toujours pincé. Il vous a dit comment l'autre dragon, Bryagh, l'a enlevée pour l'emmener à la Tour Répugnante.

— Sa dame ? Sa DAME ? Qu'arrive-t-il quand un dragon se met à rêvasser à quelque femelle humaine et à l'appeler sa « dame » ? Gorbash, laisse tomber toutes ces foutaises et rentre à la maison !

— Désolé, c'est non, fit Jim entre ses dents.

Aragh gronda.

— Foutu idiot ! dit-il en se relevant. D'accord, je te suis pour veiller à ce que les sandmirks ne te prennent pas — mais seulement les sandmirks, dis-toi bien cela ! Je ne vais pas m'associer à cette aventure ridicule !

— Je veux bien être pendu si je me souviens de vous avoir invité, dit Brian.

La babine d'Aragh se retroussa de nouveau tandis qu'il se tournait vers le chevalier.

— Je vais où il me plaît, messire Chevalier, répondit-il. Et il ferait beau voir que l'on essayât de m'en empêcher. Je suis un...

— Mais, oui, tu es un loup anglais, d'accord ! coupa Jim. Et il n'est personne que nous préférerions avoir avec nous qu'un loup anglais. N'est-ce pas, Brian ?

— Parlez pour vous, sir James.

— Éh bien, il n'est personne que *je* préférerais avoir avec moi. Sir Brian, vous devez reconnaître que ces sandmirks étaient redoutables et qu'il nous était difficile d'en venir à bout seuls.

— Hmph ! fit Brian, comme si on voulait lui arracher une dent sans même un verre à boire en guise d'anesthésique. Je suppose, oui.

Soudain, il tituba, laissant tomber sa selle, et avança lourdement jusqu'à l'arbre le plus proche contre lequel il s'adossa dans un bruit de métal.

— Sir James, dit-il, d'une voix rauque, il faut que je me repose.

Il appuya sa tête contre le tronc et ferma les yeux. Un instant plus tard, il respirait lourdement, avec de profondes inhalations d'air, à la limite du ronflement.

— Oui, dit Jim, le regardant. Nous avons connu l'un et l'autre une nuit sans repos. Je devrais dormir un peu, moi aussi.

— Je ne t'en empêche pas, dit Aragh. Mais je ne suis pas du genre à avoir besoin de faire un somme à tout bout de champ ; je pourrais poursuivre ces sandmirks et m'assurer qu'ils sont bien partis une fois pour toutes.

Il jeta un coup d'œil vers le soleil levant.

— Je serai de retour vers midi.

Il tourna les talons et fila. Jim l'aperçut vaguement qui se glissait entre deux troncs d'arbres et soudain ne subsista rien qui pût faire penser que le loup s'était trouvé là. Jim s'allongea sur l'herbe, glissa la tête sous son aile et ferma les yeux...

Mais, à la différence de Brian, il ne trouva pas aussitôt le sommeil.

Il persista à garder les yeux clos et la tête sous l'aile pendant peut-être une vingtaine de minutes avant de renoncer et de se redresser pour regarder autour de lui. À sa grande surprise, il se sentait parfaitement bien. Les dragons pouvaient apparemment récupérer

beaucoup plus vite que les humains. Il tourna le regard vers Brian qui ronflait maintenant, épuisé, et avait glissé le long du tronc jusqu'à se retrouver presque allongé dans l'herbe. Le chevalier dormirait au moins jusqu'à midi, ce qui laissait du temps à Jim. De nouveau, il songea à trouver quelque chose à manger.

Il se leva. C'était peut-être vraiment le moment de se mettre à chercher. Avant de partir, il se posa une question. Et s'il se perdait dans les bois, incapable de revenir ? Peut-être convenait-il de marquer les arbres sur son passage...

Et il se jugea stupide. À pied, bien sûr, il pouvait facilement se perdre. Mais qui disait qu'il fallait aller à pied ? À titre d'essai, il étendit les ailes et se rendit compte qu'il ne ressentait plus la moindre douleur, ni raideur. Dans une explosion, il bondit et s'envola de la clairière. Derrière lui, Brian glissa complètement dans l'herbe et ronfla sans vergogne.

Quelques secondes plus tard, il avait oublié le chevalier. C'était un pur plaisir que de voler à nouveau. Plusieurs coups d'ailes vigoureux l'emmenèrent au-dessus du niveau des arbres. Il décrivit un cercle pour bien repérer l'endroit, puis grimpa plus haut afin d'enregistrer sa position par rapport au paysage. Il fut heureux de constater que la clairière, tout comme le ruisseau voisin, se repéraient facilement de loin. Il vira de nouveau pour scruter le bois.

Vu d'en haut, celui-ci paraissait plus clairsemé qu'à terre. Les gros arbres étaient assez régulièrement espacés pour qu'on puisse distinguer le sol. Malheureusement, il n'aperçut rien qui parût comestible. Il chercha Aragh mais en vain.

Il paraissait inutile de monter bien haut au-dessus de la forêt, sauf pour son propre plaisir et parce qu'il avait tout le temps. Il se sentit vaguement coupable. Il avait à peine pensé à Angie depuis sa rencontre avec le chevalier. Et si elle était en danger ? Peut-être devrait-il faire un effort pour aller s'en assurer par lui-même ?

Ces pensées en tête, il se laissa porter par les courants thermiques, avec cette impression de malaise éprouvée lors de l'agression des sandmirks. Soudain, il eut envie d'aller voir si Angie était toujours vivante. Les recommandations de Carolinus d'avoir à se tenir à l'écart de la Tour Répugnante jusqu'à ce qu'il ait rassemblé les compagnons qui l'aideraient à renverser les Noires Puissances étaient insensées. Il devait décider par lui-même de ce qu'il convenait de faire.

Il sursauta soudain en découvrant qu'il se trouvait déjà à une altitude de plusieurs milliers de pieds au moins et qu'il continuait à grimper sous l'effet d'un vent arrière qui soufflait tout droit des marécages et de la côte, venant de la direction d'où Brian et lui étaient arrivés. Déjà, en fait, il se laissait porter par ce courant en une longue glissade ascendante qui finirait par l'emmener à l'endroit où la Grande

Chaussée rencontrait l'océan. Ce que voyant, il entendit dans sa mémoire l'espèce de gazouillis émis par les sandmirks. Et, par-dessus, le faible murmure qui le poussait à aller vers la Tour Répugnante.

— *Maintenant... suggéraient les voix. Il faut y aller maintenant... Ne tarde pas... vas-y seul, maintenant...*

Il eut un frisson d'horreur et entama un long virage qui devait le ramener vers le bois où il avait abandonné Brian. Presque aussitôt après qu'il eut viré, l'écho du souvenir et le murmure disparurent, tout comme Aragh quelques instants plus tôt.

Les avait-il vraiment perçus ? Ou seulement imaginés ?

Avec un effort de volonté, il chassa ces questions de son esprit. Il n'avait certes pas rêvé qu'il était entraîné vers la Tour Répugnante. Ce qui lui donna le désagréable sentiment d'être vulnérable à un appel émanant de cette direction. Il n'avait pas ressenti cela, la veille, même quand il avait avancé à pied dans cette direction. En quelque sorte, le gazouillis des sandmirks avait ouvert un canal par lequel les Noires Puissances s'engouffraient pour l'entraîner vers elles. S'il en était ainsi et même si les affreuses petites créatures avaient été chassées, les Noires Puissances avaient gagné du terrain.

Mais les choses étaient-elles aussi simples ? Hier au soir, Aragh était sans aucun doute arrivé à temps, mais n'était-ce pas une coïncidence pour le moins troublante ? Et s'il n'avait jamais été dans les intentions des Noires Puissances que ces êtres maléfiques le détruisent ? Et si, pour arriver à leur fin, ce n'était pas la mort de Jim Eckert qu'elles souhaitaient mais sa venue à leur tour ? Le loup ferait-il leur jeu ?

Nouvelle pensée qui le fit frissonner.

Jim se prit à souhaiter que Carolinus fût là pour l'éclairer. Mais Jim avait l'intuition que s'il faisait demi-tour pour retourner à l'Eau qui Tintinnabule — à supposer même qu'il puisse y arriver et revenir auprès de Brian avant midi —, le magicien ne serait pas content de le voir. Carolinus avait bien précisé que Jim devait d'abord suivre la voie qui le conduirait à réunir ses compagnons.

Jim s'éleva de nouveau au-dessus des bois de Lynham pour regagner la clairière où dormait Brian. En fait, il avait maintenant deux compagnons : Brian et Aragh. Au fur et à mesure qu'il tournait résolument le dos à la Tour Répugnante, il se rendait compte que ses soupçons à l'égard d'Aragh s'étaient évanouis. Aragh n'était-il pas un ami très cher de Gorbash depuis des années ? Non que le loup ne fût pas, à sa manière, un drôle de personnage, mais il n'y avait rien de secret, ni de retors en lui. S'il se montrait désagréable, c'était de pure forme.

Jim aperçut quelque chose de sombre sur le sol au-dessous de lui. Il tourna et vint se poser lourdement à côté.

C'était le cadavre d'un sandmirk. Manifestement l'un des quatre qu'Aragh avait tués la nuit précédente.

Jim l'examina. Il avait là de quoi manger, mais il découvrit que l'estomac de Gorbash se refusait à cette idée. Si la raison n'en était pas très claire, la réaction pourtant était indéniable. Jim essaya d'ouvrir les mâchoires, mais ressentit une incontestable nausée. Manifestement, Aragh savait de quoi il parlait lorsqu'il avait dit, un peu plus tôt, que les sandmirks n'étaient pas comestibles.

Jim laissa la carcasse à quelques insectes et autres mouches qui commençaient à tourner autour. Il s'envola de nouveau et se mit à la recherche de la clairière. Il ne lui fallut pas longtemps pour la trouver, mais cela lui fut suffisant pour en arriver à certaines conclusions en ce qui concernait la nécessité de nourrir ce grand corps qui était le sien.

La nausée ressentie un peu plus tôt lui avait coupé l'appétit. Il était donc manifeste que ce n'était pas la faim mais seulement l'envie de manger qui l'avait tenaillé. Secoh et lui s'étaient partagé la vache — Jim dut reconnaître qu'il s'était taillé la part du lion — et même cet abondant repas n'avait pas rempli l'estomac de Gorbash. Malgré cela, il n'était pas tombé d'inanition depuis lors. Certes, il était tout disposé à se nourrir à la première occasion, mais il ne ressentait pas cette espèce de malaise et d'inconfort que donne la véritable faim. Apparemment, les dragons étaient capables de jeûner un certain temps entre deux repas, ne refaisant le plein que lorsque le carburant se présentait. Les habitudes alimentaires des dragons étaient manifestement de prendre un énorme repas une fois par semaine environ. S'il en était bien ainsi, il pourrait tenir encore quelques jours avant d'avoir vraiment besoin de manger. Mais quand l'instant arriverait, mieux vaudrait que ce soit consistant...

Dans l'intervalle, il avait repéré la clairière et descendait en planant pour se poser dans l'herbe. Brian se trouvait toujours là, ronflant comme au premier instant.

Un coup d'œil vers le soleil lui apprit qu'il s'en fallait encore d'au moins trois heures avant midi. Il se rendit au ruisseau, but abondamment et se laissa tomber sur l'herbe. Sa sortie l'avait détendu. Il se sentait tout décontracté et en paix avec le monde. Il glissa de nouveau sa tête sous son aile, sans même y penser, et s'endormit aussitôt.

Il fut réveillé par la voix de Brian, chantant de nouveau de tout cœur son air sur les Neville-Smythe partant en guerre contre les dragons !

Jim se redressa et vit le chevalier qui, nu dans le courant, s'ébrouait joyeusement dans une eau qui devait être bien fraîche. Son armure était posée sur l'herbe et ses vêtements étendus ou accrochés à des bâtons fichés dans le sol au soleil. Jim se leva et alla voir de près

les vêtements que Brian, pensait-il, avait lavés et mis à sécher. Mais il fut surpris de les trouver déjà secs.

— Les puces, sir James, lança son compagnon avec entrain. Les puces ! Que je sois damné si elles n'adorent pas venir nicher dans un caleçon sous une armure plus que dans tout autre vêtement d'un gentilhomme. Rien de tel qu'un soleil chaud ou un bon feu pour les chasser des ourlets, n'est-ce pas ?

— Quoi... ? Oh, oui. Vous avez raison, dit Jim. Rien de tel.

Il n'était pas venu à l'esprit de Jim que la vermine corporelle pouvait être une plaie tout aussi universelle en ce monde qu'au Moyen Âge dans son propre univers. Il remercia aussitôt le ciel d'en être préservé. À l'évidence, sa peau de dragon était trop épaisse et trop dure pour qu'il soit ennuyé.

Levant les yeux, il vit que le soleil était au zénith.

— Est-ce qu'Aragh est revenu ? demanda-t-il.

— Il n'est pas là.

— Pas là ? gronda la voix d'Aragh qui sortit de derrière un arbre pourtant trop petit pour le dissimuler. Qui prétend que je ne suis pas là ?

— Personne, sire Loup, dit gaiement Brian, émergeant du courant.

Il se frotta le corps et les membres pour en ôter l'eau, alla récupérer ses vêtements et les enfila sans se soucier de se sécher davantage. En un clin d'œil, Brian revêtit son armure et scella son cheval. Il grimpa en selle.

— Partons-nous ? demanda-t-il.

— Allons-y, répondit Jim.

Aragh se fondit dans les bois et disparut. Jim et Brian, côte à côte, suivirent.

Ils trouvèrent le loup qui les attendait, deux clairières plus loin.

— Je vois, dit-il. Encore des traîne-savates et des retardataires ! Est-ce qu'il va en être ainsi tout le temps ? Très bien. Je peux me traîner moi aussi, tout comme vous.

Il demeura à côté d'eux et ils avancèrent du même pas.

— Je n'ai pas l'intention de faire trotter mon cheval dans la chaleur de la journée simplement pour vous être agréable, dit Brian.

— Pourquoi pas ? Le trot est la seule allure convenable, grommela Aragh. Parfait. Comme vous voudrez. Oh, pas par là, messire Chevalier. Par ici.

— Je connais la route du château de Malvern, fit Brian d'un ton pincé.

— Vous connaissez *une* route, dit Aragh. Je sais quel est le plus court chemin. Il vous faudrait un jour et demi en passant par là. Par ici, vous y serez avant le coucher du soleil. Suivez-moi — ou pas. Peu m'importe !

Il prit à droite, sa queue basse se balançant derrière lui. Jim et Brian s'arrêtèrent et se regardèrent.

— Mais par là on arrive très en *aval* de la Lyn, protesta Brian. Le gué le plus proche se trouve à quinze miles en amont.

— Mais ce sont ses bois, dit Jim. Peut-être devrions-nous nous fier à lui.

— Sir James... commença Brian.

Soudain, il capitula puis tourna son cheval dans la direction que venait de prendre Aragh et, ensemble, ils suivirent le loup, le rattrapant un peu plus loin.

Ils marchèrent dans la douceur de l'après-midi. La forêt s'ouvrait, accueillante devant eux. Ils parlèrent d'abord très peu, Aragh et Brian grommelant des « messire Chevalier » et des « messire Loup » chaque fois que Jim essayait de les entraîner dans une quelconque conversation. Mais, peu à peu, l'atmosphère se détendit grâce à la plaisante découverte que ces deux-là avaient au moins quelque chose en commun : ils détestaient un homme du nom de sir Hugh de Bois de Malencontri.

— ... Il a envoyé ses rabatteurs dans mes bois ! dit sèchement Aragh. Mes bois ! Comme s'ils appartenaient à son domaine privé. Je lui ai fichu sa chasse en l'air. J'ai coupé le jarret d'une demi-douzaine de chevaux et...

— De chevaux ! s'exclama Brian, scandalisé.

— Pourquoi pas ? demanda Aragh. Vous, les humains en armure, vous vous protégez bien en chevauchant un animal. Est-ce qu'un *loup* anglais laisserait qui que ce soit grimper sur son dos !

— Un gentilhomme a besoin d'un bon coursier. Mais pas pour la chasse. Personnellement, je mets toujours pied à terre pour courir sus à un sanglier avec une pique.

— Ah oui ? Vous êtes une vingtaine ou une trentaine, j'imagine !

— Pas du tout. Je suis allé plus d'une fois tout seul dans un sous-bois épais !

— Éh bien, c'est toujours ça, dit Aragh de mauvaise grâce. Le sanglier, ce n'est jamais une partie de plaisir. Ça charge n'importe quoi. La seule façon de l'avoir, c'est de l'éviter et de l'arrêter. En lui cassant une patte ou deux si possible.

— Merci, je préfère la pique. Vous attendez sa charge. Une traverse l'empêche de vous atteindre. Ensuite, vous tenez bon et vous lui plongez une dague dans la gorge.

— Si cela vous convient, gronda Aragh. Les beaux gentilshommes de Hugh de Bois, quant à eux, n'aimaient guère être sur leurs pieds. J'en ai tué deux et blessé huit avant que le gros de la troupe n'arrive avec des arbalétriers.

— Bien joué !

— N'est-ce pas ? J'ai tout de même raté de Bois lui-même. Il a fait vider les étriers à l'un de ses hommes, a pris son cheval et filé avant que je puisse le poursuivre. Peu importe, je l'aurai un de ces jours.

— À moins que je tombe sur lui le premier, dit sir Brian. Par saint Gilles ! Il a eu l'effronterie de faire sa cour à damoiselle Geronde. Hah !

— La damoiselle de Chaney... ?

— Exactement ! Ma dame. Je l'ai pris à part lors de la fête de monseigneur le duc, pour Noël, il y a neuf mois de cela. « Baron, lui ai-je dit, un mot entre nous. Gardez votre haleine de bâtard loin du visage de ma dame sans quoi, je serai contraint de vous pendre par vos propres tripes. »

— Qu'a-t-il répondu ? s'enquit Aragh.

— Oh, quelque ineptie à propos de ses gardes forestiers à qui il allait donner pour instruction de m'écorcher vif si jamais je tombais entre leurs mains. J'ai ri.

— Et puis ? demanda Jim, fasciné.

— Oh, il a ri lui aussi. Nous étions à la fête de Noël de monseigneur le duc — paix sur la terre aux hommes de bonne volonté — et nous ne voulions ni l'un ni l'autre faire un esclandre. Les choses en sont restées là quand nous nous sommes séparés. J'ai été trop occupé avec les dragons des marécages et maintenant avec votre quête, sir James, pour tenir ma promesse. Mais je le ferai, un de ces jours.

Vers le milieu de l'après-midi, ils débouchèrent brusquement, à travers arbres et buissons, sur les bords de la Lyn. Sans s'arrêter, Aragh bondit dans l'eau et entreprit de traverser, immergé presque jusqu'au dos. Jim et Brian s'arrêtèrent.

— Mais il n'y a pas de gué, ici, sacrebleu ! dit Brian.

— Avec le temps que nous avons connu au cours de ces derniers mois et compte tenu de l'époque, lança Aragh par-dessus son épaule, on peut considérer qu'il y *en a un* — pour cette semaine du moins et la semaine prochaine. Mais faites comme il vous plaira.

Le loup se trouvait maintenant presque au milieu du courant. Son cou et sa tête demeuraient bien au-dessus de la surface de l'eau. Brian grogna et pressa sa monture de descendre sur la berge. Il commença à traverser.

— Je crois que je vais voler, annonça Jim avec un regard méfiant sur la rivière.

Il n'avait pas oublié ses séances de nage à travers les marécages. Il bondit en l'air et en quelques battements d'ailes passa par-dessus la tête des autres pour se poser sur l'autre rive et regarder Aragh sortir de l'eau. Ils attendirent sir Brian.

— Je dois avouer que vous saviez de quoi vous parliez, avoua le chevalier à regret en arrivant. Si c'est bien le bois de Malvern de ce

côté, comme ce devrait être le cas...

— C'est bien cela, confirma Aragh, tandis qu'ils s'enfonçaient dans la forêt.

— ... alors nous devrions apercevoir les murailles du château avant la tombée de la nuit ! déclara Brian. Je dois dire qu'à me retrouver sur les terres de ma dame, j'ai l'impression de rentrer chez moi. Remarquez-vous, sir James, comme tout est paisible et agréable par ici...

On entendit un *chlack*, et une flèche de trois pieds se ficha soudain dans le sol à quelques pas devant eux.

— Halte ! lança une voix haut perchée, la voix d'une femme ou d'un jeune garçon.

— Que diable ? demanda Brian, tirant sur ses rênes et se tournant vers la direction d'où arrivait la flèche, d'après son angle dans la terre.

Chlack ! fit une autre flèche, se matérialisant dans le tronc d'un arbre à un pied derrière et à un pouce ou deux à droite du heaume de Brian.

— Je m'en occupe, grogna Aragh avant de disparaître.

— Restez où vous êtes, messire Chevalier ! lança la voix. À moins que vous ne vouliez que j'envoie une flèche à travers votre visière relevée — ou dans l'un de tes yeux, dragon ! Ne bougez pas un muscle avant que j'arrive.

Jim se figea sur place. Brian avait également jugé plus prudent de ne pas bouger.

Ils attendirent.

C'était une après-midi radieuse. Dans les bois de Malvern, les oiseaux chantaient et une légère brise soufflait, caressant Jim et Brian. Le temps s'écoulait sans que personne se manifeste.

Un cerf traversa l'espace ouvert entre deux arbres à vingt pas d'eux. Il s'arrêta pour regarder, intéressé, les deux silhouettes immobiles et disparut. Un blaireau passa de sa démarche lourde, les ignorant totalement, à la manière fruste et délibérée de ceux de son espèce.

Jim commençait à avoir des fourmis dans les pattes, quand il entendit comme un bourdonnement dans l'air. De fait, un bourdon vola près d'eux, fit un ou deux tours puis pénétra par la visière ouverte du chevalier. Jim attendit, très intéressé, sûr que Brian allait gesticuler de manière désordonnée, mais c'était sous-estimer la maîtrise du gentilhomme. Il ne fit pas le moindre bruit, ni le moindre mouvement ; avec son ouïe acérée de dragon, Jim pouvait entendre l'insecte tourner dans le heaume puis cesser tout bruit de temps à autre, ce qui signifiait qu'il devait être posé sur une lèvre, le nez ou une oreille...

L'hyménoptère finit par ressortir.

— Sir Brian ?

Jim commençait à se demander si le chevalier était toujours conscient à l'intérieur de son armure.

— Oui, sir James ?

— Il se passe quelque chose. Celui qui nous a tiré dessus a dû s'enfuir, aussitôt après. Ou je ne sais quoi. Voilà vingt minutes que nous sommes là ainsi. Pourquoi ne pas aller voir ?

— Peut-être avez-vous raison...

Le chevalier baissa la visière de son heaume et fit avancer son cheval vers l'endroit où s'était fichée la flèche. Aucun autre trait n'arriva de cette direction. Jim le suivit et tout en gardant toujours quelques arbres comme écran, ils fouillèrent les alentours.

Les bois apparurent tout aussi tranquilles et inhabités qu'ils l'avaient été le reste de la journée, sur peut-être une centaine de mètres. Mais un peu au-delà, ils aperçurent une silhouette mince en chausses et justaucorps marron avec un chapeau qui recouvrait une magnifique chevelure rousse tombant jusqu'aux épaules. Un genou dans l'herbe, cette créature avait posé à côté d'elle un arc anglais et un carquois de flèches. Elle caressait le cou d'un animal qui n'était autre

qu'Aragh. Couché sur le ventre dans l'herbe, son long museau posé sur ses pattes de devant, les yeux mi-clos, il grondait doucement tandis qu'une main le flattait et lui grattait les oreilles.

— Quelle magie diabolique est-ce là ? rugit Brian, arrêtant son cheval.

— Retenez-vous, messire Chevalier ! dit la silhouette accroupie en le regardant. Est-ce que je ressemble au diable ?

Le mot « ange » aurait en effet mieux convenu à cette Diane chasseresse, si ce n'était son regard gris plutôt dur et le teint hâlé de son visage comme de ses mains et de ses bras nus. Hormis cela, elle paraissait presque trop belle pour appartenir à l'humanité ordinaire.

Même accroupie dans l'herbe, elle semblait presque aussi grande que Jim ou Brian, avec de longues jambes, des épaules délicates mais larges et un corps de rêve digne des publicités les plus suggestives du monde moderne. Ses cheveux, un peu plus foncés que ceux de Brian au soleil, étaient soulignés de quelques touches d'or. L'arc de sa mâchoire était délicat, la bouche tout aussi parfaite que le nez et les yeux — malgré cet éclat d'acier que Jim avait déjà remarqué.

— Le diable ? Non, reconnut Brian. Mais pourquoi ce loup gronde-t-il ainsi ?

— Il ne gronde pas, répondit-elle, caressant le cou d'Aragh. Il grogne de plaisir.

Aragh ouvrit l'œil gauche et le leva sur Brian et Jim.

— Occupez-vous de vos affaires, messire Chevalier. Oui, là sous les oreilles encore, Danielle... Ah !

— Est-ce votre manière de régler cette affaire, messire Loup ! bougonna Brian. Savez-vous que nous sommes restés là pendant...

— Le chevalier est un Neville-Smythe, annonça Aragh à la jeune femme en soulevant sa tête de ses pattes. Le dragon est un vieil ami à moi du nom de Gorbash — il se prend pour un chevalier, lui aussi, pour l'instant. Sir James, ou je ne sais quoi. Je n'arrive pas à me souvenir du nom de baptême de Neville-Smythe.

— Sir Brian, dit celui-ci, retirant son heaume. Et le chevalier ici présent, ensorcelé et condamné à vivre dans le corps d'un dragon, est sir James, baron de Riveroak, d'un pays au-delà de la mer.

Le visage de la jeune femme s'éclaira d'intérêt. Elle se leva.

— Victime d'un enchantement ? demanda-t-elle tout en s'approchant de Jim pour l'observer de plus près. En êtes-vous sûr ? Je ne vois pas de regard humain dans ces yeux de bête. Pouvez-vous dire qui vous étiez, sir James ? Quel effet cela fait-il d'être ensorcelé ? Est-ce que c'est douloureux ?

— Non, répondit Jim. Tout d'un coup, je me suis trouvé changé en dragon.

— Et avant cela vous étiez baron ?

— Éh bien... hésita Jim.

— C'est bien ce que je pensais ! triompha la jeune femme. La magie a notamment pour effet de vous empêcher de dire ce que vous étiez vraiment. Vous êtes sans doute le baron de Riveroak, mais probablement bien davantage encore. Quelque héros, très vraisemblablement !

— Éh bien, non, fit Jim.

— Comment le sauriez-vous ? Voilà qui est passionnant. Oh, je m'appelle Danielle. Je suis la fille de Giles des Hautes-Plaines, mais je voyage seule.

— Giles des Hautes-Plaines ? répéta Brian. C'est bien ce hors-la-loi, n'est-ce pas ?

— Maintenant, oui ! répondit-elle sèchement en se tournant vers lui. C'était naguère un gentilhomme de haut rang, mais je ne vous dirai pas son nom.

Aragh gronda.

— Je ne voulais pas vous offenser, fit Brian avec une surprenante douceur, mais je pensais que Giles des Hautes-Plaines résidait dans la forêt royale, du côté de Brantley Moor.

— Exact. Et il y est toujours avec ses hommes. Mais, ainsi que je l'ai mentionné, je vis seule désormais.

— Ah ! fit Brian.

— Vous avez l'air sceptique, reprit-elle, mais pourquoi passerais-je ma vie avec des gens de l'âge de mon père et des femmes tout aussi vieilles ? Quant à ces jeunes rustres aux chausses crottées de boue qui rougissent et se mettent à bégayer quand ils me parlent, ils n'ont aucun intérêt. La fille de mon père mérite mieux que cela !

— Éh bien, éh bien ! fit encore Brian.

Le regard de la jeune femme passa de Brian à Jim et elle se radoucit.

— Je regrette, sir James, mais il va sans dire que je ne vous aurais pas tiré dessus si j'avais su que vous-même et ce chevalier étaient des amis d'Aragh.

— C'est exact, dit Jim.

— Tout à fait, confirma Brian. Cependant, si vous en avez terminé de chatouiller ce loup, madame des Hautes-Plaines, peut-être devrions-nous poursuivre notre chemin. Nous voudrions arriver au château de Malvern avant que l'on ait baissé la herse pour la nuit.

Il indiqua la direction à son cheval et avança. Jim le suivit après un instant d'hésitation. Une seconde plus tard, ils étaient rejoints non seulement par Aragh mais aussi par Danielle, son arc et son carquois à l'épaule.

— Vous vous rendez au château de Malvern ? Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Je dois demander permission à ma dame, Geronde de Chaney, de m'engager comme compagnon auprès de sir James ici présent pour porter secours à sa dame.

— Sa dame, fit-elle, se tournant vers Jim. Vous avez une dame. Qui est-ce ?

— Angela... euh... de Farrell, de Caravaneville.

— Curieux noms que vous avez par là-bas, commenta Brian.

— Comment est-elle ? demanda Danielle.

Jim marqua une hésitation.

— Elle est belle, déclara Brian. Selon sir James.

— Je suis belle, roucoula Danielle. Est-elle aussi belle que moi ?

— Ma foi... Oui et non. En fait, vous avez deux types différents...

— Deux types différents ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est assez difficile à expliquer. Voyons, laissez-moi y réfléchir.

— Réfléchissez, réfléchissez, fit Danielle, mais je voudrais bien savoir. En attendant, je crois que je vais faire route avec vous jusqu'au château de Malvern.

Brian eut l'air étonné. Pendant un instant, il parut vouloir dire quelque chose, puis il se ravisa.

Ils avancèrent ensemble, Danielle refusant l'offre de Brian de monter en croupe derrière lui. Elle pouvait, déclara-t-elle, battre le lourd chevalier à la course quand il lui plairait. Et elle était certainement capable de marcher plus vite que lui.

Jim était plus qu'intrigué par Danielle. Il était prêt à accepter n'importe quel compagnon qui pourrait lui être utile. Quand Brian s'était proposé à le suivre, il avait eu du mal à se faire à cette idée. En revanche, il lui avait paru naturel qu'Aragh se joigne à eux.

Mais cette fille, c'était une autre affaire. Qu'elle devienne un de ses compagnons passe, mais qu'elle aille affronter la Tour Répugnante et les Noires Puissances pour secourir Angie lui semblait hors de question. En quoi pourrait-elle lui prêter son concours ? Certes, elle savait se servir d'un arc et de flèches...

Il essaya de mettre en place les incroyables éléments du puzzle dans lequel ils se trouvaient plongés, Angie et lui. Les dragons, le magicien, les sandmirks (s'il les avait vus dans un vieux, vieux film, il aurait eu un sourire de mépris), Aragh et maintenant cette déesse à la chevelure rousse avec un arc et des flèches... Il redoutait d'avoir à tenir une conversation avec elle. Sa franchise l'effrayait... Visiblement, elle n'avait aucun scrupule à se montrer indiscrete.

Certes, il n'était pas obligé de s'expliquer, mais n'allait-il pas avoir l'air de cacher quelque chose ? Le nœud du problème était que Jim avait été strictement habitué à ne pas poser de questions embarrassantes ; tandis qu'apparemment Danielle ne connaissait pas de telles inhibitions.

La prochaine fois qu'elle l'interrogerait sur un sujet tabou, il n'hésiterait pas à la renvoyer dans ses buts.

— Ridicule ! entendit-il Brian lancer à Aragh. Je vous le dis. En arrivant par là, nous allons tomber derrière le château, au ruisseau de la Petite Lyn, où le mur d'enceinte tombe à pic sur le roc, de sorte qu'on ne pourra entrer, même si quelqu'un, aux créneaux, me reconnaît.

— Nous allons arriver face à la grille, je vous dis ! gronda Aragh.

— Par-derrière.

— Par la grille...

— Écoutez, coupa vivement Jim, retrouvant son rôle de conciliateur entre ces deux-là, laissez-moi demander à quelqu'un du coin. D'accord ?

La paix à tout prix !

Il quitta le chemin qu'ils suivaient pour s'enfoncer dans les bois qui semblaient s'étendre à l'infini et chercha quelqu'un pour le renseigner. Certes, il paraissait n'y avoir personne dans les environs. Mais dans cet univers, tout le monde parlait apparemment — les dragons, les scarabées, les loups... À l'exception peut-être de la flore. Jusqu'ici, il n'avait eu aucune indication à ce sujet, mais s'il parvenait à trouver un animal ou un insecte...

L'ennuyeux justement, c'était qu'à cet instant, il n'y avait rien en vue. Jim avança, doucement, cherchant n'importe quoi ; une souris, un oiseau... Soudain, il trébucha presque sur un blaireau, jumeau en apparence de celui qui était passé près d'eux de sa démarche lourde alors qu'ils se tenaient immobiles, Brian et lui, obéissant à l'ordre de Danielle.

— Hé, attends ! lança-t-il.

Le blaireau ne parut pas disposé à obtempérer. Jim battit des ailes, sauta, se retourna pour se trouver face à l'animal coincé maintenant contre un buisson. Il montra les dents, comme tous les blaireaux. Jim se souvint d'une soirée plutôt bien arrosée où un zoologiste avait prétendu qu'un blaireau n'hésitait pas à se frotter à n'importe quoi. Celui-ci n'allait pas le démentir, de toute évidence...

— Ne t'énerve pas, lui dit Jim. Je voudrais seulement un renseignement. Nous nous rendons au château de Malvern. Est-ce que par ce chemin nous arriverons derrière le château ou devant ?

Le blaireau baissa les épaules et répondit par un sifflement.

— Non, c'est vrai, insista Jim. Je posais juste la question.

Le blaireau gronda et, d'une attaque rapide, essaya de mordre la patte avant gauche de Jim.

Alors que celui-ci reculait, le blaireau se retourna avec une vitesse surprenante, fit le tour du buisson et disparut. Jim se retrouva fixant le vide.

Il se tourna vers Danielle, Brian et Aragh qui, derrière lui, le regardaient bizarrement.

— Je voulais seulement me renseigner auprès de lui... commença-t-il, mais sa voix s'étrangla.

Ses amis avaient l'air de croire qu'il avait perdu l'esprit.

— Gorbash, dit enfin Aragh, tu essayais de parler à ce blaireau ?

— Éh bien, oui. Il s'agissait de savoir si nous arriverions au château de Malvern par-derrière ou par-devant.

— Mais vous parliez à un *blaireau* ! s'exclama Danielle.

Brian se racla la gorge.

— Sir James, dit-il, pensiez-vous avoir reconnu en ce blaireau-là quelqu'un qui aurait été ensorcelé ? Ou est-ce que dans votre pays les blaireaux parlent ?

— Éh bien, non... je veux dire que je n'ai pas reconnu ce blaireau ; et, non, les blaireaux ne parlent pas dans mon pays. Mais...

Sa voix faiblit. Il allait dire que, d'expérience personnelle, il s'était rendu compte que les dragons, les scarabées et les loups parlaient. Alors pourquoi pas les blaireaux ? Mais il eut soudain la certitude qu'il allait se rendre ridicule.

— Ça ne va pas bien dans sa tête, voilà ce qu'il a, déclara Aragh, bougon. Ce n'est pas sa faute.

Danielle semblait avoir compris.

— Les dragons ne parlent-ils pas dans le pays d'où vous venez, sir James ? demanda-t-elle.

— Nous n'avons pas de dragons dans mon pays.

— Gorbash, tu réfléchis trop, c'est ça, l'ennui, reprit Aragh. Essaie de ne pas penser pendant quelque temps.

— Nous avons des loups dans mon pays, fit encore Jim à son attention, mais ils ne parlent pas.

— Les loups ne parlent pas ? Gorbash, tu as vraiment l'esprit fumeux. Combien de loups connais-tu ?

— Je n'en connais pas précisément, mais j'en ai vu dans... je veux dire au...

Jim se rendit aussitôt compte que les mots « zoo » et « cinéma » ne signifieraient guère plus pour ces trois-là que le numéro de Sécurité Sociale pour Brian, un peu plus tôt.

— Et les scarabées ? demanda-t-il, en désespoir de cause. Lorsque je suis allé parler à Carolinus, il a versé un peu d'eau sur le sol. Est apparu un scarabée qui parlait.

— Allons, allons, sir James, dit Brian. Il s'agissait de magie, bien sûr. Les scarabées ne parlent pas plus que les blaireaux.

— Oh, éh bien, je renonce, fit Jim d'une voix faible. Peu importe. Peut-être, comme le dit Aragh, ai-je trop pensé. Oublions tout cela et poursuivons notre route.

Ils repartirent une fois de plus et une soudaine averse les surprit. Un instant, alors que les grosses gouttes les frappaient, Jim regarda autour de lui à la recherche d'un abri, et puis il vit que les trois autres ne se souciaient absolument pas d'être mouillés. Il eut du mal à se rendre également compte que son corps cuirassé ressentait à peine les gouttes. Après quelques instants, la pluie cessa et le soleil essaya de percer à nouveau.

D'après la position de l'astre dans le ciel, Jim se dit qu'il devait être environ 5 heures de l'après-midi — une heure qui, pour Brian et Danielle se situait probablement entre none et complies, selon les heures canoniales ordinairement en usage dans le Moyen Âge catholique. Un instant, Jim essaya de retrouver ce calendrier dans sa mémoire. Il y avait matines à minuit. Après quoi venaient laudes qui se chantaient à l'aurore après matines entre 5 et 6 heures du matin selon la saison. Ensuite prime au lever du soleil aux environs de 7 heures. Puis tierce dans la matinée autour de 9 heures. Sexte à midi. None au milieu de l'après-midi à 15 heures. Vêpres au coucher du soleil — 17 heures ou plus tard... Et enfin complies, une heure après le coucher du soleil.

Il en était là de son exercice de mémoire quand, brusquement, Aragh leva le museau.

— Je sens la fumée, annonça-t-il.

Jim huma la brise. Son odorat de dragon, qui ne le cédait en rien à celui du loup, percevait également l'odeur de la fumée maintenant qu'on avait attiré son attention. S'ils pouvaient la sentir alors que le vent emportait l'odeur, ce qui brûlait ne devait pas se trouver bien loin d'eux.

Aragh partit au trot et Brian éperonna son cheval. Jim pressa le pas et Danielle suivit sans peine à côté de lui. Ils parcoururent une courte distance, débouchèrent d'entre les arbres et s'arrêtèrent dans une clairière, à l'extrémité d'une double rangée de huttes faites de clayonnages et de torchis et recouvertes de toits de chaume. Plusieurs fumaient encore. La brève averse était tombée là aussi et la terre était devenue plus sombre. On voyait des flaques là où elle avait été foulée. Les arbres et les chaumes dégouлинаient encore. L'air était humide. L'odeur de la fumée était plus forte et persistante car le vent était tombé.

Le village, s'il s'agissait bien d'un village, était silencieux et immobile. À l'exception des quelques huttes qui avaient pris feu et dont, apparemment, les flammes avaient été éteintes par l'averse, c'était le calme. On ne voyait pour tout habitant qu'une demi-douzaine de personnes affalées, endormies dans la rue ou sur le seuil des cabanes. Non loin de Jim, une adolescente en robe de grossière toile brune gisait sur le côté, leur tournant le dos, ses cheveux noirs

épars dans la boue.

Jim s'interrogea. Les habitants des lieux avaient-ils célébré quelque fête au cours de laquelle ils s'étaient à ce point enivrés qu'ils n'avaient pas éteint les feux et qu'un incendie avait détruit leurs pauvres habitations ? Il avança d'un pas vers la fillette pour la réveiller, quand une quinzaine de cavaliers, coiffés de casques d'acier, vêtus d'armures et le glaive à la main, débouchèrent d'entre les dernières huttes tout au bout du village et vinrent faire face à Jim et aux autres.

Celui-ci comprit en un éclair. La scène disjoncta brutalement, comme un film défectueux saute d'une image à l'autre. Il vit soudain le village d'un autre oeil : les habitants qui gisaient dans la boue ne dormaient pas, ils étaient morts — tués — et leurs assassins se trouvaient à l'extrémité de la rue. Il avança d'un pas, regarda l'adolescente morte devant lui et s'aperçut qu'on lui avait coupé les mains au poignet.

L'odeur de la fumée lui montait au cerveau. Il s'élança en l'air, s'élevant puis s'abattant sur les cavaliers. Il les vit lever leurs glaives qui reflétaient la lumière du soleil tandis qu'il plongeait sur eux, mais il ne sentit pas les coups. Trois des chevaux s'écroulèrent sous le choc de son corps et il rejeta de côté leurs cavaliers d'un coup de ses pattes de devant, coupant presque en deux le troisième homme — celui qui se trouvait juste devant lui — d'un cisaillement de ses mâchoires. À terre maintenant, Jim frappait des griffes, des dents et des ailes tout à la fois.

Il n'avait pas conscience du combat qui se déroulait autour de lui. Il vit soudain une flèche émerger de la plaque pectorale d'un cavalier ; elle était enfoncée sur la moitié de sa longueur ; à droite, il y eut un éclat de métal. La pointe de la lance de Brian vida un cavalier de sa monture et alla se ficher dans l'armure d'un autre qui s'effondra également. Et puis Brian laissa tomber sa lance, tira son épée et frappa d'estoc et de taille tandis que son cheval de bataille reculait en hennissant. Ce dernier frappait des sabots et mordait les montures plus légères pour se frayer un passage.

Sur la gauche de Jim, un cavalier disparut soudain de sa selle, et pendant un fol instant, on vit Aragh chevaucher la monture, les mâchoires fendues par un grand sourire alors qu'il s'élançait sur un autre des cavaliers.

Et puis, tout à coup, ce fut terminé. Les quelques rescapés se mirent à fuir. À terre maintenant, Aragh déchirait la gorge de tout ce qui vivait encore. Jim soufflait lourdement par les narines. Il regarda autour de lui.

Ni Aragh ni Brian ne paraissaient avoir été blessés. Danielle, comme il fut heureux de le constater, se trouvait toujours à l'abri des huttes, son arc toujours en main et une flèche toute prête. Elle était

demeurée en arrière, fort intelligemment, semblait-il, et avait fait usage de son arme ainsi qu'il convenait — de loin.

Jim était couvert de sang mais il ne ressentait rien. En lui deux sentiments opposés s'affrontaient : le dragon était cruellement déçu de ne pas avoir d'autres ennemis à tuer ; l'homme était au bord de la nausée.

— Ne bougez pas ! fit Danielle. Comment voulez-vous que je vous nettoie si vous remuez sans cesse ?

Il aurait voulu lui dire que c'était la poussée d'adrénaline qui l'agitait encore de tics. Mais il ne savait pas comment expliquer cela en termes qu'elle pourrait comprendre. Ce qui avait produit le déclic, chez lui, c'était une réaction d'horreur purement humaine à la vue de la fillette morte et sans mains. Après quoi le dragon avait pris le dessus. Était-ce bien sûr ? Une soudaine impulsion le fit s'arrêter et se poser la question. Peut-être était-il, à sa manière, tout aussi sauvage qu'Aragh, ou Brian, ou que ces hommes qu'il avait tués.

— C'est très bien, dit Danielle qui en avait terminé avec lui, en infirmière compétente mais pas forcément compatissante. Vous avez plusieurs blessures mais rien d'important. Pour trois ou quatre de ces coupures, de l'huile et des pansements ne seraient pas de trop. Mais si vous les gardez propres, elles devraient guérir toutes seules. Ne vous roulez pas dans la terre, sir James.

— Me rouler ? Pourquoi voudrais-je me rouler... commença Jim.

Brian, qui jusque-là avait été occupé à retirer son heaume et ses gantelets sembla soudain très agité.

— C'est tout à fait évident, dit-il. On a attaqué le château de Malvern. Cette bande de porcs ne se serait pas livrée à une telle incursion si les forces de Malvern n'avaient été à tout le moins confinées à l'intérieur des murailles et empêchées de sortir. Nous ferions bien de nous montrer prudents en nous rendant au château afin d'éviter que l'on sache combien nous sommes et où nous allons.

— Croyez-vous que j'aie l'habitude de faire autrement ? grogna Aragh d'une voix curieusement douce. Et si le château n'est plus entre les mains de votre dame ? Ferons-nous demi-tour ?

— Nous n'irons pas plus loin, répondit sèchement sir Brian, la mâchoire crispée. (La peau de son visage semblait plus tendue sur les pommettes.) Si le château est pris, j'aurai une dame à secourir ou à venger — ce qui passe avant mon désir d'aider sir James. Si, de fait, des ennemis tiennent le château, il va nous falloir trouver un autre endroit pour la nuit. Il y a une auberge dans les parages. Mais allons voir d'abord où en sont les choses avec le château.

— Je pourrai y aller et revenir sans que personne me remarque, proposa le loup. Mieux vaut que les autres restent ici.

— Ceux qui viennent de s'enfuir peuvent revenir avec des renforts, observa Jim.

— Pas avec la nuit qui arrive, dit Brian. Et l'obscurité va tomber tout aussi vite pour nous. Peut-être est-il préférable, en effet, que vous vous rendiez seul en éclaireur au château, messire Loup. Les autres et moi allons gagner cette auberge pour voir si elle est encore ouverte ou si on l'a mise à mal comme ce village. Mais attendez, vous ne savez pas où elle se trouve.

— Dites-le-moi. Encore qu'avec un peu de temps, je pourrais la localiser facilement.

— Plein ouest par rapport au château, vous verrez une petite colline couronnée de bouleaux sur fond de ciel. Du sommet en regardant vers le sud, vous constaterez qu'à un endroit les arbres se font plus denses dans un creux, à environ deux portées de flèche. Vous ne pourrez distinguer l'auberge elle-même, mais elle est construite sous ces arbres, à proximité du ruisseau.

— À bientôt, dit Aragh avant de disparaître.

Jim, Danielle et Brian marchèrent en direction du sous-bois, avec Brian en tête.

— Tout ce coin m'est familier, expliqua-t-il. J'ai été page pendant trois ans ici, auprès de sir Orrin. Depuis lors, ma dame et moi en avons parcouru à pied ou à cheval le moindre pouce.

Le soleil était très bas maintenant et les ombres des arbres s'allongeaient sur l'herbe, des ombres moins inquiétantes que celles du bois de Lynham, la veille. Le silence du soir s'étendait, et avec une moitié du ciel qui virait au rose, le monde leur parut un instant moins macabre qu'ils ne l'avaient trouvé un instant plus tôt au village.

Tandis que le jour continuait à baisser, ils arrivèrent à un endroit où Brian fit un arrêt. D'un geste, il retint Jim et Danielle.

— L'auberge doit être juste derrière ces arbres, leur dit-il. Mais avancez et parlez doucement. Le son porte loin par ici, notamment quand il n'y a pas de vent.

Ils progressèrent ensemble doucement et restèrent à couvert pour observer les alentours. Ils découvrirent une clairière à peut-être quatre cents mètres de là. Le ruisseau dont avait parlé Brian à Aragh avait été détourné et coulait au sein d'un fossé tout autour d'une longue bâtisse en rondins qui se dressait sur une éminence herbue. Tout au bout de la construction — formant annexe en fait —, on voyait une espèce d'abri à demi ouvert dans lequel deux chevaux paissaient, la tête dans un creux du mur.

— La porte de l'auberge est ouverte ainsi que les volets, murmura Brian. Ils ne sont donc pas assiégés. Par ailleurs, ce pourrait difficilement être un piège, avec des hommes qui nous attendent à l'intérieur, compte tenu des deux seuls chevaux à l'écurie. Et ces deux-

là ne mangeraient pas aussi tranquillement si on les avait séparés des autres coursiers. Quoi qu'il en soit, mieux vaut attendre Aragh. En fait, je suis bien convaincu qu'avec la rapidité qui est la sienne, il sera là avant nous.

Ils attendirent. Après quelques instants, ils perçurent en effet un mouvement derrière eux et Aragh surgit du sous-bois.

— Vos craintes étaient justifiées, messire Chevalier, dit-il. Le château est bouclé et gardé. Et j'ai senti l'odeur du sang sur le sol devant l'entrée principale. Les hommes en armes sur les remparts appellent leur seigneur sir Hugh.

— *De Bois !*

— De quel autre sir Hugh pourrait-il s'agir ? Réjouissez-vous, messire Chevalier ! Nous aurons l'un et l'autre l'occasion de nous mesurer à lui très bientôt.

— Me réjouir ? Alors que ma dame se trouve sans aucun doute entre ses mains tout comme son château ?

— Peut-être a-t-elle pu s'enfuir, risqua Jim.

— C'est une de Chaney, et elle a la charge du château pour son père, qui est peut-être mort en terre païenne. Si elle n'est prisonnière, elle aura défendu le château jusqu'à ses dernières forces. Mais je ne croirai à sa mort que si j'en ai une preuve certaine. Je pense plutôt qu'elle est captive.

— Vous avez probablement raison, messire Chevalier, dit Aragh.

— Maintenant, reprit Brian, il nous faut nous approcher davantage de cette auberge et nous assurer qu'elle ne recèle aucun piège.

Aragh se mit à rire.

— Croyez-vous que je serais venu vous rejoindre sans aller d'abord y jeter un coup d'œil ? demanda-t-il. J'y suis passé très près, derrière, avant de revenir, et j'ai écouté. Il y a un aubergiste, sa famille et deux serviteurs. Et un seul hôte. C'est tout !

— Ah, dit Brian. Dans ce cas, allons-y.

Il se mit en marche avec ses compagnons, traversant la clairière à découvert dans les dernières lueurs du jour ; mais le chevalier fronça légèrement les sourcils alors qu'ils approchaient du fossé qui les séparait de la porte ouverte.

— Cela ne ressemble guère à maître Dick, l'aubergiste, de ne pas se trouver sur le pas de sa porte pour accueillir ses hôtes, dit-il.

Il continua cependant d'avancer. Ses pieds protégés par les pièces de son armure sonnaient sur les planches grossièrement taillées du pont traversant le fossé jusqu'à la porte de l'auberge. Il s'arrêta sur l'île artificielle où l'on avait élevé la construction, grimpa la petite côte et avança dans l'obscurité où vacillait la lumière d'une torche. Les autres suivirent et virent qu'il stoppait net, non loin de la porte.

Assis sur une chaise dure, ses jambes gainées de chausses étendues

sur la table devant lui, un homme l'observait. Dans une main, il tenait l'arc le plus long que Jim eût jamais vu, et dans l'autre, une flèche encochée sur la corde laissée lâche.

— Peut-être feriez-vous bien de me dire qui vous êtes, déclara-t-il d'une voix de ténor avec un curieux accent musical. Je peux percer chacun de vous d'une flèche avant que quiconque fasse un pas, vous devriez le savoir. Mais vous me faites l'effet d'une bien curieuse équipe pour traîner ensemble par les routes, et si vous avez quelque chose à dire, je suis prêt à vous écouter.

— Je suis sir Brian Neville-Smythe ! déclara Brian, d'un ton sec. Et mieux vaudrait y réfléchir à deux fois avant de croire que vous pourriez nous percer tous d'une flèche sans que nous ripostions.

— Messire chevalier, dit l'homme à l'arc, n'allez pas imaginer que cette armure que vous portez vous rend différent des autres. À cette distance, le pourpoint de la dame et votre revêtement de fer ne font guère de différence pour mes flèches. Quant au dragon, un aveugle ne pourrait le manquer et pour ce qui est du loup...

Il s'arrêta et se mit à rire silencieusement pendant un instant.

— C'est un loup bien avisé, un petit rusé. Je ne l'ai même pas vu partir.

— Maître l'archer, répondit Aragh au-delà de la porte, il va vous falloir quitter cette auberge, un jour, et traverser les bois. Quand ce moment viendra, vous risquez fort de vous retrouver la gorge sectionnée avant même d'avoir refermé vos doigts sur la corde de votre arc, et cela au moment où vous vous y attendrez le moins. Craignez mon courroux, si vous faites le moindre mal à Gorbash ou à Danielle des Hautes-Plaines.

— Danielle des Hautes-Plaines, répéta l'homme à l'arc en regardant la jeune femme. Ce doit être cette dame dont je ne vois pas plus le visage que celui des autres, à cause du reflet du soleil derrière vous. Seriez-vous parente de sir Giles des Hautes-Plaines, madame ?

— C'est mon père, répondit Danielle.

— Vraiment ! C'est donc l'homme et l'archer que je souhaite le plus rencontrer. (L'homme à l'arc leva la voix.) Du calme, messire Loup, la dame n'a rien à craindre de ma part, ni maintenant ni jamais.

— Pourquoi voulez-vous rencontrer mon père ? demanda sèchement Danielle.

— Mais, pour lui parler d'archerie. Je suis Dafydd ap Hywel. Mon arc est l'arc long, dites-vous bien, pareil à celui qui fut d'abord fabriqué et utilisé en Galles et que l'on appelle injustement depuis lors l'arc anglais. Je voyage donc, pour faire savoir à ces archers anglais qu'aucun d'entre eux ne vaut un Gallois comme moi à la cible ou au parcours, et ce parce que je suis du sang des authentiques archers, ce qu'ils ne sont pas.

— Giles des Hautes-Plaines est capable de vous battre quand vous voudrez ! lança fièrement Danielle.

— Vraiment, je ne le crois pas, dit Dafydd d'une voix douce. Mais j'ai le plus grand désir de voir votre visage, madame.

Il leva la voix et appela :

— Aubergiste ! Des torches par ici ! Et tu as d'autres hôtes également, dis-toi bien !

Du fond de l'auberge arriva un léger bruit de voix, précédé de pas ; et puis la lumière envahit le seuil, apportée par un homme trapu, de taille moyenne, d'une quarantaine d'années, tenant plusieurs torches dans les mains, dont une allumée.

— Messire Chevalier, madame, dragon... salua-t-il, quelque peu essoufflé, avant de ficher les torches dans les supports du mur, tout autour de la pièce.

Alors qu'il les embrasait et que les flammes montaient, Jim put voir que Brian arborait un visage fermé, dur.

— Éh bien, Dick l'aubergiste ? dit-il. Traites-tu ainsi tous tes vieux amis ? Pourquoi te cacher au fond de ton auberge jusqu'à ce qu'un hôte t'appelle ?

— Sir Brian, je... excusez-moi. (Manifestement, Dick l'aubergiste n'était pas accoutumé à s'excuser, et il s'exprimait difficilement.) Mais si j'ai encore mon toit sur la tête et si ma famille vit encore, c'est uniquement grâce à cet homme. Peut-être l'ignorez-vous, messire, mais le château de Malvern a été pris par sir Hugh de Malencontri.

— Je sais, coupa Brian. Mais tu sembles avoir été épargné.

— De fait, nous avons été épargnés, confirma l'aubergiste, se retournant après avoir fiché la dernière torche dans son support mural.

La lumière rouge éclairait parfaitement les visages maintenant.

— ... Mais seulement grâce à cet archer, précisa Dick. Voilà deux jours qu'il s'est arrêté pour la nuit et hier aux petites heures, nous avons entendu des chevaux et nous sommes allés à la porte l'un et l'autre. Quinze ou vingt hommes d'armes se dirigeaient vers nous depuis le bois. Je n'aime pas cela, lui ai-je dit, tandis que nous nous tenions sur le seuil.

« Vraiment, mon hôte ? » m'a-t-il répondu ; et, sans plus, il est sorti et leur a enjoint de ne pas approcher davantage.

— Ce n'était pas grand-chose, commenta Dafydd.

Il avait toujours les pieds allongés sur la table, mais il avait posé son arc et ses flèches.

— Ils étaient à découvert, reprit-il, et on ne comptait pas un seul archer ou arbalétrier parmi eux.

Brian eut soudain l'air intéressé.

— Dick parlait de quinze ou vingt hommes, tous montés, fit-il. Pensiez-vous leur faire peur ?

— Il en a abattu cinq dans le temps qu'il me faut pour respirer une

seule fois, expliqua l'aubergiste empressé. Les autres ont filé. Quand je suis sorti pour ramasser les cadavres, chaque flèche avait frappé son homme au même endroit de sa plaque de poitrine.

Brian émit un sifflement admiratif.

— Dame Danielle, dit-il, il me semble que votre père aura du mal à battre ce gentilhomme à l'arc gallois, après tout. Je parie, Dick, que les hommes de sir Hugh ne sont pas revenus.

— Ils peuvent le faire si cela leur chante, déclara Dafydd d'une voix douce. Je ne suis pas un homme de querelles, mais je me suis engagé à ce qu'ils ne rentrent pas ici, et ils n'entreront pas.

— Ils ne reviendront sans doute pas, dit Brian. Sir Hugh n'est pas assez fou pour perdre encore autant d'hommes, même pour prendre une auberge d'aussi grand prix que celle-ci.

Ce fut fâcheux bien qu'involontaire, mais en entendant les mots « de grand prix », Jim ressentit de nouveau un pincement, sensation qu'il avait déjà éprouvée dans la caverne du dragon lorsqu'on avait parlé d'or. Il semblait, malheureusement, que la cupidité habitait les dragons depuis l'enfance. Il se força à chasser cette réaction. L'aubergiste parlait toujours.

— ... Mais que souhaiteriez-vous manger et boire, sir Brian ? demandait-il. J'ai de la nourriture fraîche et des mets salés, du pain, des fruits de saison... bière légère, bière normale et même des vins français...

Jim sentit une autre envie le tenailler.

— Et que puis-je servir au dragon ? demanda l'aubergiste en se tournant vers Jim. Je n'ai pas de bétail, pas de porcs ni même de chèvres. Peut-être que si la bonne bête...

— Dick, coupa Brian d'un ton sévère, ce gentilhomme est sir James Eckert, baron de Riveroak, une terre au-delà de la mer. Il a été ensorcelé et changé en ce dragon que tu as maintenant devant toi.

— Oh ! Pardonnez-moi, sir James ! fit Dick l'aubergiste, confus, en se tordant les mains. Comment puis-je me faire pardonner ma stupidité ? Voilà vingt-trois ans que je tiens cette auberge et jamais encore je n'ai manqué de reconnaître un gentilhomme quand il a passé ma porte. Je...

— C'est sans importance, dit Jim, gêné. C'est une erreur bien naturelle.

— Non, non, sir James, insista Dick. Vous êtes bien bon, mais un aubergiste ne doit pas commettre d'erreur, naturelle ou autre, sans quoi, il ne conserve pas longtemps sa clientèle. Mais que puis-je donc vous servir, sir James ? J'ignore quels mets l'on préfère au-delà des mers. Certes, ma cave en comporte une grande variété...

— Et si j'allais simplement y jeter un coup d'œil ? déclara Jim tout de go. Tu as parlé de... vin ?

— Certainement. Vin de Bordeaux, d'Auvergne, de...

— Je crois que je vais prendre un peu de vin.

Ce qui était peu dire ! À l'instant où l'aubergiste avait prononcé le mot « vin », Jim avait perçu en lui un pincement très voisin de la sensation ressentie en entendant parler d'or. Outre leur goût pour les trésors, il apparaissait que les dragons avaient un penchant prononcé pour le vin.

— Et je trouverai quelque chose à manger dans ta cave, ajouta-t-il. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Dans ce cas, vous voudrez bien venir avec moi, sir James, proposa Dick en se dirigeant vers une porte intérieure. Je pense que vous n'aurez pas de difficultés. Quant à l'entrée de la cave, comme il nous faut y faire passer des tonneaux, elle devrait être assez grande pour vous et l'escalier assez solide...

Tout en parlant, il conduisit Jim à travers un couloir étroit mais suffisant pour que Jim puisse s'y glisser. Ils arrivèrent jusqu'à une vaste pièce qui était manifestement une cuisine. À partir de celle-ci, on accédait à la cave. Jim suivit l'aubergiste dans l'escalier.

La cave justifiait la fierté évidente de maître Dick. Elle s'étendait sur toute la surface de l'auberge et on y trouvait entreposé tout ce qu'on s'attendait à voir dans un grenier médiéval : vêtements, meubles, sacs de grain, bouteilles pleines et vides, tonneaux divers...

— Ah ! fit Jim.

... et tout au bout, une forêt de crochets fichés dans les grosses poutres de bois. Y étaient accrochés des quartiers de viande fumée, dont une petite forêt de jambons de belle taille.

— Oui, dit Jim, s'arrêtant à côté des jambons. Voilà qui devrait bien faire l'affaire. Où est le vin dont tu parlais ?

— Tout le long du mur, au bout, sir James, répondit Dick avec empressement. Dans les bouteilles — mais peut-être voudrez-vous goûter le vin que j'ai en tonneau, où le choix est plus important...

Il tâtonnait sur un rayonnage assez sombre — la cave n'était éclairée que par l'unique torche qu'il avait apportée. Il en tira une grosse outre de cuir sombre, munie d'une poignée de bois fixée par des bandes de métal. Elle avait l'air de contenir environ trois litres. Il la passa à Jim.

— Pourquoi ne pas goûter les divers vins — ils sont sur cette rangée, les bières à l'autre bout — pendant que je monte de la viande et des boissons à sir Brian et aux autres ? Je reviens dans un instant pour prendre ce que vous aurez choisi.

— Ne t'inquiète pas, l'ami, fit Jim. En fait, le mobilier, là-haut, ne convient guère à mon corps de dragon. Il est gênant pour moi de manger avec les humains, compte tenu de ma corpulence. Pourquoi ne prendrais-je pas mon repas ici, tout simplement ?

— Comme vous voudrez, sir James.

Dick remonta, laissant la torche qu'il avait apportée, fichée dans un support près des tonneaux de vin.

Jim se frotta les pattes de devant, regardant autour de lui...

Il s'éveilla avec la vague impression d'entendre une conversation près de lui. Deux hommes, semblait-il, discutaient à voix basse. Mais, de temps à autre, l'une ou l'autre de ces voix s'élevait, probablement un ton plus haut qu'on ne l'aurait voulu. Sans ouvrir les yeux, Jim identifia l'une d'elles comme appartenant à sir Brian ; l'autre trahissait l'aubergiste.

Il écouta, ne prêtant qu'une attention paresseuse à ce qu'il entendait. Il se sentait beaucoup trop bien pour se soucier de quoi que ce fût. Pour la première fois depuis qu'il s'était retrouvé dans ce corps de dragon, il avait l'estomac bien garni. Et il ne ressentait aucune envie de se restaurer à nouveau, malgré tout ce qui était à sa portée. Quant au vin, aucun dragon n'aurait pu rêver mieux. Et aucun effet secondaire ! Peut-être les dragons ignoraient-ils la gueule de bois... ?

Lentement, il reprenait conscience. À travers ses paupières filtrait davantage de lumière — il se souvint que la torche que Dick avait laissée avant de partir s'était éteinte avant qu'il ait fini de manger et de boire, mais son corps de dragon était tout à fait à l'aise dans l'obscurité. Et, en outre, il avait eu le temps de voir où se situait chaque chose dans la cave. Les deux voix étaient maintenant tout à fait perceptibles et, malgré lui et bien que les deux hommes souhaitent manifestement ne pas le déranger, il put suivre la conversation.

— ... Mais, sir Brian, disait tristement l'aubergiste, l'hospitalité est une chose, cependant...

— Peut-être l'archer vous a-t-il sauvé de cette petite bande de brigands, répondit sèchement Brian, mais si l'on doit chasser sir Hugh et si toi et ta famille, vous pouvez rester ici en toute sécurité, ce sera à sir James ici présent, tout autant qu'à moi-même que vous le devrez. Que répondras-tu à ma dame, une fois son château récupéré, quand elle apprendra que tu as marchandé un peu de nourriture à l'un de tes sauveurs ?

— Un peu ! (Jim pouvait imaginer la consternation de Dick.) Quarante-six de mes meilleurs jambons ! Un quart de tonneau de bordeaux et peut-être deux douzaines de bouteilles d'autres vins ! Encore trois repas comme celui-ci, sir Brian, et vous aurez devant vous un homme ruiné !

— Pas si fort ! Tu veux réveiller le bon chevalier avec tes jérémiades ? Honte à toi, maître aubergiste ! Cela fait deux jours que

je suis avec sir James et il n'avait encore rien mangé. Peut-être n'aurait-il plus besoin de se sustenter avant que le château ne soit repris. Mais, quoi qu'il en soit, je t'ai dit que je veillerais à ce que tu sois payé de tout ce qu'il t'aura coûté.

— Je sais, sir Brian, mais un aubergiste ne peut nourrir ses hôtes affamés de promesses au lieu de nourriture, en expliquant que la cave est vide. Il faut du temps pour emplir une cave de toutes ces choses que je possède — que je *possédais*. En fait, le seul jambon va devenir denrée rare sous mon toit jusqu'aux prochaines Pâques...

— Chut, te dis-je ! Viens par là !

La lumière de la torche et le bruit des pas s'éloignèrent ensemble.

Jim ouvrit les yeux dans l'obscurité totale. Et sa conscience se mit à travailler. Ce monde étrange, sa magie et ses Noires Puissances l'avaient quelque peu mise en sommeil. Mais elle se réveillait maintenant, avec une force renouvelée. Malgré toute son apparence féérique, c'était là un univers où l'on naissait, souffrait et mourait normalement — et où l'on était tué, également, comme cette pauvre enfant dans le village, avec ses mains coupées. Alors qu'il se trouvait dans son univers, il avait souhaité quitter l'époque moderne pour un Moyen Âge où les problèmes étaient plus concrets et réels. Il était maintenant confronté au concret et au réel, même si les règles étaient un peu différentes — et, loin d'apprécier, il se comportait comme s'il vivait dans une espèce de rêve où il n'aurait aucune responsabilité.

L'aubergiste avait en partie raison — plus qu'en partie, même : Jim avait fait preuve d'indélicatesse pour s'être simplement servi, et à satiété, de tout ce qui lui avait fait envie. Il s'agissait tout autant d'un acte de pillage que s'il était entré dans un supermarché, dans son monde, pour en ressortir avec cent vingt-six jambons de belle taille et vingt caisses de vin.

Et le fait que sir Brian ait pris la responsabilité de ce gargantuesque festin ne changeait rien à l'affaire. Pour commencer, Jim ignorait que le chevalier et lui étaient devenus assez proches pour que ce dernier s'engage en son nom. Jim dut bien s'avouer que si les circonstances avaient été inversées, lui, dans son monde du XX^e siècle, aurait probablement laissé quelqu'un qu'il connaissait depuis deux jours à peine se débrouiller tout seul...

Il eut soudain une inspiration. Certains des souvenirs de Gorbash semblaient survivre dans ce corps devenu le sien. Peut-être retrouverait-il le lieu où Gorbash conservait son magot ? Il pourrait alors payer lui-même Dick l'aubergiste et libérer sa conscience de ce sentiment d'obligation gênant à l'égard du chevalier.

Rasséréné, Jim se leva et, avec la sûreté des dragons dans l'obscurité, traversa la cave et remonta l'escalier de la cuisine. La pièce était vide à l'exception d'une solide bonne femme de l'âge de

l'aubergiste environ, qui lui fit une révérence en l'apercevant.

— Euh... salut, dit Jim.

— Bonjour, sir James, répondit la femme.

Jim se fraya un passage le long du couloir pour gagner la salle. Il se sentait honteux à l'idée de rencontrer l'aubergiste ou sir Brian, mais la salle était vide. Et la porte était de nouveau ouverte — pour aérer, tout simplement, se dit Jim, car les fenêtres de l'auberge n'étaient que des fentes, davantage conçues pour la défense que pour la lumière et la ventilation. Il s'arrêta sur le seuil et entendit les voix de sir Brian et de l'aubergiste, mais assez lointaines. Ils se trouvaient à l'écurie, à l'extrémité du bâtiment. Sir Brian s'inquiétait à l'évidence pour son destrier blanc qui avait été lui aussi légèrement blessé lors du combat au village.

Cela rappela à Jim ses propres blessures. Il n'y avait guère prêté attention la veille, mais elles le faisaient maintenant souffrir — pas sérieusement, mais comme on ressent une douzaine de coupures de rasoir sur le visage après s'être maladroitement taillé la barbe. Il fut soudain pris de l'envie de les lécher, et il découvrit qu'avec son cou souple et sa longue langue, il parvenait sans peine à atteindre n'importe quelle partie de son corps.

Une fois ses plaies nettoyées, elles le laissèrent en paix. Il se redressa, regarda autour de lui et découvrit Aragh assis à moins de dix pieds de lui, qui observait.

— Bonjour, dit Jim.

— Tout va bien, fit Aragh. Tu as passé toute la nuit là-dedans, non ?

— Éh bien, oui.

— À ta guise. Jamais on ne me verra dans une de ces boîtes.

— Tu n'es pas venu du tout ?

— Bien sûr que non, gronda le loup. C'est pour les humains, ces trucs. Voilà bien un de leurs aspects mollasse, même s'ils savent se tenir, comme ce chevalier et l'archer. Et il ne s'agit pas seulement du corps : ils sont aussi faibles d'esprit. Il leur faut dix ans pour se débrouiller tout seuls et ils ne s'en remettent jamais. Ils se souviennent qu'on les a dorlotés, nourris, surveillés ; et plus tard, quand ils en ont l'occasion, ils essaient de se replonger dans cet univers infantile. Même chose quand ils sont vieux. Je ne suis pas de ce bois, Gorbash ! Je connaîtrai mon premier signe de faiblesse quand on réussira à me couper la gorge !

Jim grimaça légèrement. Cette opinion sur la nature humaine, coïncidant avec ses propres réflexions sur sa conduite de la nuit, toucha plus d'un point sensible et le convainquit qu'il fallait répliquer.

— Tu as bien aimé que Danielle te gratte et te caresse sous les oreilles hier, dit-il.

— C'est *elle* qui l'a fait. Je ne lui avais rien *demandé*, répondit Aragh, bourru. Ah ! Attends qu'elle se rattrape avec toi !

— Qu'elle se rattrape avec moi ?

Aragh eut un de ses rires silencieux de loup.

— Je la connais. Tu vas pouvoir satisfaire tous tes fantasmes, Gorbash ! Maintenant tu as deux dames !

— Deux ? fit Jim. Je crois que tu imagines des choses...

— Tu verras par toi-même. Danielle se trouve là-bas au milieu des arbres avec cet archer.

Jim regarda dans la direction vers laquelle pointait le museau d'Aragh.

— Bonne chance ! bâilla celui-ci en s'allongeant au soleil, la tête sur les pattes de devant, les yeux clos.

Jim se dirigea vers le lieu indiqué par le loup. Il pénétra dans l'ombre des grands arbres et ne vit personne. Il tendit l'oreille et perçut un murmure de voix qu'il n'aurait pas entendu s'il avait été un homme. Cela émanait d'un peu plus loin. Avec l'impression d'être indiscret, il s'approcha rapidement et s'arrêta quand il les aperçut.

Ils se tenaient dans une petite clairière. L'herbe, sous leurs pieds, le soleil qui tombait sur eux, et les grands ormes tout autour constituaient un décor presque trop beau pour être vrai. Danielle, dans son pourpoint et justaucorps, avait l'air de sortir d'un livre de légendes ; et Dafydd, près d'elle, paraissait à peine moins imposant.

L'archer avait avec lui son arc et un carquois plein de longues flèches — Jim eut l'impression que ces deux instruments se trouvaient toujours à portée de main de Dafydd, même quand il dormait. Danielle, elle, avait laissé son arsenal ailleurs. Elle ne portait aucune arme hormis le couteau à sa ceinture qui, avec son fourreau de six pouces laissant présumer une lame d'égale longueur à peu près, n'était certainement pas négligeable.

— ... Après tout, disait-elle, vous n'êtes qu'un archer ordinaire.

— Pas ordinaire, madame, répondit doucement Dafydd, vous en ferez l'expérience.

Il se dressait à côté d'elle. Danielle était grande, mais Dafydd l'était plus encore. Jim ne s'était pas vraiment rendu compte de la taille du Gallois en le voyant assis à l'auberge. Grottwold aurait pu rivaliser avec lui, mais la taille mise à part, les deux hommes n'avaient rien de commun. Dafydd était long et souple comme son arc et ses épaules semblaient aussi larges que la porte de l'auberge. On aurait pu dire de son visage qu'il était « taillé au burin » — le nez droit, la mâchoire carrée, le regard assuré, mais sans cette lourde ossature qui était celle de Brian. Il avait la voix douce et musicale ; il ne se trompait pas en ce qui concernait ses qualités d'archer — ou autres. Ce n'était certes pas un homme ordinaire.

Jim, qui regardait, était totalement désarçonné par l'attitude de Danielle. Comment pouvait-elle préférer quelqu'un comme lui — si, toutefois, ce que disait Aragh était exact — à ce surhomme médiéval ? Pendant un instant, il avait complètement oublié qu'il se trouvait dans le corps d'un dragon et pas sous sa forme humaine habituelle.

— Vous comprenez très bien ce que je veux dire ! dit Danielle. Et puis, j'ai connu assez d'archers pour n'en plus vouloir de ma vie. En outre, pourquoi m'intéresserais-je à vous, archer ou autre ?

— Parce que je vous trouve très belle, madame, et que je ne me souviens pas d'avoir connu quelque chose de beau dans ma vie que je n'aie pas désiré ; et, l'ayant désiré, que je n'aie eu.

— Vraiment ? Je ne suis pas quelque colifichet à pendre à votre baudrier, messire archer ! Il se trouve que c'est moi qui décide de mes partenaires.

— Sans doute. Mais il n'y aura personne d'autre que moi tant que je vivrai — ainsi que vous le savez désormais.

— Hmph ! fit Danielle sans se laisser désarçonner. Je vais épouser un prince. Que pouvez-vous faire contre un prince ?

— Contre un prince, roi, empereur, Dieu ou diable — exactement ce que je ferai contre n'importe quelle créature, homme ou bête, qui se mettrait entre moi et la dame que je veux. L'un ou l'autre d'entre nous devra disparaître ; et il est peu vraisemblable que ce soit moi.

— Bien sûr que non, railla Danielle.

Elle se tourna et s'éloigna. Jim se tira de sa torpeur en se rendant compte qu'elle venait droit vers lui et qu'il allait être découvert dans un instant. Il ne lui restait plus qu'à jouer la surprise. Il s'avança, sortant d'entre les arbres.

— Ah, vous voici, sir James ! lança joyeusement Danielle. Avez-vous bien dormi ? Comment vont vos blessures ?

— Mes blessures ? demanda Jim, ravi qu'elle s'y intéresse. Elles se sont cicatrisées depuis que j'ai dormi comme une souche !

— Cher James ! J'ai attendu votre réveil pour que nous puissions parler un peu. Il y a bien des choses que j'aimerais savoir... Voulez-vous que nous allions nous promener, tous les deux seuls ?

— Volontiers, dit Jim.

Il était venu dans ce bois avec la ferme intention de remettre Danielle dans le droit chemin au cas où elle se forgerait des idées folles à son sujet. Mais là, devant elle, il sentait sa confiance ébranlée.

— Oh, bonjour, Dafydd, fit-il à l'intention de l'archer.

— Bonjour, sir James, répondit aimablement celui-ci.

Danielle avait déjà précédé Jim et le conduisait vers le bois, à l'endroit où la route qu'ils avaient prise pour arriver faisait un coude.

— Nous nous verrons plus tard, lança Jim à Dafydd par-dessus son épaule.

— Certainement, sir James.

Ils quittèrent la clairière. Danielle marchait devant, à travers les arbres. Bientôt elle ralentit.

— Quelque souvenir vous est-il revenu ? demanda-t-elle.

— Quelque souvenir ?

— Vous concernant, outre le fait que vous étiez le baron de Riveroak ?

— Éh bien... que pourrais-je être ? Je veux dire, je suis déjà baron...

— Allons, sir James, fit Danielle, agacée. Un gentilhomme n'a pas qu'un seul titre. Notre sire le duc n'est-il pas également comte de Piers, intendant des Marches de l'Est et bien d'autres choses encore ? Quant à notre sire le roi d'Angleterre, n'est-il pas aussi roi d'Aquitaine, duc de Bretagne, duc de Caraballa, prince de Tours, prince de l'Église, prince des Deux-Siciles... et j'en passe. Cette baronnie de Riveroak est probablement *la moindre* de vos distinctions ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Éh bien, parce que vous avez été ensorcelé ! répondit sèchement Danielle. Qui irait se soucier de jeter un sort à un simple baron ?

Elle se fit plus douce et lui tapota le bout du museau. À sa surprise, Jim trouva la caresse très agréable. Il se prit à souhaiter qu'elle recommence — et il ressentit comme un pincement de jalousie à l'égard d'Aragh.

— Allons ! Peu importe ! C'est l'enchantement qui vous empêche de vous souvenir. Êtes-vous bien sûr que vous ne souffrez pas ?

— Certain, assura Jim.

Elle parut sceptique.

— Nous parlions beaucoup magie avec les amis de mon père, en hiver. Il n'y avait rien d'autre à faire entre décembre et mars, une fois la neige arrivée. S'asseoir autour du feu et parler ! Bien sûr, personne ne savait rien mais tout le monde semblait croire que l'on ressent une violente douleur subite quand on change de forme. Vous voyez, comme lorsqu'on vous tranche la tête, avant qu'elle roule sur le sol et qu'on soit vraiment mort.

— Ce n'est pas ainsi que cela s'est passé pour moi.

— Vous avez probablement oublié — tout comme vous avez oublié que vous êtes prince.

— Que je suis prince ?

— Probablement, confirma Danielle, songeuse. Certes, peut-être étiez-vous roi ou empereur ; mais je crois que cela vous conviendrait moins bien que prince. De quoi aviez-vous l'air ?

— Éh bien... commença Jim avec une petite toux, gêné. J'étais environ de la taille de Brian, et à peu près de son poids. J'étais brun et j'avais les yeux verts. J'ai vingt-six ans...

— Oui, coupa Danielle. C'est le bon âge pour un prince. J'avais raison.

— Danielle... je n'étais pas prince. Il se trouve que je le sais. Je ne pourrais vous dire comment je le sais, mais vous pouvez me croire. Je vous en donne ma parole — *je sais* que je n'étais pas prince !

— Allons, allons, ne vous inquiétez pas. Ce n'est sans doute qu'un aspect du sortilège.

— Quoi donc ?

— De penser que vous n'étiez pas prince. Sans aucun doute, celui qui vous a ensorcelé ne voulait pas que vous vous rendiez compte de ce que vous êtes vraiment. N'en parlez plus pour l'instant si cela vous dérange. Sauriez-vous par hasard comment mettre fin à un enchantement ?

— Et comment ! Si je peux ramener Angela — ma dame —, je sortirai vite fait de ce corps de dragon.

— Éh bien, ce n'est donc pas difficile. Il vous suffit de rassembler vos compagnons, de vous rendre à la Tour Répugnante, de reprendre cette lady Angela et de la renvoyer d'où elle vient.

— Comment est-ce que vous...

— J'ai parlé à sir Brian. Combien de compagnons vous faut-il encore ?

— Je ne sais pas. Mais avez-vous pensé qu'une fois Angela libre, je repartirai avec elle ?

— Que vous repartirez avec elle... ?

— Je l'aime.

— Non, non. Vous verrez, ce n'est qu'un autre aspect du sort dont vous êtes victime. Quand vous ne serez plus ensorcelé, vous la verrez telle qu'elle est réellement et vous comprendrez que vous n'êtes nullement amoureux d'elle.

— Telle qu'elle est réellement ? répéta Jim, déconcerté. Écoutez, Danielle, *je sais* comment elle est réellement. Elle... Je... Cela fait maintenant un an et demi que nous nous connaissons très bien.

— C'est ce que vous fait croire l'enchantement. J'ai compris cela brusquement, hier soir. Si vous n'avez pu me dire si elle était plus belle que moi, c'était que la magie vous persuadait qu'elle *l'était*. Aucune femme, souligna Danielle, n'est aussi belle que moi. Mais je ne vous en veux pas de ne pas en être conscient pendant que vous êtes ainsi ensorcelé.

— Mais...

— Allons, sir James. Vous finirez bien par voir les faits en face. Regardez-moi et dites-moi que vous croyez vraiment que cette Angela est aussi belle que moi.

Jim s'arrêta, pour éviter de la heurter. Elle s'était retournée et le fixait droit dans les yeux à moins d'un pied de distance.

Sa gorge se serra. Elle avait raison, c'était bien là le pire. Pour autant qu'il aimât Angie, cette image de la perfection l'emporterait devant n'importe quel jury. Mais là n'était pas la question. C'était Angie qu'il voulait, et pas six pieds et cinq pouces de...

— Vous êtes d'une rare beauté, Danielle, se contraignit-il à dire, mais c'est à lady Angela que je m'intéresse. Même si vous parveniez à me convaincre que les choses sont différentes, je ne crois pas que vous réussiriez avec elle.

— Oh ? Hmmm, fit Danielle, ses doigts jouant avec le fourreau de son couteau, nous pourrions, elle et moi, régler cela entre nous le moment venu. Mais, sir James, n'est-il pas préférable de rentrer à l'auberge ? Les autres vont se poser des questions si vous restez seul avec moi trop longtemps.

— Vous avez raison, dit Jim.

Ils rebroussèrent chemin.

Ce ne fut qu'un peu plus loin qu'il se rendit compte qu'elle l'avait encore piégé. Qui donc irait se soucier qu'il passe son temps avec Danielle alors qu'il était toujours dans son corps de dragon ?

À leur arrivée à l'auberge, ils trouvèrent une table avec des bancs — comme pour un pique-nique — disposés dehors. Brian et Dafydd étaient assis devant des gobelets et une bouteille de vin. Aragh se tenait au pied de la table, la tête bien au-dessus du plateau.

— Sir James, dit Brian au moment où Jim et Danielle émergeaient du bois, venez vous joindre à nous. Il nous faut tirer des plans pour reprendre le château de ma dame.

Jim ressentit un léger pincement au creux de l'estomac. Il s'était douté que Brian avait l'intention bien arrêtée de chasser sir Hugh de Bois de Malencontri et de libérer Geronde, mais il ne s'était pas sérieusement inquiété de savoir ce que le chevalier pourrait faire. Maintenant qu'ils étaient sur le point de passer à l'action, il se souvint que le jeu était loin d'être égal en nombre. Les occupants du château étaient beaucoup plus nombreux. Cette différence d'effectifs ne l'aurait pas trop inquiété s'il n'avait su Brian décidé à intervenir coûte que coûte.

Il s'approcha de son pas lourd et s'assit au bout de la table, en face d'Aragh.

— Sir James, dit Brian. Oh, au fait, voudriez-vous un peu de vin ?

— Oui... Non, fit Jim, se souvenant de sa dette envers l'aubergiste.

— Très bien. Sir James, j'ai quelques mauvaises nouvelles pour nous. Le bon archer me dit qu'il ne voit aucune raison de se joindre à nous contre sir Hugh, car ses principes...

— Je laisse en paix qui me laisse en paix, voilà quel est mon principe, coupa Dafydd. Non pas que je ne vous souhaite pas de réussir, mais cette querelle n'est pas la mienne.

— De même, poursuivit Brian, messire Loup considère que cette affaire concernant ma dame et moi-même ne le regarde pas ; et il m’a rappelé que sa promesse de se joindre à nous ne valait que tant que nous avions affaire aux sandmirks.

— Oh !

— Dans ce cas, continua joyeusement Brian, c’est à nous deux qu’échoit l’honneur de reprendre le château à sir Hugh et ses hommes. Aussi avons-nous intérêt à élaborer un plan plein d’astuce.

— Éh bien, Gorbash, fit Aragh avec amertume, voilà ce que tu gagnes à te prendre pour un humain. Seuls des humains sont assez fous pour imaginer qu’ils vont prendre un château bourré d’ennemis alors qu’ils ne sont que deux et que ledit château est construit pour résister à une armée.

— Ce n’est certainement pas très sensé, sir Brian, il faut bien l’admettre, confirma Danielle qui se tenait près d’Aragh et le caressait derrière les oreilles.

— Sensé ou pas, répondit Brian, les muscles de sa mâchoire crispés, ma dame est retenue et je risque de la perdre. J’irai seul, si besoin est. Mais je crois pouvoir compter sur sir James.

— Il n’appartient pas à sir James de délivrer votre dame ! rétorqua Danielle. Son devoir est de se libérer de cet enchantement en tirant lady Angela de la Tour Répugnante. Il ferait mieux de *ne pas* risquer sa vie et de ne pas s’aventurer dans cette folle entreprise.

— Je ne force personne, dit Brian, son regard bleu scrutant tour à tour ses compagnons. Sir James, qu’en dites-vous ? Êtes-vous avec moi dans cette affaire, ou dois-je agir seul ?

Jim s’apprêtait à s’excuser. En attaquant le château avec l’assistance de Dafydd et d’Aragh, ils pouvaient avoir une chance de réussir. Sans eux, ce serait tout simplement suicidaire. Mieux valait exposer clairement la situation à Brian maintenant que d’avoir à se dérober plus tard.

Mais, curieusement, il ne put aligner trois mots. Jim n’était pas des plus braves — pas plus comme dragon qu’en tant qu’homme. D’un autre côté, il y avait Angie... et pour la secourir, Carolinus assurait qu’il aurait besoin de compagnons. S’il laissait tomber Brian, il ne pouvait espérer que celui-ci le suive à la Tour Répugnante. Par ailleurs, il y avait une telle détermination chez le chevalier qu’il se sentait poussé à l’aider, même si Brian et lui devaient se lancer seuls dans l’aventure.

— Éh bien, sir James... ? demanda Brian.

— Comptez sur moi, s’entendit répondre Jim.

Brian hocha la tête. Dafydd remplit son gobelet de vin et le leva vers Jim en un toast silencieux.

Danielle se tourna en fulminant vers l’archer.

— N'est-ce pas vous qui prétendiez pouvoir vous dresser contre prince, roi ou empereur avec la certitude que *vous* l'emporteriez !

Il la regarda, surpris.

— Ce n'est pas mon affaire, ainsi que je l'ai dit, répondit-il. Comment pouvez-vous comparer ce combat avec ce que je ferais pour vous ?

— Sir Brian a besoin d'aide ! Est-ce que sir James se retire et déclare que ce ne sont pas ses affaires ? Pas du tout ! Je me posais des questions sur votre courage en dépit de tous vos beaux discours. Je vois que j'avais raison de le faire.

Dafydd se rembrunit.

— Ah, dit-il, il ne faut pas parler ainsi. Mon courage vaut celui de n'importe qui — davantage même, je crois.

— Oh ?

Il la regarda, surpris de la tournure des événements.

— Vous allez me pousser dans cette aventure ? Je crois bien que c'est ce que vous voulez.

Il se tourna vers Brian.

— Je ne disais que la vérité. Cette lutte entre ce sir Hugh et vous ne me regarde en aucune manière. Et je n'ai pas plus l'habitude de me lancer au secours des damoiselles, dites-vous bien. Ces choses-là sont pour vous. Mais pour cette jeune femme qui est avec nous maintenant, vous pouvez compter sur moi.

— Voilà un homme brave ! commençait Brian quand Aragh l'interrompit :

— Vous avez des visiteurs, messire Chevalier. Tournez-vous et regardez.

Sortant d'entre les arbres, face à l'auberge, apparurent un grand nombre d'hommes, tous coiffés de chapeaux d'acier, en justaucorps bruns, verts ou roux et en vestes de cuir renforcées de solides plaques de métal, l'épée à la ceinture et de longs arcs et carquois à l'épaule.

— Ce n'est rien, sir Brian, dit Danielle. Ce n'est que Giles des Hautes-Plaines, mon père.

— Votre père ? répéta Brian en se tournant vivement pour lui jeter un regard soupçonneux.

— Certainement ! Je savais que vous auriez besoin d'aide, alors j'ai demandé à l'un des fils de Dick l'aubergiste de partir secrètement à cheval la nuit dernière pour aller le quérir. Je lui ai demandé de dire à mon père que vous seriez heureux de partager quelque butin que vous pourriez prendre à sir Hugh de Bois et à ses hommes à l'occasion de la reconquête du château.

Brian continua de la regarder un instant puis se tourna vers les arrivants qui se trouvaient déjà à mi-chemin de l'auberge, au milieu de la clairière. Lentement, il se leva. Dafydd en fit autant, désinvolte, la main sur son carquois. De son côté, Jim se redressa. Dick l'aubergiste apparut à la porte de l'auberge et sortit pour se joindre à eux. Seul Aragh demeura assis, riant.

L'homme qui arrivait en tête, maigre, la cinquantaine, avait des cheveux gris qui s'échappaient de son casque et une barbe poivre et sel. N'eût été son air d'autorité, il ne semblait guère différent de ceux qui le suivaient ; seule, l'arme à sa ceinture le différenciait. Ce n'était pas le glaive court, mais la longue épée que l'on maniait à deux mains, pareille à celle de sir Brian.

Il était parvenu au fossé qui entourait l'auberge, il franchit le pont et s'arrêta devant le chevalier.

— Je suis Giles des Hautes-Plaines, dit-il. Et voici mes libres frères et compagnons de la forêt. Je pense que vous êtes sir Brian Neville-Smythe ?

— En effet, répondit Brian, plutôt sèchement. Messire hors-la-loi, ce n'est pas moi qui vous ai invité.

— Je le sais bien. C'est ma fille qui m'a envoyé chercher.

Le visage de Giles, au-dessus de sa barbe, avait pris la couleur du vieux cuir et la peau était marquée de fines rides. Son regard quitta Brian un instant.

— Je te parlerai plus tard, fille, dit-il. Voyons, messire Chevalier, quelle affaire vous préoccupe-t-elle ? Si vous avez besoin d'aide, nous voici, moi et mes hommes, et le prix sera des plus raisonnables. Allons-nous nous asseoir et en discuter calmement, ou mes hommes et moi devons-nous faire demi-tour et repartir ?

Brian hésita une seconde.

— Dick, dit-il enfin, se tournant vers l'aubergiste, apporte un autre gobelet pour Giles des Hautes-Plaines et vois ce que désirent ses compagnons.

— De la bière, répondit Dick, lugubre. C'est tout ce qu'il me reste en quantité suffisante.

— Éh bien, de la bière, donc, dit Brian, irrité.

Il se rassit à la table. Giles s'installa à l'autre bout du banc où se trouvait Dafydd, regarda Aragh puis Jim avec curiosité.

— Le loup, je le connais, dit-il. De réputation du moins. Quant au dragon... Le message de ma fille disait que vous étiez un chevalier victime d'un enchantement ?

— C'est le bon sir James, expliqua Brian. L'archer, à côté de vous, est Dafydd ap. Quel est votre nom de famille, messire archer ?

— Hywel, dit Dafydd, prononçant son nom avec un accent gallois que Jim n'aurait jamais pu imiter. Je voyage en Angleterre pour apprendre aux Anglais que l'arc long, ainsi que le sang authentique de ceux qui en font le meilleur usage, ne sont que gallois ; et je vous informe aussi que je vais épouser votre fille, messire Giles.

— Certainement pas ! s'écria Danielle.

Un sourire éclaira le visage barbu de Giles.

— Si jamais vous obtenez son accord, dit-il à Dafydd, venez m'en parler. Peut-être faudra-t-il vous soucier non seulement de mon avis en la matière, mais aussi des intentions de quelques-uns des membres les plus jeunes de ma bande.

— Vous parlez bien, messire hors-la-loi, renchérit Brian tandis que Dick revenait avec des bouteilles et un autre gobelet pour Giles, suivi par ses deux serviteurs qui roulaient un fût dans la cour.

— Servez-vous de vos casques, l'entendirent-ils dire aux hommes de Giles qui s'approchaient. Je n'ai pas suffisamment de gobelets pour tous.

Giles retira son propre chapeau de fer et le jeta sur la table. Il emplit sa timbale à l'une des bouteilles et but longuement.

— Maintenant, messire Chevalier, l'ami gallois et maître loup, j'ai un peu entendu parler de vous tous...

Son regard se posa un instant sur l'arc à la longueur insolite appuyé contre la table à côté de Dafydd.

— ... mais pour gagner du temps, peut-être est-il préférable que vous me racontiez depuis le début ce qui se passe ici et qui est chacun de vous.

Ils s'exécutèrent en commençant par Jim. Puis Brian reprit le récit de sa rencontre avec Jim, Aragh continuant par la défaite des sandmirks, puis Danielle, Dafydd et l'aubergiste apportèrent d'autres précisions. Giles buvait et écoutait.

— Éh bien, mes amis, dit-il quand ils eurent terminé, j'ai peut-être amené mes compagnons ici pour rien, après tout. Le message de ma fille me laissait entendre que pour prendre ce château, il vous faudrait seulement quelques solides guerriers, mais vous faites une drôle d'équipe — soit dit sans offense — et je connais le château de Malvern, qui n'est pas une simple écurie que l'on peut enlever par un assaut et quelques coups. Mes compagnons sont de fins archers et ils savent faire usage de l'épée si besoin est, mais ce ne sont pas des soldats. Votre pardon à tous, mais comment diable pensiez-vous

prendre un arpent de murailles de pierre à une cinquantaine d'hommes en demi-armure et bien entraînés à se défendre ?

Brian se renfroigna.

— Je connais le château de Malvern dans ses moindres recoins, dit-il. Cinquante hommes, ça ne fait jamais plus de deux hommes à la fois au même endroit. Nous sommes là trois au moins — quatre si le loup s'était joint à nous — qui valons bien chacun deux des autres, n'importe où et n'importe quand.

— Je ne le nie pas, déclara Giles. Mais pour les valoir, il vous faudrait être dans le château. Aussi, pour commencer, par quelle magie avez-vous l'intention d'y pénétrer ?

— Malvern a sans doute de quoi soutenir un siège, dit Brian, mais nous sommes mieux achalandés ici. Sir Hugh a tenté de prendre cette auberge, sans succès — je suis convaincu qu'il savait y trouver grand choix de vins et de vivres. Je pensais me déguiser en Dick l'aubergiste et apporter un plein chariot de nourritures de choix au nouveau maître de Malvern en guise de gage de paix. Le loup se tiendrait à mes côtés, comme un chien de l'auberge, pour montrer les dents et défendre le chargement. Ensuite, une fois à l'intérieur, et en présence de sir Hugh, nous pourrions le tuer pour délivrer ma dame, retenue probablement dans ses appartements.

— Pourquoi pensez-vous que lady Geronde serait bouclée dans ses propres appartements ?

— Il est vraisemblable, répondit Brian avec une impatience manifestement mal contenue, que sir Hugh s'est installé dans les appartements du maître ; il n'y a guère que la chambre de ma dame, sous la terrasse, qui constitue un lieu sûr pour garder prisonnière quelqu'un de sa qualité. On sait que des hommes solides n'ont guère résisté plus de quelques jours dans les donjons. Malvern en compte deux et pas des plus agréables. N'importe où ailleurs, ses gens risqueraient de l'aider à s'enfuir, à moins qu'elle ne se donne la mort pour échapper à ses ravisseurs. En outre, il faut la protéger des hommes de sir Hugh, dont certains, comme vous ne l'ignorez pas, messire hors-la-loi, ne sont que des brutes bestiales qui ne se rendent plus compte des conséquences de leurs actes quand ils sont pris de boisson.

— D'accord, reconnut Giles. Poursuivez, sir Brian. Vous avez tué sir Hugh et ses gardes et vous avez pénétré dans la chambre de la dame. Et après ?

— Après, le bon sir James, qui attendait en planant, aperçoit notre signal au balcon de la chambre de ma dame. Il descend, l'emporte en un lieu sûr et va lever une force dans le pays pour reprendre le château. Reste au loup et à moi-même à s'échapper — si Dieu le veut.

— Dieu ! railla soudain Aragh. Votre Dieu, chevalier, pas le mien !

Si quelqu'un doit sauver Aragh, ce sera moi. Quand j'étais encore adolescent, et qu'une ourse adulte m'a brisé la patte avant droite et que je ne pouvais plus courir, est-ce le Dieu des humains qui m'a sauvé ? Non, ce fut moi, Aragh ! Je me suis dressé, j'ai combattu et j'ai planté mes dents dans la fourrure et dans la peau de la bête, jusqu'à la veine jugulaire. Et elle est morte et je suis vivant. Ainsi en a-t-il toujours été pour un loup anglais — ainsi en sera-t-il toujours. Gardez votre Dieu si vous le voulez, messire Chevalier, mais gardez-le pour vous seul !

Il s'arrêta, se lécha les babines d'un coup de sa langue rouge et bâilla minutieusement.

— Mais j'oubliais, continua-t-il. Je vous ai déjà dit que cette histoire de château ne me concernait guère.

— Et alors, que devient votre plan, sir Brian ? demanda Giles.

Brian se rembrunit.

— Maître hors-la-loi, je vais encore vous rappeler que ce n'est pas moi qui vous ai invité à venir ici, dit-il. Nous n'essayons pas de déterminer ce qu'il nous faut comme forces, mais la façon de faire avec ce que nous avons. Si le loup n'est pas là, le loup n'est pas là, un point, c'est tout.

— Comment... ? commença Giles. Non, avec tout le respect, sir Brian, je crois que mon déplacement a été...

— Un instant, père ! l'interrompit Danielle. C'est *moi* qui vous ai envoyé chercher.

Elle se tourna et regarda Aragh. Celui-ci ouvrit les mâchoires en un rire silencieux.

— Est-ce que tu me prenais pour un autre de ces archers fous d'amour ? grogna-t-il.

— Non... répondit Danielle. Je voyais en toi, Aragh, mon ami loup, qui jamais ne me décevrait, pas plus que je ne décevrais Aragh. Quand j'ai envoyé chercher mon père et ses hommes, il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'Aragh abandonnerait ses amis, mais puisqu'il l'a fait...

Elle se retourna vers la table.

— Je ne vaux peut-être pas deux hommes d'armes, sauf avec mon arc et de loin, dit-elle. Mais je puis être plus utile qu'un loup pour détourner l'attention au profit de sir Brian, et, grâce à l'effet de surprise, je pourrai même aider à tuer sir Hugh et à libérer Geronde. Une fois cela réalisé, bien sûr, il me sera peut-être impossible de recouvrer ma liberté en luttant, mais j'ai un avantage sur Aragh — comme sir Brian, je peux compter sur Dieu.

— Ma fille...

— Chut, père ! Je suis maître de mon existence, maintenant. Sir James, sir Brian, vous pouvez compter sur moi.

Elle revint à Aragh.

— Et tu peux dormir au soleil, lui dit-elle sèchement.

Aragh ouvrit la gueule, se lécha de nouveau les babines, referma ses mâchoires, se mit à geindre, ce qui surprit Jim.

— Oh, non ! dit Danielle, farouche. Tu as eu ta chance. Maintenant, je vais entrer dans ce château, et tu n'auras plus rien à y voir !

Aragh baissa la tête jusqu'à ce que son nez touche presque le sol. Il rampa vers Danielle et posa sa tête sur les genoux de la jeune femme.

Pendant un instant, elle se borna à le regarder, puis, se baissant, elle passa ses bras autour du cou de l'animal et serra sa tête contre elle.

— Ça va... ça va, lui dit-elle.

— Je n'aurais pas laissé Gorbash en difficulté, gronda le loup, sa voix étouffée par le justaucorps de Danielle. J'attendais simplement l'instant propice. À quoi serais-je bon si je ne pouvais tuer pour mes amis ?

— Ne t'inquiète pas, dit-elle en le caressant derrière les oreilles. Tout est réglé maintenant.

— Je m'arrangerai même pour que ce chevalier sorte sain et sauf, après.

— J'en suis convaincue, mais tu n'auras peut-être pas à le faire.

Elle leva les yeux et regarda son père.

— Maintenant que Giles des Hautes-Plaines sait qu'il aura trois solides alliés à l'intérieur, peut-être peut-il envisager d'intervenir avec ses hommes pour prendre le château ?

— Fille, insista Giles, ne t'occupe pas de cette affaire.

— Très juste, insista Aragh, relevant la tête, c'est *moi* qui y vais. Pas toi, Danielle !

— D'accord. Je ne pénétrerai pas dans le château. Si je peux agir de l'extérieur, vous ne m'empêcherez pas, père... ?

Giles remplit son gobelet et but, songeur.

— Mes hommes et moi ne serons guère utiles tant que nous ne serons pas à l'intérieur, dit-il. Si tu pouvais nous ouvrir la grille...

— Dès lors qu'il s'agit de reprendre le château, dit Brian, on peut convenir que je reste avec ma dame dans ses appartements pour la protéger, ce qui donne toute latitude d'agir à sir James. Il peut se poser quelque part à l'intérieur des murs et attirer l'attention. Pendant ce temps, le loup pourra se glisser, tuer les gardes et ouvrir la grille.

Il se tourna vers Aragh.

— Il y a un treuil à droite de la porte qui permet à un seul homme de lever la herse. En plantant vos dents dans la corde, vous devriez y arriver facilement. Ensuite, vous jetterez votre poids sur la porte de droite — attention, maître loup, celle de *droite*, pas de gauche — et vous devriez pouvoir l'entrebâiller suffisamment pour que les archers pénétrant dans le château.

— Très bien jusque-là, dit Giles. Mais la grille ne va pas demeurer ouverte plus d'un instant, je pense, même s'il faut une douzaine d'hommes pour venir à bout du loup. Et il nous faudra davantage qu'un instant, même en courant, pour traverser l'espace dégagé qui, je m'en souviens, s'étend autour du château de Malvern. Car, c'est par le couvert le plus proche que nous devons arriver, il n'y a pas de doute. Ils auront vraisemblablement posté des sentinelles aux créneaux contre quiconque pourrait tenter de se glisser sans être vu.

— Abattez d'abord les sentinelles, suggéra Dafydd.

Le Gallois était demeuré tellement silencieux que Jim avait oublié sa présence. Dans un seul élan, tous se tournèrent vers lui.

— Comment cela, maître Dafydd ? demanda ironiquement Giles. Avec pour seule cible la tête et les épaules dépassant des murailles, et à une distance de près d'un demi-mile ? Manifestement, vous n'avez pas vu le château de Malvern et le terrain sur lequel il est bâti.

— Moi, je peux le faire, déclara Dafydd.

Giles le regarda un long moment. Il se pencha peu à peu en avant pour scruter de plus près le visage calme de Dafydd.

— Par les Apôtres, dit-il doucement, je crois que vous ne plaisantez pas !

— Je sais ce que je suis capable de faire. Sans quoi, je ne le dirais pas.

— Faites-le... dit Giles, qui s'arrêta un instant avant de reprendre : Faites-le... et vous n'aurez plus rien à prouver quant à l'arc et aux hommes de Galles. Je ne connais nul homme vivant, ni aucun archer dans mes souvenirs, capable de tuer les hommes de garde à cette distance. Il y en aura trois, peut-être quatre, sur ce rempart au-dessus de l'entrée et il vous faudra les abattre presque en même temps, sans quoi le dernier à tomber donnera l'alarme.

— Cela ne pose aucun problème, déclara Dafydd. Passons à autre chose.

Giles hocha la tête.

— Puisque vous êtes sûr de vous, parfait.

Se tournant vers Brian, il reprit :

— Il reste d'autres détails dont il faut discuter, notamment du moment propice pour les surprendre. C'est sans conteste le crépuscule ou l'aube ; et l'aube est préférable, car cela nous laisse du temps devant nous. Au préalable, voyons quel sera notre butin à mes compagnons et moi-même. Les hommes de sir Hugh auront diverses armes et armures qui devront nous revenir. En outre, il n'est que juste que le château de Malvern paie rançon pour notre expédition — disons, une centaine de pièces d'argent.

— Si ma dame décide de vous récompenser quand elle sera libérée, dit Brian, libre à elle. Je n'ai ni autorité ni droit pour disposer de ce

qui appartient aux Chaney.

— Il n'y aura plus de Chaney si sir Orrin est mort chez les païens et si lady Geronde n'est pas secourue — et pour cela vous avez besoin de nous !

— Désolé, fit Brian.

— D'accord, dans ce cas... (les rides dues au soleil se firent plus marquées autour des yeux de Giles) laissez-nous sir Hugh pour en demander rançon. Il doit avoir de la famille ou des amis qui paieront pour son retour sain et sauf.

— Non ! s'exclama Brian. J'ai dit qu'il devait mourir et il mourra. Non seulement moi, mais le loup aussi, en avons décidé ainsi. Et Aragh est partie prenante dans cette affaire, tout autant que vous et vos hommes.

— Ne croyez pas le soustraire à mon courroux, maître hors-la-loi ! gronda Aragh.

— Mes compagnons ne se satisferont pas, pour risquer leur vie, d'un peu de métal et d'armes de guerre, dit Giles. Nous sommes une bande d'hommes libres et ils ne me suivront pas à ce prix, même si je le leur demande.

Brian et lui discutèrent quelque temps encore, sans trouver de solution.

— Écoutez, maître Giles, dit enfin Brian, je ne dispose pas personnellement de centaines de pièces d'argent à vous offrir, mais vous savez sans doute que je suis un homme qui paie ses dettes. Je vous donne ma parole de chevalier de parler en votre faveur à ma dame ; et elle n'est pas femme à ne pas récompenser un service. Si, toutefois, pour quelque raison, elle ne pouvait payer, je m'engage à vous régler moi-même, dès que j'aurai réuni la somme. Le diable m'emporte si je puis faire mieux !

Giles haussa les épaules.

— Je vais en parler à mes hommes.

Il se leva, quitta la table et alla réunir ses compagnons à quelque distance de là, suffisamment loin pour pouvoir parler librement.

— Ne vous inquiétez pas, sir Brian, dit tranquillement Danielle au chevalier. Ils seront d'accord.

De fait, en moins de quinze minutes, Giles revenait, prêt à en découdre. À son insu, Danielle sourit aux autres assis autour de la table.

— Voyons donc les détails, dit Giles qui se rassit. Sir Brian, vous pouvez difficilement porter épée et armure si vous conduisez le chariot de provisions au château. D'un autre côté, vous n'aurez pas grande latitude pour agir contre des soldats, sans parler de sir Hugh, si vous êtes sans défense. Comment introduire vos armes dans le château ? Peut-être sir James pourrait-il les emporter et les laisser

tomber près de vous — mais même alors, il vous faudrait le temps de vous harnacher, et dès lors que les hommes de sir Hugh auront vu un dragon vous les apporter...

— Une fois dans les lieux, avec seulement un ou deux hommes en armes pour garder sir Hugh, dit Brian, le loup et moi pourrions neutraliser nos adversaires et disposer de quelques minutes pendant lesquelles je pourrai m'équiper. Pour ce qui est de mon armure, je la cacherai dans le chariot, sous les provisions.

— Et si je suis là, gronda Aragh, personne ne viendra fouiller, je vous le promets.

Giles hocha la tête, lentement.

— Tout de même... dit-il à Brian, même si vous faites illusion et qu'on vous prenne pour l'aubergiste ou son second, sir Hugh et ses hommes auront peut-être quelques soupçons.

— Ah ! fit Dick qui se tenait devant la porte de son auberge.

Il se tourna et disparut à l'intérieur.

— Quelle mouche le pique ? demanda Giles.

— En fait, dit Brian, j'ai bien pensé que sir Hugh pourrait me soupçonner. J'ai une solution. Pour commencer, je me rendrai au château cet après-midi. Je m'approcherai des murailles autant que je le pourrai sans risques, en armure, considérant qu'il aura des arbalétriers sur les remparts, même s'il ne les a pas amenés avec lui ici ; et je le défierai de sortir et de régler cette affaire en combat singulier.

— Quelle imprudence ! coupa Giles. À en juger par la balafre sur votre visage, sir Brian, vous devriez vous montrer plus avisé. Pourquoi sir Hugh sortirait-il pour vous combattre, alors qu'il peut rester en toute sécurité à l'intérieur ?

— Exact ! dit Brian. Je compte que c'est bien ce qu'il fera.

— Mais vous n'aurez réussi qu'à l'avertir de votre présence au château de Malvern.

— Bien sûr ! Ainsi, quand il verra arriver le chariot de provisions que je conduirai, poursuivi par un chevalier en armure sur un destrier blanc, il sera d'autant plus disposé à ouvrir toutes grandes les portes à l'aubergiste.

— Et comment allez-vous orchestrer cette séquence... à moins de disposer de deux armures et d'un jumeau pour en porter une ? Pour ne rien dire de... Au fait, sir Brian, ce sir Hugh vous connaît-il de vue ?

— Il me connaît, fit Brian, lugubre.

— Et s'il se trouve aux créneaux quand vous arriverez avec le chariot ? Pensez-vous que de simples vêtements suffiront pour l'abuser ?

— Dick l'aubergiste possède une fausse barbe laissée là avec divers déguisements par des acteurs ambulants qui ne pouvaient payer leur

écot, expliqua Brian. Je la prendrai pour couvrir une grande partie de mon visage. J'ai une chance et puis, que diable, il me faut prendre des risques.

— Une barbe, répéta Giles, songeur. Je n'y avais pas pensé. Cet aubergiste est un homme précieux. Cela pourrait en effet marcher.

— Un homme avec une si vaste cave ! ironisa Brian.

Il tendit l'oreille vers la porte derrière lui.

— Tenez, dit-il, je crois que voilà la réponse à votre objection !

On entendit un bruit sourd à l'intérieur de l'auberge. Chacun se retourna pour voir une silhouette apparaître sur le seuil, un homme en armure complète, avec heaume et visière baissée, tenant dans une main gantée de mailles une masse d'armes.

— Par Dieu ! s'exclama Giles en retombant assis sur le banc avant de reprendre son gobelet et de boire une longue gorgée. (Tout comme les autres, à l'exception de Brian, il s'était dressé à la vue du personnage dans l'encadrement de la porte.) Il ne faut pas provoquer ainsi un vieil archer, maître aubergiste — si c'est vraiment toi dans ce costume. Tu risques fort de te retrouver percé d'une flèche avant d'être reconnu !

— C'est aussi ce que je me disais, déclara Dafydd.

— Votre pardon, sir James, madame et mes maîtres, tonna Dick dont la voix se répercuta à l'intérieur de son heaume. Ainsi que vient de le dire sir Brian, ma cave est vaste. Et dans une auberge on finit par entasser bien des choses laissées par divers hôtes en l'espace de deux vies — car mon père était aubergiste ici avant moi. Mais ne puis-je passer pour un chevalier, croyez-vous ? Notamment à cheval et vu de loin ?

— Hmmm, fit Giles qui se releva pour examiner l'aubergiste de plus près. Je ne te conseillerai pas de porter tout cet assortiment de métal dans une vraie bataille, maître aubergiste. Maintenant que j'y regarde de plus près, je vois que tu es protégé par différentes pièces dont aucune ne va comme le devrait une armure. Peux-tu lever ta main droite au-dessus de ta tête ?

Dick essaya. Le bras émit un grincement à mi-hauteur de l'épaule et se bloqua avec un bruit de verrou.

— Oui, renchérit Giles, c'est bien ce que je pensais. La braconnière, sur ce bras, est trop grande, et l'épaulière trop petite pour un homme de ta carrure. Mais, vu de loin... vu de loin et à cheval, cela peut passer.

— Parfait, dit vivement Brian. Donne-moi donc quelque chose à manger, Dick, et je me rendrai au château pour lancer mon défi à sir Hugh.

— Je vous accompagne, proposa Jim. Je voudrais que vous me montriez où vous souhaitez que je me pose à l'intérieur des murs.

— Je viens aussi, annonça Giles, avec cinq ou six de mes gars qui conduiront eux-mêmes six ou huit autres archers dans quelque coin du château quand nous serons à l'intérieur. Il nous faut tous aller voir Malvern de près pour dresser nos plans.

— Et moi, dit Dafydd, je vais jeter un coup d'œil à ces remparts

pour détecter où se tiennent les guetteurs.

— Il ne s'agit pas d'un pique-nique ! grommela Brian. Quelqu'un d'autre veut-il venir ? Vous, messire Loup ?

— Dans quel but ? répondit Aragh. J'entrerai avec vous et Gorbash ; et je resterai auprès de vous pour tuer tous ceux qui se présenteront jusqu'à ce que nous en ayons terminé. Ceci n'exige ni étude ni plan.

On servit le repas commandé par Brian, et une heure plus tard, tous ceux qui avaient annoncé leur intention de se rendre au château se retrouvèrent sous le couvert d'un épais bosquet de bouleaux, à regarder le terrain dégagé entourant Malvern. Brian, en armure et la lance en main, avança au pas sur son blanc destrier jusqu'à environ soixante ou quatre-vingts mètres de la grille du château. Là, il s'arrêta et se mit à interpeller les hommes qu'on apercevait au-dessus des créneaux et des remparts.

— En voilà un joli spectacle ! commenta l'un des hors-la-loi.

— C'est la coutume chez les chevaliers, Jack, lui répondit sèchement Giles.

— Vous ne vous étiez pas trompé, maître Giles, dit Dafydd, avec une main en visière sur les yeux pour regarder les gardes. Cela ne fait pas loin d'un demi de vos miles anglais. Mais à l'aube, le vent devrait tomber, et sans brise latérale, je ne pense pas avoir de mal pour occire jusqu'à six d'entre eux. Je repérerai le créneau le plus proche de chaque casque de fer que je verrai, puis j'abattrai d'abord un guetteur et attendrai que les autres viennent se rendre compte, ce qu'ils ne manqueront pas de faire en voyant leur camarade tomber mort. J'aurai planté cinq flèches dans le sol devant moi, et je les lancerai si vite l'une après l'autre que les cinq hommes qui regarderont mourront presque simultanément. Attention, le chevalier parle !

De fait, Brian commençait à lancer son défi. Un casque plus brillant que les autres était apparu sur le rempart et l'individu qui le portait répondit quelque chose. Brian parlait de nouveau. Comme il leur tournait le dos, ceux qui se trouvaient dans la forêt ne pouvaient entendre tout ce qu'il disait. Même Jim, avec son ouïe de dragon, ne perçut pas tout. Mais il s'agissait surtout d'injures et d'obscénités. Il était loin de penser que Brian pût user d'un langage aussi coloré.

— C'est sir Hugh qui intervient maintenant, annonça Giles en désignant une autre silhouette. Il s'agit sans aucun doute de sir Hugh, du fait de la hauteur du cimier et de la visière du heaume qui capte ainsi la lumière. C'est un grand bassinet pour chevaucher.

— Maître Giles, demanda Dafydd avec un regard en coin au hors-la-loi, serait-ce que vous avez vous-même porté un tel heaume et une telle armure ?

Giles se tourna un instant vers lui.

— Si par hasard vous appartenez un jour à la famille, vous pourrez me poser la question. Sans cela, je ne veux plus rien entendre de la sorte.

— Voilà les carreaux d'arbalète qui volent vers lui, maintenant, constata le hors-la-loi que Giles avait appelé Jack. Il ferait mieux de tourner bride. Voilà, il revient.

Brian avait fait faire demi-tour à son destrier et s'éloignait au galop.

— Est-ce que les carreaux d'arbalète peuvent percer son armure à cette distance ? demanda Jim, fasciné.

— Non, répondit Giles, mais ils peuvent estropier son cheval et c'est là une bête qui vaut bien vingt fermes. Ah, c'est raté...

Un essaim de ce qui ressemblait, à cette distance, à des allumettes sur le fond bleu du ciel s'abattit autour de Brian et de son destrier au galop. Jim se demanda bien comment Giles pouvait être certain que les traits allaient tous manquer leur cible, alors même que la plupart voltigeaient en l'air. Un œil exercé, sans doute, se dit-il. De fait, à peine avait-il fini de se poser la question que les projectiles tombaient soit derrière, soit à droite ou à gauche du cheval au galop.

— Et voilà ! dit Jack, crachant sur le sol. Messire Chevalier sera ici dans le bois avec nous avant qu'ils ne puissent réarmer leur engin. Avec deux de nos meilleurs hommes, et un peu de chance, le cheval n'aurait pas fait dix pas, pas plus que le chevalier.

Appuyé sur son grand arc, Dafydd lui jeta un regard en coin puis revint à Jack. Un instant, on put croire qu'il allait dire quelque chose, mais il reporta son attention sur sir Brian qui arrivait.

— Très bien, maître Gallois, fit doucement Giles qui avait observé le jeune homme. Moins de vivacité dans la langue indique plus de sagesse dans la tête.

Dafydd ne répondit pas.

Aussitôt après, Brian arrivait sous le couvert de la forêt et arrêta son destrier qui s'ébrouait. Il releva sa visière.

— J'ai presque cru qu'ils allaient faire une sortie derrière moi, mais non.

Il descendit de selle avec une surprenante légèreté si l'on considère le poids de métal qu'il portait sur lui.

— Vous vous êtes approché davantage de ces arbalètes que je ne l'aurais fait, dit Giles.

— Blanchard de Tours, là, est plus rapide que beaucoup ne pourraient le croire, répondit Brian avec une claque amicale sur l'encolure mouillée de sueur du cheval.

Il jeta un regard circulaire et demanda :

— Que pensez-vous de ce que vous avez vu ?

— À en juger par les têtes sur le rempart frontal, fit Giles, votre sir

Hugh dispose d'au moins cinquante hommes. Mais pas d'archers. Sans quoi, il les aurait utilisés contre vous et ses arbalétriers n'ont rien d'admirable. Dessinez-moi un plan du château, maintenant que nous l'avons devant les yeux ; ainsi je pourrai me faire une idée des lieux où mes hommes devront se rendre une fois à l'intérieur.

Brian tira sa dague de sa ceinture, ploya sa taille avec difficulté et se mit à dessiner sur le sol.

— Comme vous le voyez, Malvern est plus large que long. On distingue à peine le sommet du donjon, d'ici. Il est situé dans le coin gauche du rempart de derrière, sa partie supérieure s'élevant au-dessus des tours aux trois autres coins — qui ne sont que des tours de guet et des greniers. Les appartements du seigneur de Malvern se trouvent juste au-dessous de ce qui était le sommet originel, à l'époque où le château n'était pas plus élevé que les tours de guet. Le grand-père de ma dame a ajouté deux étages, de façon à offrir à sir Orrin et à son épouse des chambres séparées, avec une terrasse pour agrémenter le tout. Il a également construit le nouveau rempart qui surplombe la terrasse, avec une réserve de grosses pierres et de chaudrons pour faire bouillir l'huile destinée à qui tenterait d'escalader la muraille extérieure.

Il continua son dessin de la pointe de sa dague.

— Au-dessous et en avant du donjon, on bâtit à l'époque de sir Orrin, un grand hall en bois — les enceintes et les tours du château sont constituées de pierre, comme vous le voyez. Ce qui a comblé une bonne partie de l'ancienne cour. Le hall est relié au donjon, jusqu'à hauteur du premier étage, et servait à la fois de salle à manger et de casernement pour les nombreux hommes que sir Orrin ralliait autour de lui de temps à autre quand il partait pour la guerre. Des écuries de bois et des communs ont ensuite été juxtaposés. Tout cela peut brûler. Veillez donc à ce que les hommes de sir Hugh ne tentent pas d'y mettre le feu pour couvrir leur fuite, quand nous aurons pénétré et qu'ils verront que la bataille leur échappe. Une partie de vos hommes, maître hors-la-loi, devra s'assurer de chacune des tours, une autre prendra la cour et un détachement sera chargé d'envahir le donjon par le grand hall. Sir James et moi aurons accédé aux niveaux supérieurs du donjon quand vous et vos hommes franchirez la grille, si toutefois nous vivons toujours. Avez-vous des questions ?...

Dafydd, Giles et quelques autres des hors-la-loi que celui-ci avait amenés avec lui s'enquirent des distances et de la situation des pièces à l'intérieur du château. Quant à Jim, ce qu'il voulait, c'était jeter directement un coup d'œil derrière ces murailles. En volant assez haut, et tout droit, en un survol qui le mènerait tout près du château, il devrait pouvoir, avec sa vue perçante, avoir un excellent aperçu du plan général. Avec un peu de chance, les hommes de sir Hugh ne le

repéreraient même pas ; et, dans le cas contraire, ils pourraient le prendre pour un gros oiseau.

À supposer qu'ils voient en lui un dragon, ils n'auraient pas de raisons particulières de s'inquiéter. Il serait bon d'effectuer ce survol juste au crépuscule, à l'heure du repas du soir, où les gardes relâchent leur attention.

Il attendit donc que Brian en eût fini avec ses explications et que les autres soient rentrés à l'auberge. Il prit alors Brian à part et l'informa de ses intentions.

— Je veux surtout m'assurer de l'endroit où je devrai me poser, quand j'arriverai.

— La chambre principale de ma dame possède un balcon mais il est bien petit. La terrasse, au-dessus en est dépourvue, mais elle a de grandes fenêtres par lesquelles vous pourrez pénétrer directement.

Jim se sentit assailli par le doute.

— Je ne sais pas, dit-il, je ne possède pas une telle expérience du vol.

— Dans ce cas, fit Brian, il reste les remparts, le niveau supérieur ouvert du donjon. En fait, ce serait peut-être bien le meilleur endroit pour atterrir, puisqu'il n'y aura là qu'un garde et peut-être un des hommes de sir Hugh sur la terrasse. Ainsi, si vous parvenez à les tuer et à arriver jusqu'à l'étage où devrait être Geronde, vous vous retrouverez sain et sauf au sommet du donjon ; et au cas où quelque chose tournerait mal, vous pourriez l'enlever par la voie des airs.

En lui-même, Jim nourrissait quelques doutes sur sa capacité de transporter un adulte en vol. Certes, ses ailes pouvaient exercer pendant un court laps de temps une formidable pression sur l'air. Mais il était bien convaincu qu'il ne pourrait s'élever avec le poids supplémentaire d'une femme adulte ; et s'il ne pouvait le faire, jusqu'où pourrait-il tenir en l'air ? Pour sa sécurité, il devrait être capable d'arriver au moins jusqu'au bois, qui, selon les dires de Giles, se trouvait à un demi-mile de là. Mais il était inutile de semer le doute chez Brian. Le chevalier devait déjà tenir compte de suffisamment d'incertitudes, encore que Jim devait bien reconnaître que cela ne le troublait guère.

Une demi-heure plus tard, il survolait le château à quelque douze cents pieds d'altitude et son œil acéré ne vit même pas un seul garde qui levait le regard vers lui, pas plus qu'il ne décela la moindre anomalie par rapport aux explications de Brian concernant le château. Il inspecta le sommet crénelé du donjon et n'aperçut qu'un seul homme de garde. Tout était conforme.

Il alla tourner assez loin et revint se poser à l'auberge au moment où la nuit commençait à tomber. Il fut surpris de constater que la plupart des hors-la-loi — à l'exception de Giles et de quelques-uns de

ses lieutenants — dormaient déjà, apparemment aidés par la bière. Brian, qui n'avait bu qu'un peu de vin, somnolait aussi. De même que Danielle. Aragh avait disparu dans l'obscurité des bois et ne serait probablement pas de retour avant le matin. Même Dick l'aubergiste, avec la plupart des membres de sa famille et de ses gens, était endormi. Ne restait qu'une femme âgée qui servait du vin à Giles et de la bière à ses lieutenants.

Renfrogné, Jim alla s'installer dans la salle principale de l'auberge, glissa la tête sous son aile et se prépara à passer une nuit sans sommeil...

Il avait à peine fermé l'œil qu'il se réveilla au sein d'une activité bourdonnante. Dick, sa famille et ses gens s'agitaient tout autour de lui. Danielle pensait le cou d'Aragh — le loup avait réussi à se blesser pendant la nuit. Assis à une table, Giles dessinait en cinq exemplaires, sur de minces morceaux de cuir, des plans du château destinés à ses lieutenants ; et Dafydd, avec une concentration indiquant qu'il n'apprécierait pas qu'on le dérange, pesait sur une balance, l'une après l'autre, une demi-douzaine de ses flèches avant d'en tailler légèrement mais méticuleusement l'empennage. À quelques pas de là, Brian dévorait un énorme petit déjeuner de lard fumé, de pain et de bœuf froid, accompagné de plusieurs bouteilles de vin.

Dehors, il faisait encore nuit. On n'en était pas même encore aux premières lueurs de l'aube. Jim se dit qu'il devait être environ 4 heures du matin.

Il jeta un regard d'envie sur Brian. Comment pouvait-on faire montre d'un tel appétit avant le lever du soleil, par un jour où l'on pourrait bien rendre l'âme ?

— Ah, sir James, dit Brian, levant son gobelet. Voulez-vous un peu de vin ?

Jim décida qu'il le méritait bien, malgré sa dette envers l'aubergiste.

— Volontiers, répondit-il.

Brian déboucha une autre bouteille et la lui passa. Jim la prit dans une de ses pattes griffues et la porta à sa gueule, ne faisant qu'une gorgée de son contenu.

— Merci !

— Dick ! cria Brian. Du vin pour sir James !

Dick l'aubergiste arriva, se tordant les mains.

— Messire Chevalier, s'il vous plaît, pas un nouveau quart de tonneau de bordeaux...

— Allons donc ! dit Brian. Bien sûr que non ! Simplement quelques douzaines de bouteilles ou leur équivalent. Juste de quoi humecter le

gosier d'un bon chevalier.

— Oh, dans ce cas... bien sûr... bien sûr...

Dick quitta la salle en hâte. Jim l'entendit qui lançait un ordre à l'un de ses serviteurs.

Ce ne furent pas quelques douzaines de bouteilles qui apparurent quelques minutes plus tard, mais un petit fût ne contenant guère plus d'une quarantaine de litres d'un vin excellent bien que de seconde qualité. Mais le fût était plein et Jim, avec une pensée émue pour les grandes années dégustées dans la cave, l'avalait avec philosophie. Après tout, même un dragon ne pouvait avoir le meilleur tout le temps.

Il s'assit avec Brian et observa le remue-ménage autour de lui. Chacun était très occupé. On affûtait des armes, on apportait des réparations de dernière minute aux équipements, on regardait les cartes, on vérifiait les directions et les ordres. En revanche, on n'entendait guère de ces joyeuses blagues et injures qui avaient constitué l'essentiel des échanges verbaux, notamment entre les hors-la-loi, la veille. Là, chacun était sérieux. Partout, des torches fumaient et brillaient. On allait et venait, courant presque, chacun plongé dans une tâche qui ne souffrait pas d'interruption. Giles, en grande conversation avec ses lieutenants, était inabordable. Aragh, maintenant soigné, sortit ; nulle part on ne voyait Danielle. Dick et ses hommes étaient comme un capitaine et son équipage luttant contre un ouragan. Finalement, même Brian abandonna ses bouteilles et suggéra amicalement que Jim aille se promener, car il était temps pour lui d'aller voir Blanchard et ses armes...

Jim suivit le conseil et quitta l'auberge pour la fraîcheur et l'obscurité de l'extérieur avant l'aube. Il se sentait bien seul et gauche, comme étranger à toute cette agitation, et il en conçut une espèce de mélancolie, renforcée encore par le vin qu'il venait de boire. Il ne se sentait pas vraiment de regrets pour son propre monde — curieusement, malgré toutes ses dures réalités médiévales, il se rendait compte qu'il aimait bien celui où il avait été propulsé, mais il regrettait de ne pouvoir se lier avec personne, de n'être qu'une âme errante.

De nouveau, il regarda autour de lui à la recherche d'Aragh et se souvint d'avoir vu le loup quitter l'auberge immédiatement après que Danielle l'eut pansé. Mais rien ne lui indiquait que le loup pouvait se trouver dans les environs. Jim renonça et s'assit tout seul dans l'obscurité, sensible au bruit, aux odeurs et à la lumière de l'auberge. Autour, la nuit était toujours aussi dense. Le ciel, lourdement couvert, laissait transparaître de temps à autre la lumière laiteuse de la lune, à l'ouest. Bientôt, elle allait se coucher et ne subsisterait plus que la moindre lueur.

Jim pourrait bien être mort à la fin de la journée qui allait

commencer. Cette pensée n'éveilla en lui aucune peur particulière, mais accrut encore son sentiment de mélancolie. Certes, il pourrait peut-être s'en tirer avec quelques écorchures, comme lors de la bataille dans le village, mais il pouvait aussi être sérieusement blessé ou même tué. Et dans ce cas, il mourrait ici, loin de tout ce à quoi il s'était toujours identifié. Personne ne saurait jamais qu'il était mort. Même Angie, à supposer qu'elle ait survécu à la Tour Répugnante et aux Noires Puissances dont avait parlé Carolinus, ne saurait probablement jamais ce qui lui était arrivé. Peut-être même ne lui manquerait-il pas...

Il s'abandonnait presque voluptueusement à cette rêverie mélancolique quand il se rendit compte qu'il n'était plus assis par terre, mais couché, sur le point de se rouler sur le dos, ailes étendues, sur un sol rugueux. Lui revinrent les paroles de Danielle : « Ne vous roulez pas dans la terre, sir James ! »

Il s'était demandé, sur l'instant, pourquoi il irait se rouler par terre. Maintenant, il comprenait. La pensée de ses coupures avait réveillé son subconscient. Le lendemain du jour où il avait été blessé, il avait ressenti des démangeaisons, comme celles de petites coupures de rasoir, mais il avait été capable de les négliger et elles lui étaient sorties de l'esprit. Maintenant qu'elles cicatrisaient, apparaissait dans le même temps une sensation nouvelle de démangeaison. Pour se gratter de façon satisfaisante, il s'apprêtait à se frotter sur le sol, mais cela rouvrirait aussi les plaies et les infecterait.

Il se redressa. Danielle avait raison, bien sûr. Et le pire, c'était que maintenant qu'il avait ressenti les premières atteintes, cela le démangeait encore plus, au point de le rendre furieux. Il se contraignit à se redresser sur ses pattes. Si Brian pouvait rester sans broncher avec un bourdon qui tournoyait dans son casque, lui devait être capable de faire fi d'une légère démangeaison.

Debout maintenant, il pouvait sentir l'arrivée du jour, non pas une odeur précise, mais une espèce d'humidité générale, une fraîcheur nouvelle dans la brise nocturne qui soufflait dans sa direction. Ses oreilles captèrent un léger bruit de pattes sur le sol et soudain Aragh fut devant lui.

— Ils sont tous réveillés, là-dedans ? grogna doucement le loup. Il est l'heure d'y aller !

— Je vais le leur dire.

Jim se tourna vers la porte de l'auberge, mais juste à cet instant elle s'ouvrit et Giles passa la tête.

— Sir James ? demanda-t-il à voix basse. Avez-vous vu le loup ?

— Il l'a vu, répondit vivement Aragh. Je suis ici. Et pourquoi chuchotez-vous, messire hors-la-loi ?

Giles rentra la tête et referma la porte sans répondre. En fait, il

n'avait pas chuchoté. Il avait seulement baissé la voix — tout comme Aragh un instant plus tôt. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit de nouveau et Giles et ses lieutenants sortirent, suivis par Danielle.

— Dick l'aubergiste va revêtir son armure et harnacher les chevaux, dit-elle à son père. Ses hommes ont déjà chargé le chariot. Sir Brian est encore avec lui, aux écuries.

— Très bien. Jack, veux-tu aller dire au chevalier que nous sommes prêts à partir ? Et vous autres, allez rassembler vos hommes.

Jack partit le long de l'auberge en direction de l'écurie ; les autres lieutenants s'avancèrent dans l'obscurité, vers l'endroit où les hommes avaient établi leur camp.

Quinze minutes plus tard, ils étaient en marche, Brian monté sur Blanchard, Giles sur l'un des chevaux de l'auberge, d'un curieux gris-blanc dans la pénombre, et Jim à pied, devant les autres. Derrière eux, arrivaient Dafydd et Danielle, suivis par le chariot conduit par Dick et par le gros des hors-la-loi. Aragh s'était fondu dans l'obscurité de la forêt dès leur premier mouvement, grondant qu'il les retrouverait à l'orée du bois, face au château.

Le jour s'annonçait alors qu'ils avançaient. Ils avaient quitté l'auberge une bonne heure avant le lever du soleil mais tandis qu'ils progressaient, le sommet des arbres les plus hauts commençait à émerger de l'obscurité sous le ciel qui s'éclairait au-dessus. Dans le même temps, le vent léger tombait, ainsi que l'avait prédit Dafydd, et la brume qui couvrait le sol de la forêt devenait visible ; c'était un paysage de blanc, de noir et de gris qu'ils traversaient — une terre faite pour les esprits et les démons de la nuit. Dans la pénombre du jour qui se levait, la terre sous le pied était une étendue sombre et la brume un fantomatique manteau qui s'élevait à deux fois la hauteur d'un homme, dans les arbres, de sorte que demeurait caché tout ce qui se trouvait alentour. Même le ciel qui s'éclairait progressivement était voilé d'épais nuages froids.

Ils progressaient en parlant peu, la brume, les nuages et l'obscurité contribuant à étouffer toutes velléités. Le chariot, les armes et les armures faisaient des bruits de ferraille. Les sabots des chevaux tombaient sourdement dans la terre. Les hommes haletaient et leur souffle — comme celui de Jim — s'échappait, aussi blanc que la brume, dans l'air froid et humide. Peu à peu, le jour s'installa et le brouillard commença à s'estomper ; et presque avant que Jim s'en rende compte, ils atteignirent la lisière du bois s'ouvrant sur la plaine où se dressait le château de Malvern. Les dernières volutes de brume s'étraient encore sur la rase campagne, et le sommet des murailles, les tours et les parties supérieures du château en émergeaient, comme à demi noyés sous la mer. Soudain, alors qu'ils s'arrêtaient, les premiers rayons du soleil levant vinrent filtrer à travers le sommet des arbres.

Lentement, la plaine devint visible, chaque détail se détachant, jusqu'aux pierres constituant la base des murailles.

Jim regarda de nouveau le ciel. La lourde couverture de nuages commençait à se déchirer par endroits sous le vent d'altitude, bien que l'air demeurât immobile au niveau du sol. Il subsistait cependant suffisamment de nuages bas, et pour la première fois, Jim se rendit compte qu'il ne pourrait peut-être pas s'élever très haut pour approcher le château. S'il lui fallait arriver par la voie des airs au sommet du donjon dans la demi-heure qui allait suivre, il allait lui falloir voler à guère plus d'une centaine de pieds ; et il serait impossible à ceux qui montaient la garde sur les remparts et les tours de ne pas voir qu'un dragon approchait — ni vers où il se dirigeait.

— Parfait ! lança Brian joyeusement et à haute voix. Tout le monde est là ? Et messire Loup ?

— Inquiétez-vous de vous-même, messire Chevalier, répondit la voix d'Aragh. Je suis ici depuis assez longtemps pour tuer vingt moutons.

— Très bien. Préparez-vous, dans ce cas. Maître Giles, vous savez ce que vos hommes ont à faire. N'oubliez pas votre travail d'archer. Je connais mon rôle. Occupez-vous des autres ainsi que du Gallois. Sir James, Dick, le loup... venez avec moi par ici.

L'expédition se scinda en deux groupes.

Dafydd, seul à quelques mètres de là, sortait soigneusement l'une après l'autre de leur enveloppe de tissu les flèches sur lesquelles Jim l'avait vu travailler à l'auberge. Il les prit délicatement, en planta six devant lui dans la terre et glissa les deux autres dans son carquois. Dick descendit du cheval qu'il avait monté jusque-là ; et maintenant que Jim voyait clairement celui-ci dans la lumière du jour, il remarqua que l'animal, un bai clair, avait été libéralement poudré de farine ou de quelque autre substance blanche pour le rendre à peu près aussi clair que Blanchard. Brian descendait maintenant de son propre destrier et s'employait à passer, sur le plus petit cheval blanchi, les plaques d'armure qui protégeaient d'habitude son palefroi.

— Tel cavalier, telle monture, observa-t-il. Toi et ta jument avez l'un et l'autre une armure inadaptée, Dick. Le chanfrein est trop large pour la tête, la crinière trop longue pour le cou. Mais elle peut les porter quelque temps sans trop de mal. Le pétrel est également trop large pour le poitrail, mais on peut le laisser pendre. Par ailleurs, je peux resserrer les épaulières et elles iront presque aussi bien qu'à Blanchard.

— Elles ne tomberont cependant pas bien, observa Danielle. Et la couleur de ce cheval ne convient pas. Je ne vois pas pourquoi vous ne laissez pas tout simplement l'aubergiste prendre *votre* monture.

Brian fronça les sourcils.

— Ne m'imposez pas cela, madame, dit joyeusement Dick du plus profond de son heaume. J'ai déjà conduit de tels chevaux à l'écurie. Je peux monter la plupart des bêtes mais je ne monterai pas Blanchard, pas pour cent livres d'argent. Non seulement il ne supporterait pas un instant quelqu'un d'autre que son maître, mais quand il m'aurait jeté à

bas, il ne s'en satisferait pas. Il viendrait sur moi des dents et des sabots, comme il a été entraîné à le faire, jusqu'à ce qu'il m'ait tué ou que je parvienne à fuir.

— Tout à fait exact, fit Giles. Le chevalier sait ce qu'il fait, Danielle. Et d'abord, cesse de vouloir donner des conseils à tout le monde. Des chevaux tels que Blanchard ne vaudraient pas la rançon d'un duc si on pouvait les trouver dans la première ferme venue. Je gagerais que sir Brian a dû payer celui-ci à sa valeur.

— Tout mon héritage, grogna sir Brian, occupé à boucler les courroies du second cheval. L'armure est celle de mon père ; sinon tout ce que j'ai recueilli a servi à payer Blanchard. Jamais je n'ai conclu meilleur marché. Il est prêt à affronter lance, hache, masse d'armes ou épée, et à me défendre contre homme ou bête si je tombe. Je peux le conduire avec mes seuls genoux tandis que j'ai en main bouclier et arme. Quant au poids qu'il peut supporter et à la puissance, il y a peu d'autres chevaux qui puissent l'égaliser.

Il regarda l'aubergiste.

— Sans vouloir vous faire offense, ami Dick, lui dit-il, mais même si Blanchard acceptait de vous prendre, je ne le permettrais pas. Je suis son seul maître.

— Ne craignez rien, sir Brian. Je me sens beaucoup mieux sur Bess, ici, de toute façon, fit Dick qui hésita avant d'ajouter : Mais ne porterez-vous pas au moins une cotte de mailles sous votre chemise ?

— Une cotte de mailles seule ne suffirait pas, en tout état de cause, si je tombe sur sir Hugh en armure complète. C'est un fils de putain, mais il sait se battre. Et si l'un de ses hommes songeait à me fouiller et découvrir la supercherie, il donnerait l'alarme aussitôt. Non, mieux vaut prendre le risque et m'habiller plus tard.

— Vous ne faites pas un aubergiste très convenable, non plus, lui fit observer Danielle.

Il y avait au moins cela de vrai, se dit Jim. Brian était vêtu de chausses de cuir serrées, avec ceinture et poignard dans son fourreau, qui avaient appartenu à l'origine au fils de Dick, d'une ample chemise grise et d'une épaisse et disgracieuse houppelande. Mais l'ennui, c'était la façon dont Brian portait l'ensemble. Jim avait d'abord remarqué chez le chevalier, à leur rencontre, le regard perçant de ses yeux bleus, son port bien droit dû à l'habitude de vivre en selle, ainsi que son menton agressif. Sa prestance le trahissait en dépit des humbles vêtements qui l'habillaient maintenant.

— J'ai la barbe, là, fit Dick, tirant le postiche du chariot. Elle n'est pas exactement de la couleur de vos cheveux, sir Brian, mais il n'est pas rare qu'un brun ait une barbe tirant sur le roux. Ces fils doivent passer par-dessus la tête, sous vos cheveux... et ne manquez pas de vous coiffer... Laissez-moi vous aider, sir Brian...

Ensemble, ils appliquèrent la barbe. De fait, cet attirail était loin de constituer un déguisement idéal pour le chevalier, lui donnant un air mal tenu et canaille.

— Vous pourriez essayer de loucher un peu, conseilla Danielle.

— Comme cela ? demanda Brian qui essaya sans grand succès. Je ne suis pas un pantin, savez-vous, ajouta-t-il. Laissez tomber ! Ou je duperai sir Hugh et ses hommes, sinon à la grâce de Dieu !

Il grimpa sur le siège du chariot et prit les rênes des deux chevaux.

— Prêt ? demanda-t-il.

— Prêt, sir Brian, répondit Dick, déjà monté sur sa Bess blanchie et en armure.

— Laisse-moi une bonne avance, pour qu'ils ne te voient pas retenant Bess qui voudra me rattraper.

— Bien, sir Brian.

— Et vous, Giles, n'oubliez pas de laisser des hommes à l'entrée. À supposer que sir Hugh commence par regarder par la fenêtre de sa chambre et qu'il voie qu'on se bat à l'intérieur, il passera d'abord son armure avant toute chose. Quand il paraîtra, tout accoutré, assurez-vous seulement que les hommes qui se trouvent à l'entrée se tiennent à l'écart et l'empêchent de prendre un cheval, jusqu'à ce que je...

— Ou moi, coupa Aragh.

Brian lui jeta un regard irrité.

— Messire Loup, dit-il, que pourriez-vous faire à un homme en armure complète ?

Aragh gronda doucement et bondit pour s'installer dans le chariot.

— Messire Chevalier, répondit-il, peut-être verrez-vous par vous-même un jour.

— Quoi qu'il en soit, reprit Brian, revenant à Giles, gardez la grille et empêchez sir Hugh de sauter à cheval !

— Ne craignez rien, sir Brian, j'ai quelque habitude de ce genre de choses.

— Sans doute. Mais mieux vaut le redire pour s'en assurer, dit Brian qui secoua les rênes pour faire avancer les chevaux du chariot. Et maintenant, ajouta-t-il, pour Dieu et ma dame !

Et il sortit du bois.

Sur toute la petite plaine entourant le château, la brume avait maintenant complètement disparu et les grises murailles étaient réchauffées par le soleil qui se levait. Brian fouetta les chevaux pour les mettre au trot puis au galop sur la route menant à la grille du château.

— Pas encore, maître aubergiste ! Pas encore... *Maintenant !* lança Giles.

Dick fit partir Bess, émergeant des arbres dans un bruit de ferraille et au petit galop.

Giles jeta un regard à Jim.

— Oui, dit Jim, il faudrait peut-être que je me mette en route.

Il brûlait de rester pour voir si les grilles du château allaient s'ouvrir devant Brian et Aragh et si Dick allait pouvoir faire demi-tour et rentrer sain et sauf. Mais il devait s'envoler dans la direction opposée pour approcher le château sous un angle et à une altitude où il ne serait pas immédiatement repéré.

Il se tourna donc et courut sur une certaine distance dans le bois avant de s'élever et de grimper juste au-dessus de la cime des arbres. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit qu'il se trouvait maintenant assez loin du château pour que les arbres le dissimulent aux gardes sur les remparts. Il se mit à décrire un grand cercle vers l'arrière de Malvern.

Hâtivement, il suivit un premier courant thermique. Il se laissa porter et fut bientôt juste sous la couverture nuageuse qui demeurerait intacte ici, mais qui laissait voir quelques ouvertures vers le nord et l'ouest. Pris d'une impulsion, il décida de traverser les nuages et de voir s'il était possible de monter plus avant.

Il y parvint, bien qu'il eût à grimper jusqu'à près de douze cents pieds. Une fois au-dessus des nuages, il se dirigea droit sur le château, cherchant un trou dans les masses blanches pour s'orienter. Il en repéra un et descendit, découvrant à la fois la plaine et Malvern. Il ne vit ni chariot ni silhouette en armure, mais une flaque de soleil sur le sol à l'ouest du château.

Il tourna la tête, essayant de localiser une autre ouverture, la trouva, pas très loin. Il y plongea et discerna le château, reconnaissant le toit du donjon. Il se tenait à environ trois quarts de miles de distance et à mille pieds au-dessus. Il effectua un piqué à travers les nuages, directement au-dessus du château.

Pendant un long moment, il demeura enveloppé dans la brume et aveuglé. Et soudain, le ciel se dégagea, le château fut juste au-dessous de lui. Il replia ses ailes et tomba comme une pierre catapultée, décrivant une courbe vers sa cible. Au dernier moment, il redressa et, dans un battement d'ailes, se posa sur le toit du donjon.

Il n'y avait là qu'un seul garde. L'homme, bouche bée, tourna les talons et disparut dans l'escalier conduisant sur la terrasse, au-dessous. Jim s'engouffra derrière lui et évita son épée juste à temps. Instinctivement, il frappa d'une aile puissante le soldat et le projeta contre le mur au pied duquel il s'écroula, immobile.

Le sang de dragon de Jim se mit à bouillir !

Il entendit plus bas le bruit de l'acier heurtant l'acier et dégringola les marches pour apercevoir une grande jeune femme mince vêtue de blanc qui, une courte pique à la main, faisait face à une porte ouverte. Il passa près d'elle et elle lui lança quelque chose qu'il ne put

comprendre, tout en essayant de le frapper de sa pique. Mais, dans le même temps, il franchissait la porte et se retrouvait dans un couloir où Brian, les pièces de son armure à ses pieds, tenait en respect trois hommes au bout de son épée.

Jim fonça au milieu des trois adversaires qui s'écroulèrent.

— Merci ! lança Brian. Tenez le bas de l'escalier, voulez-vous, sir James ? Et aidez le loup si besoin est. En ce moment, ou bien il a ouvert la grille, ou bien ils l'ont tué. Dites-moi ce qu'il en est — si vous le pouvez.

Tout en s'ébrouant, dardant sa langue entre ses mâchoires, les ailes à demi relevées, Jim se précipita au bas des marches. Il tomba dans un grand hall plongé dans la pénombre, divisé par des rideaux au-delà desquels s'entendaient des bruits de bataille et des cris. À sa gauche, une porte sur l'extérieur. Il la franchit.

Au-delà d'un mur de rondins patinés par les intempéries, il découvrit une cour intérieure et les grilles du château, dont l'une était en partie ouverte. Deux batailles se déroulaient là : l'une près de boxes ouverts où attendaient des chevaux. Cinq hommes de Giles livraient combat à l'épée contre des soldats de sir Hugh. Le long de la grille, près d'une douzaine de guerriers en demi-cercle coïnciaient Aragh contre la muraille. Aucun d'eux ne se montrait trop empressé pour l'approcher, mais tous essayaient, par des feintes et des moulinets de leurs épées, de retenir son attention assez longtemps pour qu'un autre lui porte un coup.

— ARAGH ! hurla Jim de toute la puissance de sa voix de dragon.

Il plongea dans le tas, se mesura contre quatre hommes, tandis qu'Aragh en tuait trois autres et que le reste s'enfuyait.

— Où est Giles ? demanda Jim au loup, tout en se débarrassant de ses derniers adversaires.

— Dans la grande salle, la dernière fois que je l'ai vu.

— Sir Hugh ?

— Pas vu.

— Il n'est pas dans le donjon ! dit Jim. J'en viens. Brian est en train de passer son armure. Je vais voir dans le reste du château.

D'un seul coup d'ailes, il s'éleva et se posa sur les remparts. Sur sa droite et sur sa gauche, il découvrit les corps de plusieurs soldats la poitrine percée d'une seule flèche. Hormis ces morts, il n'y avait personne d'autre sur les remparts.

Jim se demanda où pouvait bien être Dafydd. Toujours dans la forêt ? Ou avait-il rejoint les hommes de Giles qui se battaient dans la grande salle ?

À cet instant firent irruption plusieurs hommes armés du même genre de pique que celle brandie par la jeune femme un instant plus tôt. Ils arrivaient en renfort dans la bataille, à peu près équilibrée, qui

se livrait près des écuries entre une partie de leurs compagnons et les hors-la-loi.

Jim était maintenant complètement possédé par la fureur du dragon. Il bondit du rempart sur ce nouveau groupe d'ennemis. Aucun d'entre eux n'avait levé les yeux et il s'abattit sans qu'ils le voient, se retrouvant brutalement au cœur de la mêlée. Il sifflait, rugissait, frappait des dents, des griffes et des ailes tout à la fois, dressé sur ses pattes de derrière comme un gigantesque oiseau de proie.

Ils furent dispersés dans un grand envol. On aurait dit qu'ils étaient armés de sucres d'orge. Leur pique se brisait à son contact ; il les rejetait comme des poupées. Il se sentait habité d'un sauvage sentiment de puissance. Du coin de l'œil, il aperçut Aragh, de nouveau entouré par des renforts de sir Hugh, et il se dit qu'il allait voler au secours du loup dès qu'il en aurait terminé avec ceux-ci. Aragh n'avait-il pas souvent répété qu'il veillerait à ce que Gorbash s'en tire sain et sauf ? Mais Jim n'avait besoin de personne. Qui pouvait lutter contre un dragon ? Personne. Il était invincible, et quand cette bataille serait terminée, il le rappellerait à tous — loup, hors-la-loi, chevalier... Et, soudain, les hommes qui l'attaquaient se mirent à pousser des cris de triomphe.

— Gorbash ! hurla Aragh. *Gorbash !*

Le loup appelait-il à l'aide ? Jim regarda et vit Aragh pressé de toutes parts, mais nullement dans une situation désespérée.

— La grande salle, Gorbash ! cria Aragh.

Jim regarda entre les piques qui l'attaquaient avec une vigueur renouvelée. Les portes principales de la grande salle s'ouvraient, et, lentement, une pesante silhouette en armure brillante comme un miroir, sa longue lance déjà dans une main gantée, sortit à cheval dans la cour.

La silhouette en armure ne parut pas se hâter. Elle avança vers le centre de la cour, tourna la tête en direction du loup, regarda Jim, puis mit son cheval au petit trot et se dirigea non pas sur l'un ou l'autre, mais vers la grille du château et l'extérieur.

Des rugissements de fureur remplacèrent les cris de victoire des hommes d'armes. Ils reculèrent, renonçant à leur attaque contre Jim et Aragh. Certains jetèrent leurs armes et essayèrent de fuir. Aragh bondit aussitôt sur les plus proches ; mais Jim ne se préoccupa guère des fugitifs.

— Nettoie le coin par ici, Aragh ! lança-t-il au loup. Je m'occupe de lui !

Le sentiment d'une incomparable puissance l'habitait maintenant et il ne pouvait attendre de se mesurer avec cet homme à cheval.

— Non ! restez ! Attendez, sir James !

C'était une autre silhouette, également en armure complète, qui

sortait en criant par la même issue du donjon que Jim avait empruntée. Brian, tout prêt et armé enfin, se précipita lourdement vers les écuries où les chevaux hennissaient et tiraient sur leur longe, excités par toute cette agitation autour d'eux.

— *Trop tard !* tonna joyeusement Jim. C'est moi qui l'ai demandé le premier !

Il ouvrit ses ailes, s'envola et franchit l'enceinte. Dehors, la silhouette en armure, sur son cheval, avait déjà parcouru les trois quarts du chemin vers la forêt.

— Rendez-vous, sir Hugh ! cria Jim. Je vous prendrai de toute façon !

Il avait pensé que le chevalier, surtout après avoir montré qu'il était homme à laisser ses compagnons mourir pour s'enfuir, mettrait son rouan au galop, frappé de panique en entendant une voix de dragon et en le voyant au-dessus de lui. Mais, à la surprise de Jim, sir Hugh arrêta son cheval, fit demi-tour et baissa sa lance en position d'attaque. Après quoi, il remit son cheval au galop et fonça sur Jim.

Jim faillit en rire. L'homme avait perdu la tête. Ou alors il s'était rendu compte que la défaite et la mort étaient inévitables et avait décidé de combattre. Dans le même temps, il y avait là quelque chose de curieux ; et dans la mémoire de Jim surgit brusquement le souvenir de Smrgol demandant aux autres dragons, dans la caverne : « Combien d'entre vous aimeraient rencontrer un seul george dans sa coquille, avec sa corne pointée vers lui ? »

Et puis sir Hugh et lui se rencontrèrent dans un choc d'une incroyable violence qui, en un instant de souffrance et d'aveuglement, anéantit toute vision, toute pensée, tout souvenir...

— Mon garçon... dit la voix de Smrgol, brisée. Mon garçon...

Jim avait vaguement conscience de formes évoluant autour de lui, de périodes où alternaient lumière et obscurité. Parfois des voix parvenaient jusqu'à lui... certaines familières et d'autres étrangères. Mais il ne leur avait guère prêté attention, plongé qu'il était dans un océan de souffrance, noyé dans les eaux noires de l'inconscience. La réalité lui était étrangère. La douleur était devenue son unique monde, désormais. Elle lui emplissait totalement l'esprit. Elle dissolvait son corps en une sensation unique. Ce n'était pas une blessure bien précise qui le taraudait, mais tout son être qui souffrait. Et cette situation semblait sans fin.

Mais maintenant, alors qu'il reconnaissait la voix de Smrgol, les eaux troubles reculaient un peu. Il se sentit presque bien de se sentir moins mal — presque voluptueusement bien. La douleur qui subsistait était comme une vieille infirmité, devenue une compagne avec les années, quelque chose qui lui manquerait si elle disparaissait soudain. Il essaya de voir clairement la grande forme floue à côté de lui.

— Smrgol... ? demanda-t-il.

Sa voix était fantomatique, à peine ressemblante avec celle qui avait été la sienne depuis qu'il s'était réveillé dans ce monde différent et dans le corps de Gorbash.

— Il m'a parlé ! s'exclama Smrgol. Loués soient les Feux ! Il va vivre. Loup, appelle les autres ! Dis-leur qu'il va vivre, après tout. Dis-leur de venir, vite !

— J'y vais. Mais je te l'avais dit. Ne t'avais-je pas dit qu'il vivrait ?

— Oui, oui... convint Smrgol, la gorge serrée. Mais je suis un vieux dragon. Et j'en ai vu tomber tellement devant ces cornes des georges... Gorbash, comment te sens-tu ? Est-ce que tu peux parler ?

— Un peu... souffla Jim. Que s'est-il passé ?

— Tu t'es conduit comme un idiot, gamin, voilà ce qui s'est passé ! gronda Smrgol qui tenta, sans grand succès, de prendre une voix sévère. Qu'est-ce qui t'a poussé à croire que tu pouvais lutter tout seul contre un george dans sa coquille — et sur un cheval, de surcroît ?

— M'expliqueras-tu ce qu'il m'est arrivé ?

— Tu as été percé par une corne — enfin une lance — voilà le fin mot de l'histoire. À l'exception d'un dragon, n'importe qui serait mort avant de toucher le sol. N'importe qui n'appartenant pas à notre

famille aurait trépassé en moins d'une heure. Quant à toi, cela fait huit jours que tu hésites ; mais maintenant que tu as suffisamment repris tes esprits pour me répondre, cela va aller. Tu survivras. Un dragon qui n'est pas tué sur-le-champ survit — c'est ainsi que nous sommes, gamin !

— Survivre... répéta Jim, pour qui le mot sonnait curieusement aux oreilles.

— Bien sûr ! Comme je te le dis, c'est là un trait de notre vitalité. Dans trois jours tu seras sur pied. Encore deux jours et tu auras retrouvé ta forme.

— Non, dit Jim, pas comme avant...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Billevesées ! Je te dis que tu seras aussi bien que jamais, et je confirme ! Ne discute pas !

Le vieux dragon continua, mais Jim sentit son esprit s'abîmer à nouveau dans les eaux noires. De toute façon, il n'aurait pas le dessus avec Smrgol. Mais cela ne signifiait pas qu'il allait se laisser convaincre par le vieux dragon. Il y avait en lui quelque chose de changé et plus jamais il ne serait le même.

Cette prise de conscience d'un changement survenu en lui ne le quitta pas dans les jours qui suivirent. Ainsi que Smrgol l'avait prédit, son état s'améliora rapidement et il fut même capable de converser avec les visiteurs qui venaient le voir. Grâce à eux, il parvint à reconstituer lentement ce qui lui était arrivé à l'instant où sir Hugh et lui s'étaient heurtés devant les murailles du château.

Il comprenait maintenant pourquoi les dragons, magnifiques créatures, avaient raison de craindre un chevalier en armure, surtout à cheval et armé d'une lance. Le poids conjugué du cheval, de l'homme et du métal, lancé à une vitesse supérieure à dix miles à l'heure avec toute cette masse concentrée sur une pointe acérée de seize pieds de long, représentait une terrifiante puissance de pénétration. Dans le cas de Jim, la lance avait manqué le cœur et les poumons, sans quoi même la constitution de Gorbash ne l'aurait pas sauvé. Le pieu avait pénétré au sommet de la poitrine, là où le muscle pectoral de l'aile gauche n'était pas épais, et il était ressorti à côté du scapulaire gauche, sur huit pouces de long. En outre, la lance s'était brisée, laissant fiché dans la poitrine un épais morceau qui saillait.

Tout d'abord, les autres l'avaient cru mort. Et Hugh de Bois aussi, certainement ; car, sans attendre d'en être sûr, il était remonté sur son cheval — qui s'était écroulé sous le choc — et avait filé avant d'être poursuivi et repris par Brian monté sur un des chevaux du château.

Les compagnons étaient arrivés autour de Jim, dans la plaine où il gisait, immobile ; et Aragh le premier avait remarqué qu'il respirait

toujours, bien que faiblement. Ils n'avaient pas osé le bouger, car il était manifestement au bord de la tombe. On avait donc construit au-dessus de lui une hutte improvisée avec des troncs et des branches, recouverte d'étoffes, et l'on avait allumé un feu dans cet abri pour le garder au chaud pendant que le loup envoyait chercher S. Carolinus.

Carolinus était venu, accompagné de Smrgol. Sous la direction du magicien, le vieux dragon avait fait usage de sa force pour arracher l'éclat de lance, ce que les autres n'avaient pas osé risquer.

Jim avait abondamment saigné pendant un moment, mais l'hémorragie avait fini par s'arrêter et Carolinus avait alors déclaré forfait. Selon lui, il n'y avait plus qu'à attendre et le magicien s'était apprêté à partir. Danielle s'était insurgée, ne supportant pas cette inaction, mais Carolinus était retourné chez lui.

On avait consolidé la hutte. Smrgol et Aragh avaient veillé Jim, tour à tour, avec de temps à autre Danielle ou Brian pour leur tenir compagnie. Finalement était venu ce jour où il avait pu répondre à Smrgol.

Tous arrivaient, maintenant, pour lui parler et lui dire leur satisfaction qu'il eût survécu. Chacun le fit à sa manière particulière : Smrgol le sermonna. Aragh gronda aigrement. Danielle insista sur le fait qu'il s'était montré stupide, mais ajoutait dans le même temps qu'il avait agi en prince en se précipitant vers une mort quasi certaine ; elle faisait montre de peu de compassion lorsqu'elle changeait ses pansements, mais était très douce et ne laissait à personne d'autre ce soin. Giles était curieux de connaître davantage sir James, prétendant presque que Jim avait quelque secret dans sa manche, sans quoi il n'aurait jamais osé une attaque frontale sur sir Hugh, pour commencer. Dafydd vint s'asseoir à côté de lui et travailla à la fabrication de ses flèches, sans dire un mot.

Geronde de Chaney (c'était elle la femme en blanc, dans le donjon, avec la pique à la main) lui promit sa revanche. Elle-même portait un pansement à la joue droite.

Il apparut que sir Hugh était arrivé avec une demi-douzaine de ses cavaliers et avait forcé l'entrée du château, arguant du fait qu'il avait des nouvelles concernant la mort du père de Geronde. Une fois à l'intérieur, ses hommes avaient neutralisé les gardes et permis au reste de la troupe d'entrer. Quand le château avait été entre ses mains, il avait reconnu ne rien savoir du père de la jeune femme, mais avoué son intention de garder Malvern, et donc de l'épouser immédiatement. Comme elle avait refusé, il avait menacé de la défigurer par étapes, en lui balafra la joue droite pour commencer, puis en lui coupant le nez trois jours plus tard, puis en lui arrachant les yeux l'un après l'autre jusqu'à ce qu'elle cède. Elle l'avait défié et allait conserver la balafre sur sa joue droite pour le reste de sa vie. C'était une jeune femme frêle

et plutôt éthérée, avec des cheveux d'un blond cendré. Elle était fermement décidée à faire rôti sir Hugh à petit feu quand elle pourrait mettre la main sur lui.

Brian apporta du vin, s'assit et but avec Jim, lui racontant ses blagues salées et ses interminables histoires, dont certaines apparemment vraies — selon Aragh ou Smrgol — mais toutes incroyables.

Dick l'aubergiste envoya le dernier de ses jambons pour redonner appétit à Jim.

En fait, celui-ci remarqua que pour la première fois son corps de dragon ne criait pas famine. Le vin lui était agréable à la gorge mais ne le tentait guère, sauf en petite quantité.

Quoi qu'il en fût, il était en voie de guérison. Il s'installait dehors au soleil, et la douce chaleur de ce début d'automne le réchauffait, même si elle ne transmuait pas ce froid intérieur qui s'était accumulé en lui. La vérité était que la mort, sous la forme de la lance de sir Hugh, était passée trop près. L'éclat brisé avait été extrait de son corps et il ne ressentait presque plus rien, mais subsistait une vague souffrance intérieure qui entretenait une humeur sombre. Tout ce qui l'entourait n'avait plus d'intérêt pour lui, ses compagnons avaient perdu ce caractère unique qui faisait leur charme et même leur valeur exceptionnelle. Le sort d'Angie était maintenant presque sans importance pour lui. Une seule certitude l'animait : jamais plus il n'attaquerait un chevalier en armure en fonçant ainsi sur lui. En fait, il refuserait le combat, à moins de jouer sur du velours. L'essentiel, c'était de survivre, et peu importait comment on y parvenait...

Heureusement, il fut entraîné dans une discussion sur ce qu'il convenait de faire à l'avenir, alors même qu'il commençait à aller mieux.

— ... C'est à vous qu'appartient la décision, sir James, déclara fermement Brian. Geronde, ajouta-t-il, il nous a apporté son aide pour vous libérer de sir Hugh et j'ai une dette envers lui. S'il souhaite d'abord voler au secours de sa dame — et comment pourrais-je manifester la moindre objection à ce projet quand il m'a aidé à retrouver la mienne ? — je dois aller avec lui. Vous le savez, madame.

— Certes, dit vivement Geronde.

Ils étaient réunis — à l'exception de Smrgol, retourné à ses affaires dans la caverne des dragons — autour de la table du château, dans la grande salle, et Jim satisfaisait un goût qu'il avait commencé à retrouver pour le vin. Geronde, comme Jim, était assise à côté de Brian, et elle se pencha pour regarder le dragon droit dans les yeux.

— Je suis tout autant redevable que vous-même à sir James, Brian, dit-elle, et tout aussi prête à me ranger à sa décision. Mais, sir James, je voudrais seulement souligner les avantages d'une action immédiate

contre sir Hugh de Bois.

— Avantage pour vous, peut-être, gronda Aragh. (Le loup se sentait toujours un peu mal à l'aise à l'intérieur de toute construction, ce qui, plus que d'ordinaire encore, influait sur son humeur.) Je n'ai rien à faire d'un château. Ni toi non plus, Gorbash !

— Mais vous souhaitez autant que nous qu'on en finisse avec sir Hugh, lui répondit Geronde. Vous devriez souhaiter tout comme nous lui courir sus.

— Je le tuerai quand je le trouverai, je ne vais pas le poursuivre. Je chasse pour de la nourriture — pas comme vous, les humains, pour n'importe quoi s'il vous en prend fantaisie. Et Gorbash de même.

— Peut-être Gorbash répliqua Geronde, mais pas sir James. Et celui-ci retrouvera son corps un de ces jours. Alors, peut-être sera-t-il content de posséder un château. Conformément à la loi, je ne peux acquérir terre ou château de sir Hugh tant que nous ignorons si mon père est vivant ou mort ; et le château de Malvern et ses terres iront à sir Brian, en sa qualité d'époux, à notre mariage, en tout état de cause. En attendant, quand nous aurons réglé son compte à sir Hugh, il nous faudra un voisin sur lequel nous puissions compter et le bois de Malencrontri est une propriété des plus convenables, même pour un... (elle jeta un rapide coup d'œil vers Danielle, au bout de la table)... pour une personne qui est peut-être de haute lignée.

— Je le répète, château et terres ne sont rien pour moi, grogna de nouveau Aragh. De quelle utilité sont la pierre froide et la terre sèche ? Et je redis qu'ils devraient ne rien représenter pour toi non plus, Gorbash. Si Smrgol était là, il serait de cet avis, lui aussi. Quoi qu'il en soit, je t'ai suivi pour protéger tes arrières et me tenir à tes côtés contre les Noires Puissances, pas pour t'aider à acquérir de vulgaires dépendances. Si telles sont tes intentions, Gorbash, nos routes se sépareront !

Il se leva, traversa la salle en trottant, les gens du château s'écartant sur son passage.

— De fait, dit Dafydd quand le loup eut quitté les lieux, il pourrait bien avoir raison. Vous défendre est une chose, aller chercher querelle à quelqu'un une autre, qu'elle qu'en soit la raison.

— Ne l'écoutez pas, sir James, dit Danielle. Vous n'avez pas besoin d'eux, de toute façon. Si vous ne prenez pas ce château, quelqu'un d'autre le fera. N'est-ce pas, père ?

— Si l'on y trouve du gain, comptez sur moi et mes compagnons, fit Giles à lady Geronde.

Se tournant vers Danielle, il ajouta :

— Mais ce sont les affaires et seulement les affaires qui nous amènent ici. Par conséquent, qu'on me laisse en dehors de ces histoires.

— Je vous ai promis, à vous et vos hommes, la moitié de ce que comprend le château de Malencontri, dit-elle à l'adresse de Giles. Vous savez quel est l'enjeu. Voilà des années que sir Hugh vole ses voisins les moins puissants.

— Et je vous ai donné mon accord, répondit Giles. Ce n'est pas de mon consentement que vous avez besoin, mais de celui de sir James.

Jim s'apprêtait à hausser les épaules quand il se souvint que son corps de dragon ne le lui permettait pas. Carolinus lui avait dit que rien de fâcheux n'arriverait à Angie tant qu'elle attendrait qu'il vienne à son secours. Quelques jours de plus, pensa-t-il, toujours aussi morne, ne changeraient rien — ni même une semaine ou deux. En outre, simplement pour le cas où Carolinus ne pourrait les renvoyer l'un et l'autre dans leur univers, un château et des terres ne seraient pas inutiles. Le besoin de nourriture et d'un abri — d'une bonne chère et d'un confortable abri — étaient tout autant une réalité en ce monde que la douleur. Et il ne convenait pas d'ignorer les réalités.

— Pourquoi pas ? dit-il enfin. Je suis en effet d'avis de marcher sur Hugh de Bois de Malencontri et ses biens immédiatement.

À l'instant où il prononçait ces mots, une onde de choc parcourut la salle, une sorte de miroitement fugace, et le morne sentiment qui l'habitait fit place à la plus grande indifférence, comme si son corps et celui de Gorbash tout à la fois n'étaient plus qu'une coquille vide. Jim cilla, convaincu que le vin lui jouait des tours ou qu'il était victime de l'atmosphère enfumée de la pièce ou brûlaient quantité de chandelles. Mais l'impression disparut aussi vite que venue, de sorte qu'il ne fut pas certain d'avoir ressenti quoi que ce fût.

Il se tourna vers les autres qui semblaient ne rien avoir remarqué, à l'exception de Dafydd qui l'observait d'un regard pénétrant.

— Très bien, dit Geronde. Voilà qui est parfait.

— Croyez-vous ? demanda Dafydd. Dans ma famille, de père en fils et de mère en fille pendant des générations, des yeux ont su reconnaître les signes. Et il y a un instant, ici, les flammes de toutes les chandelles se sont couchées, bien qu'il n'y ait pas le moindre souffle dans la pièce. Je ne crois pas qu'il soit raisonnable de poursuivre sir Hugh maintenant.

— Aragh vous a fait peur à tous, c'est tout, déclara Danielle.

— Je n'ai pas peur. Mais pas plus que le loup, je ne suis motivé pour aller défendre ou attaquer des châteaux.

— Je vous ferai chevalier, lui dit Danielle. Est-ce de nature à balayer vos hésitations ?

— Pour l'amour de Dieu, Danielle ! fit Giles. La chevalerie n'est pas une plaisanterie.

Dafydd se leva.

— Vous vous moquez, dit-il. Mais puisque vous y allez, j'irai aussi,

parce que je vous aime. Pour l'instant, je vais aller respirer l'air pur des bois, tout seul.

Et il sortit lui aussi.

— Allons, allons ! fit joyeusement Brian. Trêve de tristes pensées pour un instant. Remplissez vos gobelets ! Nous sommes d'accord maintenant. À la capture prochaine de sir Hugh et de son château !

— Et que sir Hugh lui-même soit bientôt hors d'état de nuire, ajouta Geronde.

Tous burent.

Ils quittèrent le château le lendemain de bonne heure, sans Aragh, mais avec les hors-la-loi de Giles et les renforts d'une quarantaine d'hommes de Malvern et autres domaines des Chaney. Geronde elle-même s'était montrée follement désireuse de se joindre à eux, mais son sens du devoir quant à la sauvegarde du château et des terres de son père l'avait emporté sur sa soif de vengeance. Elle accepta donc de rester. Ils la virent qui les suivait des yeux depuis les remparts du château, jusqu'à ce que les arbres de la forêt les dissimulent à son regard.

Le matin était brumeux et le ciel couvert, tout comme le jour où ils avaient repris le château de Malvern à sir Hugh. Mais là les nuages ne se dissipèrent pas. Ils se firent au contraire plus lourds et bientôt commença à tomber une petite pluie fine.

Ils traversèrent d'abord alternativement des bois, puis la rase campagne, mais alors que la matinée s'avancait, ils ne trouvèrent plus que de la forêt devant eux, avec un sol bas et humide. Ils progressaient à travers une région de petits lacs et de marécages, et la piste de chariot qu'ils suivaient devint bientôt fangeuse et glissante. Leur troupe s'étira puis se sépara en deux groupes sur près d'un demi-mile.

Mais leur formation ne fut pas la seule affectée par la grisaille de cette journée ; la tristesse humide de l'atmosphère sembla assombrir aussi l'humeur de chacun. Ceux qui allaient à pied, comme les hors-la-loi et les quarante hommes du château de Malvern, traînaient, tête basse sous la pluie, les cordes de leurs arcs rangées, leurs armes abritées. On n'entendait plus chez ces hommes les habituelles plaisanteries rudes et injures amicales. Ils ne parlaient qu'avec aigreur, pour pester contre le temps, la route et le coût probable — en morts et en blessés — de l'opération. De vieilles querelles resurgissaient entre les uns et les autres et les esprits s'échauffaient.

Même les chefs de l'expédition semblaient affectés par ce changement général de comportement. Giles était lugubre, Danielle avait la langue acérée et Dafydd se montrait résolument renfermé. On aurait dit que chacun pressentait des difficultés.

Jim, enfin, alla se réfugier en tête de la colonne, avec le seul qui fût exception à ce malaise général : Brian, monté sur Blanchard et toujours égal à lui-même. Il y avait, chez le chevalier, quelque chose de joyeusement et d'inflexiblement Spartiate. Toutes les questions et incertitudes de son univers personnel avaient, semble-t-il, été depuis longtemps réglées. Le soleil pouvait briller, la neige tomber, le vin couler et le sang se répandre — ce n'étaient là que détails qu'il convenait d'ignorer. Brian donnait l'impression qu'il plaisanterait même avec ses tortionnaires sur le chevalet.

Jim lui fit part de l'attitude des autres et notamment des chefs.

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, répondit Brian.

— Mais, il est important de maintenir une cohésion, non ? Par exemple, que se passera-t-il si Giles décide soudain de se retirer avec sa bande ? Nous nous retrouverions avec les quarante hommes de Malvern, dont une bonne moitié paraît tout ignorer du combat.

— Je ne pense pas que Giles ferait cela, dit le chevalier. Il sait qu'il y a un bon butin pour lui et ses hommes à la forteresse de sir Hugh. Il a également donné sa parole et il fut naguère gentilhomme, c'est évident, bien qu'il ne veuille pas l'admettre maintenant.

— Éh bien, même si l'on peut faire confiance à Giles en personne, peut-être faudra-t-il compter avec Danielle et Dafydd qui, dans leur querelle, pourraient entraîner Giles. Dafydd se montre de plus en plus taciturne à chaque mile, et Danielle ne cesse de le harceler. En fait, elle ne devrait pas se trouver là, mais personne ne paraît avoir eu le courage de le lui dire.

— Messire le Gallois ne serait pas venu sans elle.

— Certes, acquiesça Jim. Mais vous devez bien admettre que ce n'est pas un guerrier.

— En êtes-vous sûr ? L'avez-vous déjà vue tirer ?

— Simplement quand ses flèches sont arrivées sur nous. Et dans le village pillé. D'accord, elle sait se servir d'un arc...

— Pas *d'un arc*, précisa le chevalier. Elle est capable de tendre un arc anglais de cent livres de traction, tout comme un archer de la bande de son père.

Jim en battit des paupières. Quelques années plus tôt, à l'université, il avait manifesté un intérêt éphémère pour la chasse à l'arc. Lors de l'entraînement sur cible, il avait commencé avec un engin de quarante livres pour monter progressivement jusqu'à soixante. Pour lui, ce fut la limite — et il ne se considérait pas comme une mauviette.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il.

— Je l'ai vue à l'œuvre, après votre coup de lance lors de la prise de Malvern, alors que les combats continuaient.

— Elle se trouvait au château ? demanda Jim, surpris. Je croyais

qu'elle était restée dans les bois.

Mais, comment le savez-vous, simplement en l'ayant observée ?

Brian lui jeta un regard de surprise.

— Ce doit être un curieux pays que celui d'où vous venez, dit-il. En regardant la flèche quitter l'arc, bien sûr.

Jim paraissait toujours incrédule.

— En voyant comment elle s'envole en quittant sa corde, expliqua Brian. Elle prenait toujours sa visée avec sa marque à dix perches de distance. Je ne tends guère plus de quatre-vingts livres moi-même, sur mon arc. Bien sûr, je ne suis pas un archer, mais dame Danielle n'est pas une faible femme.

Jim demeura un long moment côte à côte avec le chevalier.

— Si elle est capable de bander un arc de cent livres, demanda-t-il, quelle est la performance de Dafydd ?

— Seigneur, qui le sait ? Cent cinquante livres ? Deux cents ? Plus encore ? Le Gallois est difficile à juger selon les normes ordinaires. Vous avez vu son savoir-faire dans l'art de fabriquer arc et flèches — et son habileté à s'en servir. Je gagerais qu'il n'est pas un archer de la bande de Giles qui ne donnerait dix ans de ses gains pour l'arc de maître Dafydd — à condition qu'il soit capable de le bander. Avec l'arc long, tout le secret réside dans les extrémités en fuseau, savez-vous. Même à supposer qu'un homme ait la force suffisante, il ne lui suffirait pas de se tailler un arc plus lourd, plus long, qui permette de tirer les mêmes flèches avec la même précision. Cette arme est très supérieure aux autres. Vous avez entendu Giles quand maître Dafydd a décidé de tuer les gardes des remparts depuis l'orée du bois. Et, bien sûr, il en est de même pour les flèches que fabrique le Gallois. N'importe lequel de ces hors-la-loi donnerait bien la moitié de ses dents, aussi ; pour un carquois de ces flèches.

— Je vois, dit Jim.

Cette information s'imprima au fond de son esprit où elle demeura, pesante. Naguère, se dit-il, avant son combat avec sir Hugh, il aurait trouvé ces détails fascinants. Maintenant, ces explications lui laissaient seulement un vague ressentiment — à l'égard de Dafydd qui possédait tant de connaissance et de virtuosité, et à l'égard de Brian pour la condescendance que Jim pensait discerner dans le ton du chevalier quand il lui expliquait le fonctionnement de l'arme.

Il n'ajouta rien, et Brian, après quelques remarques visant à poursuivre la conversation, renonça et fit faire demi-tour à Blanchard afin d'aller voir le reste de la troupe vers l'arrière. Resté seul, Jim poursuivit pesamment sa route, remarquant à peine où il allait. Il se rendit compte qu'il avançait seul, maintenant, mais cela convenait parfaitement à son état d'esprit du moment. Il ne souhaitait guère de compagnie — et notamment pas celle de ces personnages médiévaux,

animaux ou humains.

En fait, en regardant autour de lui, il ne vit ni gens ni chevaux, ni la piste qu'ils avaient suivie. Sans doute le chemin avait-il décrit une de ces boucles curieuses — tout comme un sentier, il suivait évidemment la voie la plus facile. Il n'y avait pas de route, si bien que très souvent, on quittait le sentier pour faire tout un détour dans le but d'éviter des buissons qu'un homme aurait dégagés en une heure ou deux avec une hache. Le chemin serpentait et Jim, perdu dans ses pensées, avait inconsciemment marché droit devant lui. Il n'allait probablement pas tarder à retrouver les autres, reprenant de la même façon la bonne direction.

En attendant, cet isolement était le bienvenu. Il en avait assez de ce monde étrange, de ces créatures qui parlaient, du sang, des batailles, des surhommes et des forces surnaturelles — sans compter la technologie et la société primitives.

Quand on y réfléchissait, il y avait une limite au temps que l'on pouvait vivre avec ces bêtes. Smrgol et Aragh demeuraient des bêtes, tout comme les autres dragons, malgré le fait qu'ils pouvaient parler. À cet égard, les hommes qu'il avait rencontrés n'étaient guère mieux — humains guidés par la coutume, l'instinct ou l'émotion, mais jamais par une pensée civilisée. Danielle, malgré toute sa beauté, n'était qu'une femelle vêtue de fourrures et tout droit sortie de l'âge de pierre. De même, malgré tout son art et son adresse, Dafydd aurait pu arriver d'une partie de chasse de Cro-Magnon. Giles était un habile vieux criminel, rien de plus ; et Brian une machine à tuer indifférente à la souffrance et qui ne pensait qu'avec ses muscles. Quant à Geronde, c'était une pure sauvagesse dans sa joie anticipée de la torture qu'elle allait infliger à son ennemi une fois celui-ci capturé.

Qu'est-ce qui avait pu lui faire croire — dans le confort de son monde du XX^e siècle — qu'il pourrait trouver séduisant, agréable même, de vivre avec ces gens ? Aucune qualité ne les rachetait. Toute obligation dont il se croyait redevable à leur égard, toute affection supposée, ne pouvait être que le fruit d'un faux romantisme.

Réussissant à s'abstraire de ses pensées, il se rendit soudain compte qu'il marchait depuis un certain temps et n'avait toujours pas retrouvé la piste des chariots ni le moindre signe de présence de la troupe. Peut-être avaient-ils tourné pour prendre une autre route. Peut-être n'existait-il plus de piste ? Peut-être même avaient-ils décidé de faire halte — car la pluie tombait maintenant lourdement. Éh bien, quoi qu'il en soit, ils pouvaient se débrouiller ; et il les rejoindrait le lendemain. Il ne ressentait nullement le besoin de leur compagnie ; avec son indifférence actuelle pour la température et le temps, peu lui importait que la journée fût devenue pluvieuse et froide.

En fait, maintenant qu'il y pensait, cela convenait parfaitement à

son humeur de voir la journée virer au gris et le ciel déverser son eau sur les arbres dégoulinant et la terre trempée.

Il regarda autour de lui, repéra un bouquet d'arbres et s'y dirigea. Il était tout simple d'arracher quelques jeunes arbustes parmi les plus gros et d'en lier l'extrémité pour se fabriquer un abri à la façon des *teepees* indiens. De fait, les sommets feuillus le protégèrent contre la pluie qui tombait.

Jim se blottit dans son abri avec grande satisfaction. Le crépuscule commençait à descendre, maintenant. Il n'avait pas la moindre idée du lieu où se trouvaient les autres, il ne saurait les rejoindre s'il le voulait et c'était très bien ainsi. Ils ne pouvaient non plus le rattraper — *et cela* était très bien ainsi...

Il se préparait à glisser la tête sous son aile quand il remarqua un bruit qu'il avait vaguement perçu mais qui enflait lentement depuis un moment. Pendant un instant, son esprit se refusa à l'identifier ; et puis il le reconnut, clair, sans confusion possible.

Des sandmirks qui approchaient.

Jim se retrouva hors de son abri avant même de se rendre compte qu'il avait bougé. Il se préparait à courir. Ce qui l'arrêta, ce fut le même instinct que celui qui s'était manifesté la première fois qu'il avait eu affaire aux sandmirks : il comprenait, sans se l'expliquer, que s'il se mettait à fuir, c'était le commencement de la fin. Gorbash en avait la certitude.

Il resta aux aguets dans l'obscurité de plus en plus dense, les mâchoires ouvertes, dardant sa langue, le souffle rauque dans sa gorge. S'il avait su dans quelle direction étaient partis Brian et les autres, peut-être eût-il été sensé de se hâter. Tous ensemble, ils auraient été davantage en sécurité. Il savait que les sandmirks préféraient attaquer une victime impuissante quand ils étaient supérieurs en nombre. Et il était certain qu'en groupe, hommes et animaux parvenaient mieux à résister à la peur que les sandmirks essayaient de faire naître dans l'esprit de ceux qu'ils voulaient détruire et dévorer. Si les victimes se défendaient, elles pouvaient à leur tour attaquer les sandmirks. Ainsi que Jim l'avait déjà vu, ils ne luttaient pas contre ceux qui ne les craignaient pas — témoin la vitesse avec laquelle ils avaient fui devant Aragh.

Mais de quel côté aller pour rattraper l'expédition lancée contre sir Hugh ? Ainsi qu'il se l'était déjà dit, ses amis avaient pu quitter le sentier ou s'être arrêtés pour la nuit, depuis longtemps déjà. Peut-être même avaient-ils fait demi-tour. S'il se mettait à fuir dans la mauvaise direction, il serait une proie rêvée pour les sandmirks.

Une chose était certaine : Aragh n'était plus là pour voler à son secours. Même si le loup avait traîné autour de Malvern assez longtemps pour vérifier que Jim se rangeait du côté des partisans de l'attaque, ses pires craintes avaient été confirmées depuis longtemps et il avait dû reprendre le chemin de ses bois. Il courait certainement à des miles de là, incapable d'entendre les cris qui se rapprochaient de Jim maintenant :

La peur et la rage combinées se mirent à brûler en lui comme des flammes vivantes. Son souffle gronda de nouveau dans sa gorge. Sa tête se balançait de droite et de gauche, comme celle d'un animal traqué suivant le bruit des rabatteurs qui se refermaient sur lui de toutes parts. Il devait exister un moyen. Un moyen...

Mais il n'y en avait pas !

Le mouvement frénétique et instinctif de sa tête se ralentit puis s'arrêta. La fureur s'éteignit en lui. Il avait seulement peur, maintenant, et ce sentiment l'envahissait totalement. D'ailleurs, n'avait-il pas raison de redouter ce péril ? C'était la mort qu'il entendait approcher — sa propre mort.

Il resta là, dans l'obscurité et la pluie, à écouter le gazouillis des sandmirks toujours plus proches. Il s'en fallait de quelques instants qu'ils ne le cernent. Il ne lui restait aucun lieu où fuir ; et il serait trop tard pour le faire quand ils seraient là. Son esprit dépassa l'ultime limite du désespoir pour atteindre une espèce de lucidité inconnue jusqu'alors.

Il se voyait clairement maintenant. Son esprit avait vagabondé, erré, quand il avait essayé de déterminer ce qui, selon lui, n'allait pas avec Brian et les autres. Les arguments accumulés contre eux n'étaient qu'un écran de fumée pour dissimuler ses propres défaillances. Ce n'était pas Brian, Smrgol, Aragh et les autres qui lui étaient inférieurs, mais lui qui ne valait pas les autres. Sans l'accident qui l'avait amené à se retrouver dans ce corps puissant, il ne serait rien. En tant qu'individu, il aurait été incapable de devenir le dernier des membres de la bande de Giles. Était-il en mesure de tendre un arc de cent livres, sans parler de toucher quelque chose avec une flèche encochée à sa corde ? Pouvait-il, une fois revêtu de la meilleure armure du monde et monté sur le meilleur destrier, se dire qu'il tiendrait deux minutes contre un Brian ou un sir Hugh ?

Il savait bien que non maintenant. Cela satisfaisait son ego de renverser comme des quilles des hommes en armes qui étaient cinq fois plus petits que lui. Il était facile de dire à des gens vivant dans une société rigidement hiérarchisée qu'il était baron et de leur laisser croire qu'il pouvait être prince. Mais qu'était-il arrivé quand une vraie lance l'avait percé ? Le jeu avait soudain perdu tout son attrait. Il se sentait tout prêt à ramasser ses billes et à rentrer chez lui.

Seul maintenant, avec les sandmirks dont le cercle se refermait sur lui, et alors qu'il se retrouvait face à lui-même, il se rendait compte qu'Angie et lui n'avaient pas débarqué dans un univers de douceur. Ce monde était dur et tous ceux qu'il y avait rencontrés — Smrgol, Brian, Aragh, Giles, Dafydd, Danielle, et même Secoh et Dick l'aubergiste — survivaient, marqués par les luttes. Ils avaient eu le courage de se mesurer aux gens et aux éléments. Quant à lui, dans son propre environnement, il n'avait guère eu l'occasion de faire montre d'une telle bravoure.

Peu importait maintenant qu'il soit courageux ou pas, il allait mourir, de toute façon. Les sandmirks étaient tapis au-delà des arbres qui l'entouraient et la panique provoquée par leurs cris commençait à lui dévorer le cerveau. Cette fois-ci, ils l'auraient. Il n'avait pas même

un feu de camp pour les tenir à distance. Intelligemment, une fois encore, ils étaient arrivés par une nuit pluvieuse, masquée d'épais nuages, une nuit par laquelle un dragon ne pouvait s'envoler de crainte de heurter aveuglément un arbre ou une falaise ; et quand lui, comme n'importe quel autre animal terrestre, il ne pouvait tenter de s'échapper à pied. La seule différence avec la première fois, c'était qu'il était en paix avec lui-même, enfin — unique et faible consolation, petite et seule différence avec un banal dragon.

Son souffle se bloqua dans ses poumons. Pendant un instant, il oublia même le cri des sandmirks. Du moins lui restait-il un ultime choix. Il pouvait choisir sa mort. Qu'avait-il dit à Carolinus lors de leur première rencontre ? « Mais je ne suis pas un dragon » ?

Il n'en était pas un. Peut-être Gorbash n'avait-il pas le choix dans cette situation, mais Jim Eckert, lui, l'avait. Il pouvait échouer, mourir en essayant toujours d'atteindre la Tour Répugnante et de sauver Angie — tout seul, si nécessaire — mais il se refusait à être une pâture, victime impuissante des sandmirks.

S'il s'envolait, ce serait peut-être la mort, mais il préférerait cette mort-là que de rester ici. Il ouvrit ses mâchoires et poussa un rugissement à l'adresse des sandmirks. Il s'accroupit, prit son élan et bondit vers la pluie et l'obscurité ; et le son des gazouillis s'estompa rapidement et ce fut le silence, loin dessous et derrière lui.

Battant des ailes, il chercha à monter. Inutile d'espérer que le plafond nuageux fût assez bas pour qu'il passe au-dessus. Et même s'il y parvenait, il n'y aurait aucun courant ascendant par une nuit comme celle-ci. Un bon vent pouvait le sauver, mais avec un pareil temps, il n'y fallait pas songer. S'il ne parvenait pas à s'élever, tôt ou tard, fatigué par le vol, il allait perdre de l'altitude. Après quoi, il s'écraserait inévitablement.

Mais pour l'instant ses forces étaient intactes. Il battit des ailes pour traverser la couche de nuages. L'obscurité était dense. Il eut l'impression de demeurer suspendu, immobile, dans un univers de pluie et de ténèbres. Et pas la moindre trêve, pas la moindre déchirure dans ce plafond obscur où il puisse apercevoir un morceau de ciel étoilé.

À en juger par ses vols précédents, il devait être à une altitude d'au moins cinq mille pieds. Il essaya de se souvenir de ce qu'il savait des nuages de pluie. La plupart des précipitations émanaient des nimbostratus, altostratus ou cumulo-nimbus. Ces derniers étaient des nuages bas, mais les autres se développaient jusqu'à vingt mille pieds environ. De toute évidence, il ne pourrait atteindre ce seuil. Ses poumons étaient ceux de n'importe quel animal adapté à une vie au sol. À une telle hauteur, il serait vite privé d'oxygène — même si le froid des couches d'air supérieures ne le glaçait pas.

Une brise légère mais constante poussait la pluie à son niveau actuel et, instinctivement, il essayait de se laisser porter. Il risqua sa chance, raidissant ses ailes tout en retenant son souffle. Aucun indice ne lui permettait de dire s'il s'élevait. Au contraire, il pouvait sentir la pression de l'air sur le dessous de ses ailes ; et cette sensation signalait clairement à son cerveau de dragon qu'il amorçait une légère glissade vers le sol. Peut-être perdait-il de l'altitude plus vite qu'il ne le pensait.

De nouveau, il fit usage de ses ailes et les points de pression lui signalèrent qu'il remontait, bien que lentement. Son esprit fonctionnait à toute allure depuis l'instant où il avait décidé de laisser les sandmirks sur le sol derrière lui. Il lui revenait le souvenir d'une de ses lectures : un passage d'un très vieux bouquin où il était question de quelqu'un perdu sous l'eau et qui ne savait plus où se trouvait la surface. Jim s'était dit, en lisant ce passage, que dans de telles conditions, il fallait une espèce de sonar personnel. Cet épisode fit tilt dans sa mémoire : il n'était pas seulement doté d'une voix de dragon tonitruante mais aussi d'une vue et d'une ouïe exceptionnelles. Les chauves-souris pouvaient voler en aveugles dans la nuit ou même — ainsi que les chercheurs l'avaient découvert — quand on avait artificiellement mis en panne leur système de sonar. Et s'il était capable d'un tel exploit ?

Jim ouvrit la bouche, rassembla toute la force de ses poumons, et lança un cri sourd au sein de l'obscurité qui l'entourait.

Il écouta...

Il ne fut pas certain d'avoir entendu quelque chose.

Il recommença. Et tendit l'oreille.

Cette fois, il crut percevoir une espèce d'écho.

De nouveau, il tonna, et de nouveau, il écouta. Cette fois, clairement, l'écho revint. Il y avait quelque chose au-dessous de lui, assez loin sur sa droite.

Il baissa la tête vers le sol et poussa encore un cri.

Manifestement, son ouïe de dragon était prompte à apprendre. Cette fois, il fut capable d'enregistrer non seulement un écho général, mais encore certaines différences dans la zone d'où arrivaient les bruits. Sur sa droite, au loin, la réponse était douce tandis qu'elle était vive, tout près, pour redevenir douce sur sa gauche. Ce qui indiquait sans doute une surface dure juste au-dessous de lui.

Il réfléchit. Cela pouvait signifier que, juste au-dessous de lui s'étendait une zone de rase campagne, tandis que sur sa droite et sa gauche, des zones boisées interféraient avec la réponse de l'écho.

Il reprit son vol tout en essayant de tirer certaines conclusions. La véritable difficulté, se dit-il, consistait à savoir s'il était capable d'évaluer les distances entre lui et la source des échos. Il se sentit

envahi d'une sorte d'allégresse. Non pas qu'il crût vraiment, même maintenant, qu'il pouvait se sauver ou remporter une victoire totale sur les sandmirks. Il luttait tout simplement pour se sortir de là.

Il vola encore quelques instants, assez pour prendre la mesure des échos captés à une plus basse altitude. De nouveau, il raidissait ses ailes pour grimper et lança son cri à travers l'obscurité et la pluie.

Les échos revinrent — et pour la première fois, l'espoir se fit jour avec eux. Car ce qu'il percevait indiquait une succession de surfaces hautement réfléchissantes, mais aussi d'autres plus faibles, et il en conclut qu'il pouvait se fier à la puissance des échos pour déterminer son altitude.

Il était maintenant complètement pris par l'action. Une certaine fièvre commençait à brûler en lui, et l'optimisme lui donna des ailes encore qu'il fût loin de pouvoir se poser en toute sécurité. Il continua, volant tantôt plus haut, tantôt plus bas. La situation précaire dans laquelle il se trouvait plongé aiguïsa ses sens. Non seulement son ouïe devenait plus sensible, mais aussi plus sélective, de sorte qu'il parvenait à distinguer plusieurs types de surfaces au-dessous de lui, et notamment une zone d'écho presque métallique indiquant un cours d'eau.

De même, peu à peu, sa capacité à utiliser l'information fournie par les échos augmentait. Au fur et à mesure qu'il progressait, se formait dans son esprit, comme sur un négatif de photo, une image du terrain au-dessous de lui. Il pouvait désormais faire abstraction de deux bruits, celui de la pluie qui sifflait et celui, régulier, de cette même pluie frappant le sol au-dessous de lui. Son ouïe, semble-t-il, y parvenait par une volonté consciente.

Pendant un instant, Jim se dit que les dragons avaient peut-être, avec les chauves-souris, plus de choses en commun qu'on ne le pensait d'ordinaire. Leurs ailes, entre autres. Et soudain, il prit conscience d'une anomalie. Il était surprenant que la plupart des dragons pensent qu'ils ne pouvaient voler de nuit que par un ciel clair.

Certes, il se souvenait que, dans l'obscurité, les dragons n'avaient pas le plus petit sentiment de claustrophobie. Lui-même, une fois transformé, ne s'était pas senti gêné de se retrouver sous terre. Ainsi, dans la cave de Dick l'aubergiste, nulle crainte ne l'avait saisi, alors que la torche s'était éteinte. Son incapacité à voir n'engendrait aucune terreur chez lui. En réalité, il le comprenait maintenant, la véritable raison pour laquelle les autres dragons répugnaient à voler de nuit était leur aversion pour la surface du sol qu'ils considéraient comme un lieu bizarre et dangereux. L'absence de lumière ne constituait dès lors qu'une bonne excuse pour ne pas y aller. Jim se rappela que l'on tenait Gorbash pour un dragon hors du commun, du fait de ses incursions en surface. Le comportement insolite de celui dont il avait

endossé le personnage, ajouté à la nouvelle expérience, lui ouvrait de nouvelles perspectives dans le domaine du vol nocturne des dragons.

En attendant, et quelle que soit sa maîtrise présente, Jim n'avait aucun moyen de connaître son altitude. Qu'importait de savoir qu'il s'approchait de plus en plus du sol s'il devait le heurter brutalement !

Une seule solution s'offrait à lui : descendre vers les échos les plus forts, s'approcher autant qu'il l'oserait de leur source, en espérant pouvoir s'orienter et s'arrêter à l'ultime moment. Cela ressemblait fort à la roulette russe, mais quelle autre solution s'offrait à lui ?

Il commença à entamer la plus légère des glissades, descendant en planant. Et l'inspiration lui vint pour la deuxième fois. Il se souvint de cette zone d'écho qui pouvait venir d'un cours d'eau. Il infléchit légèrement sa descente dans cette direction. S'il devait s'écraser, il aurait davantage de chances de s'en sortir en tombant dans l'eau, plutôt que sur le sol ou dans un bosquet d'arbres particulièrement dense.

Il continua sa plongée tout en émettant des sons. Les échos revenaient, de plus en plus nets, de plus en plus vite. Il écarquillait les yeux, essayant de percer l'obscurité, mais ne décelait rien.

Soudain, il stoppa net son élan, tandis que sa queue frappait l'eau. Une fraction de seconde plus tard il remontait, maudissant sa stupidité.

Mais oui, bon sang ! La voix, l'ouïe — il avait complètement oublié l'odorat. Soudain, il avait *senti* l'eau ! Peut-être son odorat de dragon ne pouvait-il pas rivaliser avec le merveilleux instrument qu'était celui d'Aragh, mais il était beaucoup plus sensible que celui d'un humain. Il vérifia de nouveau qu'il grimpait, puis se remit à descendre doucement, vers l'écho renvoyé plus bas par l'eau en faisant, cette fois, attention aux odeurs qui arrivaient jusqu'à lui. Ce qu'il identifiait maintenant à travers ses narines aurait dû le frapper plus tôt, mais parce qu'il n'avait pas pensé à utiliser ce sens de l'odorat pour s'orienter, il n'y avait pas prêté attention. Maintenant, humant délibérément l'air, il pouvait sentir non seulement l'eau, mais aussi l'herbe, les aiguilles de pin, les feuilles et même la terre mouillée.

Il piqua droit vers ce qu'il savait maintenant être de l'eau, renifla à droite et à gauche. Il ne s'était pas trompé : il s'agissait bien d'une petite rivière, de cinquante mètres de large peut-être. Il entama un virage jusqu'à ce que sa queue touche l'eau et s'éleva de nouveau un peu pour se diriger vers l'odeur de la terre, sur sa droite. Il glissa doucement et s'arrêta juste à temps en sentant un bouquet d'ormes qui se dressaient à trente pieds au-dessus du sol, non loin de lui. Il le contourna, vira au-dessus de l'eau une nouvelle fois et heurta à plat l'élément liquide.

Jim se posa dans un formidable fracas. Mais l'eau n'était guère

profonde et ne lui arrivait qu'à l'épaule — la hauteur d'un homme, peut-être. Il demeura là un moment. Le liquide frais glissait sur son corps et il savourait la simple sensation de se retrouver sain et sauf au sol.

Après quelques instants, son pouls rapide se calma et Jim grimpa sur la rive, grisé par son succès.

Il caressa l'idée qu'il aurait même pu atterrir directement sur la berge en toute sécurité. En son for intérieur, il reconnut néanmoins que c'était risqué. Il serait plus sage d'attendre d'avoir plus de pratique. En attendant, il était merveilleux d'être vivant et d'avoir échappé aux sandmirks, même s'il n'avait toujours pas de plan d'action.

Il se dit qu'il était difficile de compter sur lui seul pour aller secourir Angie, bien qu'évidemment personne d'autre ne le ferait à sa place. Il songea vaguement à attendre le matin avant de s'envoler pour essayer d'aller repérer Brian et les autres. Et puis, il se souvint de sa promesse d'aller d'abord les aider à prendre le château de sir Hugh de Bois. Mais n'avait-il pas failli à ses engagements ? Ses amis se considéreraient déliés de toute obligation envers lui et Angie. En fait, il était loin de comprendre ses compagnons. Tous, même les humains, pensaient et agissaient selon des normes totalement différentes des siennes.

Cela prouvait, s'il en était besoin, qu'on pouvait parler la même langue qu'un autre individu sans pour autant se trouver sur la même longueur d'onde que lui.

Il lui fallait réviser ses positions envers Brian et les autres avant de risquer de commettre d'autres erreurs et, manifestement, la seule personne susceptible de l'aider était Carolinus.

Il leva la tête. La pluie s'était presque arrêtée. En fait, la couche nuageuse semblait avoir quelque peu diminué. Il cru apercevoir une lueur laiteuse derrière ces nuages, qui pouvait bien être la lune essayant de percer.

Si tel était le cas, il pensait être capable, une fois en l'air, de se diriger vers l'Eau qui Tintinnabule. Les muscles de ses ailes, qui avaient commencé à accuser la fatigue alors qu'il essayait d'interpréter les échos reçus depuis le sol, étaient de nouveau opérationnels — nouvelle preuve de la puissance et de l'endurance stupéfiantes des dragons. Comme il était regrettable que ces derniers ne puissent faire l'objet d'études par des biologistes, zoologistes ou vétérinaires qui auraient pu déterminer d'où ils tenaient de tels dons.

Jim s'éleva d'un bond dans l'air maintenant plus sec — et peu après, tandis qu'il s'élevait en direction de ce qu'il espérait être la maisonnette de Carolinus, la lune apparut, dégagée, éclairant le paysage sombre et argenté à quelque neuf cents pieds au-dessous de

lui. Cinq minutes plus tard, le ciel était quasiment clair et Jim entamait un long vol plané vers les bois qui recelaient l'Eau qui Tintinnabule, lieu qu'il pouvait apercevoir maintenant, à moins de deux miles devant lui. Il ne s'était trompé que de quelques degrés dans l'estimation de sa route.

Au milieu de taches de clair de lune et d'ombres couleur d'encre de Chine, Jim atterrit avec un bruit sourd sur le sentier de gravillons conduisant à la porte d'entrée de Carolinus. Au loin, dans la forêt, un oiseau endormi fit entendre un gloussement, suffisant pour que Jim le perçoive avec son ouïe de dragon. Hormis cela, c'était le silence total.

Jim hésita. Pas la moindre lumière aux fenêtres de la maisonnette et maintenant qu'il était là, il éprouvait une certaine répugnance à réveiller le magicien.

Tandis qu'il s'arrêtait, indécis, il commença à se dire que la maison n'était pas seulement bouclée pour la nuit, mais qu'elle était déserte. De la petite clairière émanait un air d'abandon dans l'atmosphère même.

— Alors te voilà ! gronda une voix.

Jim se retourna d'un bond.

— Aragh ! lança-t-il.

Le loup approcha, sortant de l'ombre à la limite de la clairière. Jim était si heureux de le voir qu'il aurait pu le serrer contre lui. Derrière la silhouette mince et les yeux brillants apparut la forme plus imposante et familière d'un dragon.

— Smrgol ! s'exclama Jim.

Jusqu'à cet instant, il n'avait pas su quelle était la nature de ses sentiments pour ces deux-là, ainsi que pour Brian et les autres. Il lui devint manifeste que ce qui séparait les diverses formes de vie dans ce monde était bien moins important que dans celui qu'il avait quitté. La vie et la mort, l'amour et la haine étaient aussi proches que deux portes au bout d'un couloir, et si l'on n'apprenait pas très rapidement à haïr quelqu'un, on se mettait à l'aimer.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il.

— Nous t'attendions, gronda le loup.

— Vous m'attendiez ? Mais comment saviez-vous que j'allais venir ?

— *Le mage le savait, fit Smrgol. Il m'a fait mander ici par un moineau des falaises qui m'a tenu ce message : « Dragon, m'a-t-il dit quand je suis arrivé, James Eckert, que tu connais sous le nom de Gorbash, et moi-même, avons de longs voyages à faire — seuls. Si je pars pour le mien, je vous retrouverai tous plus tard. Si James se met en route pour le sien, il va venir me chercher ici. Attends-le et répète-lui ce que je viens de te dire. Préviens-*

le également que l'heure est proche et que la bataille s'annonce plus rude que je ne le pensais. Il y a plus d'un avion dans l'affaire — peux-tu répéter ce mot, dragon ? »

« — “Avion”, ai-je dit, puis : “ Qu'est-ce que cela signifie, mage ?”

« — “Parfait, a-t-il répondu, et ne te préoccupe pas de ce que cela signifie. James comprendra. Il y a plus d'un avion dans l'affaire, et si nous pouvons lutter ensemble pour empêcher la maladie de s'étendre, nos chances seront d'autant plus grandes. Mais si nous ne pouvons lutter ensemble, il appartient cependant à chacun d'entre nous de continuer seul, selon ses possibilités ; car si nos ennemis réussissent, il ne nous restera plus rien... As-tu retenu tout cela, dragon ?”

« — “Je peux réciter toutes les légendes depuis le Premier Dragon” ai-je répondu, mais il m'a coupé tout net.

« — “Et ne te préoccupe pas non plus des légendes pour l'instant, s'il te plaît, Smrgol, a-t-il ajouté ! Et tu diras également à ce loup...”

« — “Aragh ? ai-je demandé. Il doit venir aussi ?”

« — “Naturellement. Il voudra savoir ce que devient James. Maintenant, cesse de m'interrompre ! Dis au loup d'aller trouver le chevalier, l'archer, le hors-la-loi et sa fille pour leur annoncer qu'on a besoin d'eux pour cette ultime bataille. Et aussi qu'il est inutile qu'ils se rendent à Malencontri. Sir Hugh et les autres sont déjà partis à la Tour Répugnante pour répondre à l'appel des Noires Puissances dont ils sont devenus les laquais. Même si sir Brian et les autres devaient prendre Malencontri maintenant, ce serait pour eux sans valeur. Car si les Noires Puissances l'emportent, sir Hugh y reviendrait d'un seul coup d'épée sur la grille et d'un seul trait d'arbalète par-dessus ses murailles. Dis-leur qu'on se rencontrera avant la Tour Répugnante, si je reviens de mon voyage. De même verront-ils James s'il rentre sain et sauf du sien. Là-dessus, je te fais mes adieux.”

— « Là-dessus je te fais mes adieux », répéta Jim. Cela faisait-il partie du message ?

— Je l'ignore. Mais ce sont là ses derniers mots. Après quoi, il a disparu — tu sais bien, comme disparaissent les magiciens.

— Où es-tu allé en voyage, Gorbash ? demanda Aragh.

Jim voulut répondre mais s'abstint. Il ne serait pas facile, ni plaisant d'expliquer à Smrgol et à Aragh ses récentes introspections et découvertes, que Carolinus, par quelque magie, semblait avoir pressenties.

— Un jour, peut-être, je pourrai vous le dire. Mais pas maintenant.

— Oh, encore un de ces voyages ! gronda Aragh.

Assez mal à l'aise, Jim se demanda ce que savait ou comprenait le loup.

— Bon, puisque tu es ici, reprit le loup, rendons-nous à la Tour Répugnante pour régler cette affaire !

— Gorbash et moi allons y aller, dit Smrgol. Tu oublies, loup, que tu as un message à délivrer au chevalier et à ceux qui l'accompagnent. En fait, tu aurais dû partir plus tôt.

— Je ne suis aux ordres de personne, fit Aragh. Je désirais rester pour voir Gorbash rentrer sain et sauf de son voyage, et c'est ce que j'ai fait.

— Va, maintenant, insista Smrgol.

— Ha ! jappa Aragh, je vais filer. Mais garde-moi en réserve une ou deux de ces Noires Puissances, Gorbash. Je te rejoindrai.

L'ombre sembla se refermer sur lui et il disparut.

— Pas un mauvais cheval pour un loup, observa Smrgol, mais susceptible, hein ? Il faut dire qu'ils le sont tous. Maintenant, Gorbash, dès l'aube, nous partirons pour la Tour Répugnante. Tu ferais donc bien de te reposer un peu après le long voyage dont a parlé le mage.

— Me reposer ? coupa Jim. Je n'ai pas besoin de repos !

Et, de fait, il se sentait très bien.

— Tu le crois peut-être, mon garçon, dit sévèrement Smrgol, mais un dragon de quelque expérience sait bien que pour être en bonne forme, il lui faut dormir et manger.

— Manger ? As-tu quelque chose à manger ? demanda Jim, ses sens soudain en éveil.

— Non. Et c'est une raison de plus pour que tu prennes cinq ou six heures de repos.

— Je ne pourrais dormir.

— Tu ne pourrais dormir... ? Un dragon qui ne pourrait dormir ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Gorbash ? Tous les dragons, et notamment ceux de notre famille, ont une grande capacité à dormir et à manger.

— Pourquoi ne pas nous envoler tout de suite ? demanda Jim.

— Voler de nuit ?

— La lune est bien claire. Tu viens de me voir arriver.

— Et c'était bien imprudent de ta part. Vous, les jeunes, il faut toujours que vous preniez des risques. Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille, ça marche. Et puis un jour la chance tourne, et vous regrettez alors de ne pas avoir écouté, mais il est trop tard. Que serait-il arrivé si, lorsque tu étais en l'air, le ciel s'était brusquement obscurci sans que tu puisses voir le sol ?

Jim s'apprêtait à expliquer à Smrgol ce qu'il avait découvert en ce qui concernait le vol de nuit et sous la pluie, mais il décida de n'en rien faire.

— Allons, viens, bougonna celui-ci. Assez de ces stupidités. Nous avons l'un et l'autre besoin de sommeil.

L'insistance de Smrgol alerta Jim. Il regarda le vieux dragon le plus attentivement qu'il put sans toutefois paraître l'étudier. Quelque chose

avait changé dans ce grand corps, quelque chose qui n'était pas facile à définir, mais qui, incontestablement, rendait différent le grand-oncle de Gorbash. Et soudain il sut.

La paupière gauche de Smrgol était close. Elle pendait sur un œil long et étroit. L'aile gauche de Smrgol pendait aussi, légèrement, mais de façon visible ; et alors qu'il se tenait debout, le vieux dragon semblait surtout s'appuyer sur ses pattes droites. Jim avait déjà remarqué de tels signes cliniques, mais pas chez les dragons. Son grand-père avait montré des symptômes identiques de distorsion d'un côté du corps après sa première attaque cérébrale, trois ans plus tôt.

Les dragons souffriraient-ils des mêmes maux que les humains ? Jim se posa la question. Apparemment, ils étaient également victimes de ce fléau, du fait de l'âge ou de quelque autre affection. Peu importait, de toute façon. L'important, c'était que Smrgol était maintenant infirme ; et qu'il se rende compte ou non de la nature exacte de ce qui lui arrivait, il n'était pas en état de voler pour l'instant.

— D'accord, dit Jim. Je crois que je pourrai attendre jusqu'à demain.

Smrgol ne serait pas en meilleur état le lendemain, mais pendant ces quelques heures, Jim pourrait réfléchir à la situation. Il glissa sa tête sous une aile et feignit de s'endormir. Il crut percevoir un léger soupir de soulagement, et quand il jeta un coup d'œil un instant plus tard, il vit Smrgol avec la tête sous l'aile également, qui commençait à ronfler.

Jim s'endormit alors qu'il songeait à ce qu'il convenait de faire, mais il se réveilla avec déjà une réponse qui prenait forme.

— Smrgol, dit-il à l'aube de cette nouvelle journée, j'ai réfléchi et...

— Tu es un brave garçon !

— Euh... oui. Voilà ce que je me suis dit. Il faudrait probablement que je me rende aussi vite que possible à la Tour Répugnante. Si Carolinus ne se trompe pas en disant que sir Hugh et ses hommes y vont aussi, les Noires Puissances sont probablement en train de regrouper leurs forces. Qui sait ce que cela va donner ! Pourquoi ne retournerais-tu pas, *toi*, secrètement aux cavernes, pour que personne ne se doute que tu as l'intention de rallier tous les autres dragons ?

Smrgol se mit à tousser, gêné.

— Mon garçon, fit-il, mon intention était de t'en parler. En fait... eh bien, les autres ne viendront pas.

— Ils ne viendront pas ?

— Ils ont voté contre. J'ai fait ce que j'ai pu, mais...

Jim ne le pressa pas. Il imaginait très bien pourquoi les autres dragons ne s'étaient pas ralliés au projet. Si Smrgol avait déjà été frappé par son attaque quand il avait tenté de les persuader

d'intervenir, ils avaient toutes les raisons de refuser. Un chef trop âgé et infirme n'avait rien pour inspirer une soif de combat. En outre, Jim en savait maintenant assez sur les dragons, du fait de sa nouvelle condition, mais aussi en fréquentant Smrgol et les autres, pour reconnaître qu'ils étaient essentiellement conservateurs. *Restons groupés, ne bougeons pas, et peut-être que l'orage passera*, devait être la philosophie essentielle du dragon.

— Éh bien, c'est encore mieux ainsi, fit vivement Jim. Comme cela, tu pourras tranquillement traverser les marécages et servir d'agent de liaison avec ceux d'entre nous que tu rencontreras au sol.

— D'agent de liaison ? dit Smrgol, soupçonneux. C'est Carolinus ou ce chevalier qui t'a dit cela ?

— Non... Éh bien, peut-être. Quoi qu'il en soit, cela signifie...

— Je sais ce que cela signifie, dit tristement Smrgol. C'est seulement que tu emploies là un mot des georges. Bon, bon, tu as vraiment besoin que je traverse les marécages ?

— Je crois que ce serait sage. Cela me permettrait de me rendre tout droit à la tour tandis que tu t'occuperais de... éh bien, de tout le reste.

— Très juste, dit Smrgol avec un coup d'œil sur son côté gauche. C'est peut-être ce que je devrais faire...

— Parfait ! Éh bien, c'est d'accord, je m'envole immédiatement.

— Bonne chance, Gorbash !

— Bonne chance à toi, mon oncle !

Le regard de Smrgol s'illumina à ce dernier mot.

— Éh bien, éh bien, mon neveu — ne reste pas planté là. Tu as dit que tu partais. Vas-y !

— Très bien, dit Jim, bondissant en l'air.

Le ciel était aussi dégagé qu'il avait été couvert la veille. Un vent vif soufflait en direction des marécages. À environ six cents pieds, Jim étendit ses ailes et se mit à planer comme un aigle, mais il n'était guère en l'air depuis cinq minutes que le vent, inexplicablement, changea de direction, virant de cent quatre-vingts degrés, soufflant de face depuis les marécages.

Il essaya de lutter mais en vain. Malgré ses efforts, Jim ne progressait guère. Si cela continuait ainsi, autant rejoindre Smrgol à terre pour traverser les marécages. Et puis le vent tomba brusquement. Plus la moindre brise, soudain. Pris par surprise, Jim perdit près de cinq cents pieds avant de pouvoir s'adapter aux nouvelles conditions et se mettre à chercher des ascendances thermiques.

Et après cela ? se demanda-t-il. Plus rien.

L'air demeurerait d'un calme absolu et il continua, passant d'un

courant à un autre, s'élevant sur celui-ci, glissant pour prendre celui-là, remontant. On allait plus vite qu'à pied, mais ce n'était cependant pas le moyen le plus rapide pour se déplacer.

Le temps d'atteindre les marécages, on était déjà au milieu de la matinée. Il repéra la ligne de la Grande Chaussée et entreprit de la survoler à une altitude de deux cents pieds à peine.

L'extrémité de la Grande Chaussée était couverte d'arbres et de fourrés, si bien qu'on pouvait la confondre avec la forêt derrière les landes ou même au-dessus des marécages. Feuilles et branches s'étendaient, immobiles, sous le clair soleil d'automne tandis qu'alternativement, Jim planait ou volait. On ne voyait rien au sol, ni entre les arbres ni dessous. Pas de silhouette humaine ou animale — pas même un oiseau ni un nuage d'insectes. Cette désolation était à la fois rassurante et inquiétante. Jim se sentit bercé, au point de quasiment oublier pourquoi il se trouvait là. Sans aucune raison lui revinrent quelques vers d'un poème qu'il avait essayé d'écrire alors qu'il était au lycée, avant de décider, raisonnablement, de devenir professeur :

*Une heure, une heure... une autre heure...
Sans que rien change,
Comme des enfants sans visage
Sur un mur qui s'étend jusqu'à l'éternité...*

— Jim Eckert ! Jim Eckert !

Une petite voix qui l'appelait, très loin, le tira de ses pensées. Il regarda autour de lui mais ne vit rien.

— Jim Eckert ! Jim Eckert !

Un frisson lui parcourut le dos et lui glaça tout le corps tandis que la voix se faisait de nouveau entendre, plus forte ; il la situa quelque part sur la Grande Chaussée devant lui.

— Jim Eckert ! Jim Eckert !

On l'entendait parfaitement, maintenant. Une voix de dragon mais n'ayant pas la sonorité et la puissance de celle de Smrgol ou de Bryagh.

Jim chercha devant lui, fouillant la Chaussée de son regard aigu. Il repéra finalement quelque chose de gris qui bougeait faiblement, tout là-bas, sur une surface herbeuse entourée d'arbres et de fourrés. Il s'en approcha.

Et ce qu'il aperçut lui confirma ce dont il se doutait déjà. C'était Secoh, les ailes grandes ouvertes, comme quelque oiseau captif et cruellement exposé. Le dragon des marécages levait la tête, presque désespérément, pour lancer son appel.

Jim se trouvait maintenant presque au-dessus du dragon. Secoh ne

l'avait pas vu approcher, de toute évidence — ce qui n'était guère surprenant si l'on considère que Secoh ne regardait pas dans la bonne direction. Jim réfléchit rapidement. Il y avait quelque chose d'inquiétant à s'entendre appeler par son véritable nom ; et plus encore : quelque chose de peu naturel dans la position de Secoh.

Jim hésita, se demandant s'il devait répondre à l'appel du dragon. Pendant cet instant d'hésitation, son vol le fit dépasser Secoh qui l'aperçut.

— Jim Eckert ! Jim Eckert ! cria Secoh. Ne partez pas ! Revenez et écoutez-moi, d'abord ! J'ai quelque chose à vous dire. Je vous en prie, revenez ! Oh, à l'aide ! Au secours ! Aidez-moi, Votre Seigneurie ! Je ne suis qu'un dragon des marécages...

Jim continua à planer, se refusant à entendre les cris qui s'estompaient derrière lui, mais une lutte se livrait en lui. Secoh avait, d'une manière ou d'une autre, appris son véritable nom. Ce qui signifiait qu'il avait découvert quelque chose ou que les Noires Puissances se servaient de lui comme intermédiaire. Les Noires Puissances étaient-elles prêtes à négocier la libération d'Angie ?

Il se raccrocha à cette dernière pensée. La négociation était une possibilité... et si, par ailleurs, Secoh avait découvert quelque chose d'utile, il serait fou de n'en pas tirer avantage. En outre, bien que Jim se refusât à admettre que le sentiment intervenait pour une grande part dans la décision qu'il allait prendre, il était touché par la note de désespoir que l'on percevait dans la voix de Secoh et son appel au secours désespéré.

À regret, Jim vira, battit des ailes pour remonter un peu et commença à entamer sa descente.

Secoh n'avait pas bougé. Il se mit à pousser des cris de joie en voyant que Jim arrivait vers lui.

— Oh, merci, Votre Altesse ! Merci, merci... bredouilla-t-il quand Jim vint se poser dans l'herbe près de lui.

— Assez de remerciements ! coupa vivement Jim. Qu'est-ce que tu as à me dire ?

Il s'arrêta car il venait de remarquer la raison de cette position peu naturelle de Secoh, avec ses ailes écartées. Soigneusement dissimulés dans l'herbe, des piquets étaient plantés dans la terre, auxquels on avait attaché par de longues cordes l'extrémité des ailes et des pattes de Secoh.

Halte, dragon ! lança une voix.

Jim leva les yeux. Une silhouette en armure brillante, qu'il avait déjà vue foncer sur lui à cheval, lance en avant, sorti du couvert des arbres sur sa droite ; tout autour de lui, épaule contre épaule, était apparu aussi un solide cercle d'arbalétriers, leurs armes braquées sur la poitrine de Jim.

Secoh gémit.

— Pardonnez-moi, Votre Grandeur ! lança-t-il. Pardonnez-moi. Je n'ai pu faire autrement. Je ne suis qu'un dragon des marécages et ils m'ont attrapé. Les Noires Puissances leur ont dit que si je vous appelais par votre nom, vous viendriez et ils vous prendraient. Ils m'ont promis de me laisser repartir si j'arrivais à vous faire venir. Je ne suis qu'un dragon des marécages et nul ne se soucie de moi. Il fallait que je me débrouille tout seul. Il le fallait, vous ne voyez pas ? *Il le fallait... !*

La silhouette en armure s'avança, audacieusement, jusqu'à se trouver à moins de trois pieds des mâchoires de Jim. Elle releva sa visière et Jim découvrit un visage carré, à la fois viril et enjoué, dont on ne voyait que le nez et les yeux pâles, froids et gris.

— Dragon, dit-il, je suis Hugh de Bois de Malencontri.

— Je vous connais, répondit Jim.

— Le diable m'emporte si je vois en toi la moindre différence avec tes semblables. Mais pourquoi discuter, si cela peut te faire plaisir. Ligotez-le, les gars. Il est trop lourd pour les chevaux, mais nous allons faire un traîneau et le tirer jusqu'à la tour.

— S'il vous plaît, messire Chevalier, Votre Grâce, voulez-vous me détacher maintenant ? demanda Secoh. Vous le tenez. Voulez-vous trancher ces liens serrés et me laisser aller ?

Sir Hugh regarda Secoh et se mit à rire. Puis il se tourna vers Jim.

— Messire Chevalier ! Messire Chevalier ! appela de nouveau Secoh, tremblant de tout son corps. Vous avez promis ! Vous avez promis de me laisser partir si je parvenais à le faire venir. Vous ne reviendriez pas sur votre parole de chevalier, n'est-ce pas, Votre Majesté ?

Sir Hugh tourna de nouveau son regard vers le dragon des marécages et éclata d'un rire de basse.

— Écoutez-le ! Écoutez le dragon ! La parole d'un chevalier, dit-il ! La parole d'un chevalier à un *dragon* ?

Son rire s'arrêta brutalement.

— Éh bien, dragon, dit-il à Secoh, je veux ta tête accrochée à mon mur ! Quelle sorte de sot serais-je de te laisser partir ?

À cet instant tomba du ciel clair une pluie mortelle — une volée de flèches s'abattait sur lui et ses compagnons. Une demi-douzaine d'arbalétriers s'écroulèrent. Les autres, touchés, gagnèrent le couvert des arbres. Quatre traits se fichèrent autour de sir Hugh et une longue flèche traversa son épaulière gauche pour aller tinter sur la cuirasse dessous, sans pour autant pénétrer la seconde épaisseur de l'armure.

Sir Hugh rabattit la visière de son heaume et fila vers les arbres. Des javelots tombèrent en un large cercle tout autour de ces mêmes arbres, mais Jim ne put voir les dommages qu'ils provoquèrent. Il entendit un homme en armure partir au galop. Puis ce fut le silence. Secoh et lui n'étaient pas blessés. Ils se retrouvèrent seuls, hormis les

arbalétriers morts ou mourants sur le sol à côté d'eux.

Un gémissement de Secoh le rappela à l'attention de Jim. Il s'avança et, de ses griffes, tira sur les piquets qui maintenaient au sol le dragon des marécages. Ils cédèrent facilement. Secoh se redressa aussitôt et se mit à attaquer de ses dents les lanières de cuir qui le retenaient prisonnier.

— Pourquoi n'as-tu pas arraché toi-même les piquets ? demanda Jim. Ce n'est pas facile, dans cette position, je le sais bien, mais n'importe quel dragon...

— Ils étaient armés de tous ces arcs, épées et autres, répondit Secoh. Je ne suis pas aussi brave que vous, Votre Magnanimité. Je n'ai pu m'empêcher d'avoir peur et j'ai pensé que peut-être, si je faisais ce qu'ils demandaient, ils allaient me laisser partir.

Il s'arrêta de ronger ses liens et se mit à trembler.

— Bien sûr, je comprends bien les sentiments de Votre Excellence. Je n'aurais pas dû vous appeler.

— Laisse tomber, dit Jim, bougon.

Secoh se remit aussitôt à ronger ses liens.

Jim examina un instant les arbalétriers qui étaient tombés. Mais il ne pouvait plus rien pour aucun d'entre eux. Il se retourna juste à temps pour voir Secoh qui s'apprêtait à s'envoler.

— Un instant ! lança-t-il.

— Un instant ? Oh, oui, bien sûr — un instant. Je comprends, Votre Altesse ! Vous pensiez que j'allais m'envoler. Mais je ne faisais qu'étendre mes ailes contre les crampes.

— Tu ne vas nulle part, lui dit Jim. Alors assieds-toi et réponds à mes questions. Qui t'a dit de m'appeler Jim Eckert ?

— Je vous l'ai déjà expliqué ! C'est le george — le chevalier — et ce sont les Noires Puissances qui le lui ont demandé.

— Hmm. Et comment t'ont-ils attrapé, pour commencer ?

Secoh parut tout malheureux.

— Ils... ils ont déposé une belle pièce de viande. La moitié d'un gros sanglier... de la belle viande bien grasse.

Une larme glissa de son œil et roula le long de son museau.

— Une belle viande bien grasse, répéta Secoh. Et ils ne m'ont même pas laissé en manger une bouchée.

Pas une seule ! Ils ont seulement braqué leurs arbalètes sur moi et m'ont attaché.

— Est-ce qu'ils t'en ont dit la raison ? Est-ce qu'ils t'ont expliqué pourquoi ils pensaient que j'allais passer par là et que tu pourrais m'appeler ?

— Ils ont beaucoup parlé, Votre Seigneurie ; le chevalier a dit que vous alliez nous survoler juste à cet instant, et qu'une fois qu'ils vous auraient pris six hommes vous emmèneraient sans délai à la tour ;

tandis que lui et les autres les rejoindraient.

— Les rejoindraient ?

— Oui, Votre Importance, dit Secoh avec un regard soudain rusé. Le chevalier devait rester en arrière pour tendre un piège à l'autre george — à votre ami. Et cela, il n'était pas censé le faire. Les Noires Puissances ne l'avaient envoyé que pour se saisir de vous, mais il était terriblement furieux contre votre compagnon, vous savez, celui qui passe son temps à nous chasser, pauvres dragons des marécages que nous sommes. Alors, ce chevalier voulait s'emparer de lui malgré les ordres des Noires Puissances.

Secoh cessa de trembler.

— C'est ce qu'il y a de terrible avec ces georges, reprit-il. Personne n'a d'influence sur eux, pas même les Noires Puissances. Ils se fichent de tout, tant qu'ils peuvent chevaucher dans leurs dures coquilles et planter leurs cornes pointues dans de pauvres dragons des marécages comme moi. Impossible d'imaginer quelqu'un de plus obstiné, qui n'hésite pas à enfreindre les ordres des Noires Puissances !

— Je me demande où ils sont allés en filant d'ici, fit Jim.

— Le chevalier qui se trouvait là avec ces arbalétriers ? demanda Secoh avec un geste de la tête en direction de l'intérieur des terres et de la Grande Chaussée. Il y a un marécage, par là sur la gauche, où vous vous noieriez en une minute si vous ne pouviez voler, Votre Altesse. Mais les Noires Puissances ont montré au chevalier un gué qui permet de le traverser. C'est là qu'ils sont allés, lui et ses hommes, et ils vont faire demi-tour pour se rabattre sur la Chaussée derrière vos amis qui viennent de leur lancer ces flèches. Je le sais parce que le chevalier a dit à ses hommes que c'était ainsi qu'ils allaient les surprendre une fois qu'on vous aurait traîné à la tour.

— Ce qui signifie qu'ils nous ont coupés de l'intérieur des terres... commença Jim.

Au même moment, il entendit des bruits de sabots de chevaux qui approchaient et un instant plus tard, Brian apparut dans la clairière.

— James ! s'écria joyeusement le chevalier. Vous voilà ! Je me suis fait l'impression d'être un coquin pour avoir voulu vous entraîner dans cette attaque contre Malencontri. Après votre disparition, hier, je me suis mis à réfléchir et il m'est apparu que nous vous avons probablement détourné de votre devoir et que vous étiez déterminé à continuer seul. C'est ce que j'ai dit à Giles, à Dafydd et à Danielle. Et le diable m'emporte s'ils n'étaient pas de mon avis. D'abord le loup, ensuite vous, qui êtes partis. Mauvais signes, cela, pour un groupe de compagnons, non ? Aussi avons-nous déjà fait demi-tour vers les marécages, là, quand le loup nous a rattrapés hier soir... Tiens, bonjour ! Est-ce là un de nos dragons locaux qui se trouve avec vous ?

— Secoh, Votre Puissance ! se hâta de dire le dragon des

marécages. Simplement Secoh. Je vous connais, Votre Georgeté, et je vous ai admiré de loin de nombreuses fois. Quelle rapidité, quel élan !

— Vraiment ?

— Quelle bonté, quelle grandeur, quelle...

— Oh, non, c'est trop !

— Je me suis dit, un tel chevalier ne ferait pas de mal à un pauvre dragon des marécages comme moi.

— Euh, oui, bien sûr. Je l'aurais fait volontiers, sais-tu. Je t'aurais coupé la tête si je t'avais pris, comme à tout autre dragon, mais je pense que tu es des nôtres maintenant, puisque tu es là avec James.

— Pardon, Votre... ? Oh, oui, certes ! Je suis des *vôtres*.

— C'est bien ce que je pensais. J'ai été frappé, en te voyant, par ton air guerrier. Mince, de bons muscles, farouche, pas comme la plupart des dragons que nous avons dans le coin.

— Oh, oui, Votre Chevalerie. Mince...

Secoh, qui avait étendu ses ailes à moitié comme s'il allait s'envoler, s'arrêta en plein mouvement pour regarder le chevalier. Mais Brian s'était tourné vers Jim.

— Les autres seront là dans une minute, commença-t-il.

— Erreur, dit une voix aigre. J'étais là avant votre arrivée. Mais j'étais occupé à pister nos ennemis. Ils se sont enfoncés dans un marécage voisin de la Chaussée. J'aurais pu les y suivre aussi, mais j'ai décidé de revenir pour voir comment allait Gorbash. Ça va, Gorbash ?

— Bien, Aragh, répondit Jim au loup qui était apparu dans la clairière.

Aragh examina Secoh et eut une grimace de mauvais augure.

— « De bons muscles » et « farouche », hein ? dit-il.

— Peu importe maintenant, messire Loup, rétorqua Brian. L'important est que nous revoici tous ensemble et qu'il nous faut maintenant réfléchir. Ah, voilà nos amis.

En fait, Dafydd, Giles et Danielle étaient dans la clairière, avec les hors-la-loi, à l'instant où Aragh s'était montré. Les hommes se penchaient déjà sur les corps des arbalétriers pour récupérer leurs flèches. Dafydd jeta un regard autour de lui.

— Il s'est enfui, dit l'archer à Jim. Était-il blessé ?

— C'est votre flèche qui a frappé Hugh de Bois ? J'aurais dû m'en douter. Elle a percé une partie de son armure, mais pas la totalité.

— J'ai dû tirer à l'aveuglette, expliqua Dafydd, par-dessus les arbres. Je ne suis pas satisfait d'apprendre que je l'ai touché sans le blesser.

— Paix ! coupa Danielle. Même avec l'intercession de saint Sébastien, vous n'auriez pu faire mieux, compte tenu de la distance. Pourquoi persister à prétendre que vous êtes capable de l'impossible ?

— Je ne prétends rien. Quant à l'impossible, cela n'existe pas. Il

n'existe que des choses que l'on n'a pas encore appris à faire.

— Peu importe, coupa Brian, nous avons retrouvé sir James et il y a une décision à prendre. Sir Hugh et ses arbalétriers, qui nous ont échappé ici, se sont cachés dans un marécage. Doit-on les poursuivre, poster une force pour les empêcher de revenir, ou marcher vers la tour sans se préoccuper d'eux ? En ce qui me concerne, je ne laisserais pas volontiers l'ennemi libre de me suivre.

— Ils ont déjà dû quitter les marécages, intervint Secoh de façon inattendue. À cette heure, ils sont revenus sur la chaussée.

Tout le monde se retourna pour regarder le dragon. Celui-ci chancela et parut sur le point de rentrer sous terre devant tant d'attention, mais il finit par se redresser et soutenir leur regard.

— De quoi parles-tu ? demanda Giles.

— Hugh de Bois et ses hommes se sont placés sous les ordres des Noires Puissances de la tour, dit Jim. Secoh m'apprend que celles-ci ont indiqué à sir Hugh comment sortir du marécage sains et saufs et regagner la Chaussée. Ce qui signifie qu'ils se trouvent au sec quelque part entre nous et la terre ferme.

— Il n'y a donc pas à discuter, dit Brian. Ce sera la Tour et ces arbalétriers ne sont pas en mesure de s'y opposer. Retournons à leur rencontre.

— Je ne sais pas... commença Jim, avec une curieuse sensation au creux de l'estomac. Allez-y, vous autres, si vous pensez que c'est la meilleure solution. Il faut que je continue ma route vers la Tour Répugnante. J'ai le sentiment que le temps presse.

— Ah ? fit Brian, devenant soudain songeur. C'est le sentiment que j'ai eu quand j'ai découvert que vous étiez parti hier. Peut-être est-il préférable que vous et moi allions ensemble à la tour, James, et vers ce qui peut bien nous y attendre. Les autres peuvent rester ici et s'occuper de sir Hugh et de ses hommes s'ils tentent de passer.

— Je vais avec Gorbash, déclara Aragh.

— Moi aussi, décréta Dafydd que l'on n'attendait pas. (Il croisa le regard de Danielle et ajouta :) Qu'y a-t-il de si étonnant ? J'ai certes dit que je ne voulais pas conquérir les terres de sir Hugh et je le confirme. Mais quand, au château de Malvern, les flammes des bougies se sont couchées alors qu'il n'y avait pas le moindre souffle, un froid m'a saisi. Je le ressens toujours, et j'ai le sentiment qu'il ne me quittera pas tant que je n'aurai pas aidé à en trouver la source et à l'anéantir.

— Éh bien, mais vous *êtes* un chevalier, déclara Danielle.

— Trêve de moquerie, répondit le Gallois.

— De moquerie ? Je ne me moque pas. En fait, je viens avec vous, moi aussi.

Dafydd s'interposa.

— Non ! Obligez-la à rester, fit-il en s'adressant à Giles.

— Obligez-la vous-même, grogna celui-ci.

Danielle posa la main sur le poignard à sa ceinture.

— Personne ne me forcera à rester ni à partir. J'ai décidé de vous accompagner.

— Giles, demanda Brian sans lui prêter attention, pouvez-vous, seul, contenir sir Hugh et sa troupe ?

— Avec mes hommes et ceux du château de Malvern, il n'y a aucun problème. Sir Hugh et les siens se retrouveront en enfer avant de passer.

— Dans ce cas, allons-y, au nom de Dieu !

Brian remonta sur son cheval et avança vers la Chaussée, Jim suivant le palefroi blanc.

— Pas d'autres objections ? lança Danielle à Dafydd, comme un défi.

— Non, répondit tristement l'archer. Je savais malheureusement que vous seriez avec moi quand arriverait l'ultime instant. Si l'on en croit les ombres, le jour s'avance. Allons-y donc.

Ils suivirent Jim et Brian et leurs voix se perdirent dans un chuchotement. Aragh arriva en trotinant, de l'autre côté de Blanchard.

— Pourquoi cette humeur sombre, messire Chevalier et Gorbash ? demanda-t-il. C'est une belle journée pour tuer.

— Pour ce qui est de cette tour et de ceux qui l'occupent, répondit sèchement Brian, nous allons nous mesurer à une force qui touche à notre âme.

— Vous êtes d'autant plus sots d'avoir des scrupules, gronda Aragh.

— Messire Loup, vous ne comprenez rien à ces choses, dit Brian, et je ne suis pas d'humeur à vous en instruire.

Ils continuèrent à avancer en silence. Aucune brise ne soufflait et la route était monotone. Peu à peu, on put distinguer l'horizon, là où le ciel et la mer se rencontraient, en une ligne gris-bleu, toujours distante de quelques miles. Jim avait l'air perplexe.

— Quelle heure est-il, croyez-vous ? demanda-t-il au chevalier.

— Un peu après prime, je dirais. Pourquoi ?

— Prime... ? répéta Jim qui dut réfléchir pour se souvenir qu'il s'agissait de midi. Comme il fait sombre ! fit-il soudain.

Brian eut un regard circulaire avant de revenir à Jim. Vers l'ouest, au-dessus d'eux, et bien que le soleil demeurât dans un ciel apparemment sans nuages, un halo d'obscurité semblait estomper les couleurs du ciel et du paysage.

— Hé ! fit Brian. Regardez devant nous !

Sur la Chaussée, n'apparaissaient plus maintenant que de rares arbres ou fourrés au milieu des hautes herbes des marécages. Un peu

plus loin — et il était impossible à l'œil d'évaluer exactement la distance —, l'herbe se couchait suivant ce qui semblait être une ligne droite, en travers de la Chaussée et de part et d'autre du marécage. Au-delà, tout paraissait d'un gris glacial, comme sous un ciel d'hiver.

— Cela avance, constata Aragh.

Il fallut à Jim un moment pour distinguer le phénomène, mais en suivant du regard les mouvements de l'herbe, il était possible de voir que la ligne se rapprochait lentement. On aurait dit quelque lourd fluide invisible noyant la Chaussée, les marécages et les îles. Jim sentit un lent frisson lui parcourir l'échine.

Instinctivement, le chevalier et lui s'arrêtèrent, ce que fit également Aragh. Il s'assit et leur adressa une grimace.

— Regardez au-dessus de vous et vers l'ouest, leur dit-il.

Pendant un bref instant, Jim sentit l'espoir le gagner en apercevant ce qu'il prit pour un dragon à environ quatre cents pieds d'altitude. Mais, peu à peu, il nota des différences. Il ne s'agissait pas d'un de ses semblables, bien que cette créature fût trop grosse pour être un oiseau. Elle avait la moitié de l'envergure d'un aigle, mais une certaine lourdeur dans la silhouette faisait penser à un vautour. Jim scruta attentivement le ciel, gêné toutefois par l'étrange obscurité régnante qui l'empêchait de distinguer les détails.

La chose arrivait droit sur eux, en planant. Tout à coup, alors qu'elle grossissait à vue d'œil, Jim commença à mieux discerner l'étrange et volumineuse tête. Sa vue se troubla, refusant d'accepter ce qu'enregistrait son esprit. C'était un énorme oiseau d'un brun grisâtre, mais sa tête était celle d'une femme dont le visage pâle regardait vers Brian et lui, les lèvres ouvertes, révélant des dents blanches et acérées.

— Une harpie ! cria Brian à côté de lui.

Elle fonça sur eux.

Certainement, se dit Jim, elle allait virer sur le côté au dernier instant mais elle continua à leur foncer droit dessus. Jim comprenait maintenant pourquoi ses yeux avaient refusé de se fixer sur ce visage blanc. Il s'agissait d'un visage humain et de femme, mais, chose terrible, ses traits figés reflétaient la folie.

Soudain, la créature ailée fut sur eux, visant la gorge de Jim, et tout sembla éclater en un seul instant.

Une forme sombre bondit en l'air vers la harpie juste avant qu'elle n'atteigne le dragon. De longues mâchoires claquèrent dans le vide, là où, une fraction de seconde plus tôt, se trouvait la face blanche. La harpie poussa un cri hideux, fonçant vers Brian. Pour un peu, elle aurait renversé le chevalier mais ses longues ailes prirent appui sur l'air et elle s'enfuit.

Au sol, Aragh grondait doucement. Brian se redressa sur sa selle. La harpie, son attaque manquée, s'éloignait maintenant à tire-d'aile,

regagnant la tour.

— C'est une chance pour vous que le loup soit intervenu, déclara Brian. Sa morsure est empoisonnée. J'avoue que ce visage de l'enfer m'a fasciné et ensorcelé.

— Qu'elle revienne ! rugit Aragh, mauvais. Je ne rate jamais deux fois mon coup.

Une voix arriva jusqu'à eux, venant de l'autre côté du marécage, sur leur gauche.

— Non ! Non ! Retournez, Vos Grâces ! Retournez ! C'est inutile. C'est la mort qui vous attend tous, là-bas !

— Éh bien, morbleu ! s'exclama Brian. C'est votre dragon des marécages.

— Non, dit Aragh, humant l'air. C'est un autre. L'odeur est différente.

Un dragon, ressemblant comme un jumeau à Secoh, était précairement perché sur une petite éminence herbeuse à demi noyée, à une quarantaine de pieds de la Chaussée.

— Oh, je vous en prie, cria-t-il, battant des ailes pour conserver son équilibre. Vous ne parviendrez à rien et nous en supporterons tous les conséquences. Elles sont éveillées maintenant, dans la tour, et vous ne ferez que Les rendre furieuses si vous y allez !

— Elles ? Tu veux dire les Noires Puissances ? demanda Jim.

— Elles... Elles ! gémit le dragon des marécages, désespérément. Celles qui ont bâti la Tour Répugnante et y vivent, Celles qui nous ont envoyé la maladie du charbon il y a cinq cents ans. Vous ne Les sentez pas qui vous attendent ? Vous ne sentez pas Leur odeur ? Elles qui ne meurent jamais et qui nous haïssent tous. Qui attirent à Elles toutes choses terribles, mauvaises...

— Viens par ici, dit Jim. Viens sur la Chaussée. Je voudrais te parler.

— Non... non ! gémit le dragon des marécages en jetant un regard terrifié sur la ligne qui approchait au-dessus de l'herbe et de l'eau. Il faut que je m'en aille... que je me sauve ! dit-il, battant des ailes et s'élevant lentement. Elles sont de nouveau déchaînées et nous sommes tous perdus... perdus !

Une légère brise glaciale parut arriver par-delà la ligne et prendre le dragon pour l'emporter vers le ciel dans un tourbillon. D'un vol lourd, il retourna vers la terre ferme, en criant d'une petite voix désespérée.

— *Perdus... perdus... perdus... !*

— Éh bien, fit Brian, que vous disais-je à propos des dragons des marécages ? Comment un gentilhomme peut-il gagner quelque mérite en tuant une pareille bête ?

Tandis qu'il parlait, le fluide glacial arrivait sur eux et passa sous

Brian. Les froides couleurs hivernales se refermèrent sur le chevalier et Jim, figeant leur visage dans la grisaille.

— *In manu tua, Dominet* dit à voix basse le chevalier en se signant.

Tout autour d'eux s'abattait ce gris sinistre. Les eaux et les marécages devenaient huileux, épais, collés aux plaques d'herbes d'un vert terne. Une petite brise froide vint balayer le sommet des fourrés, émettant des bruits secs, comme ceux de vieux os dans quelque cimetière oublié. Les arbres demeuraient immobiles, leurs feuilles maintenant desséchées et fanées, semblables à des personnes prématurément vieilles.

— Sir James, dit le chevalier d'un ton solennel, rends-toi compte que la tâche qui nous attend n'est pas mince. Aussi, je te prie, si tu devais être le seul à revenir, alors que je perdrais la vie, de ne pas laisser ma dame ni les miens dans l'ignorance de ma fin.

— Je serai très honoré de les en informer fit Jim, gêné et la gorge sèche.

— Je te remercie pour cette noble courtoisie, et j'en ferai tout autant pour toi dans les mêmes circonstances dès que je trouverai un navire pour m'emporter au-delà des mers occidentales.

— Éh bien, préviens seulement Angie. Ma dame, Angela, je veux dire. Hormis elle, inutile de te soucier de quiconque.

Et Jim imagina soudain ce personnage étrange, brave, honnête, quittant son foyer et sa famille pour traverser près de trois mille milles d'océan inconnu, afin de respecter la parole donnée à un étranger. L'image le fit grimacer intérieurement alors qu'il la comparait à celle qu'il avait de lui-même.

— Il en sera fait selon ton désir, répondit Brian qui redevint soudain lui-même en descendant de selle. Blanchard n'avancera pas d'un autre pouce, le diable l'emporte ! Il va me falloir le mener.

Il s'arrêta, revenant à Jim.

— Où sont passés l'archer et dame Danielle ? demanda-t-il.

Jim se retourna. Brian avait raison de poser la question. Aussi loin que portât le regard de Jim, il ne voyait plus ses compagnons qui normalement auraient dû les suivre.

— Aragh ? cria-t-il. Où sont-ils allés ?

— Ils étaient juste derrière... Peut-être ont-ils changé d'idée. Ils sont probablement par là, derrière nous. Sans les arbres et les fourrés, vous pourriez encore les apercevoir.

Il s'ensuivit un instant de silence.

— Éh bien, partons sans eux, dit Brian.

Il tira Blanchard par la bride. Le cheval blanc fit un pas à regret, puis un autre. Ils poursuivirent leur chemin, Jim et Aragh à côté, au même pas.

Tandis qu'ils continuaient leur route, l'aspect morne et désolé du paysage devenait oppressant et n'engageait guère à la conversation. Le seul fait d'exister semblait exiger un effort, tout comme le moindre mouvement du corps ; leurs bras et jambes étaient comme lestés de plomb, entravant chaque pas. Mais leur silence les isolait encore davantage, laissant chacun plongé dans le noir abîme de ses pensées. Ils avançaient comme dans un mauvais rêve, échangeant quelques mots pendant un instant puis retombant dans le silence. Alors qu'ils progressaient, la Chaussée se faisait plus étroite. Elle rétrécit en largeur, passant de quarante mètres à quarante pieds. Les arbres aussi diminuèrent de taille, devenant plus rabougris — plus tordus et noueux — tandis que sous les pieds, l'herbe, qui se raréfiait, révélait un sol différent, une terre dépourvue de cette noire fertilité des marécages vers l'intérieur. Ici, le terrain était sableux, dur, stérile. Il craquait traîtreusement sous leur poids et sous les sabots de Blanchard.

Le blanc palefroi s'arrêta soudain brutalement. Il secoua la tête et tenta de reculer.

— Que diable ! éclata Brian, tirant sur les rênes. Qu'est-ce qu'il lui prend ?

— Écoutez, dit Jim, qui s'était arrêté aussi.

Pendant un instant, il fut tenté de croire qu'il avait imaginé ce qu'il venait d'entendre. Mais cela recommença, plus fort semblait-il, plus proche. C'était le gazouillis des sandmirks.

Le bruit augmenta. Manifestement, les sandmirks les encerclaient. Les noirs prédateurs n'avaient tout simplement pas donné de la voix, jusque-là, mais maintenant, c'était un vrai chœur. Une fois encore, Jim sentit le son qu'ils émettaient atteindre les zones ancestrales de son cerveau primitif. Il regarda Brian et vit le visage du chevalier, sous la visière relevée de son casque ; il paraissait exsangue, sa peau plaquée sur les os comme sur le visage d'un homme mort depuis dix jours. Les cris des sandmirks montaient en crescendo et Jim constata que la faculté de penser le fuyait.

À côté de lui, Aragh rit de son rire silencieux.

Le loup rejeta sa tête en arrière, ouvrit ses longues mâchoires et se mit à hurler. Il poussa un long hurlement qui trancha comme un rasoir dans les cris émis par les sandmirks. Ce n'était pas simplement le cri du loup qui hurle à la lune, la nuit, mais un appel commençant sur une note basse, montant en intensité et dans les aigus, pour devenir plus perçant que les sons émis par les sandmirks et retomber dans le néant. C'était un hurlement de chasse.

Quand il cessa, ce fut le silence. Le silence total. Aragh rit de nouveau.

— Poursuivons-nous ? demanda-t-il.

Brian sursauta comme un homme sortant d'un rêve et il tira sur les rênes de son cheval. Blanchard se mit en marche, tout comme Jim, et ils repartirent.

Les sandmirks ne reprirent pas leur concert. Mais alors que le chevalier, le dragon et le loup allaient leur chemin, Jim pouvait percevoir d'innombrables clapotements dans l'eau et bruissements dans les arbres, buissons et fourrés autour d'eux — un bruit qui progressait en même temps qu'eux, comme si une armée de gros rats les escortait. Il fit tous les efforts possibles pour chasser de son esprit les bruits de ces pattes et de ces corps qui lui inspiraient une terreur instinctive. Ne devait-il pas être à l'affût d'autres terreurs ? Un exploit difficile.

— Il fait plus sombre, non ? dit-il finalement. Et il y a davantage de brume.

Ils avaient parcouru peut-être un mile et demi depuis qu'ils avaient traversé la ligne. Et, de fait, le ciel s'assombrissait. Loin d'être naturelle, l'obscurité, par un étrange phénomène, s'opacifiait en même temps que l'air devenait plus dense. Avec la nuit arrivaient des nuages bas et des bancs de brume qui dérivait au ras de la Chaussée.

Brusquement, Blanchard se déroba de nouveau. Ils s'arrêtèrent. Autour d'eux, le bruit émis par les sandmirks parut s'enfler en une frénésie de déplacements invisibles. Leur folle activité avait quelque chose de triomphant. Et soudain, devant eux et sur la droite de la chaussée se fit entendre un unique bruit sourd, comme provoqué par une lourde masse sortant de l'eau. Aragh dressa brusquement le museau et émit un grondement du plus profond de sa gorge.

— Qu'est-ce qui approche ? demanda Brian.

— Mon repas, dit Aragh. Écartez-vous.

Les pattes raides, il s'éloigna de quelques pas et se tint, la queue pendant en arc, la tête un peu basse, les mâchoires légèrement ouvertes. Ses yeux brillaient, rouges, dans l'obscurité.

L'odorat de Jim captait maintenant l'odeur qu'avait sentie Aragh. Une odeur curieusement familière et puis, il se rendit compte que c'était la même odeur que celle des sandmirks qui les suivaient. Elle était seulement plus forte et beaucoup plus envahissante. Son ouïe captait également le bruit d'un corps lourd qui approchait sur la Chaussée — une créature qui traverserait les fourrés plutôt que d'en faire le tour.

Brian tira son épée. Aragh ne tourna pas la tête, mais ses oreilles bougèrent au bruit du métal glissant contre du métal.

— C'est *mon* repas. Ma viande, ai-je dit. Restez à l'écart ! Filez quand je vous le dirai.

Jim ressentit la tension de tous ses muscles. Ses yeux étaient

douloureux sous l'effort qu'il faisait pour voir l'ennemi. D'un seul coup, il l'aperçut qui avançait vers eux : un grand quadrupède noir dont la fourrure brillait encore de l'eau qu'il venait de quitter. Il ne faisait pas le moindre effort pour se cacher. Lorsqu'il fut à environ trois longueurs d'Aragh, il recula et fit entendre, de sa gorge, une sorte de gloussement qui ressemblait en plus sourd au cri des sandmirks.

— Les Apôtres nous protègent ! murmura Brian. Est-ce là un sandmirk... ?

C'était bien un sandmirk, mais infiniment plus gros que les petites créatures qui, par trois fois, avaient réveillé chez Jim une peur ancestrale. L'animal était au moins aussi lourd qu'un grizzli adulte ; en fait, il était à peu près de la taille d'un de ces gros ours bruns de l'île Kodiak. Aragh, qui se tenait en face de lui pour le combattre, avait l'air maintenant d'un petit chien.

Mais le loup ne paraissait pas vouloir reculer. De sa gorge sortait toujours un sourd grondement régulier et continu. Pendant un long moment, le monstrueux sandmirk resta à se balancer sur ses pattes de derrière, faisant entendre son gloussement de basse. Puis il avança, debout, et la bataille s'engagea soudain.

L'action fut si rapide que ni Brian ni Jim ne purent en suivre le détail. Malgré sa taille, le sandmirk pouvait se déplacer avec une rapidité stupéfiante, mais Aragh était plus rapide encore. Il était partout, au-dessus, au-dessous, à côté de la silhouette noire qui le dominait, si vite et de façon si continue que Jim renonça à intervenir.

Aussi brusquement qu'ils s'étaient affrontés, les deux combattants se séparèrent. Aragh recula, tête basse, grondant toujours, tandis que le sandmirk haletait, titubant sur ses lourdes pattes de derrière, sa fourrure striée de rouge ça et là.

Aragh se tut alors, non sans cesser d'observer son ennemi avec la plus grande attention.

— Allez, maintenant ! dit-il sans tourner la tête. Les autres ne vous suivront pas tant que je tiens leur mère en respect. Et ils ne viendront pas en bande pour l'aider, car ils savent que les cinq premiers à m'approcher mourront ; et aucun d'eux ne veut en être.

Jim hésita. Ce fut Brian qui parla pour eux deux.

— Messire Loup, dit-il, nous ne pouvons vous laisser affronter seul ces hasards...

Mais avant qu'il ait terminé, la bataille avait repris. Cette fois-ci, elle dura plus longtemps, jusqu'à ce qu'un vilain bruit de fracture se fasse entendre et qu'Aragh bondisse en arrière pour se tenir sur trois pattes, sa patte avant gauche pendante.

— Partez ! grogna-t-il, furieux. Je vous ai dit de partir !

— Mais ta patte... commença Jim.

— Est-ce que je t'ai demandé ton aide ? demanda Aragh, la voix

pleine de rage. Ai-je jamais demandé de l'aide ? Quand l'ourse m'a pris alors que j'étais louveteau, je l'ai tuée seul, sur trois pattes. Je vais tuer cette mère des sandmirks, de nouveau sur trois pattes et seul !
Partez !

Le monstre était maintenant couvert de sang. Mais il ne semblait pas affaibli, malgré son souffle rauque. Quoi qu'il en fût, il ne fallait pas discuter la décision d'Aragh de mener la lutte seul, et il était impensable que le sacrifice du loup restât vain. S'il était tué, ce ne serait qu'une question de temps avant que les sandmirks n'en finissent avec Brian et Jim.

L'homme et le dragon se regardèrent.

— Allons-y, fit Jim.

Le chevalier approuva d'un signe de tête. Il tira sur les rênes de Blanchard et ordonna au cheval d'avancer. Ils continuèrent leur marche tandis que le loup et le sandmirk géant reprenaient le combat derrière eux.

Le bruit de la bataille s'estompa bientôt. L'obscurité et la brume les engloutirent. Aragh ne s'était pas trompé sur un point : aucun des plus petits sandmirks ne les suivit. Ils restèrent longtemps sans dire un mot. Et puis Brian se tourna vers Jim.

— Un loup bien valeureux, dit-il doucement.

— Si ce gros sandmirk le tue... commença Jim, mais le reste de sa phrase mourut dans sa gorge.

Il allait jurer de le venger. Était-ce raisonnable ? Si l'énorme créature devait tuer Aragh, il n'avait aucun moyen de la retrouver ; et s'il le faisait, ses légions d'enfants et elle-même viendraient à bout de lui sans mal. Il n'était pas un loup anglais pour faire fi des gazouillis des sandmirks.

Ce fut plein d'amertume que Jim fut contraint de s'avouer qu'il était impuissant contre ce sort cruel. Intolérable ! Il était arrivé à cet âge sans jamais avoir eu motif de douter que toujours la justice finissait par triompher, et que toute injustice, dans la vie, devait finir par trouver sa compensation. Et voilà qu'il lui fallait accepter la dette du possible sacrifice d'Aragh en sachant que jamais peut-être il ne pourrait la payer. Poursuivant sa route dans cette obscurité sinistre et irréelle qui s'était abattue sur les marécages, il oublia un instant le lieu où il était et ce qu'il pouvait advenir de lui, dans cette lutte qui se livrait en lui pour apprendre à vivre avec cette dette.

Il était difficile d'abandonner ses chères illusions, mais il n'avait pas le choix. Peu à peu, en considérant ce fait, sa conviction que la vie devait être *juste* sans quoi elle devenait insupportable se faisait moins ferme.

— On dirait qu'il fait plus sombre, non ? demanda Brian qui le tira de ses pensées.

Jim regarda autour de lui. Ils avaient parcouru un mile et demi, de nouveau, depuis qu'ils avaient laissé derrière eux Aragh et les sandmirks ; de fait, l'atmosphère était devenue plus dense tandis que la brume se refermait, solide, de part et d'autre de la Chaussée.

— Bientôt, nous ne pourrons plus continuer, dit Jim.

Il était maintenant impossible de voir au-delà de l'eau, ni à plus d'une dizaine de mètres devant eux. Ils respiraient cet air froid et visqueux qui semblait stagner dans leurs poumons, les étouffant. La marche était devenue encore plus pénible tandis qu'ils se sentaient davantage abattus. En outre, avec cette obscurité croissante, les bruits étaient également feutrés. Ils entendaient à peine celui de leurs pas et des sabots du cheval sur le sol sableux ; même leurs voix leur semblaient lointaines et faibles.

— Brian ? appela Jim, tâtonnant dans le noir.

— Par ici, James...

La vague silhouette du chevalier en armure s'approcha et vint buter contre lui quand il s'arrêta.

— Je n'y vois plus assez pour continuer, constata Jim.

— Moi non plus. Il va nous falloir rester où nous sommes, je suppose.

— Oui...

Ils demeurèrent face à face, sans que l'un puisse maintenant distinguer les traits de l'autre ; ils étaient plongés dans une obscurité impénétrable qui se fit plus profonde encore pour devenir totale. Jim tressaillit. Des doigts d'acier durs, puissants et glacés lui serraient l'épaule...

— Tenons-nous l'un contre l'autre, dit Brian. Ainsi, il faudra nous attaquer tous les deux à la fois.

— D'accord !

Ils restèrent là dans le silence, à attendre ils ne savaient trop quoi, mais bientôt les ténèbres les isolèrent, s'insinuant jusque dans leur cerveau. Rien de matériel ne surgit du néant mais, du plus profond de son être, Jim sentit remonter une à une, lentement, comme des limaces de quelque puits sans fond, toutes ses peurs et ses faiblesses, toutes les choses dont il avait eu honte et qu'il avait essayé d'oublier, tous les vers qui rongeaient son âme...

Il voulut parler à Brian pour rompre ce charme qui les enserrait, mais il découvrit que déjà le poison avait fait son œuvre. Il ne faisait plus confiance au chevalier, car il savait que le mal devait se trouver en Brian comme il était en lui-même. Lentement, furtivement, il commença à se dégager de son compagnon...

— Regardez ! lança soudain celui-ci, d'une voix lointaine et étrange. Regardez dans la direction d'où nous venons !

Jim se tourna. Comment devina-t-il qu'il était dans le bon sens,

jamais il ne put le dire. Mais il se tourna et là-bas, au loin, si loin que ce n'était qu'un point pareil à une étoile se situant à des années-lumière, il vit une minuscule lueur.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, haletant.

— Je ne sais pas, répondit la voix déformée du chevalier. Mais ça vient par ici. Regardez comme ça grossit !

Lentement, très, très lentement, le point lumineux s'avavançait. On aurait dit un trou de serrure éclairé par-derrière, qui grossissait en approchant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda de nouveau Jim.

— Je ne sais pas, redit le chevalier.

Mais l'un et l'autre sentirent que c'était quelque chose de bénéfique. C'était la vie et le courage, de nouveau ; une force contre leur impuissance devant la puissance des ténèbres qui avaient menacé de les engloutir. Ils virent leur force revenir et Blanchard s'ébroua à côté d'eux, frappant des sabots sur le sable dur en hennissant.

— Par ici ! lança Jim.

— Par ici ! lança Brian.

La lumière monta soudain, s'élevant vers le ciel, activée par le son des voix. Comme un grand bâton, rigide, elle avança vers eux, droite, irradiant davantage au fur et à mesure qu'elle s'approchait. L'obscurité reculait. Le noir grisonnait de nouveau pour se changer en crépuscule qui s'estompa lui aussi. Ils perçurent un bruit assourdi de pas, puis celui d'une lente respiration, et tout à coup, le jour fut !

Carolinus se tenait devant eux, vêtu de ses robes, coiffé d'un chapeau pointu, tenant bien droit devant lui, comme s'il s'agissait d'une épée, d'un bouclier et d'une armure tout à la fois, une grande perche de bois taillé.

— Par les Puissances ! dit-il en les regardant. Je vous ai trouvés à temps !

Jim et le chevalier se regardèrent comme des hommes qu'on vient de tirer de l'abîme. Blanchard secoua la tête et trépigna, comme pour se rassurer devant la certitude qu'il se trouvait de nouveau sur le sol ferme d'un monde qu'il connaissait.

— Mage, dit Brian, mes remerciements.

— Le tissu du Hasard et de l'Histoire était cette fois étendu en votre faveur, fit Carolinus. Sans quoi, jamais je ne serais parvenu jusqu'à vous à temps. Regardez !

Il souleva son bâton et le planta dans le sable à ses pieds. Celui-ci s'enfonça et demeura tout droit comme le tronc dénudé d'un arbre. Le mage fit un geste vers l'horizon et ils regardèrent.

L'obscurité avait disparu. Les marécages s'étendaient au loin, dans toutes les directions, avançant d'un demi-mile encore peut-être vers la ligne mince et plus sombre de la mer. La Chaussée s'était également

élevée ; ils étaient à quelque vingt pieds au-dessus du niveau du paysage environnant. Loin vers l'ouest, le ciel s'embrasait sous le coucher du soleil. L'astre éclairait d'une lueur rouge les marécages, les étangs et la Chaussée, devenus sanglants. La lumière s'estompait juste en face d'eux, laissant apparaître une éminence qui se dressait à une centaine de pieds au-dessus du rivage. Et là, éclairées par le reflet, émergeaient des rochers éboulés les ruines d'une tour d'un noir de jais.

Ils contemplèrent la Tour Répugnante. En même temps, et cela dura l'espace d'un instant, car le soleil était maintenant au ras de l'horizon, sur la mer, ils constatèrent combien l'environnement avait changé. Puis la nuit s'installa, une véritable nuit, cette fois.

Carolinus s'était penché vers le sol, sur quelque chose qui se trouvait à côté de son bâton. Une petite flamme bondissait maintenant sous ses mains ; il s'éloigna un peu et rapporta quelques branches sèches tombées de l'un des arbres rabougris de la Chaussée. Il les jeta sur la flamme et un feu monta, les éclairant et les réchauffant.

— Nous nous trouvons dans le cercle de force de la Tour Répugnante, dit le magicien. Ne vous éloignez pas de plus de dix pas de la baguette si vous voulez être assurés de votre sécurité !

Il releva sa robe et s'assit, jambes croisées, devant le feu.

— Allongez-vous là, messire Chevalier, dit-il, et toi aussi, mon ami, victime d'un enchantement. Quand ce soleil se lèvera de nouveau, vous verrez que vous aurez besoin de toutes les forces que vous aurez pu amasser.

Brian obéit assez volontiers et Jim se laissa tomber sans enthousiasme à côté du feu.

— Et Angie ? demanda-t-il. Nous n'avons pas vu le moindre signe de Bryagh. Croyez-vous...

— Ta damoiselle se trouve dans la tour, coupa Carolinus.

— Là ? fit Jim en se levant. Il faut que...

— Assieds-toi ! Elle est parfaitement en sécurité et à l'aise, je t'assure, dit Carolinus, grincheux. Les forces en lutte par ici ne sont pas centrées autour d'elle, pas pour l'instant du moins.

Il grimaça et tira de sous ses robes un flacon et une petite tasse de verre marbré. Il versa un liquide blanc dans la tasse et l'avalait.

— Que diable est-ce ? demanda Brian en le regardant faire.

— Comment le savez-vous ? demanda Jim au magicien. Comment pouvez-vous dire...

— Par les Puissances ! lança Carolinus. Je suis Maître ès Arts. Comment le sais-je ? Par exemple !

— Pardonnez-moi, dit Brian qui le regardait de ses yeux bleus. Est-ce du *lait* que vous buvez, mage ?

— Un peu d'une magie apaisante, messire Chevalier, pour un démon d'ulcère qui m'ennuie depuis quelque temps.

— Dites-moi comment ! insista Jim.

— Je pense qu'il pourrait bien vous donner des coliques, fit Brian, les sourcils froncés.

— Je ne te dirai rien ! éclata Carolinus. Ai-je consacré soixante ans à obtenir mon diplôme pour que l'on me demande des comptes sur mes méthodes à tout bout de champ ? Si je dis que Saturne est dans l'ascendant, Saturne est dans l'ascendant. Et si je dis que la damoiselle est en parfaite sécurité et à l'aise, la damoiselle est bien en parfaite sécurité et à l'aise. Par les Puissances !

Il renifla d'un air indigné.

— Écoute-moi, mon jeune ami, continua-t-il, s'adressant à Jim tout en rangeant sous ses robes le flacon et la tasse. Peut-être possèdes-tu de vagues connaissances en Art et Science, mais ne va pas t'imaginer que cela te permet de tout comprendre. Tu es ici dans un but précis, que tu dois chercher à atteindre demain au lever du soleil — tout comme ce chevalier.

— Moi aussi, mage ? demanda Brian.

— Crois-tu que tu sois tombé par hasard sur notre ami commun ici présent ? Vous, les profanes, considérez toujours que le Hasard est un facteur intervenant au petit bonheur. Billevesée ! Les œuvres du Hasard suivent les règles les plus rigoureuses de l'univers. Le Hasard est invariablement déterminé par le point de plus grande pression entre les autres causes premières, comme l'Histoire et la Nature — surtout l'Histoire et la Nature, dirais-je, car comme le premier sot venu le sait, leur opposition spécifique entraîne des bouleversements presque permanents. Sans quoi l'univers deviendrait si ordonné que nous finirions par tous mourir d'ennui. Écoute-moi donc !

Il pointa un long index maigre sur Jim.

— La Nature est toujours au travail pour faire régner un équilibre de facteurs, que les œuvres de l'Histoire tentent inlassablement de perturber. L'ennui, dans tout cela, est que le nouvel équilibre peut toujours être établi sur plus d'un point, et c'est dans la détermination du point précis que le Hasard — comme élément compensateur — intervient dans l'équation. Cette vérité est la base sur laquelle toute magie, en tant que produit de l'Art et de la Science, repose. Tu comprends *maintenant* devant quelle situation nous nous trouvons ici ?

— Non, répondit Jim.

— Oh, va donc dormir ! lança Carolinus, levant les bras au ciel en un geste d'exaspération.

Jim ferma les yeux...

... Et ce fut le matin.

Il se dressa, surpris, et bâilla. De l'autre côté du bâton — ou de la baguette, ainsi que l'avait appelée Carolinus —, Brian se levait lui aussi, l'air également surpris. Carolinus était déjà debout.

— Que s'est-il passé ? demanda Jim.

— Je vous ai fait dormir. Que croyez-vous ? répliqua Carolinus, qui sortit son flacon et sa tasse, se versa un peu de lait et l'avalait avec une grimace. Je commence à détester ce breuvage, grogna-t-il, faisant de nouveau disparaître ses ustensiles. Mais ça marche, il n'y a aucun doute. Venez, maintenant !

Il se tourna d'un mouvement vif vers Jim et Brian.

— Debout ! Le soleil est levé depuis une heure et demie et nos forces sont à leur maximum quand il est ascendant — ce qui signifie que nos plus grandes chances de l'emporter se situent avant midi.

— Pourquoi ne pas nous avoir réveillés plus tôt, dans ces conditions ? demanda Jim.

— Parce qu'il nous a fallu attendre qu'ils nous rattrapent.

— Ils ? Qui ça, ils ?

Jim fit un quart de tour et observa les alentours.

— Si je *savais* exactement qui, dit Carolinus, mâchonnant sa barbe, je l'aurais *dit*. Je sais seulement que la situation, ce matin, exige que quatre autres personnes nous rejoignent. Oh, les voici !

Il regardait derrière Jim, par-dessus son épaule. Celui-ci se tourna à nouveau et vit approcher Dafydd et Danielle, suivis par deux silhouettes de dragons un peu plus loin sur la Chaussée.

— Éh bien, éh bien, messire l'archer ! fit Brian, heureux, tandis que Dafydd s'avavançait. Et dame Danielle ! Le bonjour !

— Le jour est bien là, mais sera-t-il bon ou mauvais, je ne me hasarderai pas à le dire, répondit Dafydd qui, jetant un coup d'œil autour de lui, s'étonna : Où est le loup, messire Chevalier ?

Brian se rembrunit.

— Vous ne l'avez pas vu ? s'enquit Jim. Vous avez dû passer près de lui. Nous avons été attaqués par quelques sandmirks de taille ordinaire et par un autre particulièrement monstrueux, et il est resté derrière pour le combattre. Vous avez dû passer sur les lieux où nous les avons laissés en train de se battre.

— Pourquoi l'avoir laissé ? lança Danielle.

— Sur la demande instante du loup, répondit Brian, lugubre. Nous ne l'aurions pas fait sans cela, ainsi que vous le savez, je pense, madame !

— Nous n'avons vu ni le loup ni la moindre trace de sandmirks ou d'une bataille, ajouta Dafydd.

Jim demeura silencieux. Soudain, ce fut une évidence pour lui que ses craintes de la veille se confirmaient et qu'il ne reverrait jamais plus

Aragh vivant.

— Ce n'est pas parce qu'il vous l'a demandé qu'il fallait le laisser affronter seul ses ennemis, renchérit Danielle, furieuse.

— Danielle !

Elle se tourna vers Carolinus qui l'interpellait.

— Mage ! Vous ici ? Mais vous aviez cent ans quand j'étais fillette. Vous ne devriez pas être ici !

— Je suis où je dois être, fit Carolinus. Tout comme l'était votre loup ; tout comme sir James et sir Brian. Ne les accuse pas. Il appartient à Aragh de rester et de se battre seul, pour que ces deux-là puissent arriver en ce lieu en ce jour. C'est tout, et il n'y a rien d'autre à ajouter.

Danielle détourna son regard de celui du mage.

— Je partirai à sa recherche... dit Jim, à demi pour lui-même. Dès que tout cela sera terminé, j'irai le retrouver.

— Peut-être, dit Carolinus, qui regarda une nouvelle fois au-delà de Jim et ajouta : Le bonjour, dragons !

— Secoh ! s'exclama Brian. Et qui est celui-ci ?

— Smrgol, george, dit le vieux dragon qui s'avança en boitant lourdement, l'aile gauche reposant sur le dos du dragon des marécages, la paupière gauche presque fermée. Laissez-moi un instant pour reprendre mon souffle ! Je ne suis plus aussi jeune que naguère, mais cela ira parfaitement dans un instant. Regardez qui j'ai amené avec moi !

— Je... je n'avais pas tellement envie de venir, bégaya Secoh. Mais, comme vous le savez, Sa Grâ... je veux dire, votre grand-oncle peut se montrer très persuasif.

— Exact, tonna Smrgol qui avait manifestement retrouvé une grande partie de son souffle. Et ne va pas appeler quiconque « Votre Grâce ». Je n'ai jamais entendu pareille ineptie !

Puis il se tourna vers Jim.

— Laisser un george aller où lui-même n'ose pas se rendre ! « Mon garçon, lui ai-je dit, assez de me répéter que tu n'es qu'un pauvre dragon des marécages ! Ces derniers ne sont pour rien dans ce qui t'arrive. Dans quel monde vivrions-nous si nous nous lamentions tous ainsi ? »

Smrgol essaya de parler d'une voix haut perchée mais ne parvint qu'à la basse chantante.

— *Oh, je ne suis qu'un pauvre dragon des pâturages. Il faut m'excuser — Je ne suis qu'un dragon des collines...* susurrail Smrgol imitant Secoh... « MON GARÇON, lui ai-je dit, tu es un DRAGON ! Mets-toi bien cela dans la tête une fois pour toutes. Et un dragon se conduit comme un DRAGON ou il n'est pas digne d'en être un. »

— Mais oui, mais oui ! approuva Brian.

— Tu as entendu, mon garçon ? renchérit Smrgol. Même le george *comprend* cela !

Il se tourna vers Brian.

— Je ne crois pas vous avoir déjà rencontré, george.

— Brian Neville-Smythe, chevalier, se présenta Brian.

— Smrgol ! fit le grand-oncle de Gorbash avec un coup d'œil approbateur sur l'armure et les armes de Neville-Smythe. Bon sang ! Je parierais que vous portez votre bouclier plutôt haut lorsque vous combattez à pied, observa-t-il.

— En fait, oui. Mais comment le savez-vous ?

— À cette marque bien brillante, là, sur votre fauce, où la cubitière a frotté. Bonne tactique contre un autre george, mais je ne vous conseillerais pas de l'essayer avec moi. Je vous faucherais de ma queue en une seconde.

— Vraiment ? fit Brian, impressionné. C'est très chevaleresque de votre part de m'en aviser ! Je m'en souviendrai. Mais n'allez-vous pas rendre les choses plus difficiles pour le prochain dragon que je rencontrerai, si ce n'est vous ?

— Éh bien, je vais vous expliquer, gronda Smrgol qui s'éclaircit la gorge avant de poursuivre : Excusez-moi, mais je me dis, depuis un certain temps, que peut-être, vous les georges, et nous les dragons, pourrions cesser de nous combattre et nous allier. Nous nous ressemblons beaucoup à bien des égards.

— Si cela ne te gêne pas, Smrgol, coupa Carolinus d'un ton aigre, nous ne disposons pas précisément de tout notre temps pour bavarder. Il va être midi dans...

Il fut interrompu à son tour par un cri de Danielle. Tous se tournèrent pour la voir partir en courant sur la Chaussée tandis qu'arrivait vers eux, sur trois pattes, la silhouette d'Aragh.

Danielle tomba à genoux pour le serrer dans ses bras. Aragh sortit une longue langue et essaya de lui lécher l'oreille gauche, seule partie du corps de Danielle qu'il pouvait atteindre, serré comme il l'était. Mais après un instant, il se dégagea et s'approcha des autres, malgré tous les efforts de la jeune femme pour le faire coucher afin qu'elle examine sa patte brisée. Ce ne fut que lorsqu'il eut rejoint le groupe qu'il la laissa faire.

— ... Tu aurais été bien avisé de ne pas marcher avec une patte pareille ! dit-elle.

— Je n'ai pas marché avec une patte pareille ! répondit Aragh avec un sourire. J'ai marché sans.

— Tu me comprends parfaitement ! Tu sais bien qu'il ne faut pas circuler dans ces conditions.

— Que pouvais-je faire d'autre ? J'ai tué la mère, mais les petits grouillaient tout autour de moi. Ils veulent votre peau une fois que

ceux de la tour en auront fini avec vous. Il leur faut beaucoup de viande pour commencer à nourrir une nouvelle mère. Aucun d'entre vous ne peut les tenir en échec ; il n'y a que moi. Avec moi près de vous, ils se tiendront à distance.

— Nous vous avons cru mort, dit Brian.

— Mort, messire Chevalier ? fit Aragh, se tournant vers lui. Ne considérez jamais un loup anglais comme mort tant que vous n'avez pas vu ses os blanchis par le soleil.

— Assez de bavardage, coupa vivement Carolinus. Le temps s'écoule, et le Hasard et l'Histoire changent l'un et l'autre. Ainsi que je le disais, il va être midi dans... Dans combien de temps sera-t-il midi ?

— Dans quatre heures, trente-sept minutes, douze secondes, au deuxième top, répondit la voix invisible que Jim avait déjà entendue. (Il s'ensuivit un bref silence et une douce note de carillon se fit entendre.) Au carillon, voulais-je dire, corrigea la voix.

Carolinus grommela quelque chose dans sa barbe, puis il s'adressa à tous.

— Allons-y, maintenant. Restez groupés. Et restez derrière moi !

Il arracha son bâton du sol et tous partirent en direction de la tour, Brian chevauchant de nouveau Blanchard qui, maintenant, semblait accepter d'avancer.

Mais dès leurs premiers pas, le ciel, qui était clair et pur, commença à se couvrir, à s'obscurcir, tandis que l'air s'épaississait comme la veille. Rapidement cette fois, la brume se referma du côté de la mer et sur l'eau de chaque côté de la Chaussée. Les nuages devinrent un banc solide, descendant jusqu'à toucher le sommet de la tour, pour rester littéralement à environ cent pieds au-dessus des têtes. Le froid humide et sinistre de la veille s'abattit sur le groupe de compagnons et vint encore peser sur l'humeur de Jim.

Il regarda autour de lui.

Chose surprenante, aucun de ses compagnons ne semblait montrer le moindre signe d'inquiétude devant cette démonstration de pouvoir de ce qui pouvait se trouver dans la tour. Aragh avançait sur trois pattes, assurant Danielle qu'il allait s'allonger dans un moment pour qu'elle puisse lui poser une attelle sur sa patte brisée. Carolinus, qui marchait en tête, paraissait faire une promenade de santé et sa baguette n'était plus qu'un bâton destiné à l'aider dans sa marche. Dafydd dénouait avec précaution les cordons de ce qui paraissait être une espèce de tube en plastique où il avait glissé la corde de son arc pour la protéger de l'humidité de la nuit. Après un instant d'étonnement, Jim se rendit soudain compte qu'il devait s'agir d'un boyau d'un quelconque animal — probablement un mouton ou un porc — que l'on avait soigneusement nettoyé et fait sécher dans ce but.

Smrgol avançait d'un pas lourd, sa mauvaise aile et une partie de son poids appuyés sur le dragon des marécages qui marchait à côté de lui. De l'autre côté du vieux dragon chevauchait Brian, conversant avec lui.

— ... À propos, fit Brian, revenons sur cette idée que les hommes et les dragons devraient arrêter de se combattre. Cela semble intéressant, je dois le reconnaître. Mais guère facile, ne croyez-vous pas ? Il faut nous attendre à nous heurter à de solides préjugés, de part et d'autre.

— Il faut bien commencer par quelque chose, george, répondit Smrgol. Il y a des moments où il est évident que nous aurions intérêt à rassembler nos forces comme maintenant, par exemple, mais ainsi que vous l'avez peut-être remarqué, je n'ai pu convaincre d'autres dragons de la caverne à se joindre à moi.

— Oui, fit Brian avec un hochement de tête.

— Non pas qu'ils aient peur, vous le comprenez bien, george. Je ne le crois pas un seul instant. Mais quand on a vécu deux cents ans — avec de la chance, bien sûr —, on n'a pas très envie de tout risquer sur le premier hasard qui se présente. Je n'excuse pas cette attitude, soyez-en sûr, mais nous sommes ainsi. Être un chevalier errant signifie peut-être quelque chose pour vous, george. Devenir un dragon errant ne signifierait rien pour nous.

— Éh bien, où est l'espoir, dans ce cas ?

— L'espoir est en nous — en vous et en moi, george — et, bien sûr, en tous ceux qui sont là : Gorbash, le mage, le jeune Secoh, là à côté de moi, l'archer et la femelle george avec le loup et le reste. Si nous pouvons mener à bien cette affaire — vaincre les Noires Puissances et remporter la victoire —, nous aurons là une histoire à raconter pendant cinq cents ans. Pour ce qui est de vous, les georges, je n'en sais rien, mais nous les dragons, nous adorons les histoires. C'est ce que nous faisons dans les cavernes, voyez-vous. Pendant des mois, nous nous narrons des contes.

— Des mois ? Vraiment ? dit Brian. Je n'aurais pas cru — des mois ?

— Des mois, george ! Donnez à un dragon quelques pièces d'or et des bijoux pour jouer, un bon tonneau de vin pour boire et racontez-lui une bonne histoire — vous le rendrez heureux. Tenez, je ne peux même plus compter le nombre de fois où j'ai conté comment j'ai tué l'ogre du Donjon de Gormely, il y a si longtemps. Oh, bien sûr, les plus jeunes grognent et gémissent quand j'en parle, mais ils se pelotonnent, ils emplissent leurs gobelets et ils écoutent, bien qu'ils l'aient déjà entendue plusieurs fois.

— Hmm, fit Brian. Maintenant que j'y pense, nous les humains, nous nous réunissons aussi pour écouter des histoires. Surtout l'hiver, voyez-vous, quand il n'est pas facile de se déplacer et qu'il n'y a rien

d'autre à faire. Par saint Denis, je me suis fait les dents sur certains de ces vieux contes — ils ont contribué à faire de moi un chevalier.

— Exactement ! C'est tout à fait comme pour nous les dragons ! Tous les dragons qui entendront le récit sur le combat contre les Noires Puissances ici à la tour voudront eux-mêmes faire équipe avec quelques georges et peut-être un loup ou autre, et connaître leurs propres aventures. Ensuite, de là à travailler ensemble, il n'y a qu'un pas...

— Dites-moi, demanda Jim à Carolinus, laissant le chevalier et le dragon à leur conversation pour rattraper le magicien, quel prix a-t-il fallu payer pour chasser les ténèbres hier ?

— C'est tout payé, répondit Carolinus. C'est le premier qui fait appel à la magie qui paie. Le contre-pouvoir vient seulement en déduction sur le grand livre. Il n'en est pas de même pour cela.

Il leva son bâton qu'il agita légèrement dans l'air devant les yeux de Jim.

— Il m'a fallu aller très loin pour obtenir cela, expliqua-t-il. Et j'ai dû engager les crédits de toute une vie auprès du Département des Comptes pour faire le voyage. Si nous perdions, ici, je serais fini comme mage. Mais il faut dire que si nous perdions, nous serions tous détruits.

— Je vois, se borna à dire Jim, qui réfléchit un instant et ajouta : Qu'est-ce, exactement, qui vit dans la Tour Répugnante ?

— Ce qui *vit* dans la tour, je ne le sais pas encore — pas plus que toi. Ce qui *s'y trouve* — ni vivant, ni mort, mais comme une simple présence — est la manifestation du Mal même. Il n'est rien que nous puissions faire, ni nous ni quiconque, pour nous en débarrasser. On ne peut détruire le Mal ; pas plus que les créatures du Mal ne peuvent détruire le Bien. Tout ce que l'on peut faire, c'est contenir l'un ou l'autre, ou si l'on est assez fort, le rendre provisoirement inefficace.

— Dans ce cas, comment faire quelque chose contre les Noires Puissances... ?

— Nous ne pouvons rien faire, ainsi que je viens de le dire. Mais nous pouvons détruire les créatures qui sont le jouet des puissances des ténèbres. Tout comme ces créatures, dans ce but, vont essayer de nous détruire.

Jim sentit une boule dans sa gorge. Il déglutit.

— Vous devez avoir une idée, dit-il, du genre de créatures dont il s'agit. Celles qui vont essayer de nous détruire.

— Nous en connaissons déjà certaines. Sir Hugh et ses hommes, par exemple. Les sandmirks, aussi. En outre...

Il se tut brutalement et s'arrêta comme un automate dont on vient de couper la mécanique. Jim s'arrêta également, regardant la tour. D'une fenêtre juste au-dessous des remparts en ruine venaient de jaillir

des silhouettes — plusieurs dizaines de grosses formes ailées, avec de grosses têtes, qui s'élancèrent du sommet de la tour en criant.

Pendant un bref instant, elles grouillèrent comme un essaim, comme un nuage de moucherons géants. Et puis l'une d'elles piqua sur les compagnons et retomba du ciel comme un cadavre jeté du haut d'une falaise, le corps percé d'un trait. Elle s'abattit lourdement sur la Chaussée aux pieds de Jim, son visage fou de femme figé en un cri silencieux.

Jim se tourna pour voir Dafydd avec une nouvelle flèche encochée sur son arc. Les cris venaient de s'arrêter totalement et brusquement. Jim leva les yeux et vit qu'aucun essaim ne tournoyait plus autour de la tour.

— En fait, ce ne sera pas bien difficile si toutes sont de cette taille et pas plus rapides, dit Dafydd, s'approchant pour récupérer sa flèche sur le corps de la harpie abattue. Un enfant ne les raterait pas à cette distance !

— Ne vous méprenez pas, messire l'archer, dit Carolinus par-dessus son épaule en reprenant sa marche. Ce ne sera pas aussi facile avec les autres.

De nouveau, il avait tourné sa tête vers l'ouest, et de nouveau, il s'arrêta brusquement. Il regardait une touffe d'herbe où, apparemment, quelque chose était dissimulé. Mangé par sa longue barbe, son visage parut sinistre. Jim s'avança pour voir ce qui avait provoqué cette réaction chez le magicien.

Frissonnant et pris de nausée, il recula au moment où les autres arrivaient pour voir. Devant eux, gisait dans l'herbe ce qui avait été un homme en armure.

Jim entendit Brian qui soufflait, sur Blanchard.

— Une horrible mort, dit doucement le chevalier, très horrible... très horrible...

Il descendit de cheval et s'agenouilla à côté du cadavre dans l'herbe, joignant en une prière ses mains dans leurs gantelets. Les dragons gardaient le silence. Dafydd et Danielle, debout avec Aragh, ne disaient mot.

Seul Carolinus, de tous les humains, baissa son regard farouche sur la scène, au-delà de l'horreur. Le magicien frappa de son bâton une large trace de bave, laissée sur le corps et dans son sillage, puis il repartit en direction de la tour. Cela ressemblait à une trace de limace dans un jardin ; sauf que pour une telle empreinte, la limace devait faire deux pieds de large à l'endroit où elle touchait le sol.

— Un ver... dit Carolinus pour lui-même. Mais ce n'est pas un ver qui a tué cet homme ainsi. Les vers sont indifférents. Seul quelque chose qui possédait une grande force et beaucoup de patience a pu déchiqueter et écraser ainsi lentement...

Il regarda soudain Smrgol et Smrgol hocha sa tête massive en un mouvement curieusement embarrassé.

— Je n'ai rien dit, mage, protesta le vieux dragon.

— Mieux vaut qu'aucun d'entre nous ne le dise avant d'en avoir la certitude. Allons, venez !

Brian se releva, fit un petit geste d'impuissance, comme s'il renonçait à mettre un peu d'ordre dans ce qui restait de ces membres et de ce corps, et il remonta sur Blanchard. Le groupe de compagnons continua son chemin sur la Chaussée, jusqu'à peut-être une centaine de mètres de la tour ; là, Carolinus s'arrêta, enfonça de nouveau sa baguette en terre, toute droite.

Aragh se laissa tomber, haletant, et Danielle, s'agenouillant à côté de lui, entreprit de lui poser une attelle à sa patte, utilisant des branches tombées d'un arbre voisin et une manche de son pourpoint déchiré en bandelettes.

— Maintenant, dit Carolinus, et le mot résonna aux oreilles de Jim comme un glas.

La brume s'était refermée sur eux dans un linceul blanc qui les enveloppait, juste au-dessus d'eux. Seule la petite éminence où ils se tenaient, au bas des éboulis rocheux, les rochers eux-mêmes et la tour n'y étaient pas noyés. Pas totalement du moins. Des lambeaux de brume dérivaien au-dessus, sous les nuages, et il y avait quelque chose dans l'air et dans la lumière qui déconcertait l'œil, empêchant le regard de focaliser sur quoi que ce soit.

— Tant que ma baguette et moi-même sommes là, dit Carolinus, aucune de leurs puissances ne parviendra à nous priver totalement de lumière, de souffle, de force ou de volonté. Mais demeurez dans l'espace couvert par la baguette, sans quoi nous ne serons peut-être pas capables de vous protéger. Laissez nos ennemis venir à nous ici.

— Où sont-ils ? demanda Jim, avec un regard autour de lui.

— Patience, répondit Carolinus. Ils viendront bien assez tôt et pas sous la forme où tu les attends.

Jim regarda autour de lui jusqu'au bout de la Chaussée, vers les rochers et la tour. Pas la moindre brise pour agiter cette brume. L'air était lourd et immobile. Non, pas exactement immobile ; il paraissait trembloter, onduler peu naturellement, comme une atmosphère dansant sous l'effet de vagues de chaleur. Avec cette différence que là tout était terne et glacial. Tandis que Jim remarquait ce tremblement de l'air, arriva à ses oreilles — sans qu'il pût dire d'où cela émanait — un gémissement dans l'aigu, comme celui qui accompagne parfois le délire ou une forte fièvre.

Quand son regard revint sur la tour, il lui parut que sa structure même connaissait des distorsions sous l'effet de toutes ces choses. Cette bâtisse, qui leur avait semblé en ruine, paraissait brutalement

changée. Jim crut la voir intacte, vivante, avec une foule de silhouettes qui se pressaient. Son cœur se mit à battre plus fort ; la Chaussée et la tour qui se dressait dessus semblèrent battre à chaque pulsation dans sa poitrine. Elles apparaissaient tour à tour floues et claires, floues et claires...

Et puis il vit Angie.

Il savait qu'il se trouvait bien trop loin de la tour pour la distinguer aussi clairement. À cette distance, avec cette lumière, il aurait dû avoir la plus grande peine à discerner son visage. Mais il la voyait à la fois comme si elle était éloignée et proche, tout à fait clairement. Elle se tenait dans la pénombre d'un seuil de porte en ruine ouvrant sur un balcon à mi-hauteur de la tour. Son chemisier se soulevait au rythme lent de sa respiration. Elle le regardait du calme regard de ses yeux bleus, les lèvres entrouvertes.

— Angie ! cria-t-il.

Il ne s'était pas rendu compte à quel point elle lui avait manqué. Il n'avait pas compris à quel point il la voulait près de lui. Il fit un pas en avant et se sentit empêché de progresser par quelque chose d'aussi solide qu'une barre d'acier scellée dans le béton. Il baissa les yeux. Ce n'était que le bâton que Carolinus tenait dans une seule main, mais qui constituait une barrière impossible à franchir pour ses forces.

— Où ? demanda Carolinus.

— Là ! Sur le balcon de la tour. Là. Vous voyez ? dit Jim, montrant l'endroit du doigt. (Aussitôt les autres levèrent la tête.) Dans l'encadrement de la porte ! Vous ne voyez pas ? Vers le milieu de la tour, sur le pas de la porte !

— Rien du tout ! fit Brian d'un ton bourru, laissant retomber ses mains avec lesquelles il s'était abrité les yeux.

— Peut-être, dit le dragon des marécages, sceptique. Peut-être... dans l'ombre, au fond. Je n'en suis pas vraiment sûr...

— Jim, dit Angie.

— Là ! s'exclama Jim. Vous l'avez entendue !

— Inutile de crier, lui dit-elle doucement. Je t'entends parfaitement, Jim. Mais tous les autres, là avec toi, n'ont rien à faire ici. Si tu viens me chercher tout seul, je pourrai partir, et nous pourrons rentrer et tout ira bien.

— Je ne peux pas ! cria Jim, sanglotant presque, car le bâton de Carolinus l'empêchait de passer. Ils ne me laisseront pas !

— Ils n'ont pas le droit de t'en empêcher, Jim. Demande au mage de quel droit il t'en empêche, et il lui faudra bien te laisser passer. Demande-lui et ensuite viens me chercher tout seul.

Jim se tourna, furieux, vers Carolinus.

— De quel droit... commença-t-il.

— ASSEZ ! éclata la voix de Carolinus à l'oreille de Jim, pareille à

un coup de canon.

Ce qui l'étourdit, l'assourdit et l'aveugla presque. La vision précise et surnaturelle qu'il avait d'Angie disparut, mais il était toujours persuadé qu'il l'avait vue — comme une ombre dans l'ombre de la porte, derrière un balcon de la tour.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-il, furieux.

Le magicien ne bougea pas d'un pouce, ses yeux sombres brillant au-dessus de sa barbe blanche.

— Par les Puissances ! cria-t-il, et ses mots arrivèrent parfaitement aux oreilles de Jim. Vas-tu tomber dans le premier piège qu'Elles te tendent ?

— Quel piège ? Je parlais simplement à Angie !

Ses mots moururent sur ses lèvres tandis que Carolinus pointait le bout de son bâton. Vers le bas de la tour, entre lui et les rochers sur la pente, venait d'apparaître la tête mauvaise d'un dragon aussi gros que lui.

La voix tonitruante de Smrgol se fit entendre.

— Bryagh ! Traître ! Voleur ! Ver de terre ! Descends ici !

Le dragon, tout là-bas, ouvrit la gueule. Sa réponse roula vers eux comme le tonnerre :

— Parle-nous du Donjon de Gormely, vieux sac d'os ! Vieux chiot qui se vautre dans la boue, gros lézard, fais-nous peur avec tes mots !

Smrgol grommela une injure en s'avançant.

— Arrête ! lança Carolinus, et Smrgol se redressa bien droit, ses grosses griffes plantées profondément dans le sol sableux tandis que son corps s'affaissait.

— Oh... gronda-t-il, le regard brillant.

— Vieil iguane ! Va dormir au soleil ! railla Bryagh.

Mais le vieux dragon, sans répondre, se tournait maintenant vers le magicien.

— Qu'est-ce qui se cache là, mage ? demanda-t-il.

— Nous allons bientôt le savoir.

Carolinus leva son bâton et le laissa retomber par trois fois, à l'envers, sur la terre. À chaque impact, toute la Chaussée parut trembler.

Là-haut, parmi les éboulis, un rocher particulièrement gros roula et rebondit. Le souffle de Jim trembla dans sa gorge et il entendit Brian, derrière lui, qui poussait un cri rauque. Secoh fit entendre une sorte de glapissement.

À l'endroit laissé libre par l'énorme pierre, apparut une formidable tête, semblable à celle d'une limace. Elle se dressa très haut, plus haut que leur regard, d'un jaune brun sous la lumière crue du soleil, ses deux paires de cornes pointées tandis que la partie supérieure de son corps se balançait, révélant une légère coquille extérieure, une légère

armure avec une toute petite pointe. Ses cornes s'animèrent de mouvements convulsifs et les yeux, au bout de la paire primaire, se braquèrent sur le groupe de compagnons, au-dessous. Lentement, le monstre avança en rampant vers eux, laissant une traînée luisante sur les rochers et le sable derrière lui.

— Le Ver, dit Carolinus à voix basse.

— ... qu'on peut tuer, gronda Smrgol, songeur. Bien que pas facilement. Morbleu, j'aurais préféré qu'il s'agisse seulement de Bryagh !

— Ces deux-là ne sont pas seuls, dit Carolinus, frappant de nouveau le sol par trois fois. Avance ! cria-t-il, la voix tremblante. Par les Puissances ! Avance !

Alors ils le virent.

De derrière la grande barrière constituée d'énormes blocs de rochers près du sommet de la colline où se dressait la tour, s'éleva lentement un dôme glabre et luisant de peau grise. Peu à peu apparurent deux yeux bleus parfaitement ronds ; au-dessous on ne distinguait pas de nez proprement dit, mais deux fentes, côte à côte, destinées à laisser passer l'air, comme si tout cet énorme crâne n'était recouvert que d'une simple couche de peau épaisse. Alors que le monstre se dressait davantage, cette tête extraordinaire — aussi grosse et ronde qu'un ballon de plage — révéla une grande bouche stupide et grimaçante, sans aucune lèvre, dotée de deux rangées de dents pointues, irrégulières mais s'emboîtant parfaitement.

Avec un mouvement maladroit mais étudié, la créature se dressa sur ses pattes au milieu des rochers. La forme était humaine, bien que manifestement elle n'ait pas été engendrée par un quelconque humain. Elle se tenait de toute la hauteur de ses quelque douze pieds, vêtue d'un patchwork de peaux non tannées parsemé d'os, de débris de métal et d'amas de petits points brillants qui pouvaient être des pierres précieuses, le tout formant une espèce de kilt autour de sa taille épaisse.

Mais ce n'était pas là l'unique différence avec un être humain. D'abord, la créature ne possédait pas le moindre cou. Sa tête bizarre, dépourvue de poils et de cheveux, presque sans traits, était posée comme une pomme sur des épaules parfaitement carrées. Sa peau grise avait un aspect rude. Son torse était un tronc tout droit d'où jaillissaient bras et jambes d'une épaisseur et d'une rondeur disproportionnées, comme des morceaux de tuyau. Le kilt cachait les genoux et la partie inférieure était dissimulée par les rochers. Les coudes de ses bras monstrueux étaient dotés d'articulations insolites. La créature n'avait pas de poignets et ses mains bizarres ne pouvaient se confondre avec des mains humaines. Elles possédaient seulement trois doigts dont l'un était un pouce opposable à une seule

articulation.

La main droite tenait une massue recouverte de métal rouillé que seul un monstre de cette taille pouvait soulever. Elle la tenait néanmoins d'une seule main et la brandissait aussi légèrement que Carolinus sa baguette.

Le monstre ouvrit la bouche.

— *He ! fit-il. He ! He !*

Une voix à donner le frisson. Un gloussement incroyablement bas, s'il est possible d'imaginer une telle chose. Et bien que le ton fût celui d'une note basse de tuba, elle émanait manifestement de la partie supérieure de la gorge et de la tête de la créature. Après avoir fait entendre sa voix, le monstre demeura silencieux, observant la progression de la grosse limace de ses grands yeux bleus et ronds.

Jim sentit béer ses mâchoires de dragon et se mit à haleter comme un chien après une longue course. À côté de lui, Smrgol s'agita.

— Oui, grogna-t-il tristement, presque pour lui-même. C'est bien ce que je craignais. Un ogre.

Dans le silence qui suivit, sir Brian descendit de Blanchard et entreprit de resserrer les sangles de sa selle.

— Allons, allons, Blanchard, lui dit-il d'une voix apaisante, mais l'animal tremblait si violemment qu'il ne pouvait demeurer immobile. (Brian hocha la tête et ses mains retombèrent.) Il semble que je doive me battre à pied, ajouta-t-il.

Les autres regardaient Carolinus. Le magicien se pencha sur son bâton. Il paraissait très vieux, ses rides plus profondes encore. Lui aussi avait observé l'ogre, mais maintenant, il se tournait vers Jim et les deux autres dragons.

— J'avais espéré, dit-il, que l'on n'en arriverait pas là. Mais (il fit un geste de la main vers le ver qui approchait, vers Bryagh devenu silencieux et l'ogre qui regardait), ainsi que vous pouvez le constater, le monde ne va jamais comme nous le voulons et il nous faut modifier son cours.

Il grimaça, sortit son flacon et sa tasse et avala un peu de lait. Il rangea ses ustensiles et se tourna vers Dafydd.

— Messire l'archer, lui dit-il, d'un ton presque protocolaire, les harpies sont toujours dans la tour, mais quand les autres attaqueront, elles vont ressortir. Voyez comme les nuages, au-dessus, descendent des hauteurs de la tour.

Il désigna le sommet de celle-ci. C'était exact, la couverture nuageuse tombait maintenant comme les débris de plafond d'une vieille pièce. L'épaisse brume qui gênait la vision était suspendue à moins de trente pieds au-dessus de leurs têtes.

— Les harpies vont sortir de ce couvert et plonger très vite, dit le magicien, ne vous laissant guère de temps avant d'arriver sur vous.

Pensez-vous pouvoir les atteindre avec ces flèches dans de telles conditions ?

Dafydd glissa un coup d'œil vers le ciel.

— Si les nuages ne baissent pas davantage... commença-t-il.

— Ils ne le pourront pas, coupa Carolinus. La puissance de mon bâton les en empêche.

— Dans ce cas, j'ai une bonne chance. Je ne prétends pas qu'il n'y en aura pas une pour passer au travers, je ne suis qu'un homme après tout — encore que certains aient pensé que j'étais plus que cela avec un arc et des flèches. Mais j'arriverai peut-être à les atteindre toutes d'une flèche avant qu'elles puissent nous faire du mal.

— Parfait ! fit Carolinus. Nous ne pouvons en demander davantage, mais n'oubliez pas que leur morsure est empoisonnée, même quand la harpie est morte.

Il se tourna vers Brian.

— Je suggère, sir Brian, étant donné que vous allez combattre à pied, que vous vous chargiez du ver. C'est ainsi que vous serez le plus utile. Je sais que vous préféreriez ce dragon renégat, mais le ver représente le plus grand danger pour les autres qui n'ont pas d'armure.

— Difficile à tuer, j'imagine ? s'enquit le chevalier, s'arrêtant pour régler la courroie intérieure de son bouclier tout en regardant approcher l'espèce de limace.

— Ses organes vitaux sont profondément dissimulés à l'intérieur du corps, et, du fait qu'elle n'a pas de cerveau, elle se battra même après avoir été mortellement blessée. Tranchez ces pointes qui portent les yeux, d'abord, afin de l'aveugler, si vous le pouvez.

— Qu'est-ce... commença Jim, la gorge sèche. (Il dut déglutir avant de poursuivre :) Que suis-je censé faire ?

— Mais, combattre l'ogre, mon garçon ! Combattre l'ogre ! rugit Smrgol. (En l'entendant, le géant qui descendait la pente fixa de ses yeux ronds le vieux dragon.) Et moi, je prendrai cette vermine de Bryagh. Le george, là, taillera le ver, l'archer s'occupera des harpies, le mage contiendra les influences maléfiques, le loup veillera sur les sandmirks et... voilà tout !

Jim voulut tempérer l'optimisme du grand-oncle de Gorbash et se rendit soudain compte qu'il ne s'agissait pas là d'optimisme déplacé. Smrgol essayait d'envisager le combat avec légèreté de façon à donner à Jim du cœur au ventre. Et ce alors que le vieux dragon était lui-même à demi mort et nullement en état de rencontrer le jeune et solide Bryagh.

Subitement, Jim sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Il se tourna vers les autres. Si Smrgol, vieux et infirme, ne faisait pas le poids face à Bryagh, Brian valait-il mieux en regard de cet obscène ver qui n'était plus maintenant qu'à une trentaine de mètres ? Et Aragh,

sur trois pattes, était-il en état de combattre la horde de petits sandmirks, bien qu'il fût indifférent à leurs cris ? Et Dafydd, si habile fût-il avec son arc, pouvait-il espérer abattre sans la moindre erreur toutes les harpies qui allaient se présenter au-dessus de lui sans crier gare ? Enfin, était-il prudent d'attendre du vieux magicien qu'il retienne toutes les influences maléfiques pendant que se dérouleraient les batailles ?

Jim, lui, avait une bonne raison de se trouver là : Angie. Mais les autres, qu'il avait entraînés dans un combat où toutes les chances seraient contre eux ? Il se sentit envahi par un sentiment de culpabilité et ses jambes faiblirent. Il se tourna vers le chevalier.

— Brian, lui dit-il, vous et les autres n'avez nulle raison de m'aider.

— Seigneur, que si ! répondit le chevalier, tout occupé avec son équipement. Des vers, des ogres... on les combat quand on tombe dessus, savez-vous.

Il regarda sa lance et la mit de côté.

— Non, pas tant que je suis à pied, murmura-t-il pour lui-même.

— Smrgol, fit Jim, se tournant vers le dragon, tu ne te rends pas compte. Bryagh est beaucoup plus jeune que toi. Et tu n'es pas bien...

— Euh... coupa vivement Secoh, qui parut soudain embarrassé et confus.

— Parle, garçon ! tonna Smrgol.

— Éh bien... hésita le dragon des marécages, c'est seulement... Ce que je... je veux dire, c'est que jamais je n'arriverai à combattre cet ogre ou ce ver. Vraiment, je ne pourrai pas. Je suis tout près de me trouver mal quand je songe que l'un d'eux pourrait m'approcher. Mais je pourrais, éh bien, combattre un autre dragon. Ce ne serait pas si catastrophique — pas si effrayant veux-je dire — si ce dragon, là-haut, devait me rompre le cou...

Sa voix se brisa et il se mit à bégayer de façon incohérente :

— Je sais que cela paraît idiot...

— Allons donc ! Brave gars ! lança Smrgol. Heureux de t'entendre ! Je ne suis moi-même pas très en forme pour le moment, je me sens toujours un peu raide, mais si tu pouvais t'envoler et aller travailler un peu ce lézard pour l'amener par ici, où je pourrais l'accrocher, on le laisserait aux vautours.

Il donna au dragon des marécages, pour le féliciter, une formidable claque de sa queue qui manqua le renverser.

Jim revint à Carolinus.

— Pas de retraite possible, lui annonça le magicien avant que Jim puisse lui dire un mot. Il s'agit d'un jeu d'échecs où, si une pièce recule, toutes les autres tombent. Tenez les créatures en respect, vous tous, et je m'occuperai des forces ; car les créatures auront ma peau si vous flanchez et les forces auront la vôtre si elles parviennent à me

vaincre.

— Écoute-moi maintenant, Gorbash ! hurla Smrgol à l'oreille de Jim. Ce ver est presque arrivé ici. Laisse-moi t'apprendre quelque chose sur la façon de combattre les ogres, qui se fonde sur l'expérience. Tu m'écoutes, mon garçon ?

— Oui.

— Je sais que tu as entendu les autres dragons me traiter de vieux raseur quand je n'étais pas là. Mais *j'ai* battu un ogre — j'ai été le seul de notre race à réussir cet exploit au cours des huit cents dernières années. Alors écoute-moi bien, si tu veux sortir vainqueur de ton combat.

Jim hocha la tête.

— D'accord, dit-il.

— La première chose à savoir, commença Smrgol en jetant un regard sur le ver qui arrivait, concerne les os des ogres.

— Laisse tomber les détails, coupa Jim. Qu'est-ce que je dois *faire* ?

— Un instant, un instant... Ne t'énerve pas, mon garçon. Un dragon qui s'énerve est un dragon qui a perdu. Donc, pour ce qui est des os des ogres, il faut se souvenir qu'ils sont énormes — en fait, les bras et les jambes sont essentiellement constitués d'os. Donc, inutile d'essayer de les trancher avec tes dents. Ce qu'il faut, c'est toucher le muscle — c'est déjà assez dur comme ça — et les tendons. Et d'un !

Il s'arrêta pour jeter un regard à Jim. Celui-ci parvint à garder le silence et à se montrer patient.

— Deuxièmement, poursuivit Smrgol, et cela a aussi un rapport avec les os, remarque les coudes d'un ogre. Ils ne sont pas comme ceux des georges. Ils sont à double articulation. Pourquoi cela ? Simplement parce que compte tenu de la taille des os et des muscles, jamais ils ne pourraient plier le bras si l'articulation était pareille à celle des georges. En conclusion, quand un ogre balance sa massue, il ne peut le faire que dans un seul sens. De haut en bas. S'il veut la lancer latéralement, il faut qu'il se serve de son épaule. Donc, si tu parviens à le coincer avec l'engin en bas ou sur un côté du corps, tu prends l'avantage ; il lui faut deux mouvements pour la relever et se remettre en garde — au lieu d'un seul, comme les georges.

— Oui, oui... dit Jim, surveillant la progression du ver.

— Ne sois pas impatient, mon garçon. Du calme ! Ses genoux, maintenant ; ils ne sont pas pourvus de cette double articulation, et si tu peux le faire dégringoler, tu as une chance de le battre. Mais ne tente pas le coup si tu n'es pas certain de réussir ; parce que s'il parvient à t'écraser contre sa poitrine, tu es fichu. La seule manière de le combattre, c'est de passer sous sa garde et d'en ressortir vite. Attends qu'il frappe, évite le coup, plonge pendant qu'il a le bras baissé, déchire-le et recule hors de son atteinte. Compris ?

— Compris.

— Parfait ! Quoi que tu fasses, rappelle-toi de ne pas le laisser t'attraper. Et ne t'occupe pas de nous, quoi que tu entendes ou vois du coin de l'œil. Quand les choses auront commencé, il faudra poursuivre jusqu'au bout. Concentre-toi uniquement sur ton adversaire. Et, mon garçon...

— Oui ?

— *Garde toute ta tête !* dit Smrgol presque suppliant. Quoi que tu fasses, ne laisse pas ton instinct de dragon l'emporter. C'est la raison pour laquelle les georges nous ont vaincus pendant toutes ces années. Souviens-toi seulement que tu es plus rapide que l'ogre et que tu as des chances de vaincre si tu gardes l'esprit clair. Garde la tête froide et ne te précipite pas. Je te le dis, mon garçon !

Il fut interrompu par un soudain cri de joie émanant de Brian, qui était en train de fouiller dans les fontes de Blanchard.

— Éh bien, lança Brian en se précipitant vers Jim avec une agilité surprenante compte tenu du poids de son armure, quelle merveilleuse surprise ! Regardez ce que je viens de retrouver !

Et il agita sous le nez de Jim un morceau de fine étoffe blanche.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jim, le cœur battant.

— La faveur de Geronde ! Et juste au bon moment. Soyez gentil, voulez-vous, demanda Brian en se tournant vers Carolinus, et attachez-la au bras qui tiendra le bouclier... Merci, mage.

Carolinus, malgré son air fâché, glissa son bâton sous son bras et, les mains libres, noua le ruban au bras gauche de Brian. Celui-ci se tourna, planta son épée dans le sol et y attacha la bride de Blanchard. Après quoi, prenant son bouclier et l'ajustant, il retira son épée de l'autre main. La lame brilla malgré la faible lueur. Il se pencha en avant pour mettre tout le poids de son armure et s'élança vers le ver qui se trouvait à une douzaine de pieds à peine maintenant.

— Un Neville-Smythe ! Un Neville-Smythe ! Geronde ! lança-t-il en se précipitant.

Jim entendit mais ne vit pas le choc des deux adversaires. Car, soudain, tout sembla se déclencher en même temps. Là-haut sur l'éminence, Bryagh poussa un cri de fureur, dégringola la pente et s'éleva en l'air, les ailes déployées comme quelque gros bombardier planant avant de se poser en catastrophe. Derrière Jim, ce furent de frénétiques battements d'ailes tandis que Secoh décollait à sa rencontre — mais le bruit fut noyé par un subit grondement bref émanant du plus profond de la poitrine de l'ogre qui s'avança hors de l'éboulis rocheux et descendit à grands pas lourds.

— Bonne chance, mon garçon ! glissa Smrgol à l'oreille de Jim. Et, Gorbash...

Quelque chose dans la voix du dragon poussa Jim à se tourner vers

lui. La bouche féroce et les énormes crocs étaient tout proches, mais, au-delà, Jim lut une insolite expression d'affection et d'inquiétude dans le regard de Smrgol.

— ... N'oublie pas, dit le dragon d'une voix presque douce, que tu es un descendant d'Ortosh et de Gleingul qui ont tué le serpent de mer sur les rives des Sables Gris. Tu dois donc te montrer vaillant.

Mais souviens-toi, aussi, que tu es mon seul descendant et le dernier de notre lignée — et sois prudent !...

La voix du vieux dragon trébucha, s'étouffa. Il fallut à Smrgol un instant pour se reprendre.

— ... Et, bonne chance à toi, James !

Smrgol se détourna brutalement pour faire face à Secoh et Bryagh qui, étroitement emmêlés, vinrent s'abattre tout près de lui. Jim, scrutant à nouveau la tour, eut à peine le temps de s'envoler lui-même avant que l'ogre n'arrive sur lui.

Il avait soulevé ses ailes sans y penser, simplement poussé par son instinct de dragon quand il avait été attaqué. Il se rendit compte que l'ogre se trouvait juste devant lui, s'arrêtant maintenant, ses énormes pieds gris solidement plantés dans le sol. La massue revêtue de métal rouillé s'abattit en un éclair devant les yeux de Jim, et il fit un bond en arrière pour l'éviter.

Il battit des ailes pour recouvrer son équilibre. Le monstrueux visage d'idiot grimaçait à deux mètres de lui à peine. La massue se balançait, pour retomber à nouveau. Jim, paniqué, sauta sur le côté, à mi-hauteur, et vit l'ogre esquisser un pas en avant. La massue chuta encore, fulgurante ! Comment une créature aussi énorme et apparemment aussi maladroite pouvait-elle se montrer aussi vive dans ses mouvements ? Jim fut précipité au sol et ressentit une douleur fulgurante à l'épaule droite. Pendant une seconde, un bras à la peau épaisse arriva sur lui et, instinctivement, il y planta les dents.

Il fut secoué comme un rat par un fox-terrier et projeté de nouveau. Il battit l'air de ses ailes pour s'élever, hors de portée du monstre, et se retrouva à quelque seize pieds du sol, regardant l'ogre qui grogna et leva sa massue pour l'en frapper. Jim, d'un coup d'ailes, recula pour éviter le coup. La massue siffla ; Jim avança et planta ses dents dans une épaule du monstre avant de rompre. L'ogre se tourna, grimaçant toujours. Mais maintenant le sang coulait de la blessure infligée par Jim, au haut de l'épaule.

Et soudain, celui-ci fit une constatation.

Sa panique avait disparu. Il n'avait plus peur. Il resta suspendu en l'air, juste hors d'atteinte de l'ogre, guettant la moindre ouverture ; il se sentait plein d'énergie, ses sens aiguisés. Il découvrit que, dans la lutte — comme dans bien d'autres domaines — le plus difficile se situait avant. Une fois la bataille commencée, un instinct vieux de

plusieurs millions d'années prenait le relais et on ne pensait plus à rien d'autre qu'à vaincre.

Ainsi en était-il maintenant.

L'ogre avança de nouveau sur Jim et ce fut, pour celui-ci, son ultime vision du combat avec un certain recul. À partir de là ne subsistèrent que ses efforts pour éviter d'être tué et, si possible, pour tuer lui-même.

La lutte dura longtemps et lui laissa une impression floue — il ne se souvint pas très bien de cette bataille, plus tard. Le soleil décrivit lentement son arc ascendant dans le ciel, arriva au zénith puis redescendit. Sur le sol sableux et labouré de la Chaussée, l'ogre et lui tournaient, feintaient, frappaient. Parfois, Jim se trouvait en l'air, parfois au sol. Une fois, il fit tomber le monstre à genoux mais ne put pousser son avantage. Une autre fois, le combat les amena jusqu'à la moitié de la pente conduisant à la tour et l'ogre le coinça entre deux énormes rochers. La massue se levait déjà pour l'ultime coup qui devait briser le crâne de Jim quand il s'était dégagé, ne sachant trop comment, pour passer entre les jambes de son adversaire ; puis la bataille avait repris.

De temps à autre, il parvenait à avoir un aperçu des combats qui se déroulaient autour de lui : Brian dans les anneaux du corps aveugle du ver, dont les pédoncules portant les yeux avaient été sectionnés, le chevalier luttant pour libérer son épée et le bras qui tenait l'arme, coincés contre son corps par les anneaux du ver. Apparaissaient encore brièvement dans son champ de vision, rugissant et battant l'air, les corps de reptile aux ailes de cuir de Smrgol, de Bryagh et du dragon des marécages. Une ou deux fois, il vit fugitivement Carolinus, toujours dressé, son bâton levé dans sa main, sa longue barbe blanche flottant par-dessus sa robe, comme quelque vieux prophète le jour d'Armageddon. Ensuite, le corps gigantesque de l'ogre lui masqua la scène et il oublia tout sauf ce qui se trouvait devant lui. Le jour baissa. Une brume gagna depuis la mer et avança ses volutes sur le champ de bataille. Jim avait le corps douloureux et les ailes lourdes comme du plomb. Mais l'ogre grimaçant et sa massue qui se balançait et frappait ne semblaient ni faillir ni ralentir. Jim s'éleva en l'air un instant pour reprendre son souffle et à ce moment, il entendit une voix qui lançait :

— Il ne reste plus beaucoup de temps ! Le temps va nous manquer !
La journée s'achève presque !

C'était la voix de Carolinus.

Jamais encore Jim ne l'avait entendue si forte et avec un tel accent de désespoir. En reconnaissant cette voix, il se rendit compte qu'il l'avait perçue clairement et que depuis un certain temps maintenant la Chaussée était silencieuse. Ne subsistaient que les bruits de la lutte entre lui et l'ogre.

Il avait été repoussé de la pente jusqu'à l'endroit où le combat avait commencé. Il eut le temps de voir les morceaux déchirés de la bride de Blanchard qui pendaient le long de la lance plantée dans le sol.

L'animal terrifié s'était manifestement libéré. Un peu plus loin se tenait Carolinus, lourdement appuyé sur son bâton, son vieux visage tout ratatiné, presque momifié, comme si toute vie s'en était retirée.

Jim se tourna pour voir l'ogre qui le pressait à nouveau. La lourde massue se leva très haut, noire et énorme dans le crépuscule. Jim ressentait dans ses membres et ses ailes une faiblesse qui ne lui permettrait pas d'éviter le coup ; de toute sa force, il se tassa sur lui-même et jaillit sous l'arme du monstre, à l'intérieur de ses bras épais comme des canons.

La massue frôla le dos de Jim et il sentit les bras de l'ogre l'enserrer, ses deux mains épaisses, avec leurs trois doigts, cherchant le cou. Il était pris, mais son assaut avait déséquilibré l'ogre. Ensemble, ils roulèrent dans la terre sableuse, l'ogre mordant la poitrine de Jim tout en tentant de lui briser la colonne vertébrale ou de lui tordre le cou tandis que ce dernier cinglait futilement le vide de sa queue.

Alors qu'ils dévalaient vers la lance plantée dans le sol, la brisant en deux, l'ogre put assurer sa prise sur le cou de Jim qu'il entreprit de tordre comme celui d'un poulet, au ralenti.

Jim se sentit envahi par le désespoir. Smrgol l'avait bien prévenu de ne jamais laisser l'ogre l'empoigner. Il avait négligé ce conseil et il était perdu, maintenant ; la bataille était perdue. Garde tes distances, lui avait dit Smrgol, sers-toi de ta tête...

Mais le fol espoir d'une petite chance se mit à sourdre en lui. Il avait la tête tordue sur son épaule et ne pouvait voir que la brume qui s'assombrissait au-dessus de lui, mais il cessa de lutter contre la prise de l'ogre et tâta le sol devant lui de ses deux pattes de devant. Pendant ce qui lui sembla une éternité, il ne trouva rien, puis sa patte droite tomba sur quelque chose de rigide, un éclat métallique passa devant ses yeux. Il saisit l'objet qu'il venait de toucher, s'y accrochant aussi fermement que le lui permettaient ses griffes maladroites. Et avec tout ce qu'il lui restait de force, il enfonça dans le corps de l'ogre la moitié de la lance brisée.

L'énorme masse fut agitée d'un sursaut et frissonna. La bouche d'idiot lança un grand cri à l'oreille de Jim. L'ogre le lâcha, partit en arrière en titubant, chancela au-dessus de Jim.

De nouveau l'ogre hurla, vacillant comme un homme ivre. Il essaya de tirer sur le morceau de lance brisée planté dans sa poitrine, accentua ses efforts et baissant sa tête monstrueuse le mordit comme un animal blessé. L'éclat se brisa sous ses dents. Le monstre poussa un dernier cri et s'effondra sur ses genoux. Lentement, comme un

mauvais acteur d'un très vieux film, il roula sur le côté et remonta ses jambes, comme pris de crampes. Ses rôles furent noyés par le bouillonnement dans sa gorge ; un sang noir s'écoula de sa bouche. Il demeura immobile.

Jim rampa, se releva, chancelant, et regarda autour de lui.

Curieusement, la brume dégageait lentement la Chaussée et la faible lumière de la fin d'après-midi éclairait la pente et ses éboulis, ainsi que la tour qui se dressait au-dessus et la petite plaine au-delà. Dans la lumière rougeoyante, Jim vit que le ver était mort, littéralement coupé en deux. Aragh gisait, grimaçant, une attelle à sa patte brisée. Brian, dans son armure bosselée et couverte de sang, s'appuyait, las, sur une épée tordue à quelques pas à peine de Carolinus. Dafydd était étendu, la chemise à demi arrachée, le cadavre d'une harpie en travers de la poitrine. Danielle se tenait au-dessus de lui, une flèche encore encochée à son arc. Alors que Jim la regardait, elle baissa lentement son arme, la posa et tomba à genoux à côté du Gallois.

Un peu plus loin, Secoh se dressait, le cou et la tête ensanglantés, au-dessus des corps enchevêtrés et immobiles de Smrgol et de Bryagh. Le dragon des marécages regarda Jim d'un air hébété. Celui-ci s'approcha, péniblement.

Il baissa les yeux sur les deux énormes dragons et vit que Smrgol s'était effondré, les mâchoires crispées sur la gorge de Bryagh. Le plus jeune des deux dragons avait le cou brisé.

— Smrgol... croassa Jim.

— Non... haleta Secoh. Inutile ! Il nous a quittés... J'ai amené l'autre jusqu'à lui. Il l'a accroché et n'a plus lâché.

Le dragon des marécages, la tête basse, éclata en sanglots.

— Tous se sont bien battus, dit une voix étrange, dure, à côté de lui.

Jim se tourna et vit le chevalier tout près de lui, le visage aussi livide que l'écume de la mer sous ses cheveux bruns et fous, sans casque sur la tête. Il semblait avoir les traits figés, comme ceux d'un vieil homme. Il titubait.

— Nous l'avons emporté, dit Carolinus. À quel prix !

Il se tourna vers Danielle. Jim et le chevalier firent de même. Elle était toujours aux côtés de Dafydd, mais elle avait arraché la harpie et débarrassé la poitrine meurtrie des lambeaux de chemise. Près d'elle se trouvait posé le casque de Brian, plein d'eau, et elle bassinait doucement une longue estafilade rouge qui partait du cou et de l'épaule gauche de Dafydd pour descendre jusqu'aux côtes.

Jim, le magicien et le chevalier s'approchèrent tous les trois. Nu, le torse de Dafydd paraissait deux fois plus large. Un vrai modèle pour un sculpteur, avec ses épaules bien droites, carrées, l'ossature

incroyablement solide, ses muscles puissants saillant sur le torse, des pectoraux aux abdominaux. Mais le corps était maintenant flasque et inerte.

— En vérité, souffla Dafydd à Danielle, si bas que seul le silence absolu permit de l'entendre, vous êtes en train d'espérer l'impossible. Ainsi que l'a dit le mage, leur morsure, c'est la mort, et je sens cette mort en moi maintenant.

— Non, dit Danielle, essuyant doucement la marque laissée par les dents de la harpie.

— C'est ainsi, reprit Dafydd, bien que cela me désole car je vous aime. Mais pour tout archer, la mort finit par arriver, en son temps. Je l'ai toujours su et je suis heureux.

— Désormais, vous n'êtes plus simplement un archer, dit Danielle d'une voix ferme et claire. Je vous ai fait chevalier, vous l'êtes de droit et il n'est pas d'un chevalier et d'un gentilhomme de prendre congé sans ma permission. Je ne souhaite pas que vous me quittiez. Je ne vous laisserai pas partir !

Avec une force qui surprit Jim, malgré tout ce que Brian avait pu lui dire de ses capacités de tendre un arc de cent livres, Danielle souleva sans mal le corps de Dafydd qu'elle serra contre elle, posant sa tête sur sa poitrine.

— Je t'ai, dit-elle d'une voix propre à émouvoir chacun d'entre eux, et je ne te laisserai à personne — pas même à la mort — à moins que tu ne le souhaites. Il faut que tu me dises que tu veux me quitter, sans quoi tu ne peux mourir.

Dafydd eut un faible sourire.

— En vérité... souffla-t-il.

Dans l'instant qui suivit, Jim fut convaincu qu'il avait dit ses derniers mots, mais l'archer reprit :

— ... Ainsi, il est donc vrai que vous voulez que je vive. Dans ce cas, la mort devra venir me prendre contre ma volonté, ce que ni elle ni personne ne peut faire, car jamais on ne m'a contraint ni me contraindra, dites-vous bien.

Il ferma les yeux, tourna légèrement la tête pour la reposer contre la gorge de Danielle et se tut. Mais on voyait sa poitrine continuer à se soulever et à retomber régulièrement.

— Il vivra, annonça Carolinus à Danielle. Il n'a demandé aucun prix pour venir ici, et même le Département des Dépenses ne peut lui demander de payer, maintenant qu'il nous a aidés à remporter la victoire.

La jeune femme ne répondit pas au magicien, mais pencha la tête sur Dafydd, le serrant contre elle, prête à demeurer éternellement ainsi, semblait-il, s'il le fallait. Jim, Brian et le magicien retournèrent vers Aragh et Secoh, qui avait dominé son chagrin et restait assis,

calme maintenant, à côté du corps de Smrgol.

— Nous l'avons emporté, dit Carolinus. Plus jamais dans le cours de nos vies ce lieu ne retrouvera forces suffisantes pour se dresser contre le monde.

Il se tourna vers Jim.

— Et maintenant, James, dit-il, tu souhaitais rentrer chez toi. La voie est libre.

— Parfait, dit Jim.

— Rentrer ? demanda Brian. Maintenant ?

— Maintenant, confirma Carolinus. Dès le début, il a souhaité retourner chez lui, messire Chevalier. N'aie crainte, le dragon qui est le légitime propriétaire de ce corps se souviendra de tout ce qui est arrivé ici et il sera ton ami.

— Crainte ? dit Brian qui parvint à trouver en lui assez d'énergie pour afficher une certaine hauteur. Je ne crains aucun dragon, pardieu ! C'est seulement que... vous allez me manquer, James !

Jim regarda Brian et vit ses yeux briller de larmes insolites. On ne lui avait pas appris, dans ses études sur le Moyen Âge européen, que les gens de cette époque pleuraient aussi naturellement qu'ils riaient ; l'homme du XX^e siècle qu'il était se sentit timide et gêné devant ce spectacle.

— Éh bien, voyez-vous... murmura-t-il.

— Éh bien, éh bien, James, dit Brian, s'essuyant les yeux avec une des extrémités de la faveur de Geronde qui traînait. S'il le faut, il le faut ! Quoi qu'il en soit, en souvenir du vieux bonhomme, là (il eut un signe de tête en direction du corps de Smrgol), je vais voir ce qui peut être fait à propos de cette alliance entre les dragons et les hommes. Je serai donc amené à rencontrer celui dont vous avez emprunté le corps, et ce sera un peu comme si vous-même étiez là.

— Il était merveilleux ! éclata Secoh, regardant le cadavre du vieux dragon à ses pieds. Il m'a rendu fort pour la première fois de ma vie. J'aurais fait pour lui tout ce qu'il aurait voulu !

— Tu vas venir avec moi, dit Brian, pour témoigner de la volonté du dragon. Éh bien, James, je suppose qu'il est temps de se dire adieu.

— Angie ! cria Jim, se souvenant soudain. Oh, excusez-moi, Brian, mais je viens de me souvenir qu'il me faut la tirer de la tour.

Il se retourna.

— Attends ! lança Carolinus.

Le magicien se tourna vers l'édifice et leva son bâton.

— Rendez ! cria-t-il. Vous êtes vaincues. Rendez !

Ils attendirent.

Rien ne se produisit.

Carolinus frappa de son bâton une nouvelle fois, à l'envers, sur le sable dur.

— *Rendez !* cria-t-il.

De nouveau, ils attendirent. Lentement, les secondes s'égrenèrent, devenant des minutes.

— Par les Puissances ! lança S. Carolinus qui semblait avoir recouvré toute sa force car de nouveau sa voix était ferme et il paraissait avoir grandi de vingt centimètres. Est-ce que l'on se moque de nous ? *Département des Dépenses !*

Il se produisit alors quelque chose que Jim ne devait jamais oublier. Ce ne fut pas tant ce qui se produisit que la qualité de l'événement. Sans aucun signe précurseur, toute la terre parla, la mer parla, le ciel parla. Et tous parlèrent de la même voix de basse qui avait déjà répondu à Carolinus. Cette fois, cependant, on ne sentit aucune excuse ou humeur dans la voix.

— RENDEZ ! cria la voix.

Presque au même instant, quelque chose de sombre jaillit vivement de l'obscurité de l'entrée voûtée de la tour. Descendant la pente, la chose paraissait flotter mais elle arriva plus vite que son allure ne semblait l'indiquer. Il s'agissait d'un matelas fait de rameaux tressés de pin dont les aiguilles étaient encore vertes ; et sur ce matelas gisait Angie, les yeux clos.

Le matelas se posa devant eux, aux pieds de Jim.

— Angie ! s'écria-t-il, se penchant sur elle.

Pendant un instant, il fut pris d'une peur panique ; puis il vit qu'elle respirait régulièrement et calmement, comme si elle dormait. Et, tandis qu'il la regardait, elle ouvrit les yeux et le vit.

— Jim ! dit-elle.

Elle se leva tant bien que mal et passa les bras autour du cou écaillé de Jim dont le cœur fit un bond dans sa poitrine. Il se sentait la conscience déchirée de ne pas avoir davantage pensé à elle, de ne pas avoir réussi à venir plus vite.

— Angie... murmura-t-il tendrement. (Et puis une idée le frappa et il lui demanda :) Comment as-tu su que c'était bien moi et pas un quelconque dragon ?

Elle le lâcha et le regarda en riant.

— Comment j'ai su que c'était toi ! Comment ne l'aurais-je pas su

après tout ce temps passé dans ta tête...

Elle s'arrêta soudain et se regarda.

— Oh, me voilà revenue dans mon propre corps ! C'est mieux ! C'est beaucoup mieux !

— Ma tête ? Ton corps ? demanda Jim dont les questions se bousculaient dans son esprit, incroyables.

Il posa celle qui lui parut la plus inquiétante :

— Angie, fit-il, dans le corps de qui étais-tu ?

— Dans le tien, bien sûr. C'est-à-dire que je me trouvais dans ton esprit, lequel était dans ton corps ou le corps de Gorbash, pour être exacte. Du moins, *j'y étais* — à moins que je ne rêve maintenant. Non, tout le monde est là, comme il se doit : Brian, Dafydd, Danielle et les autres.

— Mais comment pouvais-tu avoir investi mon esprit ? demanda Jim.

— Ce sont les Noires Puissances, ou quel que soit le nom qu'elles se donnent, qui m'y ont mise. Je n'ai pas compris, d'abord. Juste après que Bryagh m'eut amenée ici, j'ai été prise de sommeil et je me suis couchée sur ces branches de pin. Après quoi, je me suis retrouvée dans ta tête — sentant tout ce qui se passait. Je savais ce que tu pensais et je pouvais presque te parler. D'abord, j'ai cru qu'il était arrivé quelque accident ou peut-être que Grottwold avait tenté de nous ramener et s'était mélangé les pédales, cette fois. Et puis, j'ai compris.

— Compris ?

— Que c'étaient les Noires Puissances qui m'avaient mise là.

— Les Noires Puissances ?

— Bien sûr, dit calmement Angie. Elles espéraient que, dans l'espoir d'être secourue, je te pousserais à venir seul à la tour. Alors que j'étais à demi endormie, j'ai cru entendre une voix qui parlait à Bryagh des moyens de t'attirer ici sans tes compagnons.

— Comment ont-elles su ?

— Je ne sais pas, mais elles ont su. Alors, quand je m'en suis souvenue, il ne m'a pas été difficile de comprendre qui m'avait mise dans ton esprit et pourquoi. Ainsi que je te l'ai dit, je ne pouvais pas *vraiment* te parler. En revanche, j'avais une certaine influence sur toi. Tu te souviens quand Brian t'a dit qu'il devait obtenir la permission de Geronde pour devenir ton compagnon et qu'il vous faudrait d'abord vous rendre au château de Malvern ? À ce moment-là, tu t'es senti coupable de te détourner de la tour et de moi. Éh bien, c'était là mon œuvre dans ton esprit. Je venais de m'y réveiller avec une vue confuse de la situation. Et puis, j'ai pris conscience du terrible danger que tu courrais si tu te rendais tout seul à la tour. Carolinus n'avait-il pas insisté pour que tu réunisses quelques compagnons avant de tenter l'aventure ? Parallèlement, je me suis souvenue de ce que j'avais

entendu en m'endormant. J'ai fait le rapprochement et j'ai cessé de souhaiter que tu viennes à mon secours. À l'instant même, j'ai pu percevoir que tu infléchissais ta conduite, prêt à nouveau à aller au château de Malvern avec Brian.

Elle s'arrêta. Jim avait trop de questions à poser pour savoir par laquelle commencer. Tandis qu'il la contemplait, il se dit qu'Angie semblait avoir grandi en passant dans cet autre monde. Il avait cru Danielle grande, mais il voyait qu'Angie l'était davantage maintenant. Non pas qu'elle eût changé en mal, au contraire, mais elle était différente de tous ceux qui l'entouraient.

Carolinus fit entendre un claquement de langue.

— Deux esprits dans un seul corps ! dit-il, hochant la tête. Tout à fait irrégulier ! Tout à fait ! Même pour les Noires Puissances, c'est courir un risque. Ça peut être fait, bien sûr, mais...

— Attendez ! dit Jim, qui avait retrouvé sa voix. Angie, tu disais que Gorbash était dans mon esprit, lui aussi ? Comment cela ?

— Je ne sais pas comment, mais c'était ainsi. Il était déjà là quand je suis arrivée. Mais je ne pouvais communiquer avec lui. Tu le mainte-nais bouclé, en quelque sorte.

Jim grimaça. Maintenant qu'Angie avait identifié Gorbash comme l'autre esprit derrière le sien, il ressentait fortement la présence du propriétaire originel de son corps. Gorbash avait bien évidemment réintégré sa propre tête, à l'instant même où Jim, seul avec Angie dans la caverne des dragons, avait quasiment été mis hors de combat par quelque force invisible. Ne s'était-il pas évanoui ? Maintenant Gorbash, c'était normal, voulait recouvrer l'usage de son corps.

— *Trois !* disait Carolinus, regardant Jim.

— Qu'est-ce que tu entends par « bouclé » ? demanda Jim à Angie, se sentant coupable à l'égard du dragon.

— Je ne vois pas comment exprimer cela autrement. Tu dominais son esprit pour le manipuler, en quelque sorte — c'est la meilleure explication que je puisse te donner. Je n'ai rien vu de tout cela, tu comprends, je pouvais seulement ressentir ce qui se passait. Il lui était impossible d'agir tant que quelque chose ne te touchait pas émotionnellement et que tu ne l'oubliais pas pendant un instant.

— *Trois !* répéta Carolinus. Trois esprits dans une seule tête. Voilà qui dépasse les bornes maintenant, Noires Puissances ou pas ! Département des Dépenses, est-ce que vous prenez note de tout cela ?

— Ce n'est pas leur faute, dit la voix aérienne.

— Pas... ?

— Ce n'est pas la faute des Noires Puissances si Gorbash se trouvait là, expliqua le Département. Elles ont bien mis l'esprit-Angie avec l'esprit-James, mais notre département n'est pas responsable de la présence de l'esprit-Gorbash.

— Ah ! Des complications ? demanda Carolinus.

— En effet. Des engrenages au cœur des engrenages. Aussi, si vous vouliez bien régler cela dès que possible...

— Comptez sur moi, dit le magicien qui se tourna vers Jim et Angie. Que voulez-vous maintenant ? Dois-je vous renvoyer tous les deux ?

— Oui, dit Jim. Allons-y.

— Parfait, fit Carolinus, se tournant vers Angie. *Toi*, tu souhaites retourner là-bas ?

Elle observa Jim un instant avant de répondre.

— Je souhaite ce que tu souhaites, fit-elle enfin.

— Éh bien, je souhaite rentrer, bien sûr. C'est ce que je viens de dire.

Angie détourna son regard.

— Très bien, enchaîna Carolinus. Si vous voulez bien venir par là tous les deux.

— Attendez ! lança Jim. Un instant !

Il se tourna vers Angie.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela ? demanda-t-il. Bien sûr que nous rentrons — aussi vite que possible. Que pouvons-nous faire d'autre ? Nous n'avons guère le choix !

— Mais si, vous avez le choix, dit Carolinus, irrité.

Jim regarda le magicien. Le vieil homme paraissait las et de mauvaise humeur.

— Je dis que, bien sûr, vous avez le choix ! répéta le magicien. Votre crédit est maintenant suffisant auprès du Département des Dépenses pour payer votre retour. Vous pouvez le consacrer intégralement à ce retour ou rester et en conserver un peu pour vous aider à refaire votre vie ici. Décidez-vous, c'est tout !

— Restez, James, dit aussitôt Brian. Malencontri peut être à vous — à vous et à lady Angela, comme promis. Ensemble, nos deux domaines et nos deux familles seront trop puissants pour un quelconque ennemi.

Aragh gronda quelque chose d'incohérent. Quand Jim tourna les yeux vers lui, il se calma.

Jim revint à Angie. Il se sentait complètement perdu.

— Viens, proposa Angie, posant sa main sur sa puissante épaule de dragon. Nous allons en parler.

Elle l'amena sur le côté de la Chaussée. Ils s'arrêtèrent au bord de l'eau et Jim entendit les petites vagues qui venaient lécher la berge. Il regarda Angela.

— Tu as vraiment connu tout ce que j'ai connu ? lui demanda-t-il.

— Tout ce que tu faisais, tout ce que tu pensais !

— Hmm, fit Jim en se souvenant de certaines idées audacieuses

concernant Danielle.

— C'est pourquoi il me semble que tu dois réfléchir.

— Mais *toi*, qu'est-ce que tu en penses ? insista Jim.

— Je t'ai dit mon sentiment. Je ferai ce que tu voudras. Mais que veux-tu réellement ?

— Éh bien, je souhaite évidemment retourner vers la civilisation. Je crois que c'est notre vœu à l'un comme à l'autre.

De nouveau, elle ne répondit pas. Ce qui était fort irritant.

— Hmm ! grogna-t-il pour lui-même.

N'était-ce pas ridicule d'imaginer qu'il puisse souhaiter autre chose que de retourner ? Son travail l'attendait à Riveroak et, un jour ou l'autre, ils allaient trouver un endroit où vivre — pas un palais, certes — mais au moins une pièce et une petite cuisine. Et plus tard, quand ils auraient l'un et l'autre un poste d'enseignant, ils pourraient déménager pour quelque chose de mieux. Enfin, c'était sans compter avec tous les bienfaits de la civilisation — médecins, dentistes, vacances tous les étés...

En outre, tous leurs amis vivaient là-bas : Danny Cerdak, et même Grottwold... Ici il n'y avait qu'une bande de curieux personnages qu'ils ne connaissaient que depuis une semaine : Brian, Aragh, Carolinus, Danielle, Dafydd, les dragons et autres...

— Au diable ! dit Jim.

Il se tourna pour aller faire part de sa décision à Carolinus. Angie le suivait. Mais personne ne les regardait plus maintenant. Tous étaient tournés vers Giles des Hautes-Plaines qui arrivait avec ses hommes. La petite armée faisait triste mine et nombre d'entre eux portaient des blessures, cependant ils sourirent malgré leur fatigue et leur lassitude en commençant à narrer l'ultime bataille pour déloger les hommes de sir Hugh, en fuite vers le château de Malencontri.

— Et sir Hugh ? demanda Brian.

— Vivant, hélas, lui dit Giles. Encore que la dernière fois que je l'aie vu, il chancelait un peu sur sa selle. L'un de mes hommes a percé son armure d'une flèche et il perdait du sang. Moins de la moitié de ses hommes ont pu fuir avec lui.

— Dans ce cas, nous pouvons prendre Malencontri avant qu'il ait comblé ses pertes, lança Brian.

Il se rembrunit et se tourna vers Jim, ajoutant :

— C'est-à-dire, si nous avons une bonne raison...

— Je reste, fit Jim, bourru, au chevalier.

— Hourra ! hurla Brian qui lança son casque en l'air et le rattrapa, comme un gamin de douze ans.

— Très bien, dit Carolinus, grincheux. Si telle est ta décision... Tu te rends bien compte que si tu utilises tout ton crédit auprès du Département des Dépenses pour ramener ton propre corps ici, il ne

t'en restera guère pour changer d'avis et retourner d'où tu viens ? Tu auras assez pour prendre un bon départ ici, mais pas assez pour retourner.

— Je comprends. Bien sûr, je comprends cela.

— Très bien, dans ces conditions. Reculez, les autres ! Nous allons avoir deux corps là où il n'y en a qu'un pour le moment.

Carolinus leva son bâton et en frappa la terre de son extrémité.

— Et voilà ! dit-il.

Jim cligna des yeux. Il se retrouva sous la gueule du dragon, à moins de vingt centimètres de son nez ; il serrait un coussin contre son corps, seulement vêtu de ce qui semblait être une chemise d'hôpital.

— Pour qui te prends-tu ? demanda le dragon.

Jim recula de deux ou trois pas, à la fois pour éviter d'être assourdi et pour mieux voir à qui il avait affaire.

— Gorbash ? dit-il.

— Et ne fais pas semblant de ne pas me connaître ! cria le dragon que Jim voyait maintenant entièrement.

Gorbash était un animal aussi gigantesque qu'inquiétant. Plus gros et plus inquiétant que Jim ne l'avait pensé lorsqu'il était à l'intérieur de ce corps.

— Bien... bien sûr que je te connais !

— Et comment ! Et je te connais aussi. J'ai de bonnes raisons ! Pour qui te prends-tu pour t'installer ainsi dans le corps d'un autre, à faire ce que bon te semble, tout en traitant le dragon à qui il appartient comme quantité négligeable ? Le malmenant, prenant des risques à sa place... Qui irait imaginer ce que ce George a fait avec mon corps en l'espace d'à peine quelques jours ?

Gorbash se tourna vers les autres pour les prendre à témoin.

— Il m'avait complètement mis sous cloche ! Il ne me laissait même pas bouger un muscle — et dans mon propre corps ! Ensuite, avant même que je puisse penser, il se lance d'une falaise la tête la première et se met à s'agiter avec mes ailes à un tel point que c'est tout juste si je réussis à m'élever correctement pour nous empêcher de nous écraser sur les rochers. Ensuite, il a failli me faire changer en scarabée par le mage, là. Après quoi, il m'a forcé à voler beaucoup trop longtemps et j'ai eu les muscles tout raides. Et puis, au lieu de se reposer, il s'est mis à nager — à *nager*, vous entendez —, traversant toutes sortes de marécages. Sans la moindre pensée pour mes pattes aux prises avec les malveillantes tortues de mer ou les lamproies géantes. Et ce n'est que le commencement. Ensuite...

— Ce n'est pas de ma faute si je me suis retrouvé dans ton corps, protesta Jim.

— Mais tu t'es sans aucun doute comporté comme s'il était le tien dès l'instant où tu en as pris possession. Et ne me coupe pas ! rugit

Gorbash pour rappeler l'attention de son auditoire. Ce n'est que le commencement. Il a failli nous faire dévorer par des sandmirks, nous avons été à moitié tués par la corne de cet autre george... et jamais un morceau à se mettre sous la dent, ni une goutte à boire... euh, sauf cette fois à l'auberge. Mais cela ne compte guère !

— Ça ne compte pas ! cria Secoh, d'un ton suraigu. J'ai entendu parler de ce festin à l'auberge. Et de toute cette merveilleuse viande sans aucun os dont tu as pu te goinfrer ! Et de tous ces vins si riches ! Ce n'est pas James qui serait allé assécher cette cave, et tu le sais aussi bien que moi.

— QUOI ? *La ferme, dragon des marécages ! tonna Gorbash.*

Secoh fit un bond sous le nez de Gorbash qui recula instinctivement.

— *Je ne la fermerai pas !* rugit Secoh. Je n'ai pas à la fermer ! Je vaux n'importe quel autre dragon, né dans les marécages ou pas.

— Dragon des marécages, je t'avertis... commença Gorbash, menaçant.

Voûtant ses épaules, il ouvrit ses mâchoires.

— Tu ne me fais pas peur ! dit Secoh. Tu ne me fais plus peur. C'est ton grand-oncle qui m'a appris que je ne devais m'incliner devant personne. La mort plutôt que le déshonneur ! J'ai combattu un dragon aussi gros que toi jusqu'à la mort ! Enfin, du moins ai-je aidé ton oncle à le combattre. *Il* ne m'a pas fait peur et *tu* ne me fais pas peur. *Toi*, tu n'es pour rien dans ce qui s'est passé — tu as été entraîné par James. Mais tu vas aller te pavaner pendant les cent prochaines années à raconter ton combat avec un ogre ! D'accord, vas-y, essaie de me marcher sur les pieds et je t'arrache les ailes !

Gorbash hochait la tête, hésitant.

— Oui, et autre chose encore, continua Secoh, tu devrais avoir honte de toi ! Si ton grand-oncle était encore des nôtres, *lui* te le dirait certainement. *Lui* était un vrai dragon ! Toi, tu n'es qu'un de ces gros lézards de caverne. James a fait de toi un dragon célèbre et tout ce que tu trouves à faire c'est te plaindre...

— Ha ! fit Gorbash, quelque peu décontenancé, peu m'importe ce que pense un vulgaire dragon des marécages. Vous étiez là, vous autres, dit-il en se tournant vers le reste de l'assistance, et vous avez vu comment ce george a pris possession de mon corps.

— Et il a fort bien fait ! coupa Danielle. Tu ne m'as pas l'air de quelqu'un à qui je ferais confiance pour affronter un ogre.

— Je...

— Gorbash, gronda Aragh, tu n'as jamais eu beaucoup de cervelle...

— Mais je...

— Quant à moi, je ne supporterai pas d'entendre calomnier sir

James, dit Brian, rembruni. Encore un mot de ta part, dragon, sur cet excellent chevalier et vaillant gentilhomme et mon épée trouvera encore son usage aujourd'hui, même ainsi courbée par le ver.

— J'en serai ! dit Secoh.

— Assez ! éclata Carolinus. Dragons, chevaliers — on croirait qu'il n'y a rien d'autre au monde que les combats, tant vous êtes prêts à vous y lancer au moindre tremblement d'une feuille. Cela suffit, maintenant ! Gorbash, encore un mot et tu pourrais bien te retrouver changé en scarabée, après tout.

Gorbash s'effondra brutalement. Il se laissa tomber sur son derrière et fit entendre des sanglots étouffés.

— Inutile de pleurer, lui dit Danielle, un peu moins sévèrement. Contente-toi de ne pas aller raconter de bêtises.

— Mais tu ne sais pas ! gémit Gorbash de sa voix de basse. Aucun d'entre vous ne sait ! Aucun d'entre vous ne comprend ce que j'ai enduré. J'étais tranquillement assis en train de compter mes diams, de me nettoyer les écailles, et voilà que je me retrouve dans la minuscule pièce d'un magicien, avec ce george — je ne sais pas si c'était vous, mage, ou un autre — penché sur moi. Naturellement, je me redresse, j'essaie de le lacérer, mais, en réalité, je suis dans le corps d'un george, j'ai perdu mes griffes et je n'ai pratiquement plus de dents... Et puis soudain d'autres georges arrivent et essaient de me retenir. Je m'enfuis. D'autres georges, tout de bleu vêtus et portant des bâtons, me coincent ; l'un d'eux me frappe la tête avec son espèce de petit bâton. Or cette tête de george qui est la mienne ne peut même pas supporter ce choc. Et voilà que je suis à nouveau dans mon propre corps, mais ce george qu'on appelle James m'a précédé, et il me maintient à l'écart, me séquestre mentalement, de sorte que je ne peux rien faire sauf quand il lui arrive de m'oublier totalement. Même quand il dort, je suis reclus en moi-même, obligé de me plier à ses exigences. La seule fois où j'ai pu me libérer, c'était à l'auberge, quand nous avons bu un peu de vin, et si je n'avais pas eu aussi faim et soif...

— Gorbash, coupa Carolinus, ça suffit.

— Ça suffit ? Oh, d'accord !

Gorbash déglutit et se tut.

— À propos de vin, mage, dit Brian d'une voix un peu rauque. Pourriez-vous faire quelque chose ? Il y a un jour et une nuit qu'aucun d'entre nous n'a mangé — et n'a bu, hormis l'eau des rares bonnes mares des environs.

— En outre, ajouta la voix claire de Danielle, toujours agenouillée à côté de l'archer, Dafydd a besoin d'un abri et de chaleur pour la nuit ; et il n'est pas en état de voyager. Votre Département des Dépenses ne pourrait-il faire quelque chose pour lui, après tout ce qu'il a fait pour eux ?

— Son crédit se trouve ailleurs, expliqua Carolinus.

— Écoutez, dit Jim, vous avez dit qu'il me resterait quelque crédit, même après le retour de mon corps, si je décidais de rester ici. Utilisons-le pour avoir de quoi manger, boire et s'abriter.

— Éh bien, peut-être... répondit Carolinus, mâchonnant sa barbe. Toutefois, le Département ne dispose pas d'une cuisine et d'une cave pour nos plaisirs. Mais je *peux* employer une partie de tes crédits, James, pour emmener tout le monde dans un lieu où nous pourrions trouver à manger et à boire.

— Faites donc.

— D'accord, dit Carolinus, qui leva son bâton dont il frappa le sol une fois encore. Voilà qui est fait !

Jim regarda autour de lui. Ils ne se trouvaient plus sur la Chaussée, au milieu des marécages, près de la Tour Répugnante. Ils étaient devant l'établissement de Dick l'aubergiste. Le coucher de soleil rosissait le sommet des arbres, à l'ouest, tandis que tombait un doux crépuscule. Une odeur de bœuf rôti à vous mettre l'eau à la bouche arrivait par la porte ouverte de l'auberge.

— Soyez les bienvenus, voyageurs ! lança Dick en personne, se précipitant sur le seuil. La bienvenue dans mon auberge, qui que vous soyez.

Il s'arrêta et demeura interdit.

— Le ciel me vienne en aide ! dit-il, se tournant vers Brian. Messire Chevalier, messire Chevalier, pas une nouvelle fois ! Je n'en ai pas les moyens, même si vous m'annoncez que vous êtes fiancé avec la dame du château. Je ne suis qu'un pauvre aubergiste et ma cave est tout aussi pauvre. Et voilà que vous arrivez, non plus avec un dragon mais avec deux, sans compter ceux-ci. (Il regarda, hésitant, Angie et Jim toujours dans sa chemise d'hôpital.) Qui sont ce gentilhomme et cette dame ? Sans parler du mage, bien sûr. Et de tous les autres...

— Apprends, Dick, coupa sèchement Brian, que cet autre gentilhomme est le baron James Eckert de Riveroak, récemment délivré du sort qui l'avait mis dans le corps du dragon, après avoir occis un ogre à la Tour Répugnante et vaincu les Noires Puissances qui nous menaçaient tous. Et voici sa dame, lady Angela. Là-bas, c'est le dragon du nom de Gorbash qui lui a prêté son corps. Tu peux même voir sur lui la cicatrice laissée par la lance de sir Hugh. À côté, c'est un dragon des marécages, Secoh, qui, malgré sa petite taille, a vaillamment combattu.

— Sans doute, sans doute ! fit Dick en se tordant les mains. Une très noble compagnie, en vérité. Mais, messire Chevalier, *quelqu'un* doit payer, cette fois. Je... je me dois d'insister.

— Malheureusement, Dick, déclara Brian, et bien que je sois sensible à ta situation et aux répercussions de notre présence sur icelle, je ne suis pas riche personnellement, comme tu le sais. Néanmoins, et ainsi que je l'ai déjà fait, je te promets...

— Mais les promesses ne m'apportent rien, messire Chevalier — avec tout le respect ! Puis-je nourrir les autres voyageurs avec des promesses ? Car c'est tout ce qu'il me restera quand vous et vos amis en aurez terminé. Et si je ne puis donner de quoi manger aux voyageurs, qu'advient-il de moi et des miens ?

— Carolinus, demanda Jim, il me reste encore quelque crédit, non ? Pourquoi ne pas l'utiliser à payer Dick ?

— Il ne s'agit pas de ce genre de crédits, bougonna Carolinus. Pour un professeur ès Arts, votre ignorance est parfois consternante, James.

— Dick l'aubergiste, intervint Danielle d'une voix telle que tout le monde se tourna vers elle, peu importe que vous donniez vivre et couvert aux autres et à moi. Mais Dafydd, là, a besoin de chaleur et de nourriture ; et je vous avertis que, si nécessaire...

— Ce ne sera pas nécessaire, gronda Aragh. Bien que si cela le devenait, tu aurais un loup anglais à tes côtés. Mais il n'y a pas le moindre problème. Gorbash a les moyens de nous offrir ce qu'il y aura de meilleur et il va le faire volontiers !

— Moi... ? grogna Gorbash, comme un dragon qui vient d'être frappé au plexus solaire par un ogre particulièrement puissant. Moi ? Je ne possède pratiquement rien, pas le moindre magot.

— Tu mens ! coupa Secoh. Tu étais le seul parent de ce grand dragon, ton grand-oncle. En ta qualité d'héritier, tu sais où se trouve son magot ; et comme il était très vieux, il avait accumulé un vrai trésor. Tu es donc un dragon riche !

— Mais je...

— Gorbash, dit Aragh, j'ai été ton ami quand tu n'en avais nul autre, sauf ton grand-oncle. Aujourd'hui, tu l'as perdu. Tu es redevable à James et aux autres de t'avoir sauvé la vie et drapé du manteau de leur courage. Le moins — je dis bien le moins — que tu puisses faire pour payer une partie de ta dette, c'est de cesser de gémir sur la petite somme que tu vas régler ici. Sans quoi, nous ne serons plus amis et je te laisserai seul au monde.

— Aragh... commença Gorbash.

Comme le loup se détournait, il reprit, penaud :

— Attends, Aragh ! Je n'avais pas l'intention, bien sûr... Je suis, évidemment, très heureux de, euh, cette cérémonie en l'honneur et en souvenir de mon grand-oncle, qui a tué un ogre au Donjon de Gormely, et qui, aujourd'hui, à un âge avancé... Ma foi, que puis-je ajouter ? Aubergiste, ce que tu as de meilleur pour tous, et tu seras payé en or avant notre départ.

Jim, comme hébété, se sentit poussé à l'intérieur de l'auberge, juste derrière Danielle et Dafydd que l'on porta doucement jusqu'à un bon lit où la jeune femme lui prodigua avec tendresse les premiers soins. Dans une autre pièce, Jim essaya, avec beaucoup de mal, d'enfiler divers vêtements apportés de la cave ; il finit par émerger, richement vêtu, accompagné d'Angie, pour trouver, devant l'auberge, bancs et tables que l'on dressait déjà pour un festin.

Le soleil s'était couché et la nuit était tombée. Tout autour d'eux, on avait fiché de grosses torches dans des supports. Leurs flammes grésillaient et jetaient des étincelles. Les buffets croulaient sous les rôtis, fruits, fromages et autres mets de toutes sortes ; on avait également installé un gros fût de vin, déjà en perce, et, à côté, toute une rangée de gobelets dont certains destinés aux dragons, d'après leur taille.

— Très bien ! apprécia la voix joyeuse de Brian. Dick a envoyé quelqu'un aviser Geronde que nous nous trouvons ici. Elle va nous rejoindre dans un instant. Dick s'est vraiment surpassé, n'est-ce pas, James ?

Brian s'était également habillé pour la circonstance. Il avait abandonné son armure pour une robe écarlate que Jim n'avait encore jamais vue. Jim soupçonna le chevalier d'avoir également bénéficié des réserves du magasin de vêtements de l'auberge. Dans cette robe, serrée à la taille par une large ceinture dorée où il avait glissé une dague dans un fourreau d'or et d'ivoire, sir Brian Neville-Smythe avait noble allure. Ce qui rappela à Jim ses propres médiocrités et insuffisances.

— Brian... commença-t-il, gêné, je voudrais vous dire quelque chose. Voyez-vous, je ne connais vraiment rien à l'art de manier une épée, un bouclier, une lance ou autres. Je ne suis pas certain de vous être d'une grande utilité maintenant que je reste. J'ignore même bien des choses que vous tenez pour acquises. Et comme je n'ai plus les atouts que me conférait le corps de Gorbash...

Brian sourit.

— Éh bien, James, dit-il, ce sera pour moi un réel plaisir que de vous apprendre le noble usage des armes et tout ce qui sied à un gentilhomme de votre rang. Quant au reste, il serait bien curieux que quelqu'un de votre taille et de votre poids ne fasse pas un excellent homme d'armes.

— Ma taille... ?

À l'instant même où Jim se répétait ces mots, il se rendit compte de ce que voulait dire Brian. Il n'y avait pas vraiment prêté attention jusque-là. Il avait remarqué combien Angie avait grandi en passant dans ce monde. Mais en se comparant maintenant à Brian, il prit soudain conscience qu'à côté de lui, le chevalier paraissait un

adolescent.

Et il comprit.

Il avait oublié un détail : la taille des armures médiévales qu'il avait vues dans les musées, les plans des bateaux, constructions et meubles du Moyen Âge... À l'époque du Moyen Âge européen, la taille moyenne des hommes et des femmes était bien plus petite qu'au XX^e siècle, son époque. Chez lui et en son temps, Jim n'avait été qu'un homme de stature moyenne. Ici, il était un géant.

Il allait s'expliquer lorsqu'il sentit qu'Angie lui pressait le bras. Derrière Brian, d'autres compagnons sortaient de l'auberge : Danielle et Giles des Hautes-Plaines, suivis de près par Carolinus et les deux fils de Dick l'aubergiste, portant plats de bois et gobelets. Apparurent bientôt à la lueur des torches, sortant de l'obscurité de la terrasse, les deux immenses silhouettes de Gorbash et de Secoh que vint rejoindre Aragh. La patte brisée du loup portait maintenant une nouvelle attelle bien propre.

— L'aubergiste fait dire que tout est prêt, gronda-t-il.

— Dieu soit loué ! dit Giles dont le visage tanné se plissa de nouvelles rides d'un rare sourire. J'ai cru que nous allions tous défaillir par manque de nourritures et de boissons convenables.

— Amen ! dit Brian, boitillant légèrement en avançant vers les bancs et la table. Prenez place, mes amis, et réjouissons-nous, car la vie nous apporte assez de peines pour que nous ne manquions pas de faire grand honneur à de tels plaisirs, quand ils sont mérités.